John Drummond Hay

LE MAROC ET SES TRIBUS NOMADES



Editions Arthus Bertrand
Paris

LE MAROC

ET

SES TRIBUS NOMADES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
RUE RACINE, 28, PRÈS DE L'ODÉON.

LE MAROC

ET

SES TRIBUS NOMADES.

EXCURSION DANS L'INTÉRIEUR,

CHASSES, DÉTAILS DE MŒURS, SUPERSTITIONS, COUTUMES, ETC.

PAR J. DRUMMOND HAY,

OUVRAGE DÉDIÉ AVEC PERMISSION

A l'honorable Lord Stanley,

Secrétaire d'État au département des colonies,

Et à l'honorable W.-E. Gladstone,

Président du Conseil du commerce.

TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC NOTES ET INTRODUCTION,

PAR Mme LOUISE SW.-BELLOC.



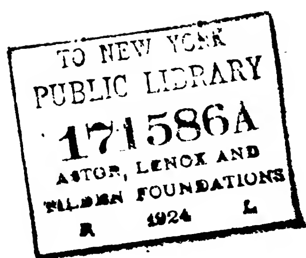
PARIS.

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

RUE HAUTEFEUILLE, 23.

1844.


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
171586A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1924 L

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR.

Dans le cours d'une rapide excursion de Tanger à Larrache, entreprise en partie pour explorer le pays, en partie pour chercher un barbe pur sang, de la plus belle race, destiné à la reine d'Angleterre, l'auteur a vu de si frappants tableaux de la vie arabe, il a entendu conter tant d'anecdotes jetant un jour nouveau sur le caractère et les coutumes des diverses tribus nomades, qu'il n'a pu résister à la tentation de recueillir ses souvenirs.

La Barbarie occidentale, si peu connue et si digne de l'être, n'a été que fort imparfaitement décrite par les Européens. L'auteur n'a cependant nulle intention de donner ici des détails géographiques et statistiques (1). Son but est simplement d'esquisser la physionomie de la population du Maroc, telle qu'elle lui est apparue à travers

(1) Nous avons cru devoir suppléer à cette lacune, dans de nombreuses notes puisées aux meilleures sources, et dans l'introduction. (*Note du traducteur.*)

ses propres impressions et dans les récits de ses compagnons de voyage.

Un séjour de plusieurs années à Tanger, où son père est consul général de l'Angleterre (1), a permis à l'auteur d'apprendre et de parler avec facilité le maugrebbin, dialecte de la langue arabe. Il a passé plusieurs semaines en excursions de chasse dans l'intérieur avec les rudes et intrépides chasseurs du pays, vivant comme eux, faisant partie de leurs bandes indisciplinées, et initié ainsi à toutes les particularités de leurs coutumes.

Le lecteur s'étonnera peut-être du mélange de fiction et de vérité qui se rencontre dans quelques-uns des récits; mais l'auteur affirme qu'il rapporte avec la plus scrupuleuse exactitude ce qu'il a entendu conter. Il lui eût été tout à fait impossible de donner une juste idée du tour d'esprit et des sentiments des Maures, sans conserver les expressions pittoresques et exagérées d'un peuple, qui colore des teintes de son imagination les événements les plus ordinaires de la vie, et qui attribue tout ce qui arrive à l'intervention directe du Tout-Puissant ou de quelque divinité inférieure.

C'est une habitude générale parmi les Maures de rapporter de longues conversations tenues par

(1) M. Drummond Hay, chargé récemment par son gouvernement des négociations entamées avec le sultan Abd-el-Rhaman, pour le maintien de la paix entre la France et le Maroc.

des lions, des sangliers, des hyènes; et, en pareil cas, le conteur ne se figure pas précisément mentir; car, selon lui, toutes les variétés de cri ou de son que fait entendre un animal sauvage se peuvent traduire en bon arabe.

INTRODUCTION DU TRADUCTEUR.

Jusqu'ici nous n'avions eu sur le Maroc que les impressions d'un petit nombre de voyageurs, traversant un espace borné de ce riche pays, et le jugeant, ainsi que ses habitants, à travers des idées préconçues et des préjugés tout européens. On ne s'était point encore avisé de faire poser devant nous, Arabes et Maures, contant, chassant, devisant, comme ils sont accoutumés de le faire entre eux. Il semblait même que la profonde séparation établie par la différence des cultes, et la diversité des races, rendît cette initiation impossible, car elle suppose un échange de pensées et une intimité trop rare entre chrétiens et musulmans. Mais voilà qu'un Anglais, fils du consul général de Tanger, ayant longtemps habité cette ville, et fait de fréquentes excursions aux alentours, parlant avec facilité la langue vulgaire du Maroc, le dialecte maugrebbin, s'offre à nous servir de cicerone. Il a vu, il a entendu, il rapporte fidèlement, dit-il; trois conditions qui doivent lui assurer de nombreux

lecteurs, et qui nous ont décidé à traduire son livre.

M. Drummond Hay nous peint la physionomie, les allures des Arabes : il nous traduit les récits des Maures, ces conteurs par excellence, dont les héros de prédilection sont, comme tous ceux des nations déchues et opprimées, d'illustres brigands. Ali Boufrahi a plus d'un trait de ressemblance avec les Klephtes de la Grèce moderne, avec le Marco Kraal des Slaves. Ces poétiques protestations contre la tyrannie, révèlent d'ordinaire le caractère des peuples. Chez les Grecs, c'est une ardente aspiration de liberté, un battement des artères qui annonce le retour à la vie. L'aigle aiguise ses serres. Il s'est nourri du sang des braves, et « son aile en est devenue plus grande d'un empan (1) ». Le chant slave, au contraire, est un plaintif et touchant symbole de regrets, d'espérances déçues ; le géant Marco, qui tordait un chêne et en faisait pleuvoir la séve, s'est couché sur la montagne. Il a brisé sa redoutable épée ; il en jette les tronçons à la mer, et dort d'un sommeil léthargique. Se réveillera-t-il jamais? Pour le *voleur maure*, rien de semblable : point de résurrection possible, plus d'espérance! traqué par les limiers du sultan, mutilé par le bourreau, il est condamné à végéter, informe, à

(1) Voyez les Chants populaires de la Grèce moderne, traduction de M. Fauriel : « Mange, oiseau, repais-toi de ma jeunesse, ton aile en deviendra plus grande d'un empan, etc. »

se survivre à lui-même. Ne croirait-on pas assister à la lente agonie de ce peuple belliqueux, chevaleresque, qui, après avoir couvert l'Espagne de monuments admirables, après avoir tracé un long et lumineux sillon dans l'histoire des sciences et des arts, n'a pas même conscience de son glorieux passé, et rampe aujourd'hui sous le bâton des gardes noirs du sultan, sans autre souci que d'amasser de l'or pour qu'un jour, kaïds, pachas, empereur, le lui arrachent avec la vie. Il ne compte pas pour moitié dans les huit millions et demi d'habitants, disséminés sur une surface de plus de vingt-quatre mille lieues carrées (1). Les Berbères ou Amazirgues, les Schellouhs, les nè-

(1) Le travail le plus récent sur l'empire du Maroc est celui que vient de faire paraître à Madrid *don Séraphin Caldéron*. Cet ouvrage présente ainsi qu'il suit la population de l'empire :

Royaume de Fez, 3.200,000 hommes, sur 9,853 lieues carrées; royaume de Maroc, 3,600,000 hommes, sur 5,700 lieues carrées; Tafilet et Segelmesa, 700,000 hommes, sur 5,184 lieues carrées; Ad'rar, Suse, Te, 1,000,000 hommes, sur 5,633 lieues carrées; total 8, 500, 000 hommes, sur 24, 370 lieues carrées. Ce qui donne 349 âmes par lieue carrée. Cette population est relativement inférieure à celle de l'Andalousie et à celle des provinces d'Alger, de Tunis, de Tripoli, de Turquie et d'Égypte. Il est bon d'observer que dans cette superficie de 24,000 lieues carrées, ne figurent pas les déserts.

Si l'on veut distribuer cette population par races et suivant les mœurs, la langue et l'origine, on trouve : Amazirgues, c'est-à-dire Berbères ou Touariks, 2,300,000; Amazirgues, Schellouhs, et Suzies, 1,450,000; Arabes purs, c'est-à-dire Bédouins israélites, 740,000; Arabes métis, c'est-à-dire *Maures*, 3,550,000; Israélites, c'est-à-dire Hébreux, Rabbins, 339,500; nègres du

gres du Soudan, les Bédouins, le cernent et le pressent de toutes parts, l'étreignant de leurs bras nerveux. Les juifs, qu'il abreuve d'outrages, pèsent sur lui de tout le poids d'une haine patiente et vivace. Ils ne seront pas des moins âpres à la curée; à la suite des lions de l'Atlas, viendront les chacals. Le sultan lui-même disparaîtra, emporté par la tourmente, le jour où les tribus belliqueuses que sa politique arme les unes contre les autres, feront cause commune. Ce sont elles qui, à propos des différends survenus entre les puissances européennes et le Maroc, ont sonné l'alarme, *forcé* l'empereur à proclamer le *Djehad* ou guerre sainte, attaqué les Français sur les frontières de l'Algérie. C'est parmi elles qu'Abd-el-Kader recrute de nombreux partisans. C'est sur elles qu'il compte pour lever au besoin l'étendard de la révolte, et se faire reconnaître prince des vrais croyants. Entraîné par un mouvement qu'il ne peut dominer, Abd-el-Rhaman, souverain pacifique, y perdra la couronne et la vie, si, par une ferme et sincère alliance, il ne rattache sa cause et celle du peuple maure, aux intérêts européens.

La civilisation et la barbarie se disputent le nord

Soudan, Madingos et Felanos, 1,200,000; Européens chrétiens, 300; Renégats, 200; total 8,500,000.

Ces chiffres sont à peu près les mêmes que ceux qu'a donnés M. Gräberg de Hemso, consul suédois, dont la statistique de l'empire de Maroc fait encore aujourd'hui autorité, quoique publiée en 1834.

de l'Afrique. A laquelle des deux restera la victoire? La question est posée et doit être tranchée. C'était à la France, attaquée sur ses frontières algériennes, qu'il appartenait de prendre l'initiative. Elle l'a fait: les hostilités sont commencées. Abd-el-Rhaman capitulera après les premiers coups de canon. De concert avec les puissances européennes, la France peut lui aider à contenir et à réprimer l'invasion des barbares. Elle peut, comme sous Louis XIV, prêter au sultan contre ses ennemis, l'appui et l'autorité de son nom (1). Profitant des divisions intestines qui menacent l'empire, elle peut stipuler d'importantes garanties pour le commerce. Elle peut, à travers l'Algérie, faire pénétrer jusqu'au centre du Maroc

(1) En 1666, le Marseillais Roland Fréjus, chargé d'affaires d'une compagnie exploitant le commerce du royaume de Fez, fut envoyé par Louis XIV au Chérif Mouley Arxid, en guerre avec l'alcaïde ou kaïd Gailand, allié des Anglais, alors établis à Tanger. L'appui du roi de France aida si puissamment le Chérif que, sortant des îles Zapharines où il s'était réfugié, il reprit les royaumes de Fez, de Maroc, de Tafilet, et rétablit l'unité du royaume d'Almanzor, violemment rompue par les discordes des quatre fils de cet empereur, qui avait fait affluer au Maroc vers la fin du XVIe siècle toutes les richesses de Tembouctou et de l'Afrique centrale. L'alliance de Mouley Arxid ouvrit à la France un débouché important en Afrique, devint une garantie contre les corsaires barbaresques, neutralisa l'influence que devait donner aux Anglais l'occupation de Tanger, en prépara l'abandon, et fut le prélude des relations entretenues plus tard avec Mouley Ismaël, successeur de Mouley Arxid. *Voir* pour plus de détails les intéressants articles intitulés des Relations de la France avec l'empire de Maroc, par R. Thomasy. *Nouvelles Annales des Voyages*, mai et août 1840, janvier 1841, juillet et octobre 1842. — Paris. Arthus Bertrand.

les produits variés de nos manufactures, et en exporter en échange une foule de matières brutes d'une grande valeur. Par la voie de terre, elle peut ouvrir des communications avec nos comptoirs du Sénégal, elle peut faire une honorable concurrence aux vaisseaux anglais, hollandais, espagnols qui venaient s'approvisionner dans les ports barbaresques et qui nous en avaient à peu près bannis. Elle peut enfin reprendre dignement au Maroc le rang où l'éleva, en 1629, la sage et vigoureuse politique de Richelieu, où la maintinrent en 1693, l'éclat du nom de Louis XIV et la profonde admiration que Mouley Ismaël avait conçue pour ce monarque, « le plus grand, disait-il, des princes chrétiens (1) ; » prépondérance qui, bien qu'affaiblie par les abandons successifs de la régence, se révèle encore dans le traité de paix conclu entre Sidi Mohamed et Louis XV, en 1767 (2), à la suite de l'ambassade du comte de Breugnon au Maroc. L'influence française se ranima et grandit en 1800, grâce au retentissement de la fabuleuse expédition d'Égypte ; les victoires continentales de Napoléon la prolongèrent jusqu'en 1807, époque à laquelle

(1) Même ouvrage, et mêmes articles. Page 163, tome 2 des Annales. Voir aussi la demande en mariage faite par l'empereur du Maroc, de la princesse de Conti, fille naturelle de Louis XIV et de M[lle] de la Vallière, et le séjour en France de Ben-Aïssa, ambassadeur de l'empereur de Maroc.

(2) Voyez dans l'appendice, à la fin du volume, le texte de ce traité, qui servait encore de base à nos relations commerciales avec le Maroc, avant les derniers événements.

Mouley Soliman envoyait, comme ambassadeur, à l'empereur des Français, Hadji Edris Rami, chef vénéré de la puissante famille des Chérifs de ce nom, issue du fondateur de Fez (1).

Et chose bien autrement significative, ce même Mouley Soliman s'engageait en 1816 à racheter tous les naufragés captifs chez les tribus nomades du Sahara et de l'Oued-Noun; et, en 1817, désarmant sa marine militaire, il défendait toute espèce de course contre les chrétiens (2).

L'attitude imposante que vient de prendre la France vis-à-vis du sultan, la justice de ses réclamations (3), la présence du prince de Joinville à bord de l'escadre qui bloquait Tanger, l'attaque et le bombardement de ce port, permettent de renouer ces nobles traditions du passé, et de dicter un traité de paix plus avantageux que tous ceux qui ont été conclus jusqu'ici avec le Maroc. Le pays peut se remettre de ce soin à la haute sagesse du roi, à sa profonde intelligence des intérêts nationaux. Tout ce qui se pourra faire sera fait.

Il eût été beau de conquérir cette contrée barbare à la civilisation sans coup férir, de la faire entrer dans la pacifique et large unité de l'Europe,

(1) Voyez dans l'appendice à la fin du volume, paragraphe II, la lettre présentée par cet ambassadeur à Napoléon.

(2) *Relations de la France avec le Maroc. Nouvelles Annales des Voyages*, tome IV, page 66.

(3) Voyez dans l'appendice, paragraphe III, l'historique des causes de la querelle, de ses incidents, de ses suites.

sans effusion de sang, et par le seul ascendant des lumières et du génie. Jusqu'à quel point la chose était-elle possible? nous l'ignorons. Mais quoi qu'il arrive, que le différend soit tranché par la diplomatie ou par l'épée, que le Maroc nous devienne allié ou ennemi, il nous importe également de le connaître.

Le Maugreb ou « extrême occident, » c'est ainsi que les Maures nomment leur pays, occupe en Afrique à peu près la même étendue que l'Espagne en Europe. Placé entre la « petite mer » (la Méditerranée) et la « mer sans rivages » (l'Océan), il est coupé de l'Est à l'Ouest par une longue arête de monts, dont les cimes neigeuses se confondent avec les nues. C'est, selon la poétique tradition des Grecs, ce puissant Atlas, roi d'une terre où paissaient d'innombrables troupeaux, où croissaient des « arbres, aux feuilles éclatantes d'un or radieux, aux rameaux d'or, aux pommes d'or, » que protégeaient de hautes murailles, que gardait un dragon terrible. Pétrifié au centre de son empire, le gigantesque vieillard y supporte la voûte du ciel, étend au loin ses bras, comme pour ressaisir ce qu'il a perdu, et cache en son sein ses trésors. Il existe dans l'Atlas des mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, qui n'ont jamais été exploitées. Mais des flancs de la montagne découlent sur les plaines des richesses plus réelles ; toutes les rivières de la Barbarie occidentale sortent de cette chaîne, et de ses nombreuses ramifications. Les Grecs y ver-

raient les pleurs du vieux roi, fécondant sa contrée chérie.

Le dragon, à l'haleine de feu, se retrouve au sud, sur les confins du Sahara. C'est le formidable *Simoun* qui soulève, entasse, disperse, et chasse devant lui, à plusieurs lieues en mer, les sables mobiles. Là, s'étend la stérile province de l'Oued-Noun, indépendante du sultan, et dont les hordes barbares vivent de rapine.

Du vingtième au trente-deuxième degré nord, le désert est semé de collines mouvantes. L'atmosphère, imprégnée de particules de sable, prend un aspect brumeux, qui n'a que trop souvent trompé les navigateurs. Ils ne s'aperçoivent de la proximité de la côte, qui est fort basse, qu'en voyant les vagues se briser dessus. Poussé avec une irrésistible puissance par un violent courant de l'ouest, le navire échoue avant que l'équipage soupçonne le péril. Les tribus errantes qui parcourent ces solitudes, toujours aux aguets d'un naufrage comme d'une proie, découvrent bientôt les mâts qui pointent au delà des collines sablonneuses. La *bonne nouvelle* se répand dans les Douars. Les Bédouins s'arment de couteaux, de fusils, de bâtons; quelquefois, ils laissent s'écouler deux ou trois jours avant de se montrer sur la rive. Ils espèrent que l'équipage, affaibli par le danger, par la crainte de mourir de faim, se rendra plus facilement, ou se jettera à la nage. Ils accourent alors comme des requins, et se disputent la pâture. Après le par-

tage des hommes, vient le pillage du vaisseau, qu'ils brûlent, afin que ses débris ne puissent servir de phare à d'autres malheureux.

Les navires frétés pour le Sénégal, la côte de Guinée, les îles du cap Vert, sont les plus exposés à périr sur cette plage, que recouvrent à peine deux pieds d'eau à marée basse, et dont les cartes maritimes n'indiquent point les dangers avec assez de précision (1).

Un vaisseau espagnol y échappa, il y a plusieurs années, par un ingénieux stratagème; la quille et une partie de la proue étaient engagées dans les sables; l'équipage se croyait perdu. Un matelot conseilla au capitaine de jeter l'ancre, et de feindre d'être au mouillage, en parfaite sécurité. Quelques Arabes vinrent à bord. Le capitaine leur demanda de la gomme et d'autres denrées, alléguant qu'il était venu pour commercer avec eux, et ne repartirait que dans quelques jours. Une forte marée survint et dégagea le vaisseau, qui remit à la voile, laissant les Arabes ébahis de ce miraculeux départ.

Ce fut avec les tribus de l'Oued-Noun que Mouley Soliman négocia, en 1815 et 1816, le rachat des esclaves chrétiens. Plusieurs vaisseaux (2) se sont

(1) Du moins au dire de Jackson, auquel nous empruntons ces détails. Voyez ses *Avis aux navigateurs*, dans son ouvrage sur le Maroc.

(2) Voir le *Naufrage du brick français la Sophie, sur la côte Occidentale de l'Afrique* le 30 mai 1819. par Charles Cochelet.

encore perdus depuis sur cette côte inhospitalière.

A l'autre extrémité de l'empire, la rive nord-est sur la Méditerranée se hérisse d'une véritable muraille de rocs ; c'est la sauvage province du Rif, dont les habitants, aussi impitoyables aux naufragés que les Bédouins, sont chasseurs sur terre et pirates sur mer. Ils marchent toujours armés, et ne sont guère plus soumis au sultan que les populations nomades de l'Oued-Noun. Des circonstances analogues reproduisent les mêmes effets, l'isolement et la cruauté. Le désert d'Angad et la Moulaïa séparent le Rif de l'Algérie ; à l'ouest il touche à la province d'El-Garb, pointe avancée qui regarde l'Espagne, et resserre le détroit défendu par Tanger. Le cap Spartel commence la longue ligne de côtes qui longent l'Océan, et où s'ouvrent les principaux ports commerçants du Maroc, Larrache, Rabath, Mazagan, Mogador (1). Les autres villes,

(1) La ville de Mogador fut bâtie en 1760, par Sidi Mohamed sur une plage sablonneuse faisant presqu'île, mais ayant pour base un banc de roche. L'empereur se fit apporter par les officiers de sa suite du mortier et des pierres, et commença à bâtir de ses propres mains un mur que l'on voit encore sur les rochers à l'ouest de la ville. Sa prédilection pour ce lieu aride, séparé des terres cultivées par une large bande de sables mouvants, et dépourvu d'eau douce, tenait à la proximité du *Ziwiat* ou sanctuaire de Sidi-Mogodol, d'où la ville tire son nom. Dans son désir d'en faire le principal port de son royaume, Sidi Mohamed donna aux marchands du terrain pour y bâtir des maisons, et les dispensa pendant quelque temps des taxes. C'est la ville la plus neuve et la plus régulièrement construite du Maroc. Elle est devenue le point central du commerce européen.

Salé, Azamor, Safi, Santa-Cruz, ne comptent que pour mémoire. Factoreries portugaises, repaires de pirates, tous sont également ruinés. Cette rive est jonchée de débris. Il s'y trouve des cités désertes que dépeupla la grande peste de 1799. Celles qui sont encore habitées ne le sont qu'à demi. De larges et nombreuses rivières y descendent des sommets de l'Atlas, mais barrées à leurs embouchures par les bancs de sables que l'incurie des Maures y laisse accumuler, elles ne peuvent recevoir de gros vaisseaux. Lors des crues, provoquées par les pluies ou la fonte des neiges, la même cause les change en torrents impétueux, qui, n'ayant point dans la mer une assez large issue, déversent sur les plaines le trop plein de leurs eaux et y laissent des lacs stagnants dont les exhalaisons désolent la contrée. C'est ainsi que le vieux Mamora et ses environs, situés entre l'embouchure du Bou-Regreg et du Sébou, sont aujourd'hui déserts.

Cependant, entre la triple ceinture des sables, des montagnes et des mers, fleurissent encore les riants jardins du vieil Atlas. Coupé de vallons, de terrasses, de plateaux, dont les expositions diverses favorisent la croissance de toutes les plantes, depuis les céréales jusqu'aux fruits des tropiques, le sol se couvre de riches moissons, et donne jusqu'à trois récoltes par an, sans autre engrais que le fumier qu'y laissent les troupeaux, ou les

cendres des broussailles que l'Arabe pasteur brûle avant de semer (1).

Jackson, qui séjourna seize ans dans diverses provinces du Maroc, cite un exemple frappant de l'étonnante vigueur de la végétation. « J'étais, » dit-il, « dans la province de Suze, que couvrent les plantations d'oliviers ; il y en a une très-étendue aux environs de Messa. Les arbres en sont magnifiques et d'une grande hauteur, mais disposés d'une façon bizarre. J'en demandai la cause, et j'appris qu'un des rois de la dynastie de Saddi, étant en marche pour le Soudan, avait campé là avec toute son armée. Les piquets, dont se sert la cavalerie pour attacher les chevaux, avaient été coupés aux oliviers voisins et fichés en terre. Le camp levé, ils restèrent en place, poussèrent, et produisirent ces gigantesques arbres. J'avoue que, tout en reconnaissant ce que l'explication avait d'ingénieux (car la plantation figurait exactement l'arrangement de la cavalerie dans un campement arabe), je la traitai de fable ; mais quelque temps après je fus forcé d'y croire. J'avais fait venir quelques plantes pour un jardin que je possédais à Agadir ou Santa-Cruz ; le jardinier apporta, entre autres choses, des baguettes de bois, sans racines ni feuilles, d'environ dix-huit pouces de long et trois de circonférence. Il les en-

(1) Gräberg de Hemsö. *Aperçu statistique de l'empire de Maroc*, 1834.

fonça à grands coups de pierre dans le terrain. Ne comprenant rien à cette manœuvre, je lui demandai ce qu'il prétendait faire, et pourquoi il perdait ainsi son temps? « Je ne perds point de temps », me dit-il, « je plante vos grenadiers. » Peu convaincu, je tirais les bâtons de terre, lorsque des gens qui étaient proche m'assurèrent qu'il n'y avait pas d'autre façon de planter ces arbres, qui ne pouvaient manquer, ajoutèrent-ils, de prendre racines (avec la bénédiction de Dieu!) et de se couronner de feuilles l'année d'après.

» J'en laissai quelques-uns; la prédiction s'accomplit : ils s'enracinèrent et promettaient de devenir de beaux et vigoureux grenadiers, lorsque je quittai Agadir (1). »

Cette fertile province de Suse (2), qui autrefois formait à elle seule un royaume, est aujourd'hui de toutes les parties de l'empire la plus riche et la plus

(1) Jackson. *Account of the empire of Marocco.*

(2) Son principal port, Agadir ou Santa-Cruz, muré et fortifié en 1503 par Emmanuel, roi de Portugal, repris aux Portugais par les Maures en 1536, est le premier port au sud qui dépende de l'empereur. La rade en est large, profonde, et bien protégée des vents. Jackson affirme qu'il ne s'y perdit pas un vaisseau pendant les trois ans de séjour qu'il fit dans cette ville, bâtie sur une des sommités de l'Atlas. Sous le règne de Mouley Ismaël, Agadir était le centre d'un commerce très-étendu. Les Arabes du désert et les nègres du Soudan venaient s'y approvisionner de marchandises pour l'intérieur de l'Afrique, et les caravanes allant et venant de Tembouctou y passaient constamment. Une révolte de ses habitants contre Sidi Mohamed, et la fondation de Mogador par ce dernier, lui ont enlevé une grande partie de son importance.

vaste. L'olivier, l'amandier, le dattier, l'oranger, la vigne, et jusqu'à la canne à sucre y croissent spontanément; un indigo d'un bleu vif pousse sans culture dans tous les terrains bas. Elle produit plus d'amandes et d'huile d'olive que toutes les autres provinces ensemble. Les alentours de Tarodant ressemblent à un magnifique jardin.

Le climat y est beau et salubre, à l'exception pourtant de la désagréable saison des vents chauds. Vers le commencement de septembre le *Simoun* ou vent du Sahara, souffle avec violence pendant trois, sept, quatorze, ou vingt et un jours. S'il dure plus de trois jours on s'attend à le subir jusqu'au septième; s'il dépasse ce terme, il le double. « Lorsque j'habitais Agadir, « dit Jackson, » il souffla une fois durant vingt-huit jours, mais c'est un cas fort rare. Le pacha de Suse, âgé de soixante-dix ans, et qui était né dans le pays, m'assura ne l'avoir jamais vu dépasser vingt et un jours. La chaleur était excessive; le sol brûlait les pieds, et les toits plats des maisons se crevassaient et tombaient en poussière. » Ce vent précède d'ordinaire la saison des pluies ou *Liali*; il ne se fait guère sentir que dans le sud: en avançant vers le nord les brises de terre et de mer soufflent alternativement. Les nombreux cours d'eau qui descendent des montagnes, les forêts qui en revêtent les pentes, entretiennent dans l'atmosphère une fraîcheur agréable. Le doura, le blé, le riz, le maïs croissent dans les plaines du centre; on y recueille le coton,

le tabac, l'indigo, le sésame, la gomme, le miel, la cire, le sel, le salpêtre, le chanvre, le safran, etc.

La province de Haha possède des forêts d'*argan*, arbre qui porte des olives dont les amandes renferment une huile excellente à manger et qui brûle deux fois plus longtemps que l'huile d'olive ordinaire. C'est là aussi que croit l'*arar*, bois à l'épreuve des vers et de la pourriture; des solives de ce bois enlevées à une maison au bout de cinquante ans n'avaient subi aucune altération (1).

Le cèdre, le liége, le chêne, le caroubier, le noyer, l'acacia, l'olivier s'échelonnent sur les flancs et au pied des montagnes. Le gibier y abonde. Le bétail y est vigoureux. Le mouton, qu'on peut considérer comme indigène, donne une laine d'une douceur et d'une finesse remarquables.

Cependant, au milieu de toutes ces richesses le Maroc dépérit. D'immenses jachères entrecoupent ses cultures. C'est une contrée à la fois féconde et indigente, favorisée de la nature, négligée par l'homme. Les empereurs maures, en défendant l'exportation du blé, ont encore augmenté l'incurie générale chez leurs sujets. Au rebours de l'axiome d'économie politique qui dit que « le blé à bon marché est une bénédiction, » ici plus cette denrée baisse, plus le peuple est misérable (2). Dès que

(1) Jackson.

(2) *Colburn's united service Magazine, naval and military Journal*, août 1844. Plusieurs renseignements sur le Maroc sont donnés dans ce journal par un Anglais, qui a récemment

l'aiguillon du gain ne le stimule plus, il s'abandonne à toute sa paresse. Sobre, n'ayant guère à satisfaire que des besoins animaux, il savoure les douceurs du *far niente* comme les *Lazzaroni*, ou plutôt comme ses frères d'Espagne; car sous son apparente immobilité, couve souvent un foyer de haine, d'orgueil ou de ruse.

Mais il serait absurde de prétendre peindre en quelques traits, et comme ne faisant qu'un tout, une population aussi diverse que celle du Maroc.

Elle se compose de Maures, d'Arabes, de Berbères ou habitants aborigènes, d'un demi-million de juifs environ, de nègres, d'un très-petit nombre de chrétiens, et d'un moindre encore de renégats, qui, repoussés par tous comme des *parias*, se marient entre eux.

Les Maures et les Arabes se ressemblent par plusieurs points, bien qu'ils se détestent cordialement. Les premiers habitent les villes où ils remplissent les plus hautes charges de l'État. Les distinctions héréditaires sont néanmoins inconnues parmi eux. Tous égaux par la naissance, ils n'admettent de différence de rang qu'en raison de l'importance des fonctions qu'ils remplissent. En sont-ils privés par quelque caprice du sultan, ils rentrent dans la foule des citoyens. Des quatre peuples qui occupent l'empire du Maroc, les Maures sont les seuls qui aient

habité ce pays, et qui le connaît bien. Nous avons cru devoir profiter de son expérience, sans tenir compte de ses préjugés anti-français.

eu des rapports suivis et immédiats avec les Européens. Plusieurs descendent des Maures Grenadains, chassés de l'Espagne, et conservent encore dit-on, les clefs de certaines villes de la Péninsule. Ils parlent le mogareb ou maugrebbin, entremêlé de plusieurs mots amazirgues et espagnols. Ils sont grands, beaux, élancés. On retrouve parmi eux toutes les nuances de couleur, depuis la blancheur mate des femmes, jusqu'au teint bronzé, cuivré, basané et même noir, des hommes. De fréquents mariages avec les négresses du Soudan ont amené ce mélange.

Les habitudes d'un Maure de condition sont très-simples, et sa stricte observance des usages établis, fait d'un jour la peinture de tous les autres. Il se lève avec le soleil. Sa toilette lui donne d'autant moins de peine qu'il dort à peu près habillé. Il fait sa prière dès que la voix du muezzin lui rappelle l'unité de Dieu et la venue du prophète. Il déjeune avec une tasse de café et quelques confitures sèches. Parfois il s'accorde la douceur de fumer une pipe de *Kief*, ou fleur du chanvre (il fume rarement du tabac). Ensuite, il monte à cheval et galope deux ou trois heures. Vers midi, il mange du pilau, de la viande fortement épicée; mais l'orgueil de sa table, c'est le savoureux *cous-coussou*. Après dîner, il va au café, quelquefois à la mosquée. Le soir, il soupe, ou plutôt fait un second dîner, et s'étend pour dormir sur les coussins qui lui servent de lit (1).

(1) Les Maures portent des babouches et des bottines très-larges;

Superstitieux à l'excès, quoique Mahomet proscrive la magie et les augures, les Maures ont grand foi aux astrologues. Ils croient au mauvais œil, craignent les démons et les esprits, vénèrent fort les amulettes, et leur supposent une efficacité indépendante de la religion, puisqu'ils en conseillent l'usage aux chrétiens. Bigots et fanatiques, ils contestent les merveilles de la science, mais n'hésitent pas à croire qu'il y a un espace de soixante-dix mille journées de marche entre les deux yeux de l'ange fatal du troisième ciel. De cette crédulité absurde, naît leur respect pour les marabouts et autres saints dégoûtants, qui infestent les villes, et rôdent autour des sépulcres, comme les démoniaques de l'Évangile. Un complet mépris pour la vérité, un penchant décidé à la cruauté et à la ruse, enfin, le despotisme absolu, si propre à développer les instincts féroces et bas, ont effacé toute grandeur du caractère des Maures. Le peu d'entre eux qui se *souviennent*, émigrent, ne voulant pas, disent-ils, supporter la domination là où ils ont dominé.

On croit que les Arabes du Maroc sont descendus des plateaux de l'Asie. Quelques-uns se prétendent issus des Chananéens, chassés de la Palestine

aussi n'ont-ils jamais de cors. C'est en voyant ces stigmates européens sur l'orteil d'Ali Bey, autrement dit *Badia l'Espagnol*, tandis qu'il était au bain, que s'élevèrent les premiers soupçons sur son compte. Après avoir joui de la faveur de l'empereur de Maroc, il fut disgracié et sommé de quitter sur-le-champ l'empire, comme un imposteur qui usurpait le titre de vrai croyant.

par le peuple hébreu ; d'autres, se disent sortis des familles arabes qui s'enfuirent du Niémen lors de la promulgation des dogmes de Mahomet. Ils en donnent pour preuve les noms divers que portent leurs tribus, et qui se retrouvent parmi les hordes errantes de l'Asie. Dispersés dans les plaines de la Barbarie, ils y continuent leurs courses nomades, et y conservent leurs habitudes pastorales et guerrières. Hardis, actifs, intelligents, ils ont gagné à leur contact avec les Maures une dose de fourberie. Entourés de leurs troupeaux, campés sous leurs tentes, indépendants, ils payent néanmoins un tribut à l'empereur, le *garahne*, ou impôt territorial. Ils sont de plus obligés de fournir aux troupes qui passent dans le voisinage de leurs *douars*, le blé, le beurre, le miel et la viande. De même qu'en Arabie, ils plient leurs tentes après la récolte, et vont chercher ailleurs une terre vierge et de gras pâturages. Ces migrations rappellent le temps des patriarches. Chaque douar a un Chéik ou chef qui jouit d'une autorité assez étendue. Chez ces peuples primitifs, la naissance d'un enfant et celle d'un poulain sont également fêtées. Ils justifient encore leur ancien renom d'hospitalité en dressant une tente vide destinée aux voyageurs. Au centre des douars les plus nombreux on voit souvent une mosquée où se disent les prières, et où le taleb, maître d'école, enseigne aux enfants à lire le Koran.

Les Berbères ou *Amazirgues* (ce dernier mot veut dire noble et libre) sont, selon toute apparence

les peuples primitifs, ou du moins les plus anciens de l'Afrique septentrionale. Ils exercent une grande influence sur les destinées du Maroc. Tour à tour pasteurs, guerriers et chasseurs, ils habitent les montagnes et les défendraient vigoureusement au besoin, contre les invasions d'un ennemi, et même contre les troupes du sultan, dont ils ne reconnaissent la domination qu'autant qu'il leur convient de s'y soumettre. Ils sont gouvernés par des chefs héréditaires ou anciens, et enfreignent sans trop de scrupule les rites de Mahomet, car ils mangent du sanglier et boivent le vin qu'ils fabriquent. Les habitants de la province du Rif sont de cette race.

Celle des Schellouhs, qui occupe la branche du grand Atlas, est pacifique et plus adonnée à l'agriculture qu'à la chasse. Ils ne se mêlent point aux Amazirgues.

L'existence des juifs est là, comme partout, un mystère. En butte aux plus ignominieux traitements dans tout l'empire, plus ménagés, peut-être, par les habitants du Rif et par certaines tribus des montagnes qui tolèrent leur présence, ils préfèrent néanmoins se fixer dans les villes de la plaine, où ils exercent différentes industries. Ils y sont serruriers, orfévres, potiers, maçons, tailleurs. Les plus instruits perçoivent les impôts, frappent la monnaie et sont employés dans toutes les négociations et dans tous les rapports avec les Européens, qui, à leur tour, ont le tort grave de les prendre pour médiateurs et envoyés près du sultan.

En pareil cas, le mépris qu'inspire le juif rejaillit sur le chrétien. De plus, la lecture du Koran leur étant interdite, ainsi que la langue arabe, ils sont obligés d'avoir recours à un interprète : et il y a dix à parier contre un que les paroles ainsi transmises n'arrivent à l'empereur qu'étrangement dénaturées. L'arabe pur est le langage des gens de distinction ; tout ambassadeur qu'une puissance européenne envoie au Maroc devrait le savoir parler. La négligence de cet usage et d'une foule d'autres, mal compris ou mal observés, ont plus d'une fois rompu des négociations importantes. Tel envoyé ne soupçonne même pas l'horreur qu'inspire aux porteurs du *haïk*, si ample et si bien drapé, son costume noir et collant, qui joint à l'indécence des formes, l'inconvenance de la couleur ; le noir, détesté au Maroc, est imposé aux juifs.

Les nègres amenés du Soudan comme esclaves, sont traités avec douceur, et obtiennent facilement de leurs maîtres la liberté. C'est parmi eux que se recrute la garde noire du sultan ; jadis formidable, elle ne dépasse pas aujourd'hui cinq à six mille hommes.

Le gouvernement de Maroc est infiniment plus arbitraire que celui de Turquie. Le sultan tient entre ses mains la vie, les propriétés, et régit jusqu'aux consciences de ses sujets. En sa qualité de descendant de Mahomet, il est prince des vrais croyants ; aucun conseil, aucun divan n'entrave son autorité, il est juge suprême, interprète infaillible,

et quand il lui plaît, seul exécuteur de la loi qui émane de lui. Impôts, monnaies, poids, mesures, tout varie au gré de son caprice. Un pareil despotisme ne peut s'expliquer que par la passive abjection du peuple sur lequel il pèse (1).

Avec tant d'éléments bizarres et contradictoires, que deviendra le Maroc au contact de la civilisation européenne? qu'elle y pénètre armée ou commerçante, elle l'envahira. Les relations ne sauraient se renouer circonscrites et tributaires comme jadis. Et l'égalité est-elle possible entre des peuples que sépare un abîme?

La France sera-t-elle pour ce royaume riche, avare, et jaloux, le conquérant qui, selon l'oracle de Thémis, devait dépouiller un jour de leurs fruits d'or les arbres du vieil Atlas? ou bien, fidèle à la tradition chrétienne, soufflera-t-elle l'esprit de vie dans le cadavre, et lui dira-t-elle: « Lève-toi, et marche! »

(1) Voir dans l'appendice, paragraphe IV, une liste des principaux ouvrages qui traitent du Maroc.

LE MAROC

ET

SES TRIBUS NOMADES.



CHAPITRE PREMIER.

Départ de Tanger. — Les portes de la ville. — Tradition. — Le portier. — Le soc de Bara. — Les matamores. — Le cimetière musulman. — Les Kermous. — Le mearrah des juifs. — Le charnier. — La route des ambassadeurs. — Le village de Sonany. — Description de la caravane.

« Mieux vaut prier que dormir ! Dieu est grand ! » Ces paroles psalmodiées par la voix rauque du *Muezin*, qui annonçait l'heure de la prière du haut d'un minaret de la mosquée voisine, m'avaient à peine tiré de mon sommeil que notre vieux *Mahasni* ou soldat de garde, entra dans ma chambre, alluma ma lampe, et me dit :

« N'avez-vous pas devant vous un long voyage, et vous tardez à vous lever ? »

Je fus bientôt habillé, et complétai à la hâte mes

1

préparatifs de départ commencés de longue main.

Ce fut le matin du 15 août 1839, au moment où les premiers rayons du soleil se montraient au-dessus de Gibel-Moussa, la colline du Singe, et l'une des colonnes d'Hercule, que notre caravane partit de Tanger, « la ville protégée du Seigneur, » pour aller visiter le sage *Fakih* (docteur de la loi), le puissant Pacha Abd E'Slam E'Slowy, alors résidant à Larrache.

Nous traversâmes le *Soc-Srare* (petite place du marché), où des groupes de Rifiens (1), à haute taille, enveloppés du *haïk blanc* (2), ou du *gelab* à capuchon, la dague des montagnes pendue au côté, la tête nue et rasée de près, à l'exception d'une longue mèche de cheveux rejetée en arrière, attendaient, appuyés sur leurs *agarzines* (houes mauresques), qu'on les vînt louer pour le travail des champs. De loin en loin, vivante image « de ces hommes qui portaient de longues franges à leurs vêtements, prenaient la première place aux festins, et se faisaient appeler : Maître! (3) » marchait, à pas comptés, un

(1) Habitants de la chaîne de montagnes qui sépare Ceuta d'Oran. La fertile province de Rif s'étend le long de la Méditerranée, d'Alhucemas à Tétouan : elle est bornée à l'est et au sud par le petit Atlas.

(2) Pièce d'étoffe en laine, coton ou soie, longue de cinq à six mètres, sur deux mètres de large, sans couture, et qui, assez semblable à la toge romaine, recouvre tous les autres vêtements. Les *haïks* qui se fabriquent à Fez sont les plus renommés pour la finesse du tissu, sa légèreté, son extrême blancheur.

(3) Évangile selon saint Mathieu, chap. 23, versets 5 et 7.

taleb ou scribe, revenant de faire sa prière du matin à la grande mosquée.

Devant la fontaine haute, des esclaves noirs criaient et luttaient à qui remplirait le premier son outre goudronnée, sa cruche de forme antique, tandis que le juif, esclave des esclaves, attendait humblement que les fils d'Islam, ses supérieurs, lui permissent enfin d'approcher.

Tous les vendredis, jour sacré, au moment de la prière, les portes de Tanger et celles de toutes les villes mahométanes se ferment, et de midi à une heure il n'est plus permis d'entrer ou de sortir; car, d'après une antique superstition, c'est à ce même jour, à cette même heure, que les Nazaréens, entrant par surprise, doivent s'emparer du pays.

Le vieux portier, Hamed-ben-Khajjo, était à son poste, tenant d'une main un énorme trousseau de clefs rouillées, et de l'autre un rosaire dont il comptait les grains, en marmottant quelques-unes des quatre-vingt-dix-neuf épithètes données à Dieu par Mahomet: « O Dispensateur de tous biens! O créateur! » De temps à autre, cette pieuse litanie était interrompue par des imprécations contre les chrétiens, « ces mécréants, ces chiens, traîtres à tout vrai fidèle! »

Les lourds battants, demi-pourris, partiellement recouverts de peau de chameau déchiquetée par les dévots, qui en font des amulettes et des antidotes contre la peste, tournèrent en grinçant sur leurs gonds et nous livrèrent passage.

L'intervalle entre la première et la seconde porte est occupé par des forges et par des boutiques d'armuriers. A gauche, dans un obscur réduit où les soldats de Charles II (1) montèrent jadis la garde, ronflait aujourd'hui une paresseuse sentinelle mauresque, au milieu de quatre à cinq longs fusils appendus à la muraille et couverts de poussière.

La seconde porte s'ouvrit bientôt. Elle n'avait pour unique fermeture qu'un long verrou, la serrure étant hors de service depuis nombre d'années. Le vieux portier n'en jugea pas moins prudent de faire montre d'une gigantesque clef, avec laquelle il feignit d'ouvrir, afin d'en imposer aux Nazaréens.

« Bon voyage, fils de l'Anglais! » me dit Hamed. « Où allez-vous de ce pas? »

« Où Dieu me conduira, » répliquai-je, et piquant des deux je franchis la porte; nous étions alors sur le *Soc de Barra*, ou marché extérieur. C'est une place découverte, par delà les murs de Tanger, sur le flanc de la colline. La pente en est roide et le sol inégal, sauf en quelques endroits, où il a été aplani; c'est là que chaque jeudi et dimanche matin se tient une espèce de foire ou grand marché. Près des fortifications se trouvent des fosses souterraines, à pe-

(1) Tanger appartenait en 1662 aux Anglais qui le perdirent en 1684. Cette ville leur avait été remise comme faisant partie de la dot de l'infante de Portugal : avant de l'évacuer, ils détruisirent une magnifique jetée, dont il ne reste plus que des ruines, sur lesquelles la mer brise avec force lors des hautes marées. Les Maures n'ont fait aucune tentative pour réparer cette digue.

tites ouvertures, à peu près de la largeur d'un tuyau de cheminée, fermées de grosses pierres ou simplement bouchées avec de la paille. Ce sont des magasins à grains, de véritables silos, dans lesquels on conserve le blé, le riz, l'orge, le seigle et toute espèce de céréales, pendant cinq ans et plus, sans altération sensible. D'un côté de la place on a construit deux ou trois hangars où s'abritent les gardiens des *Matamores*, c'est ainsi qu'on nomme dans le pays ces granges souterraines. Il y aurait danger à passer de nuit sur le *Soc de Barra* après la fermeture des portes de la ville; d'énormes chiens lâchés sur la place mettraient en pièces quiconque s'exposerait à en approcher. A mi-chemin de la colline, quatre murs blancs entourent un espace d'environ dix pieds carrés; c'est là que reposent les os de Sidi Mekfi, mort il y a quinze ans, saint de grand renom et patron du marché. Un *Keiton*, tente de voyage, était dressé devant le sanctuaire, et un vieux Maure à barbe grise, prosterné à quelques pas, récitait ses oraisons du matin, tandis qu'une file de chameaux conduite par un Arabe demi-nu, gravissait la pente, et qu'une douzaine d'ânes erraient en liberté jusqu'à ce que les vendeurs et les acheteurs se disputassent leurs services.

Au delà du *Soc*, sur la cime de la colline, s'étend *El Kawar*, le cimetière. C'est la sépulture de tout ce qui meurt à Tanger. De simples monticules de terre, disposés de manière à ce que le sommet incline vers la Mecque, se pressaient des deux côtés

de notre sentier. La plupart étaient surmontés d'une petite planche placée à la tête du mort. Un mur bas et blanchi entourait les fosses de la classe aisée. On distinguait çà et là une vieille pierre tombale couverte d'arabesques profondément sculptées, monument d'une autre époque et d'un art perdu. De maigres arbustes, quelques vignes sauvages, cramponnées à de rares figuiers, solitaires et rabougris, forment toute la parure végétale de ce cimetière.

J'évitai avec soin de passer sur les tombes, car les âmes des fidèles sont, dit-on, fort troublées si le pas d'un chrétien profane leur sépulture. Chaque vendredi, jour du sabbat musulman, les houris de Tanger, aux longs cils, aux grands yeux noirs, drapées dans leurs haïks de soie blanche, se glissent parmi les tombes, comme des ombres traînant leur linceul. Ce ne sont de toutes parts que pleurs et lamentations. Souvent une jeune veuve vient s'asseoir sur la fosse du mari qu'elle a perdu, et y effeuille les fleurs du myrte. Elle se penche sur le sol, et parle longuement à celui qui ne peut plus l'entendre : « Oh! pourquoi mon bien-aimé m'a-t-il quittée? » dit-elle. « Ai-je donc manqué à mes devoirs envers lui? avais-je mérité un sort si triste? Malheur! malheur à moi! je reste seule et misérable ici-bas! Que n'ai-je été délivrée avec toi des peines de cette vie! » Ailleurs, des mères, pleurant la mort de leurs enfants, se frappent le sein et sanglotent. Tout à coup, un chant solennel et le bruit des pas précipités d'un cortége funèbre montent d'en bas. La cérémonie

mortuaire s'accomplit à la hâte; car, au dire des musulmans, l'ange de mort, Azraël, plane sans cesse sur chaque fosse nouvellement creusée, et tout retard est une infraction à la loi du prophète.

Avant d'arriver au cimetière, de l'autre côté du *Soc*, un ravin profond, escarpé, descend vers la mer. Les bords en sont couverts du cactus qui porte la figue épineuse, appelée en langue mauresque *Kermous del Inde*. Rien de plus bizarre, de plus sauvage que l'aspect de cette plante; sa tige, quoique fréquemment de la grosseur du corps, n'a point de tête, mais se divise à peu de distance du sol en une quantité de branches crochues, qui divergent dans toutes les directions, portant des feuilles vertes, épaisses d'un demi-pouce, découpées à peu près comme les nageoires d'un veau marin et composées d'un assemblage de fibres. Le fruit, allongé en forme de poire, est enveloppé d'une grosse peau armée d'imperceptibles épines qui entrent fort avant dans la main dès qu'on y touche, même légèrement, et qu'il n'est point facile d'extirper. Un sentier étroit coupe le ravin et conduit sur une esplanade, séparée des murs de Tanger par un fossé profond. La terre y est couverte de ces arbres, qui y croissent avec une étonnante vigueur. Sur de grandes pierres plates, couchées horizontalement, sont tracés des caractères étranges. Un jour que je m'arrêtais à les examiner, un vieux Maure, qui rôdait dans le même lieu, me dit : « Êtes-vous assez *taleb* (savant) pour lire ces signes? Ce sont les lettres des juifs maudits. C'est

leur *mearrah*, comme ils l'appellent. C'est ici qu'ils enterrent leurs morts. Les imbéciles! ils croient au *Musa* (au Messie), au lieu de croire à Mahomet! Aussi leurs morts brûleront éternellement dans le Jehinnim. Voyez comme le sol est gras et quelles kermous y mûrissent! Quand j'étais enfant, je venais souvent me régaler au *mearrah* des juifs. Tous les enfants de Tanger aiment ces kermous, mais les juifs n'en veulent point cueillir. Ils disent que les eaux des sources qui en alimentent les racines passent sur les corps des morts, et que c'est une abomination de goûter à ces fruits; ce qui n'empêche pas, » reprit le vieux musulman, « que les kermous du mearrah des juifs ne soient les plus succulentes qu'on puisse manger. »

Au bas du ravin, en se rapprochant du rivage, on trouve une multitude d'ossements, de toutes sortes d'animaux, et en apparence de toutes dates. Il y en a de blanchis par le temps, le soleil et la pluie, tandis que d'autres sont encore revêtus de chairs. Des carcasses d'ânes, de chevaux, même de chameaux, gisent là pêle-mêle. D'énormes et maigres chiens disputent ces restes aux vautours et aux corbeaux qui s'abattent, même de jour, sur ce charnier; c'est un spectacle hideux. Tous les animaux qui meurent à Tanger de la main de Dieu, selon l'expression des Maures, c'est-à-dire de vieillesse ou de maladie, sont apportés et jetés là pour s'y putréfier en plein air, ou être dévorés par les chiens et les oiseaux de proie.

Laissant à droite le mearrah des Juifs, et derrière nous le cimetière musulman, nous atteignîmes la *route des Ambassadeurs*, ainsi nommée parce que toute personne chargée de mission du sultan entre par là dans la ville. C'est la plus large voie, par conséquent la mieux disposée pour les évolutions des troupes qu'on envoie brûler de mauvaise poudre à la face des plénipotentiaires, jugés dignes d'un tel honneur. La route est bordée de vignes et de jardins entourés de haies où le figuier indien (*cactus opuntia*), le même qui donne les piquantes kermous (1), se marie à la canne ou roseau d'Inde, à l'aloès, dont les hautes tiges, garnies de fleurs jaunes, compensent un peu, dans cette saison, l'absence d'arbres qui attriste la campagne.

Sur la cime de la colline, au centre d'une petite plaine, s'élève la *Kouba*, jolie chapelle ou mosquée, consacrée à Sidi Mohammed-El-Hadji, patron de Tanger, et saint de date récente. Il mourut au commencement de ce siècle. Des bannières de toutes couleurs décorent son tombeau, que les vrais

(1) *Kermous* est le nom générique des figues chez les Arabes. Il y en a de plusieurs espèces : celles des environs de Taraudan, de Maroc, de Fez, de Tétouan, sont les plus estimées. Les juifs tirent des figues une liqueur ardente, le *mahaya*, qu'ils boivent au sortir de l'alambic, mais qui, conservée un an ou deux, perd de ses qualités irritantes et devient douce et agréable au goût. Le fruit du *cactus opuntia*, nommé par les Arabes, tantôt figue chrétienne, tantôt figue de l'Inde, est un astringent salutaire dans les maladies d'entrailles. Il est probable qu'il a été apporté originairement des îles Canaries ; il est fort abondant dans la province de Suse, et on l'y nomme *takanarite*, fruit des Canaries. — JACKSON.

croyants ont en grande vénération. Notre soldat, Mallem Ahmed, lui adressa en passant une fervente prière, et fit vœu de lui sacrifier un chevreau au retour, si nous revenions sains et saufs.

Une fois hors des enclos qui avoisinent la ville, nous vîmes se dérouler devant nous une immense étendue de pays. A l'est, s'élevaient les unes au dessus des autres, une suite de riches collines cultivées, que dominaient les hauteurs d'Anjera. Au sud et à l'ouest, l'imposant mont de Gibel-Habib, les chaînes de Beni-Housna et de Beni-Hassen, qui sont les bases nord-ouest du puissant Atlas (1), montraient leurs cimes dorées, et encadraient majestueusement le paysage.

La matinée était délicieuse : une brise bienfaisante soufflait du sud-ouest dans la direction où nous marchions, et rafraîchissait l'air, embrasé par les rayons brûlants d'un soleil d'Afrique.

Le village de Souany, le premier sur notre route, éloigné de Tanger d'environ un mille et demi, se compose de soixante à soixante-dix huttes, en briques séchées au soleil, à toiture de chaume ou de roseaux; la cigogne sacrée y couvait en paix ses œufs, à peine élevée de quelques pieds au-dessus du sol, où

(1) La principale chaîne, ou grand Atlas, s'étend de la colline du Singe jusqu'à Shtuka et Ait-Bamaran, et passe à trente milles Est de la ville de Maroc; ses cimes sont d'une grande hauteur et couvertes de neiges. Par un temps clair, de Mogador, à cent quarante milles de distance, on découvre cette partie de l'Atlas : elle affecte la forme d'une selle; elle est visible en mer à plusieurs lieues de la côte.

s'ébattaient à portée de son nid de bruyants groupes d'enfants. De maigres mais nombreux troupeaux paissaient l'herbe rare et desséchée, tandis que leur gardien, misérable hère en guenille, charmait leur frugal repas par les sons plaintifs d'une grossière flûte, faite avec la canne ou roseau du pays.

Ici, nous fûmes rejoints par mon ami *Hadji* Abdallah, chéik du village, qui avait consenti à m'accompagner dans mon excursion. C'était un habile connaisseur en chevaux, de plus un homme sûr, chose fort rare à Maroc.

Mais avant de poursuivre mon récit, il est à propos je crois, de décrire notre petite caravane. En tête, marche notre soldat, notre garde, Malhem Ahmed, formant à lui seul toute notre escorte, monté sur un robuste cheval bai, vêtu du *haïk* flottant, et du *soulham* (1), coiffé de la haute calotte rouge des Maures, autour de laquelle s'enroulent en turban les plis gracieux d'une mousseline, chaussé d'une paire de bottines jaunes artistement travaillées, et armées de redoutables éperons. Malgré son allure guerrière, il a la physionomie pacifique. Son teint d'un brun ferme, rappelle celui des Espagnols méridionaux; il tire une vanité toute particulière de sa barbe noire, et peu touffue, malgré les soins qu'il en prend.

Mon ami, El Hadji (2), ou pèlerin, monte le che-

(1) Espèce d'ample manteau de drap bleu ou blanc, tiré des manufactures européennes.

(2) On donne ce titre aux musulmans qui ont fait le pèlerinage de la Mecque. C'est à la fois un honneur et une preuve de sainteté.

val qui porte notre petite tente. Le Hadji peut avoir cinq pieds huit pouces : c'est un beau spécimen de la race des montagnards rifiens; il est enveloppé du *gelab* noir, grossier surtout de laine à l'usage des classes inférieures, et de la même forme que le froc des moines; les premiers chrétiens empruntèrent probablement ce costume aux Orientaux, parmi lesquels il est général et d'une haute antiquité. La coiffure du pèlerin est un large turban, et le long coutelas rifien pend à sa ceinture. Une certaine férocité de traits, tempérée par une grande bienveillance d'expression, donne à sa tête un caractère particulier, mais qu'on rencontre assez souvent chez ses compatriotes de la montagne. Grand amateur d'anecdotes, il en est abondamment pourvu, et ne demande pas mieux que de défrayer la conversation.

Sharky vient ensuite, véritable Michel Morin, homme à tout faire, mon domestique, mon cuisinier, mon palefrenier, mon pourvoyeur, mon second garde du corps, mais mon premier ministre dans toutes mes relations avec les Maures. Il est monté sur une mule-monstre, chargée en plus du reste de nos bagages, de nos sacs de nuit, d'une natte, d'un tapis, de quelques bouteilles de vin et autres superfluités indispensables à un chrétien, et qu'on ne saurait se procurer ni pour amour, ni pour or, dans aucun *Douar* ou campement arabe. Un ami espagnol, don José M. Escazena (1), et *Jan* (c'est le nom que

(1) Artiste habile, et le plus accommodant des compagnons de voyage. Il a rempli son portefeuille d'une suite de croquis du plus

me donnent les Maures) forment l'arrière-garde.

Notre route, ou plutôt *treck*, *tracé*, comme disent les Arabes, était praticable à cette époque de l'année, bien qu'il nous fallût laisser de temps à autre nos bêtes choisir leur terrain. Le sol, souvent fendu à une grande profondeur, bâillait de sécheresse; des ondulations d'une terre fertile et noirâtre, tachetées, là de chaume jaune, ici des vertes pousses du maïs et du dourah (1), se déroulaient à perte de vue. Les profondes déchirures qui coupaient la route, et le long desquelles courent les torrents dans la saison pluvieuse, n'étaient plus que des lits de rocs et de sable.

Nous gravîmes la colline de *Bâhârem* ou des deux mers, d'où l'on découvre la Méditerranée et l'Atlantique; à droite, à quelques centaines de toises, est un grand village, portant le même nom : à l'entour se groupent de petits hameaux, dont les huttes, comme toutes celles que j'ai vues dans ce district, ont chacune un petit jardin ou verger, enclos de haies vives, qui leur prêtent un aspect pittoresque et presque un air d'aisance.

« Que Dieu vous assiste, Hadji-Amar! » dis-je à un Sarrasin, remarquablement beau, qui s'avançait vers nous avec un large bol de lait, emblème de paix et d'hospitalité. « Comment va votre chien

haut intérêt dont il a bien voulu disposer en ma faveur. Don José réside maintenant à Gibraltar. (*Note de l'auteur.*)

(1) Millet de l'Inde.

Douah? Quand chasserons-nous encore le sanglier avec lui dans les plaines de Sheref al Akaab? »

En s'entendant nommer, un grand chien de chasse, ressemblant à notre lévrier anglais, mais plus robustement conformé, bondit en avant, et sauta à la tête de mon cheval pour le caresser. « Il ne vous oubliera jamais, ô fils de l'Anglais, après cette dernière chasse dans la Shrioua, » dit son maître. « Quel foudre de sanglier! Il était écrit dans le livre du destin que mon chien en échapperait! mais buvez ce lait : vous vous en trouverez bien. »

« *Bismillah*! (au nom de Dieu) » répliquai-je; et après avoir porté le bol à mes lèvres, je le passai à mes compagnons.

«Dieu vous le rende! » s'écrièrent-ils, et nous nous remîmes en marche.

« Allah (1)! La paix soit dans votre sentier, » reprit Hadji-Amar, « et au retour, tâchez de nous ménager quelques jours de chasse. »

(1) Les mahométans prononcent toujours le mot d'*Allah* avec beaucoup de respect, l'accentuant fortement, et faisant une pause après. Ils ne se servent jamais de pronoms en parlant de Dieu, et en général commencent et terminent toutes les phrases religieuses par l'invocation d'Allah! — JACKSON.

CHAPITRE II.

Une rencontre. — Histoire d'Ali, l'homme aux six doigts. — Fête des noces. — *Lab el Barode* (jeu de la poudre). — Point d'exclamation arabe. — Le tir. — L'œuf cassé. — Courage d'Ali. — Les vignes volées. — Découverte du voleur. — Disparition d'Ali. — Fête à Maroc. — L'assommeur. — Le défi. — Ali devant le sultan.

Nous avions dépassé le village de plus de deux milles. Le mallem chantait une vieille ballade, demi-espagnole, demi-mauresque, en l'honneur de l'amour et du vin, et je causais avec don José du bizarre mélange de bien et de mal qu'offre le caractère des Maures, lorsqu'une voix étrangère prononça derrière nous le salut d'usage : *Salamou Alikoum*, « la paix soit avec vous ! » Je me retournai pour voir de qui nous venait ce souhait. C'était d'un vénérable Arabe, bien monté sur un barbe, gris de fer, à queue de rat. Au pommeau de sa selle, relevé en pointe, pendait le long fusil mauresque : de la main droite, il tenait un petit bâton, sur lequel étaient inscrits des caractères arabes. Je reconnus le *herrez*, espèce d'amulette donnée par de pieux personnages à ceux qui sont à la veille d'entreprendre un voyage ; c'est une protection infaillible contre les voleurs et contre toute espèce de mésaventure. Le

voyageur n'avait pour vêtement qu'un simple kaïk. Ses jambes et ses bras nerveux étaient nus; à ses pieds, chaussés de sandales, était attachée une paire d'éperons mauresques. Ce sont tout simplement des pointes de fer argentées, d'environ six pouces de long, qu'entoure vers le milieu un cercle de métal, afin d'empêcher l'aiguillon de pénétrer trop avant. Malgré cette précaution, j'ai ouï raconter qu'un maladroit cavalier franc avait blessé son cheval à mort, en l'éperonnant à la façon mauresque.

Un bon écuyer arabe use sobrement de ses éperons, et se contente de les faire résonner sur l'étrier pour animer sa monture, à moins cependant qu'il ne veuille faire parade de sa science. J'ai vu un des habitants de la puissante et belliqueuse province de Shawiya, tracer son nom en arabe avec la pointe de l'éperon, sur le flanc de son cheval, qui se cabrait sous lui. C'est la perfection du genre parmi les Shawiyens, qui passent pour les meilleurs cavaliers de l'empire de Maroc, et ne le cèdent en rien à la cavalerie des Bokharis ou Nègres de Guinée, qui composent la garde de l'empereur (1).

« De quel côté vous dirigez-vous, ami? » demandai-je au nouveau venu. « Vous suivez, j'espère, la même route que nous, et nous aurons notre part du préservatif béni que vous tenez de quelque saint homme, dont il plaise à Dieu pro-

(1) Jackson. *Account of the empire of Marocco.*

longer les jours, ainsi que les vôtres — et les nôtres aussi — si tel est son bon plaisir. »

« Ah! Nazaréen, » dit le propriétaire du bâton mystique, » vous parlez l'arabe! il n'est rien que vous autres chrétiens n'ayez appris, ou ne puissiez apprendre! — La volonté de Dieu soit faite! — Mais aussi cette terre est votre paradis, à vous, et le nôtre est ailleurs. Je vais visiter la tribu des *Oulad Ensair* (les fils de l'aigle), dont les tentes sont dressées à deux journées de marche au sud de Larrache. Quant à ce bâton, ajouta-t-il en le baisant révérencieusement comme il parlait, il m'a été donné, il y a bien des années, par le père du Shérif Mouley-Ali-Ben-geloun, le saint d'Alcassar — la paix soit avec lui! J'ai toujours depuis voyagé à l'abri de tout péril, même lorsque Ali Boufrahi, l'homme aux six doigts — Dieu nous préserve de revoir son pareil! — désolait ces contrées. Chrétien, vous avez dû entendre parler d'Ali Boufrahi? C'était vraiment la merveille et la terreur de ce monde! Mais pauvre garçon, quelle terrible fin! Que Dieu ait pitié de son âme. »

« Ali Boufrahi, » repris-je, « n'est-ce pas le fameux voleur; celui dont on raconte de si étonnantes histoires? »

« Allah! » s'écria l'étranger, « vous ne me croiriez pas... » et s'interrompant, il apostropha son cheval qui venait de broncher : « Qu'une balle te perce le cœur, mauvaise brute, et que ton grand grand'père soit maudit pour ne t'avoir pas donné de meilleures jambes! — Vous ne me croiriez pas, chrétien, » con-

tinua-t-il, « si je vous racontais toutes les aventures d'Ali. »

« Mettez-moi à l'épreuve, » dis-je. « Si vous voulez ralentir le pas de votre cheval, qui me paraît un excellent coursier, malgré vos reproches, j'aurai grand plaisir à entendre un semblable récit, d'un si agréable compagnon. »

L'Arabe me prit au mot, et me faisant un salut en échange de mon compliment, il commença en ces termes l'histoire du voleur.

« Au nom du Dieu très-miséricordieux! — Sachez, Nazaréen, qu'il y a environ vingt ans, lorsque Mouley Soliman siégeait à l'ombre du parasol impérial (1), un homme habitait le village de Bendiban, situé sur la route de Fez, à quatre milles de Tanger. Cet homme se nommait Mohamed Boufrahi, et avait pour fils unique Ali, sa femme ayant été appelée à comparaître devant son créateur, le jour même de la naissance de son premier né, et Mohamed ayant fait vœu de ne jamais se remarier.

» Mohamed Boufrahi, comme le reste de ses voisins, était un pauvre fermier. Il n'avait pour tout bien que deux pièces de terre et une petite vigne, mais en revanche, il était grand chasseur et tireur habile. Le petit Ali n'était jamais plus content que lorsqu'il accompagnait son vieux père à la chasse. Il voyait toujours le gibier des premiers, et avertis-

(1) Le *d'al*, ou grand parasol étant un insigne du pouvoir royal à Maroc, l'usage en est interdit et réservé au sultan.

sait Mohammed, dont la vue était affaiblie, et qui avait passé soixante ans. Hors ce service, Ali n'était bon à rien ; on avait beau l'envoyer tous les matins à l'école du village pour qu'il y apprît le Koran, il n'en put jamais réciter plus de dix versets à la fois : mais à la course, au jeu de paume ou de balle, à la lutte, au tir, personne ne l'égalait ; il n'était bruit que de l'adresse, de la force du jeune garçon aux six doigts.

» Lors du mariage du Chéik Mahomet Bitioui, du village de Boumar, je fus invité à la cérémonie avec mes frères qui campaient dans les plaines de Sheref al Akaab. C'était un joyeux temps, je vous assure. La munificence de Dieu se montrait alors dans toute sa splendeur. On déposa devant nous des plats de couscoussou que sept hommes avaient peine à lever; et, Embarek aux longs bras, l'esclave du Chéik, se dépouilla de sa robe et plongea jusqu'à l'épaule au profond des plats pour en retirer le mouton gras, les chapons et autres friands morceaux. Des pyramides de melons d'eau, de raisins, de dattes, aiguisaient l'appétit. Les tambourins et les flûtes résonnaient sans relâche depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, tandis que le gracieux Absalam enchantait tous les yeux par la souplesse de ses membres de gazelle, et la légèreté de sa danse.

» *Lab el Barode* (le jeu de la poudre) commença. Notre tribu, composée de deux cents cavaliers, chargea en une seule ligne, les uns se tenant les jambes en l'air et la tête sur la selle, d'autres changeant de chevaux avec leurs compagnons sans ralentir un mo-

ment la vitesse de la course. A trois pieds du Chéik, nous nous arrêtâmes court, les rênes dans les dents, pour tirer nos mousquets, puis faisant volte-face, nous cédâmes le terrain à la tribu qui nous suivait de plus près. »

Ici, ma nouvelle connaissance, excitée par le souvenir de ses exploits, piqua tout à coup des deux, et partit au grand galop, criant : « Allah ! allah ! » Son turban tomba, non sans quelque préméditation de sa part, à ce que je soupçonne ; son haik, enlevé de ses épaules par la brise, demeura un moment suspendu en l'air, puis s'abattit sur le sol. Il tira son coup de fusil, fit cabrer son barbe qui se leva tout droit sur ses hanches, tourna bride, et revint au galop. A une petite distance de nous, il repêcha son haïk avec le bout de son fusil, puis, se jetant tout d'un côté de la selle, il allongea le bras, et rattrapa son turban, toujours au pas de course ! La minute d'après, il était à mes côtés. Il se recoiffa de l'air le plus grave du monde, et reprit son récit où il l'avait laissé, avec le même sang-froid que s'il eût fait une pause pour humer une prise de tabac ; c'était un point d'exclamation arabe !

« Le jeu de la poudre étant terminé, » dit-il, « nous tirâmes au but. Sidi Tayeb Boucassem de Wazan, à qui Dieu avait accordé un œil infaillible, le roi des tireurs, se trouvait là. Nous nous en rapportâmes à lui pour juger qui de nous serait le plus adroit. Le but était tantôt un petit caillou, tantôt une fleur, placés au sommet d'une pile de pierres. Il y eut de

bien beaux coups tirés, mais l'imberbe Ali nous fit honte à tous ! Il ne manqua la fleur qu'une fois, et Boucassem le proclama vainqueur. Quand le tir fut fini, Boucassem offrit une prière au souverain seigneur de toutes choses, pour la prospérité des assistants.

» —Sidi Boucassem, » dit le Chéik, « il y a encore un coup à tirer, mais il y faut le plus habile tireur qui soit parmi nous; ainsi préparez votre fusil. » Tout en parlant, il éleva en l'air un œuf qu'il tenait entre l'index et le pouce. Lequel d'entre vous veut mettre l'œuf entre ses chevilles, et se poster là-bas près de cet aloès, pour que Sidi vise la coquille et la casse?

» Il se fit un silence morne. Personne ne bougea de sa place, personne que le jeune Ali. Il s'élança en avant, baisa la main du Chéik, et alla se placer au pied de l'aloès, debout, l'œuf entre les chevilles.

» — Loué soit le nom de Dieu! » dit Boucassem, versant la poudre dans le canon, et enfonçant par-dessus la bourre d'écorce de latanier. « Que Dieu nous soit propice! » ajouta-t-il, en y faisant couler la balle. Le fusil fut armé, amorcé; Boucassem s'accroupit à terre et visa.

» — Suis-je bien placé? » demanda Ali.

» — La jambe gauche une idée plus droite! » dit Boucassem. « Là!... bien! »

» Le long mousquet était aussi ferme dans sa main que s'il eût reposé sur un roc; pas un homme n'osait respirer. Le coup partit : les deux chevilles d'Ali furent inondées du jaune de l'œuf.

» — Dieu est grand! » dit Boucassem; et tous nous jetâmes un cri d'admiration.

» Le jeune Ali s'avança; Sidi Tayeb-Boucassem lui posa les mains sur la tête et le bénit, prophétisant qu'un jour, lui aussi, serait de force à casser l'œuf. « Mais prends garde, enfant, » dit-il, « n'essaye que lorsque tu auras atteint la perfection, lorsque tu seras sûr de ton coup. Je me rappelle, » poursuivit le roi des tireurs, « quoiqu'il y ait bien des années de cela, de m'être trouvé un certain jour dans la sainte cité de Wazan, pendant la fête de l'Agneau, avec Bengeloun, et d'autres tireurs de renom, venus de loin pour s'exercer à la cible. Bengeloun et moi, nous étions les deux seuls qui eussions visé et cassé l'œuf. Mais Kaïd Absalam, l'ancien gouverneur d'Alcassar, dont le cœur était noir d'envie, jura par la barbe du Prophète qu'il pourrait faire ce que d'autres avaient fait. Il appela un de ses esclaves, et lui ordonna d'aller se poster avec l'œuf à trente pas de l'endroit où il était assis. C'était de cette distance que nous avions tiré.

» Il abaissa son fusil; Bengeloun, — que Dieu l'en récompense! — regarda par-dessus l'épaule du Kaïd, et s'écria : « Allah! si vous ne tenez votre fusil plus droit, ô Kaïd, vous toucherez la jambe gauche. » Le Kaïd fit feu, l'esclave tomba en poussant un gémissement; la balle lui avait fracassé la cheville.

» — Parions cent dollars, » dit le Kaïd Absalam, « qu'au second coup, j'attrape l'œuf. Abd-el-Ha-

bib (c'était encore un de ses esclaves), prends un œuf, et mets-toi à la place où était l'autre. Lâche! qu'as-tu à trembler? tiens-toi ferme, sinon je t'envoie une balle au travers du cœur. »

» Il visa de nouveau.

» — Mal visé! » dit Bengeloun, qui se tenait à son coude. Le coup partit, la balle passa au travers du mollet; l'esclave ne broncha pas.

» — C'est un brave! » dit Bengeloun au Kaïd, qui rechargeait son fusil. « Sois miséricordieux! et si tu veux que Dieu ait pitié de toi un jour, aie pitié de cet homme!

» — Tout cela est bel et bon! » répliqua le Kaïd, « mais je tirerai une troisième fois! » Il tira et cassa l'œuf. »

« Eh bien, chrétien, après que Sidi eut fini de nous conter cette histoire, la lutte et le jeu de l'épée de bois commencèrent. Ali eut toujours le dessus, et la fête du mariage s'acheva gaiement.

» Cependant les jours, les mois s'écoulaient sans qu'Ali pût se résoudre à travailler aux champs avec son père. Le temps des vendanges approchait : on s'aperçut que les vignes de Bendiban avaient été pillées; mais il fut impossible de découvrir le voleur. On avait en vain placé des gardes de nuit et de jour sur les plus hautes tiges d'aloès, le coupable trompait toujours leur vigilance.

» Un matin, Mohamed Boufrahi, père d'Ali, se rendant à sa vigne, remarqua qu'il lui manquait une grande quantité de raisins. Comme je vous l'ai déjà

dit, il était bon chasseur; habitué à suivre le gibier à la piste, il se mit à chercher sur la terre les traces du voleur, mais la terre était dure et sèche; il ne trouva rien, et il allait abandonner sa poursuite inutile, lorsque, dans un endroit humide, l'empreinte d'un pied bien connu frappa ses yeux. « O saint prophète! » s'écria Mohamed lorsqu'il eut compté cinq doigts et l'orteil, six en tout, « n'avais-je pas défendu à Ali d'entrer dans ma vigne? Ah! c'est lui qui a pillé les vignes de mes voisins, en même temps que la mienne. Voilà ce qu'amène la paresse! »

» Mohamed retourna chez lui fort chagrin. Ali était son fils unique, et il l'aimait. « Ali! dit le père lorsqu'ils se trouvèrent seuls, vous êtes entré dans ma vigne! » Ali ne répondit pas. « Ali, répéta Mohamed, vous aviez défense d'y entrer. J'ai maintenant découvert quel est le voleur des vignobles de Bendiban, et justice sera faite demain; je vous livrerai au Chéik qui vous infligera un juste châtiment. Votre vagabondage et votre paresse me chagrinent depuis trop longtemps, une bonne bastonnade y mettra ordre. »

» Ce soir-là, Mohamed se sépara de son fils avec irritation; mais le lendemain, quand le jour se leva, il avait changé d'avis. Résolu d'étouffer la chose et de le mieux surveiller à l'avenir, il l'appela : Ali n'était plus au logis. Le jour se passa, bien des jours ensuite, des semaines, des mois, des années sans qu'il reparût, et le vieillard s'attrista et languit en l'absence de l'enfant.

» Six ans après, il y avait grande fête à Maroc : la

sultane Lalah-Fatima était accouchée d'un fils, et le sultan avait donné ordre de se réjouir pendant trois jours. Des troupes d'Arabes et de Berbères emplissaient la ville. Le second jour, avant midi, une foule immense était amassée autour des bateleurs, des magiciens, des faiseurs de tours. Les spectateurs, rangés en cercle, étaient assis sur leurs talons, et derrière eux des gens à cheval regardaient par-dessus leurs têtes. C'était sur la grande place du marché, à peu de distance de la plus haute tour de la grande Mosquée, la Koutsabéa (1), qui domine les innombrables minarets, et d'où est proclamée chaque jour aux vrais croyants l'unité de Dieu et la mission de Mahomet, son prophète.

» Là ne manquaient ni les charmeurs de serpents venus du désert, ni les célèbres jongleurs de Suse, ni les conteurs d'histoires, mais un seul homme captivait l'attention; c'était un nègre Bokhari d'une taille gigantesque, de la garde du sultan (2). Il avait défié six hommes de se mesurer à la fois avec lui au jeu du bâton. Il brandissait une longue canne et s'en servait avec une merveilleuse dextérité contre

(1) De même construction que la Giralda de la cathédrale de Séville, et bâtie aussi par le célèbre Géber. Il existe à Tanger une belle tour mauresque du même style.

(2) La formation de cette garde impériale, composée de nègres du Soudan, remonte au règne de Mouley Ismaël, qui mourut en 1727. Il avait fait bâtir pour ses troupes noires, dans les plaines au nord de Salé, une ville maintenant en ruines. Le surnom de *Bok'hari* leur vient d'un saint qu'ils ont adopté pour patron, et dont ils se disent les serviteurs.

tous ses assaillants, parant les coups qu'ils lui portaient, et les frappant l'un après l'autre avec la promptitude de la foudre.

» Chaque combattant atteint par le noir athlète se retirait, ainsi qu'il avait été convenu d'avance. Le noir en avait déjà expédié trois, et, grâce à son agilité d'antilope, il n'avait pas reçu une seule égratignure. Les trois qui lui restaient à vaincre étaient d'habiles et robustes joûteurs. Ils l'attaquèrent tous ensemble et menaçaient de lui faire un mauvais parti, lorsqu'il lâcha pied et s'enfuit; mais il fit volte-face contre le premier de ses poursuivants et l'atteignit au visage; le second, puis le troisième, furent mis de même hors de combat.

» Échauffé par sa victoire, le nègre porta un défi à tout venant, d'une voix qui retentit de Bab-el-Khamis à Bab-el-Kadar, deux des portes opposées de la ville de Maroc. Il défiait tout homme d'oser venir à portée de son poing.

» Cet appel s'était déjà renouvelé dans d'autres occasions, et ceux qui y avaient répondu avaient payé cher leur témérité : tous avaient eu des blessures graves, un œil poché, une côte enfoncée. La réputation du terrible champion s'en était accrue. C'était une véritable forteresse que ce chef des assommeurs (1).

(1) Parmi la soldatesque qui fait partie de la maison du sultan de Maroc, il y a divers emplois que certains hommes peuvent seuls exercer. Leurs titres sont : les assommeurs; les fouetteurs; les sa-

» Un homme à large carrure, vêtu en montagnard, sortit des rangs de la foule et accepta le défi, à condition toutefois, si Dieu lui accordait la victoire, qu'on le protégerait contre le ressentiment des Bokharis, camarades du vaincu.

» Le bruit en étant venu aux oreilles du sultan, il envoya chercher le montagnard et lui demanda s'il était vrai qu'il osât se mesurer avec le puissant Schascha, dont tous les coups donnaient la mort.

» — Que Dieu prolonge la vie de notre souverain! » dit le montagnard, se jetant aux pieds du descendant du prophète. « Oui, Hautesse, j'ai accepté le défi du chef des assommeurs, à la condition que je serai garanti de la vengeance de ses compatriotes, si Dieu m'accorde la victoire. »

» — Tu es un robuste compagnon, » reprit le sultan. « D'où viens-tu et quel est ton nom? »

» — Je ne nomme Ali Boufrahi, » répliqua l'homme, car c'était lui : toujours prosterné, il raconta son histoire, mais sans parler des vignes de Bendiban.

» Depuis sa fuite de la maison de son père, il avait mené une vie errante et parcouru tout l'Empire, tantôt comme muletier, tantôt comme courrier.

» — Qu'on le loge dans le palais, » dit le sultan à

breurs; les tireurs; les lanciers. Ces officiers sont seuls autorisés à frapper, à fouetter, à taillader, à viser, à percer à coups de lances les fidèles et loyaux sujets du sultan, selon ce qu'en décide le caprice du maître impérial, quand il se montre à son peuple.

sa suite. Demain, s'il plaît à Dieu, les coups seront loyalement donnés en notre royale présence. »

» Les gardes s'inclinèrent, le front dans la poussière, en criant: Que Dieu protége les jours de notre maître, descendant du prophète!

» Puis ils emmenèrent Ali, qui fut ce soir-là régalé de couscoussou (1) à cœur joie. »

(1) Mets national des Maures. Il se fait avec le grain de froment dur, concassé de la grosseur de la semoule. Il s'apprête comme le pilau des Turcs; on le cuit à la vapeur au lieu de le faire bouillir. On le mange en guise de pain délayé avec du lait ou du bouillon; c'est l'assaisonnement indispensable de la volaille, du mouton, etc.

CHAPITRE III.

L'aire. — Dépiquage du blé. — Coutumes antiques. — Ain-Dalla, la fontaine au vin. — Passage de la Mhaha. — Le barbe gris pommelé et son maître. — Les chacals. — Chasse au sanglier. — Tertres funéraires.

Ici, j'interrompis le récit de ma nouvelle connaissance pour montrer, à mon ami l'Espagnol, des Maures occupés à battre le blé. Ils employaient à ce travail des juments et leurs poulains, attelés de front par la tête ou le col. Un homme, debout au milieu de l'aire, tient les rênes, tandis qu'un autre excite les chevaux de la voix, et, au besoin, les stimule avec le fouet ou l'aiguillon. Les mules et les ânes apportent les gerbes.

Le costume des habitants de la campagne se compose d'une, et quelquefois de plusieurs chemises en laine légère, d'une calotte rouge ou d'un mince turban. Ils ont les bras et les jambes nus, et quittent religieusement leur chaussure à l'entrée de l'aire, dont le sol passe pour sacré chez les peuples de l'Orient. J'ai remarqué qu'ils évitent avec soin d'estimer à l'avance les produits de la moisson : ils s'offensent même si on leur demande ce qu'ils espèrent récolter, et répriment une curiosité indiscrète par

cette grave réponse : « Ce qu'il plaira à Dieu. »

Une étrange coutume subsiste parmi eux, et me paraît un legs de leurs prédécesseurs païens, qui firent de ce pays et des régions environnantes, dans le nord de l'Afrique, le principal grenier de Rome. Quand les jeunes pousses de blé sont sorties de terre, ce qui arrive vers la mi-février, les villageoises façonnent, en figure de femme, une grande et grosse poupée, et l'habillent le plus somptueusement qu'elles peuvent, la couvrant de toutes sortes de clinquants et d'ornements, et l'affublant d'un haut bonnet pointu. Elles la promènent en procession tout autour des cultures, criant et chantant sans relâche un chant particulier. La femme qui marche en tête porte cette image, qu'elle doit céder à celle de ses compagnes assez agile pour la dépasser : ce qui devient l'occasion de beaucoup de courses et de luttes. Les hommes exécutent également la même cérémonie, mais à cheval : ils nomment l'image *Mata*.

D'après les croyances populaires, ces cérémonies portent bonheur. Leur efficacité doit être grande, à en juger par la foule de gens que vous voyez se ruer en galopant sur les jeunes pousses de froment et d'orge qu'ils écrasent sans pitié.

Ces coutumes sont en opposition directe avec la foi de l'islamisme ; aussi jamais n'ai-je trouvé de Maure qui pût me donner quelques lumières sur leur origine. Nous sommes assez portés, en pareil cas, à attribuer à la superstition, à l'ignorance,

des usages fondés sur l'observation, et que les anciens n'ont rendus religieux que pour qu'ils devinssent obligatoires. Socrate, dans les Économiques de Xénophon, conseille à Ischomaque, pour doubler sa récolte, de renverser son blé en herbes, en lui donnant un léger labour. Pline, qui joint volontiers les récits aux préceptes, raconte qu'autrefois les habitants de Saluces et de Verceil, étant en guerre avec ceux du val d'Oste, couraient les terres de leurs ennemis pour les ravager. Comme ils ne pouvaient en brûler les blés encore en herbe, ils imaginèrent de labourer de nouveau, avec des bœufs, les champs tout couverts de vertes céréales. Ils se flattaient d'affamer l'ennemi en détruisant ainsi tout espoir de récolte. Mais le résultat fut tout autre. Les tiges *provignèrent* (ce que nous appelons aujourd'hui *taller*), et s'épandirent en branches terminées par de riches épis. Cet incident fut depuis érigé en une coutume qui dure encore en Italie. Retrouvant en Afrique l'antique manière de dépiquer le grain, l'antique vénération pour l'aire, il me semble naturel de penser que l'usage de fouler aux pieds le blé vert est venu aussi des Romains.

Les tribus berbères, anciens habitants de cette contrée, à laquelle ils ont donné leur nom (Barbarie), conservent seules cette coutume dans laquelle les Arabes et les habitants des villes voient un reste d'idolâtrie.

Nous passâmes au-dessous d'*Ain-Dalla*, la fontaine de vin, lieu qui doit son nom à la vieille réputation

des raisins de ce coteau. Mais les vignobles, comme toutes les autres richesses du pays, ont disparu ; il n'en reste de vestiges que quelques vignes sauvages, qui se traînent sur le sol et rampent autour des troncs de figuiers rabougris.

Un *douar*, campement arabe, composé de tentes de fibres de palmiers sauvages, de quelques huttes, érigées par ceux qui ont trouvé les pâturages assez bons, le sol assez fertile, pour se fixer en cet endroit, se dessinait sur le ciel, au sommet de la colline.

En descendant, nous eûmes à traverser une riche plaine où serpente le lit profondément creusé de la rivière *Mhaha*, dont les bords, rougis par des masses fleuries de lauriers roses, ressemblent de loin à des rubans de feu.

Après avoir guéé la rivière, nous vîmes se dérouler devant nous une région sablonneuse, qui donne à la contrée environnante le nom de *Kaa-Ermel* ou la plaine de sable; cependant les pluies d'hiver arrosent abondamment ce canton, et les chaumes épais de l'orge et du froment, récemment coupés, témoignaient de sa fertilité.

Le Hadji appela à ce moment mon attention sur une fort jolie pouliche qui cherchait sa vie avec son poulain dans le champ moissonné; nous fîmes halte pour la mieux voir. Elle pouvait avoir trois ans : c'était une charmante créature; avec ce trait caractéristique des barbes, une tête si mignonne, si fine, que vraiment l'animal aurait pu boire dans une am-

phore; mais ses jambes de devant et de derrière avaient été cruellement déformées par le feu. Ces marques sont faites de très-bonne heure; loin d'être considérées dans le pays comme un défaut, elles accroissent la valeur de l'animal. L'apparition d'un jeune Arabe, demi-nu, sortant du milieu des chaumes, nous prouva qu'on ne laissait point la jument à l'abandon. Présumant que je pouvais prendre envie de l'acheter, il commença à en défiler la généalogie, et me prévint sérieusement que la seule chose qu'eût à craindre son cavalier c'était de devenir sourd, si jamais il s'avisait de lancer la bête au grand galop. « Il y a pourtant une ressource » ajouta-t-il gravement, « c'est de mettre force coton dans vos oreilles. »

L'Arabe ne montre pas toujours autant de facilité à se défaire de son cheval, quand l'animal est beau, quelle que soit la somme qu'on en offre, bien que l'argent fasse des prodiges parmi le peuple avili de Maroc. J'eus occasion d'en juger, il y a environ quatre ans, lorsque j'accompagnais le pauvre John Davidson (1), à quelques journées de marche, dans l'intérieur du pays.

Nous voyagions entre Mehedia et Râbath, lorsque nous fûmes joints par une troupe d'Arabes bien

(1) On trouvera dans l'Appendice, à la fin du volume, quelques particularités sur ce voyageur aventureux, qui rencontra la mort en 1836, lorsqu'il s'efforçait de passer d'Ouad-Noun à Tembouctou.

montés, dont l'un faisait caracoler un barbe gris pommelé, le plus beau que j'eusse jamais vu.

Galopant droit à l'homme j'entrai en conversation avec lui, et l'ayant mis de bonne humeur en louant son coursier, j'ajoutai que je ferais sa fortune, s'il voulait me le vendre.

« Votre prix? » demanda l'Arabe.

J'offris cent cinquante *mitzakes*, environ vingt-cinq louis, somme considérable dans l'intérieur des terres.

« C'est un bon prix, » dit l'Arabe; « mais regardez-le encore; » et détournant gracieusement son cheval pour passer à ma gauche, « voyez-le de l'autre côté, » ajouta-t-il, « et dites ce que vous en offrez maintenant? »

« Allons, » repris-je, « vous êtes, à ce que je vois, un pauvre diable fort épris de son cheval; nous n'aurons point de querelle ensemble. Voyons, donnez-moi votre main (1), touchez-là! qu'en voulez-vous? deux cents? »

« C'est un beau prix en vérité, » répliqua encore l'Arabe, l'œil étincelant. Je crus que le cheval était à moi, mais mon empressement s'était trahi sans doute, l'Arabe jugea que je n'étais pas au bout de mes offres, et lâchant la bride, il partit, rapide comme l'éclair. Le coursier pommelé courba sa queue en l'air, et en moins de rien ne fut plus qu'une tache à l'horizon. Je me retournais pour

(1) C'est l'usage maure pour conclure un marché.

parler à Davidson, que déjà l'Arabe de retour était à mes côtés; caressant le col de sa monture, il me dit : « Regardez-le! voyez! pas un poil retourné! que me donnerez-vous à présent de ce broyeur de cailloux (1)? » Davidson me poussa à proposer quatre cents ducats plutôt que de manquer un si bel animal. Encore et encore je recommençai à marchander, j'offris deux cent cinquante ducats, puis trois cents. Sur quoi l'Arabe me donna la main, me remercia, et dit : « Chrétien, je puis maintenant me vanter du prix que vous m'avez offert; mais c'est en vain que vous chercheriez à me tenter; je ne vendrais pas mon cheval pour tout l'or que vous pouvez posséder, vous, et bien d'autres. » En achevant ces mots, il alla rejoindre sa troupe.

Appelant le kaïd ou chef de notre escorte, je lui demandai s'il connaissait le cavalier qui montait le barbe pommelé, ajoutant que ce devait être un homme riche pour refuser une aussi forte somme. « Ah! » dit le kaïd, « tout ce que j'en sais, c'est que c'est un grand fou; car il n'a rien au monde que le cheval qui le porte, et pour l'acheter lorsque ce n'était encore qu'un poulain, il a vendu sa tente, son troupeau, tout enfin jusqu'à sa femme. »

Je crois avoir lu dans les *Esquisses de Perse*, de Malcolm, une anecdote de ce genre, mais ce que je

(1) Les couleurs des chevaux dénotent leur caractère et leurs facultés, à ce que l'on croit en Arabie. Le cheval gris passe pour avoir le pied le plus sûr. Selon le proverbe, il broie sous ses pas les cailloux du désert.

viens de dire m'est arrivé à moi-même, et précisément comme je l'ai rapporté.

En quittant la plaine de *Kaa-Ermel*, nous avions à gravir *Dar-el-Claou*, chaîne escarpée qui s'étend de l'est à l'ouest. Nous chevauchions à travers un taillis épais, un fourré de chênes nains, de cistes, de lauriers à fleurs blanches et roses, de génevriers jaunes, d'arbousiers et de myrtes. Le cadavre d'un chameau gisait en travers de notre sentier rocailleux. Mal conformé par la nature pour escalader ces hauteurs escarpées, l'animal s'était rompu les reins, accident qui se renouvelle souvent l'hiver, à ce que l'on m'apprit, lorsque les *Caffilas*, caravanes de l'ouest, essayent de voyager dans la saison des pluies. Les pauvres quadrupèdes deviennent alors la proie des chacals qui errent par troupes en quête de ces aubaines.

Il me souvient d'avoir entendu conter à un muletier, qu'arrivant à l'improviste près d'une carcasse de chameau, surpris d'entendre du bruit à l'intérieur, il y avait regardé, et avait découvert deux jeunes chacals, *Taleb Yousouf* et sa femme; ôtant promptement son *gelab*, il s'en servit comme d'un sac pour les attraper. Le chacal est appelé par les natifs, à cause de sa ruse, Taleb Yousouf (le scribe Joseph.)

Chose étrange à dire, mais les mahométans de ces régions, que la seule vue du porc dégoûte, trouvent que le chacal est un mets délicat.

L'animal n'est pas tout à fait carnivore; il mange

avec avidité des dattes, et les baies de l'arbousier et du myrte; il ressemble encore en cela au renard, dont le goût pour le raisin est proverbial.

Nous montions lentement en tournoyant autour de la colline, et je venais de prier notre nouveau compagnon de reprendre l'histoire de l'homme aux six doigts, lorsque nous entendîmes les aboiements d'une meute lancée sur un sanglier. « Écoutez! » cria le Hadji, « écoutez, c'est le vieux Zeitsoun! » J'éperonnai mon cheval, et gagnai le sommet de la hauteur juste à temps pour voir un énorme sanglier s'élancer à travers le sentier, à une soixantaine de pas en avant. Pêle-mêle couraient sur ses talons une troupe de chiens, hurlant à qui mieux mieux; plus loin j'entendais les cris des chasseurs :

« Hors de là, toi, juif. » — « A lui, Zeitsoun! » — « Veux-tu te cacher, Jawan! » — « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu! » Presque aussitôt plusieurs longues carabines brillèrent derrière les buissons. Je demeurai immobile jusqu'à ce que les hommes fussent à découvert, et reconnus aussitôt plusieurs vieux amis et compagnons de chasse. Ils étaient à demi déshabillés, les jambes bien défendues par des bottines de palmier, faites exactement comme l'ancien brodequin grec; un tablier de cuir protégeait leur corps contre les épines des épais buissons. Les uns portaient de longs fusils, d'autres de fortes serpettes, des haches pour tailler leur route à travers les halliers, ou au besoin pour se défendre de l'attaque du sanglier. Tous suivaient les chiens, ar-

dents à la poursuite. Un coup de feu retentit sur notre droite dans la direction qu'avait prise l'animal : tout s'arrêta. Aux hurlements de la meute, les chasseurs reconnurent que la bête était aux abois, et la chasse entière se lança en avant, chacun criant à son levrier de se tenir à l'écart et exprimant ses craintes par les mots les plus affectueux, tels que : « Mes chers enfants ! — Mes bien-aimés ! — Prenez garde ! — Il vous voit ! — C'est un infidèle. — Un Nazaréen ! — Il se vengera sur vous, — Prenez garde ! — Il n'y a qu'un Dieu ! »

Le soldat qui conduisait les bagages nous joignit alors avec ses bêtes de somme, je lui donnai rendez-vous à un puits situé à l'ombre, un quart de mille plus loin. Le Hadji et Sharky, tous deux vieux chasseurs, remirent aussi leurs chevaux à ses soins, et nous jetant à notre tour dans le fourré, nous atteignîmes bientôt la place d'où le coup de feu était parti. Là se trouvait un robuste chasseur, blanchi sous le barnais, qui n'avait pas supporté moins de quatre-vingts hivers, et qui rechargeait son fusil. C'était lui qui avait frappé le sanglier.

La bête, acculée dans un buisson de ronces, entourée de chiens et de chasseurs, se défendait vigoureusement, mais n'en fut pas moins promptement expédiée. C'était un monstrueux animal, qui répondait admirablement à la description du poëte :

Ses piquants sont rangés comme un fier bataillon
Qui contre l'ennemi se dresse ;
Du fond du noir taillis sa prunelle traîtresse

Ainsi qu'un ver luisant lance un douteux rayon ;
Son terrible groin sur son passage creuse,
Comme un sillon de mort, le sépulcre béant
Que sa défense vigoureuse
Remplit à chaque coup d'un cadavre sanglant.

Trois des chiens furent blessés, l'un d'eux à mort. Le pauvre animal n'eut de vie que tout juste assez pour remuer la queue et lever la tête au moment où son maître, beau jeune montagnard, accourut et le prit sur ses genoux :

« Hélas! mon pauvre chien, » dit-il, « ne t'avais-je pas averti de ne point approcher de l'infidèle? mais que la volonté de Dieu soit faite! » Et les larmes jaillirent des yeux du chasseur à l'instant où son levrier expira.

Les coutelas recourbés furent aussitôt mis à l'œuvre, et le tombeau du pauvre chien fut creusé sur la place. Chaque homme y posa sa pierre, comme tribut d'un regret affectueux; j'ajoutai la mienne dans une disposition sympathique pour grossir le simple monument.

Il s'agissait maintenant de recoudre les entailles faites à nos deux autres blessés; l'épine, ou pointe de la feuille de l'aloës et ses fibres, remplacèrent l'aiguille et la soie du chirurgien.

On alluma le feu; et le sanglier, *el kunjar*, comme l'appellent les Arabes, fut rôti pour servir de pâture aux chiens, non sans qu'on m'eût d'abord offert la part du lion, tandis qu'une raillerie sournoise circulait tout bas et amusait le cercle à mes dépens :

« Il est bien juste que Jan ait une meilleure part que les autres chiens. »

Je déclinai la politesse, car je n'avais personne pour m'apprêter le porc, mais j'invitai les railleurs à m'accompagner au puits, le soleil étant alors au plus haut du ciel, et dardant sur nous ses plus brûlants rayons, et je promis de les régaler d'un souper de pain et de fruits.

L'invitation fut promptement acceptée; après avoir frayé notre sentier jusqu'au bas de la montagne, nous reprîmes ensemble la route battue. Çà et là, des tas de pierres signalaient le tombeau de quelque infortuné voyageur. Ces monuments funèbres sont élevés par la pieuse main des passants, suivant la coutume en usage dès les temps les plus reculés :

> « .... Vagæ ne parce malignus arenæ
> Ossibus et capiti inhumato
> Particulam dare. » Horace, *Carm.*, 1, 28.

Ce souvenir des anciens rits existe dans plusieurs contrées, fort éloignées les unes des autres.

Moi, infidèle, je jetai là aussi ma pierre, en murmurant une bénédiction, tandis que mes compagnons de voyage accompagnaient leur don funèbre d'une prière vers Allah, pour l'âme du défunt.

Ce qui n'empêche pas qu'il eût peut-être été facile de découvrir dans notre troupe, l'homme qui avait envoyé au prophète avant le temps, ceux dont nous célébrions, en passant, les obsèques. De fait,

mes convives de ce soir formaient bien une des bandes les plus sauvages, les plus formidables, que j'eusse vues en ma vie. Je n'en étais pas moins en parfaite sûreté au milieu d'eux, car nous avions rompu le pain et mangé le sel ensemble ; j'avais partagé les fatigues et les plaisirs de leurs chasses; bref ils me considéraient comme un frère chasseur, et auraient donné leur vie plutôt que de souffrir qu'on touchât un des cheveux de ma tête.

CHAPITRE IV.

Chasse au lion. — L'el kunjar. — Dialogue entre un lion et un sanglier. — Bataille. — Défaite.

Mallem Ahmed avait étendu nos tapis sous l'épais feuillage du *Kharrob*, ou arbre à sauterelles, et là les pastèques et les raisins placés devant nous ne tardèrent pas à disparaître sous les attaques des nombreux convives.

Le passe-temps du jour fit tous les frais de l'entretien : le vieux chasseur, qui avait blessé le sanglier, nous dit avoir couru quelque risque : au moment où il venait de faire feu, l'animal s'élança sur lui, et le vétéran eût passé un mauvais quart d'heure s'il ne se fût lestement jeté derrière un arbre.

« Il est vrai, » reprit l'homme, « que je suis un vieux chasseur de lions; mais il y a, selon moi, plus de danger à chasser le sanglier, l'*el kunjar*, qu'à poursuivre le sultan de la forêt, puisque avec ce dernier on est toujours plus ou moins préparé à l'attaque. »

Dans la province du Rif, où il avait souvent donné la chasse au lion, chaque chasseur se munit d'un fusil, d'un poignard et de trois ou quatre épieux en fer. On creuse une fosse d'environ quatre pieds de

profondeur, juste assez grande pour contenir un homme accroupi : les épieux sont ensuite fichés en terre, les pointes légèrement inclinées en avant. De même qu'à la chasse du sanglier, chaque tireur prend son poste dans ces fosses ouvertes sous les pas du lion.

Les batteurs de taillis, faisant grand vacarme de tambours, de cris, de décharge de mousqueterie, poussent le gibier du côté des chasseurs. Le lion, blessé par l'un d'eux, fait d'ordinaire un bond vers l'homme, qui se baisse aussitôt ; l'animal tombe sur les pointes aiguës et on l'achève à coups de dagues.

« Vous avez beaucoup de lions dans la région d'Akkalaya, » dis-je; « je suppose qu'il n'est pas prudent de s'y promener de nuit ? »

« Ils attaquent rarement l'homme qui ne les provoque pas, » répliqua le vieux Rifien. « J'en ai rencontré étant seul ; ils se sont arrêtés et m'ont regardé : voilà tout. Mais en pareille circonstance, il faut passer son chemin sans paraître s'inquiéter de l'animal, et il y a dix contre un à parier qu'il s'en ira aussi tranquillement de son côté.

» Le meilleur avis que j'aie à vous donner, » continua notre convive à barbe grise, « au cas où vous vous trouveriez face à face avec un lion, c'est de ne pas broncher et de suivre votre route avec tout le sang-froid dont vous êtes capable, jusqu'à ce que le fauve sultan (1) soit hors de vue, et qu'il ait cessé de vous

(1) Épithète que les Arabes donnent au lion.

épier : alors tournez court dans une autre direction, et poursuivez-la rapidement, de peur que le lion, ayant remarqué dans quelle ligne vous marchez, ne vous guette plus loin ; ce qu'il fait avec l'adresse et la ruse du chat, et il n'est pas alors facile d'échapper à son humeur folâtre, ou colère. »

Ce conseil me rappela l'anecdote du vieux pair d'Angleterre à qui l'on demandait ce qu'il avait fait un jour que, se promenant sur le Strand, il se trouva nez à nez avec un lion échappé de la ménagerie. « Ce que j'ai fait? » répliqua-t-il, avec le plus grand calme, « j'ai pris un fiacre. » Je résolus néanmoins de me tenir pour averti si l'occasion se présentait.

Comme j'interrogeais l'Arabe sur le danger qu'il y aurait à chasser au lion sans être muni d'épieux et de fosses, il répliqua : « Oui, chrétien. C'est comme si vous teniez votre vie dans votre main ouverte.

» Un fils du Chéik de notre village,» ajouta-t-il, « revint un soir au logis traînant une immense peau de lion, qu'il déposa aux pieds de son père, et montrant le trou où la balle avait pénétré dans le crâne, il dit au Chéik que, seul, il avait rencontré l'animal dans le bois, et seul l'avait tué.

» — Mon fils, » reprit le Chéik, « avec quel doigt avez-vous tiré la détente?

» Le jeune homme leva l'index.

» — Qu'on le saisisse et qu'on le lie, » dit le Cheik. « Je te couperai ce doigt, mon bien-aimé, afin qu'il te souvienne à l'avenir de ne jamais attaquer un lion quand tu seras seul. Je ne voudrais pas te per-

dre, ô mon fils, pour mille, ni pour dix mille peaux de lion !

» Nous nous récriâmes tous, conjurant le Chéik d'épargner le jeune homme, qui restait calme et soumis; de grosses larmes coulaient le long des joues ridées du père, mais il abattit le doigt. »

» Les lions vous détruisent-ils beaucoup de bétail? » demandai-je.

» De temps à autre un mouton, » répliqua le vieux Rifien, « et parfois une génisse, s'ils la surprennent à l'écart; mais quoique en été nous lâchions nos bestiaux dans les bois, il est rare qu'on en perde. Ils ont un merveilleux instinct pour se garder du lion la nuit : ils forment un cercle, au centre duquel sont les vaches et les génisses, puis les veaux déjà forts; les taureaux font sentinelle autour de la troupe. Si un taureau flaire un lion, ou l'entend, il commence à mugir et à labourer la terre de ses pieds : les autres connaissent ce signal, et se formant en ligne, galopent vers l'endroit où ils supposent qu'est le lion : celui-ci n'attend pas ordinairement l'attaque, et fuit devant ses formidables assaillants. On a vu des taureaux terrasser et tuer un lion à coups de cornes. Aussi fait-il sa proie de préférence des gazelles, des daims et des marcassins; mais s'il attaque un sanglier dans toute sa force, le combat devient des plus acharnés, et il n'en sort pas toujours vainqueur, ainsi que je puis vous l'attester, ô fils de l'Anglais ! » ajouta l'habitant de la province de Rif. « J'ai eu la chance rare d'être témoin d'une de ces rencontres :

quoique fort jeune alors, il m'en souvient comme d'aujourd'hui, et je vais vous conter ce qui se passa. »

Ce début éveilla une attention générale et fut suivi d'un profond silence. Promenant autour de lui un regard solennel, le vétéran commença.

« Ceci est l'histoire du sanglier et des deux lions. Aux jours de ma jeunesse, alors que des moustaches noires et frisées s'étalaient où vous ne voyez plus maintenant qu'une barbe blanche, neigeuse comme les sommets de l'Atlas, je passais rarement une nuit sous le toit de mon père. Sortant au crépuscule avec mon fusil, j'allais me mettre en embuscade dans la forêt voisine, pour y épier les bêtes fauves. Un soir, par un beau clair de lune, je m'étais posté sur un roc, qui dominait une fontaine et un petit marais : le lieu, bien connu de nos chasseurs, est des plus favorables pour attendre les sangliers qui y viennent *fonger* et boire.

» La lune avait traversé moitié du ciel, et fatigué d'attendre, je m'étais assoupi, lorsque je fus réveillé par un frôlement de feuilles et de branches, qui annonçait l'approche de quelque gros animal ; je me soulevai avec précaution, et examinai l'amorce de mon fusil, avant que l'*inconnu* entrât dans le marais; il fit une pause comme pour écouter : puis un court grognement me fit reconnaître l'el kunjar. Il était de taille gigantesque, et entra d'un pas majestueux dans la mare. Je pus alors distinguer à la clarté de la lune ses longues soies blanchies par l'âge, et ses défenses qui brillaient comme de l'ivoire poli, au

milieu des noires ombres qui l'entouraient ; j'armai mon fusil; et j'attendis qu'il approchât de la fontaine.

» Après avoir aiguisé ses défenses, il commença à fouiller, mais il paraissait agité, inquiet; on eût dit qu'il sentait le voisinage d'un ennemi; de temps à autre il relevait son groin et reniflait l'air.

» Je m'étonnais de ces démonstrations, car la brise soufflant d'un point opposé, ne pouvait lui porter aucune émanation qui trahît ma présence.

» J'entendis bientôt près des bords du marécage un bruit léger; l'inquiétude du sanglier augmentait visiblement; il dit d'une voix claire (vous savez que lui et ses pareils ont porté autrefois des corps d'hommes), il dit : « *J'espère qu'il n'y a point de traîtrise* (1). »

» Il répéta ce propos une fois ou deux, puis se remit à fouiller.

» L'œil ouvert sur l'endroit d'où venait le bruit, je crus démêler une grosse tête velue, d'énormes pattes; deux charbons allumés étincelaient à travers les buissons. Je regardai encore : je vis clairement cette fois un lion, rampant sur le ventre comme un chat, et s'avançant à pas furtifs vers l'animal, dont il épiait tous les mouvements, et qui, les soies hérissées, continuait à fonger, se murmu-

(1) Les Arabes traduisent le langage de tous les animaux, et leur prêtent leurs pensées, leurs passions, et jusqu'aux formules de leur culte (voyez l'avant-propos de l'auteur).

rant à lui-même quelque chose que je ne pouvais comprendre.

» Caché en partie par les joncs et les roseaux, le lion n'était plus qu'à vingt pas de l'el kunjar : j'attendais la crise sans oser reprendre haleine, et quoique à l'abri de tout danger, je tremblais d'anxiété.

» Le sanglier sortit la tête de l'eau, leva son groin et se tourna avec lenteur; je me figurais voir son œil épier l'ennemi... Encore une seconde, et le lion fit un bond et fut reçu sur les défenses de l'el kunjar, levé tout droit sur ses pattes de derrière. J'entendais les coups que se portaient les combattants roulants à terre; penché sur le roc, je regardais de tous mes yeux pour voir l'issue. A ma grande surprise, le sanglier se retrouva sur ses quatre pieds, et prenant du terrain, fondit de nouveau sur son adversaire; le lion poussa un effroyable rugissement, auquel répondirent de loin les hurlements des chacals. L'el kunjar, de plus en plus féroce, revint à la charge, jusqu'à ce qu'il eut enfoui son groin tout entier dans les entrailles du lion, en proie aux angoisses de la mort. Le sang coulait, il est vrai, des larges plaies du sanglier, mais ses soies restèrent droites, tandis qu'il labourait de ses défenses le corps du sultan des forêts : de minute en minute il me semblait le voir grossir. « Dieu est grand! » murmurai-je : maintenant je tremblais de peur; « Qui sait s'il ne m'atteindra pas ici même, sur ce roc? » Je me jetai à plat, la face contre terre, et m'écriai : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Ma-

homet est son prophète ! » Le courage me revint ; j'osai regarder de nouveau. Le sanglier avait repris sa taille ordinaire et se désaltérait à l'eau de la source. Je saisis mon fusil et le couchai en joue, mais avant de tirer la détente, je réfléchis ; je me dis : « Au fait, pourquoi le tuerais-je (1)? Il s'est battu bravement ; il me laisse la peau d'un lion, et qui sait ? ce pourrait être un Djin (2) ! » En conséquence, je posai mon fusil près de moi, et songeai au lendemain.

» Le sanglier avait quitté la fontaine, et était occupé à fouiller dans le marais, lorsqu'un autre léger bruit, un frôlement du côté du bois attira mon attention ; je regardai, et je vis la tête à poils ras d'une lionne, contemplant avec horreur le cadavre de son lion.

» — Quoi ? encore de la traîtrise ! » murmura le sanglier à voix basse.

» — Dieu est grand ! » dit à part elle, la lionne ; » mais l'infidèle me le payera ! Quoi, un cochon, un Nazaréen, tuer un lion ! j'en ferai justice ! » Ayant parlé de la sorte, elle s'avança hardiment. Le sanglier l'attendait, grinçant des dents de rage : la lionne fit halte et battit en retraite vers le bois ; je l'entendis qui disait : « O Dieu ! miséricordieux créateur ! quel monstrueux sanglier ! quel infidèle ! quel chrétien de pourceau ! »

(1) Comme musulmans, les Arabes ne mangent pas plus la chair du sanglier que du porc domestique. Ils la donnent en curée à leurs chiens.

(2) Un mauvais génie ; un esprit.

» — Puisse Dieu faire griller à jamais ta grand'-mère (1), » reprit le sanglier.

» A cette malédiction sur *son aïeule*, la lionne s'arrêta, et fouettant l'air de sa queue, elle rugit, disant d'une voix qui fit retentir la forêt et trembler le roc : « Il n'y a de vainqueur que Dieu! »

» Le sanglier frappa des pieds, aiguisa ses défenses, hérissa ses soies teintes de sang, et tête baissée se précipita sur la lionne, qui fit un bond de côté, évitant ainsi le coup mortel. Un nuage passa sur la lune, je ne voyais plus, mais j'entendais chaque coup de griffes, chaque broiement de dents : puis il y eut un silence complet. Le nuage s'était dissipé, le ciel était redevenu clair, et je vis la lionne, les pattes de devant étendues, accroupie sur le corps du sanglier.

» Je pris mon fusil, je visai à la tête : ce fut son dernier moment.

» Cependant je ne descendis du rocher qu'au grand jour. Les griffes de la lionne morte étaient encore enfoncées dans le corps du sanglier, dont les nombreuses et profondes blessures attestaient le courage et l'héroïque défense.

» Les peaux étaient des plus belles que j'eusse vues, et je tirai bon profit de cette nuit où d'autres avaient fait ma besogne. »

Pendant que nous applaudissions à l'histoire du

(1) C'est une malédiction fréquente parmi les Arabes, et qui ne manque jamais d'exiter leur colère. Ils l'appliquent aussi à leurs chevaux

vieux chasseur, un Arabe efflanqué, allongeant au milieu du cercle sa jambe nue et nerveuse, s'écria : « Regardez ces cicatrices, et rappelez-vous, fidèles, et toi, fils de l'Anglais, qu'à la chasse au sanglier les chiens ne sont pas les seuls écharpés. »

« Raconte-nous en quel lieu et comment tu as gagné ces cicatrices, » dit le jeune montagnard, le maître du chien qui avait été tué.

» Ce sera bientôt dit, » répondit l'homme.

» Il y a huit ans passés, qu'à l'époque de la moisson, guettant de nuit l'el kunjar dans un champ d'orge mûre près de *Ras-Ashacar* (1), je fis feu sur un de ces animaux qui chancela et tomba, mais pour se relever bientôt après, et s'enfuir.

» Au point du jour j'allai visiter l'endroit où je l'avais vu s'abattre : j'y trouvai des traces de sang que je suivis jusqu'à un taillis au centre du champ : là n'apercevant plus rien, je fis le tour du fourré, réfléchissant à ce que j'avais de mieux à faire, mon fusil armé à la main. Tout à coup j'entends craquer les branches, et avant que je pusse me mettre en garde, lesanglier fond sur moi : mon fusil m'échappe; et tandis qu'il me décousait de ses défenses, je me résignai, pensant que c'était écrit, et que mon heure était venue. Dieu sait combien de temps dura cette rencontre! pour moi ce fut un siècle.

» Tout résigné que j'étais, je m'avisai d'un expédient. Je sortis doucement les bras de mon gélab, et

(1) Le cap Spartel.

me glissai sous les broussailles, laissant l'animal épuiser sa fureur sur mes vêtements; mais je perdais beaucoup de sang et m'évanouis au bout de quelques pas.

» Je ne repris mes sens qu'à *Mesnàna* (1), chez mon père, où l'on m'avait rapporté demi-mort. Je contai ma mésaventure; aussitôt une troupe de chasseurs partit pour me venger. Le sanglier avait regagné sa bauge, après avoir mis mon haïk en lambeaux. Quoique blessé, il les attaqua avec fureur, mais bien préparés ils en vinrent promptement à bout. Il s'écoula plusieurs mois avant que je pusse me tenir sur mes jambes. »

« Le fils de l'Anglais, dit Sharky, en me montrant, l'a échappé belle aussi il y a tantôt quatre ans, lorsqu'un fils d'Amérique et lui s'avisèrent d'attaquer un sanglier aux abois. »

« Écoutons, écoutons, » s'écrièrent les Arabes tout d'une voix. « A ton tour, fils de l'Anglais! Parle, ô Nazaréen! »

(1) Nom d'un village près Tanger.

CHAPITRE V.

Mon histoire. — Mort de Zeitsoun. — Le sanglier aux melons.

J'étais, et je le savais bien, dans le pays des longs récits, où le voyageur, pressé par la faim, par la soif, s'arrêtera pour écouter l'histoire de l'Arabe errant, qui a traversé la plaine de sable, épié ses rares et terribles hôtes, et fait provision de paroles, en accumulant ses pensées au milieu du silence du désert; le pays où le Hadji, au retour, conjure le sommeil de l'entière Kaffila par le merveilleux récit de ses pèlerinages; où la sultane endort jusqu'à la tyrannie et la cruauté, en les égarant dans l'amusant labyrinthe de ses contes prodigieux. Je n'avais nul besoin d'enfler la voix pour fixer l'attention de mon bénévole auditoire, sûr que, pour ces oreilles toujours ouvertes, toujours avides, l'aventure serait assez piquante, assez fertile en émotions.

Les auditeurs et le site tenaient lieu d'éloquence, et rendaient facile la tâche du conteur; je commençai donc à peu près en ces termes :

« Nous étions au mois d'octobre, ô vous fidèles enfants du prophète, et quoiqu'en la saison des pluies,

le ciel était pur et bleu, le vent dormait, balancé sur les cimes mobiles des palmiers, lorsque, de très-grand matin, je reçus un message du fils de l'Amérique. Tout le long de la froide nuit il avait guetté le sanglier sur la colline, près du marais de Boubana, où il me faisait prier d'aller le joindre sur-le-champ avec un fusil de rechange, lui amenant mon chasseur Sharky et une couple de chiens. J'appris de son envoyé qu'il venait de blesser une formidable bête, et que, pendant qu il cherchait sa trace, elle s'était élancée hors du fourré; sans un mur ruiné sur lequel le chasseur avait pris refuge, elle lui aurait fait un mauvais parti, sa carabine ayant raté au moment même où il couchait en joue l'animal furieux.

» Je m'empressai d'aller joindre mon ami que je trouvai encore perché sur sa muraille, attendant mon arrivée.

» Le sanglier était rentré dans l'épaisseur du taillis, mais nous fûmes bientôt sur sa piste, et à l'empreinte de ses pas, nous pûmes juger qu'il était blessé à la jambe droite du train de derrière.

» — A lui, Merkis! dit Sharky comme il lâchait les chiens. Ah! ah! me le débusqueras-tu, vieux juif que tu es? Il n'y a qu'un seul Dieu! *La illah, ila Allah!* » Exhortations auxquelles Zeitsoun répondit soudain par un aboiement féroce, et le petit coquin de Merkis, dont la peau avait été rayée par les défenses du sanglier à la façon de celle des zèbres, hurla de joie en flairant le gibier.

» — Nous y voilà, cria Sharky, *ila Allah!* »

» Les chiens nous avaient dépassés de quelques centaines de pas, lorsque Zeitsoun donna voix, nous apprenant, à sa manière, que le sanglier nous attendait, acculé dans sa bauge. Sur ma foi ce devait être une terrible bête, à en juger par la frayeur des chiens qu'elle tenait à distance.

» Je m'étais glissé, à travers les cépées et les buissons, presque jusqu'à l'endroit où j'entendais aboyer, lorsque je m'avisai d'appeler mes compagnons pour savoir, au cas où je ferais feu, dans quelle direction ils se trouvaient; mais la seule réponse que je reçus, ô fidèles croyants, me vint du sanglier lui-même, beaucoup plus mon voisin que je n'aurais voulu et que je ne l'aurais supposé. Heureusement que, placé de côté, je ne me trouvais pas sur sa route, si bien qu'il bondit à quelques pas sans qu'il y eût moyen, pour moi de braquer mon fusil, pour lui d'exercer ses défenses. Les chiens, à plein cri, suivirent et venaient de gagner un terrain découvert, lorsque nous entendîmes un piteux hurlement. Je courus et pus voir le pauvre Zeitsoun presque déchiré en deux; c'était probablement pour faire ce coup-là, que le sanglier avait attiré les chiens et les avait attendus dans le marais.

» A peine Sharky eut-il vu l'affreux état où se trouvait son brave et fidèle limier, que s'asseyant à terre sans proférer une parole, il ôta son turban et s'en servit pour étancher le sang et panser la blessure. Puis il murmura une prière pour le salut du pauvre chien. Le sanglier était alors arrivé à l'autre

bord du marécage, et le petit Merkis, sans s'effaroucher du sort de son camarade, jappait courageusement sur la trace du monstre, lorsqu'un second hurlement plaintif retentit à nos oreilles : Sharky se dressa sur ses pieds en tressaillant, et brandissant son couteau de chasse à lame recourbée et crochue, il s'écria de toute la force de ses poumons : « Cache-toi, Merkis, cache-toi, en arrière ! Méfie-toi, c'est un immonde infidèle ! »

» Le chien prouva que le mal n'était pas grave en recommençant à donner de la voix, et ses aboiements nous apprirent que le sanglier, acculé de nouveau, faisait tête à ses ennemis.

» Assemblés en conseil de guerre, mon ami et moi nous convînmes d'attaquer tous deux seuls, les auxiliaires ne servant qu'à mettre de la confusion dans nos mouvements.

» L'enragé quadrupède s'était retranché dans un fourré de cistes résineux, entrelacés de ronces, lieu très-défavorable à l'assaut. Cependant, après nous être débarrassés de nos vestes de chasse et avoir visité nos amorces, nous pénétrâmes dans le taillis, non sans nous être promis de ne point nous écarter l'un de l'autre.

» D'abord, nous nous dirigions contre le vent, évitant le sentier de la bête, ce qui est le meilleur moyen de parer les surprises. Mais après m'être ouvert péniblement une route à travers l'épaisse feuillée, je fus obligé de revenir au sentier de l'animal, car je trouvai impossible de pénétrer au milieu des

buissons, dont les épines s'enrichissaient de la meilleure partie de mes vêtements.

» J'avançais avec lenteur, tout courbé, tenant mon fusil dressé comme une batterie devant moi. Sur mes talons marchait un chien couchant anglais, inutile alors pour faire lever la perdrix, et que j'élevais pour une plus noble chasse.

» La lumière du jour pénétrait à peine dans l'épais hallier, et je ne pouvais distinguer mon compagnon à travers les ténèbres, quoique je l'entendisse s'avancer avec autant de prudence que moi.

» Je n'étais plus qu'à cinq à six toises de l'endroit où le chien aboyait. Ma position était peu sûre; je le savais sans pouvoir y remédier, les branches et les ronces étant trop étroitement entrelacées pour me permettre de me jeter à droite ou à gauche. Encouragé par ma présence, Merkis courait çà et là, aboyant de son mieux; mais, malgré mes efforts, je ne pouvais apercevoir l'ennemi.

» — Le voyez-vous? » cria le fils de l'Amérique, qui n'était qu'à quelques pas à ma gauche.

» Chut! » murmurai-je; car il me semblait entendre le bruit du sanglier se mouvant parmi les feuilles. Mon chien d'arrêt dressa l'oreille, bondit en avant; ce fut l'affaire d'une minute, et mon fusil était prêt, appuyé contre mon épaule, quand je vis *Caton*, repoussé vigoureusement par le sanglier, reculer en hurlant de peur.

» Impossible de tirer, j'aurais tué mon braque sans blesser le fauve. L'obstacle fut promptement levé;

jetant le chien derrière lui, le sanglier se trouva droit sur la bouche de mon fusil; je tirai à la fois les deux détentes; mais, à l'instant où le coup partait, mon arme sauta de ma main, et la bête et moi roulâmes ensemble sur le sol. J'étais dessous; appliquant ma face contre terre, je demeurais immobile et tâchais de m'aplatir et de tenir le moins de place possible. Heureusement pour moi, le sentier du sanglier n'était autre qu'un petit cours d'eau qui avait insensiblement miné le terrain, de sorte que le bord du fossé me garantissait à demi des défenses de mon brutal assaillant. Revenu du premier choc, le monstre commençait à me travailler à coups de boutoir; mais, blessé et quelque peu étourdi, je suppose, il n'employait pas encore ses plus redoutables armes. Terrifié de peur, je demandais secours à grands cris, m'attendant à chaque instant à être décousu comme le pauvre Zeitsoun, dont je croyais voir bâiller devant mes yeux l'effroyable blessure.

» Mon compagnon accourait hardiment à mon aide. — Gare! » lui criai-je, « prenez garde de me loger une balle dans le corps! » Le coup part et le sanglier me quitte pour se tourner vers son nouvel adversaire. Celui-ci tenant son fusil ferme et protégé par le taillis, se trouvait à l'abri de l'accident dont j'avais failli être victime. Merkis, voyant le danger, happait bravement l'ennemi par derrière, Caton, à mon exemple, reprenait courage. Enfin, tiraillé et fatigué par Merkis, le sanglier le secoue au loin, et se tour-

nant contre les chiens, blesse Caton une seconde fois.

» Ramassant mon fusil que d'un coup de boutoir il avait fait sauter de ma main,, je priai mon compagnon de m'examiner, pour s'assurer si j'étais ou non blessé, la crainte ayant tellement paralysé toute sensation de douleur, que j'ignorais si le sang dont j'étais couvert venait du sanglier ou de moi.

» — Rechargez votre fusil, » répliqua froidement le fils de l'Amérique, «et nous verrons après ce qu'il en est. »

» Nous entendîmes alors les vociférations des chasseurs qui nous criaient de loin d'abandonner la bête, certains qu'ils étaient que ce ne pouvait être qu'un *Djin,* un démon, et que nous allions nous faire tuer, ou recevoir quelque blessure mortelle.

» Les chiens aboyaient à quelque distance, et Sharky criait à tue-tête : — *Allah Kabir, allah!* Dieu est grand! en arrière! noir Djin, retire-toi! »

» — Allons, » dit mon ami, après m'avoir examiné avec le dernier sang-froid, et s'être assuré que j'étais seulement marqué et contusionné par le grouin et les sabots de notre commun ennemi, « cette fois nous en viendrons à bout. Tenons-nous ferme ensemble; c'est mon tour d'aller devant. » Bien assuré cette fois que je n'étais pas tout à fait mort, et ranimé par la voix des chiens, je m'enfonçai courageusement avec mon ami dans le fourré.

» — Le voyez-vous? » demandai-je.

» —Oui,» murmura-t-il,« tenez vous prêt, il vient à nous! »

» Je serrai ferme le canon de mon fusil, et courbés dans le sentier, mon camarade et moi, nous attendîmes l'animal. Le sanglier était blanc de vieillesse, et le sang coulait abondamment de ses flancs; il ne paraissait pas nous voir, c'était les chiens qu'il épiait.

» — A présent! » criai-je, « nos quatre balles à la fois! et bête ou démon, c'en est fait de lui. »

» Nous tirâmes, l'animal tomba, se releva, chancela, et s'élança de nouveau, revenant hardiment à la charge.

» Les branches auxquelles nous nous suspendîmes pour éviter son attaque, pliaient sous le poids; mon camarade, plus lourd, pendait et oscillait presqu'à la hauteur de la hure du sanglier.

» *Merkis* détourna encore encore sur lui la rage de l'animal, en lui donnant un léger coup de dent, pour s'enfuir tout aussitôt. Le sanglier le suivit à quelques pas, ce qui nous permit de quitter nos arbres. Il ne me restait plus de balles, mon compagnon n'en avait qu'une qu'il tira presqu'à bout portant, le bout de son fusil touchant la tête de la bête, qui, bien qu'affaiblie par la perte du sang, se tenait encore ferme sur ses jarrets. Dès que le fils de l'Amérique eut fait feu, le sanglier tomba.

» Armés de nos couteaux de chasse, nous nous glissâmes comme des assassins pour le frapper par derrière; féroce, terrible, même en expirant, il déchirait de ses crocs les racines et les ronces; le sang

et l'écume découlaient de sa bouche. A notre approche, il fit un nouvel effort, mais au même instant, nos lames entrèrent jusqu'à la garde au défaut de l'épaule.

» Le diable est mort! criai-je de toutes mes forces; le fils de l'Amérique criait aussi, et Merkis jappa deux ou trois fois, répétant en son langage le même avis. Pauvre chien! Il avait reçu une triste entaille le long du col. A l'examen il se trouva que tous nos coups avaient porté. La carcasse du sanglier n'avait pas moins de onze blessures; onze balles l'avaient percé.

» Ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes à tirer le puissant animal hors du taillis. Il mesurait six pieds un pouce, du grouin à la queue, et trois pieds deux pouces de l'épaule au sabot. Quoiqu'il ne fût point gras, il pesait environ 280 livres, et sa maigreur ne l'empêcha pas de nous fournir quelques tranches de la plus succulente grillade.

» Le pauvre Zeitsoun, rapporté au logis, ne put se rétablir de ses blessures, et mourut après avoir langui trois ou quatre jours. »

« — *Allah kabir,* il n'y a de force et de pouvoir qu'en Dieu! » s'écria mon auditoire.

Une pause s'ensuivit; après quoi un vieux compagnon, enseveli jusque-là dans un profond silence, rabattit en arrière le capuchon de son gelab, et, me regardant fixement, demanda si je n'étais pas le Nazaréen qui avait tué le *Sanglier aux melons*.

» Oui, » répliquai-je, « je suis l'homme. »

» En ce cas, » reprit le chasseur aux lions, » vous

nous devez une autre histoire, car moi je vous en ai conté deux. »

» Soit, » dis-je, « c'est de franc jeu! »

« Le Sanglier aux melons, puisqu'il faut vous l'apprendre, était le plus puissant animal de ce genre que j'aie jamais vu. On l'accusait d'avoir causé de grands dommages, et il dévastait journellement les champs de melons qui sont situés dans le bois de Bilayashie.

» Moi et notre camarade de chasse, Ali Sefer, résolus d'essayer notre chance, nous nous rendîmes aux melonnières.

» Arrivés peu avant le coucher du soleil, toute une bande nous avait précédés. C'étaient les propriétaires des champs et leur meute, qui se préparaient à bivouaquer pour effaroucher et chasser le voleur. « Car, » nous dirent-ils, « c'est perdre sa poudre que faire feu sur lui. Pas un tireur de renom du voisinage qui ne l'ait visé, tiré et manqué. Tout ce qu'on peut faire, c'est d'empêcher l'endiablé animal de détruire toute la melonnière. » Le sanglier ne se souciait pas plus des chiens que des chasseurs. Non! il était capable de rester tranquillement en embuscade au coin du bois jusqu'à ce qu'il trouvât le moment de s'élancer au milieu de la plantation, de s'emparer du melon le plus mûr, le meilleur, et de l'emporter dans le fond du taillis. Lorsque bêtes et gens, las de veiller et d'épier, cédant à la fatigue, se laissaient aller au sommeil, le sanglier entrait hardiment dans l'enclos, et comme par dépit,

mordait à droite, à gauche, deçà, delà, une énorme bouchée de chaque melon mûr. Au vrai (et aucun des chasseurs n'en doutait) il fallait que ce fût un *Djin* malfaisant, en colère contre eux. « Qui sait si ce ne serait pas une impiété et des plus dangereuses que de le tuer ? et qui peut dire quelles en seraient les suites ! » murmurèrent quelques-uns.

» — A la bonne heure, » leur dis-je, « mais laissez-moi essayez ma main. Si j'échoue comme les autres, eh bien je m'engage à payer chaque melon que la bête aura dévoré. Cependant j'espère mieux. Nous autres Nazaréens, comme vous savez, nous tenons quelque peu des Djins; et quand un Djin s'attaque à un Djin, les chances doivent être égales. »

» — *Allah Akbar !* » cria un des planteurs de melons; « Ah! chrétiens, si vous aviez seulement entrevu ses défenses, ses soies hérissées, lorsqu'il ravage nos champs, vous vous souhaiteriez de retour à Tanger ! Mais, allons, embusquons le Nazaréen puisqu'il le veut; car le soleil est couché ou peu s'en faut, et vous pouvez être sûrs que le sanglier est déjà aux écoutes, et ne perd pas un mot de ce que nous disons. »

« On me conduisit alors vers un bouquet de grenadiers, près duquel gisaient quelques beaux melons. C'était là que je devais m'embusquer, accroupi à terre, les jambes croisées, je disparaissais, caché en partie par de longues herbes. Ali Sefer désirait fort ne point me quitter; mais je préférai, comme toujours dans les nuits de chasse, demeurer seul,

parce que alors on est moins exposé à s'endormir.

» — Puisse Dieu vous préserver ! » dirent les hommes de la troupe en me quittant, « prenez garde, ajoutèrent-ils, de ne pas vous assoupir. Nous nous tiendrons à portée, et viendrons à votre secours au premier coup de feu. »

« — Fort bien! bonne nuit! » répliquai-je; je m'enveloppai de mon gelab, rabattis le capuchon, et ayant roulé un bout de papier blanc à la bouche de mon fusil, je m'arrangeai dans la position la plus commode pour bivouquer.

» Le son retentissant des pas des Maures qui s'éloignaient avait à peine cessé de se faire entendre, qu'un léger frôlement de feuilles dans le bois attira mon attention. Bientôt je reconnus le bruit et les pas lourds de quelque énorme animal, qui venait fouillant çà et là le terrain.

» — Tout au moins, pensai-je, il n'a rien de la légèreté d'un esprit; » tandis que, dans une ardente anxiété, j'attendais mon sanglier, je distinguai le bruit d'un pas d'homme dans une autre direction que celle qu'avaient prise les Maures en se retirant; peu après je vis le canon d'une longue carabine briller à travers le crépuscule au-dessus de la haie. Quand l'homme qui la portait fut arrivé à la petite porte basse et l'eut ouverte avec précaution, il parcourut attentivement de l'œil tout l'enclos; puis, à ma grand surprise, non exempte de crainte, il visa, dirigeant le canon de sa carabine directement sur l'endroit où je m'étais tapi. J'armai promptement mon

fusil, que je tins braqué sur ce nouvel antagoniste, en criant, en arabe : « Qui va là! »

» — Un homme qui vaut mieux que toi, » fut la réplique.

» — C'est ce qui reste à prouver, » rétorquai-je. « Abaissez votre arme, ou je tire. »

» — Fils de l'Anglais, » dit le chasseur, qui reconnut ma voix, « loué soit Dieu que je n'aie pas fait feu! Mais vous avez tellement l'air d'un sanglier, tapi, comme vous l'êtes, sous ces buissons, que j'avais le doigt sur la détente, et c'était fait de vous si vous n'eussiez parlé. »

»—J'ai grand'peur, » dis-je au chasseur, qui n'était autre que mon ami Hadji-Abdallah, « grand' peur que vous n'ayez gâté ma chasse. Le sanglier aura pris la fuite. »

» — Non, non, » dit Abdallah, « j'ai fait feu sur l'animal plus d'une douzaine de fois dans la même nuit; je le connais, allez! Je suis sûr qu'il est là à écouter ce que nous disons; nous n'aurons pas plutôt fini de causer, qu'il viendra chercher son melon sans plus se gêner que s'il n'y avait personne, et il l'emportera dans sa bauge. »

» Je priai alors le Hajdi d'aller rejoindre le reste de la bande, car je souhaitais être seul. En conséquence il prit congé et me quitta.

» Les derniers rayons du jour s'étaignaient; la nuit était froide, il n'y avait point de lune, et les étoiles, si brillantes d'ordinaire dans votre ciel, étaient obscurcies par les nuages. Les hurlements

des chacals, les cris des genettes et des ichneumons faisaient résonner tout le bois; bientôt le son lointain et solennel du canon du soir de Gibraltar retentit à mon oreille, annonçant qu'il était neuf heures. J'abandonnais toute espérance de revoir mon sanglier, lorsqu'une ombre, qui fila rapidement à travers le champ et s'alla perdre dans le taillis, me fit tressaillir; j'entendis mon voleur dévorer son melon. « Habilement fait, me dis-je, un Djin ne s'y prendrait pas mieux; mais reviens encore à cette manœuvre, mon beau camarade, et je me charge de ton affaire!

» Quelques minutes s'écoulèrent, puis l'ombre noire fila, s'arrêta à peine, et disparut de nouveau dans le bois. J'avais pris mon parti de ne tirer que lorsque je le pourrais faire presque à bout portant; je me flattais que l'animal, n'entendant aucun bruit, relâcherait quelque peu de la rapidité de ses mouvements. Encore et encore le même manége fut répété; je commençais à supputer le nombre de melons que le goulu pourrait consommer jusqu'au matin en y allant de si bon cœur, et ce qu'il m'en pourrait coûter, quand le sanglier, pénétrant de nouveau dans la melonnière, s'arrêta et commença à souffler, poussant cette sorte de ronflement sournois que vous autres Maures interprétez ainsi : « Je me méfie par ici de quelque trahison! » Je visai à la tête, qu'il tourna de mon côté; mais il était trop loin, par une nuit obscure, pour que je me hasardasse à faire feu. Prenant courage en ne voyant aucun chien à ses

trousses, il recommença à fouiller le sol à son aise, s'approchant assez du lieu où je m'étais posté, pour n'être plus séparé de moi que par une vingtaine de pas.

» Je retins mon haleine et j'armai mon fusil. L'animal me présentant le flanc, je le visai à l'épaule, puis j'abaissai mon arme pour mieux juger si j'avais pointé juste; je la braquai de nouveau, puis je l'abaissai encore; une troisième fois je vise, tire les deux détentes à la fois, et me jette à plat ventre J'entendis l'animal courir, me dépasser, et tomber, à ce qu'il me semblait, à une soixantaine de pas. Il se débattit quelques minutes, puis tout fut silencieux. Toujours couché la face contre terre, je rechargeai tranquillement mon fusil et me soulevai à demi, tâchant de découvrir mon sanglier.

» Les maîtres du champ et Ali-Sefer me joignirent bientôt; je leur dis ce que j'avais fait; mais ils ne voulurent pas croire que le Djin fût blessé.

» — Prenez garde, dis-je, car il peut arriver sur nous, avant que nous ayons eu le temps d'y songer. »

» — Où l'avez-vous entendu pour la dernière fois ? » demanda l'un des hommes.

» Je le conduisis à la place où poussaient de longues herbes.

» — Il doit y avoir du sang quelque part, si l'animal est blessé, » dit-il, tâtant avec sa main, et se redressant tout à coup, il se sauva en criant : « *E shitan! e shitan!* » (le diable! le diable!) Je remuai

avec le bout de mon fusil le sanglier même, tout à fait inerte et mort.

» C'était tout au plus si d'abord les camarades voulaient croire à mon succès; mais quand ils furent certains que le monstre était dépêché, ils se dédommagèrent par les plus éloquentes louanges.

» — Puissiez-vous devenir un vrai croyant; car vous n'avez pas votre égal! »

» Au point du jour, j'examinai ma chasse, et vis que c'était une puissante bête que les melons avaient singulièrement engraissée.

» Lorsque je quittai mes honnêtes amis les planteurs, ils me forcèrent, en me disant adieu, d'accepter en présent quelques-uns de leurs plus excellents fruits, comme une juste récompense pour les avoir délivrés du sanglier Djin. »

CHAPITRE VI.

Suite du voyage. — La rivière Kholi. — Courriers maures. — Défilé de Garbéa. — La jeune fille. — Chasse aux perdrix. — Bergers. — Rivière des Moulins. — Village d'Ammar. — *Mona.* — Combat de chevaux. — Tentes arabes.

Prêts à partir, mes compagnons se levèrent, et souhaitant bonne chasse aux amis qui recevaient nos adieux, nous poursuivîmes notre voyage.

Bientôt nous vîmes se déployer au loin une belle étendue de côtes, depuis les masses de colonnes basaltiques du cap Spartel jusqu'à l'antique ville d'Arzilla; Zilia des Carthaginois, Julia Traducta des Romains, proie tour à tour des Goths, des mahométans, des Portugais, abandonnée vers la fin du 16e siècle aux Maures, qui en ont fait ce qu'ils font de toute cité tombée sous leur domination, un misérable tas de ruines.

Par-dessus les collines de sable qui encadrent le rivage, nous voyions se dessiner, comme une sombre dentelure, les vagues houleuses, jusqu'à ce que notre sentier s'abaissât d'une façon si brusque, que bien nous prit d'avoir des coursiers au pied sûr, pour descendre ce rapide escalier ; par mesure de prudence, nous ne trouvâmes rien de mieux à faire,

que de leur lâcher tout à fait la bride. La plaine, d'environ trois kilomètres de large, qui s'étend au bas de la montagne, est un riche terrain d'alluvion, tacheté çà et là de florissantes moissons de maïs et de dourah. Au temps du *liali*, ainsi que les Arabes nomment les quarante jours les plus courts de l'année, en la saison pluvieuse, ce bassin entièrement submergé, se couvre de gibier aquatique. Parmi les oiseaux nageurs qui s'y viennent ébattre, se trouvent de belles grues toujours dansantes, qui doivent sans doute à leurs grâces légères le nom de Demoiselles de Numidie, et de nombreuses bandes de flamants au plumage de feu, qu'à distance on prendraît, avec leurs ailes écarlates, pour un régiment d'infanterie anglaise.

La rivière Kholi serpente au travers de la plaine; torrent dangereux l'hiver, c'est tout au plus si ses ondes, dans lesquelles tant d'hommes et d'animaux ont trouvé un humide sépulcre, caressaient maintenant les genoux de nos montures.

Le Hadji, qui a voyagé dans l'Est, vu le crocodile du Nil, et qui peut, en conséquence, passer pour une bonne autorité, m'assura qu'un courrier (1), en traversant la Kholi à la nage, avait eu le

(1) Ces malheureux, chargés de porter à pied les dépêches du gouvernement et les lettres des particuliers à trois et quatre cent milles de distance, font de trente à quarante milles par jour. Rien de plus misérable que leur existence. A peine ont-ils dormi quelques heures sur un mauvais pavé, qu'il leur faut se remettre en route, n'ayant pour toute nourriture, en chemin, qu'un peu

bras emporté par un de ces monstres. Malgré la vague opinion commune chez les gens du pays, que le crocodile habite quelques-unes de leurs rivières, je persiste à soupçonner le requin d'être le seul coupable et le Hadji de s'être trompé.

Parvenus à l'extrémité méridionale d'un des côtés de la plaine, il nous fallut gravir le défilé de Garbéa. Le plateau est formé d'un sable rouge, dans lequel je remarquai un grand nombre de coquillages fossiles, dont quelques-uns d'une rare beauté.

Près d'une citerne antique, creusée sur le flanc du coteau qui bordait notre route, une jeune fille arabe se tenait debout; portant d'une main un vase dont la forme classique eût fait honneur aux habiles potiers de la vieille Étrurie, et, de l'autre, une outre en peau de chèvre; elle mettait tant d'ardeur à l'emplir, qu'elle laissa tomber son voile de cotonnade rayée, exposant ses traits sacrés aux profanes regards de l'infidèle. Je ne sais si elle était née à Méquinez, dont toutes les femmes sont si gracieuses, si charmantes, que le nom de Mequinasia est devenu synonyme de celui de belle; mais elle était remarquablement jolie, entrevue ainsi sous l'ombre trans-

de pain et quelques figues. Ils font près de deux lieues à l'heure, à travers les montagnes et dans des chemins impraticables pour les chevaux. Un de ces courriers est allé plusieurs fois de Maroc à Tanger en six jours, et la distance d'une ville à l'autre est de 115 à 120 lieues de France.

LEMPRIÈRE. *Voyages dans les États de Maroc.*

parente et grisâtre de l'élégant bouquet d'oliviers qui l'abritait de son feuillage.

Une nombreuse tribu d'Arabes, les *Oulad Sebaïta*, nomades comme tout le reste de leur race errante dans le nord de l'Afrique, peuple ou plutôt parcourt ce district. Les fils de Sebaïta campaient pour le moment sur la cime la plus élevée des hauteurs qui, à gauche, encaissent le fertile bassin de la Kholi. En cette saison desséchée, les buissons du genêt épineux et quelques lataniers à feuilles en éventail, égayent seuls de leur rare verdure une campagne brûlée, et offrent, je crois, l'unique pâture que les troupeaux de vaches et de moutons trouvent à brouter.

De loin en loin nous traversions des champs de froment ou d'orge entre lesquels serpentait notre route. Les chaumes qui les couvrent, et que les Maures laissent hauts sur pied pour les brûler ensuite et enrichir la terre de leurs cendres, seul engrais qu'elle réclame, témoignent par leur longueur, leur force, leur abondance, de la prodigieuse fécondité de ce pays, qui n'aurait besoin que d'un gouvernement moins despotique, moins inepte, pour que ces immenses plaines incultes, désertes, sauvages, se changeassent en un délicieux et vaste Éden, prodigue de fleurs, de fruits, coupé de collines et de vallées promptes à se couvrir de toutes les richesses végétales de l'Europe et des tropiques.

Les perdrix s'abattaient, littéralement par essaims, au-devant de nos pas. Ce bel oiseau abonde

en Barbarie; son riche collier noir, ses pattes, son bec d'un rouge éclatant, attirent sur ses traces le chasseur maure. Mais il ne tire pas les compagnies de perdrix en l'air comme nous; monté sur un coursier rapide, il vole pour ainsi dire après elles, précédé d'une meute de chiens dressés à cette poursuite et pris indifféremment dans toutes les espèces, depuis la laide race des chiens arabes, à oreilles droites, à pattes courtes, à poil blanc, lisse, ras et marqué de grandes taches rousses, jusqu'à l'élégant lévrier européen. Bêtes et gens poursuivent à travers les larges plaines l'oiseau fuyard, jusqu'à ce que, ses ailes fatiguées lui refusant tout service, il retombe livré à ses ennemis. Alors, c'est plutôt un carnage qu'une chasse. Il en fut ainsi cette fois encore; car, au lieu de prendre l'essor comme à Tanger, les perdrix s'obstinèrent à courir devant moi, et force me fut, contre les traditions de tout loyal chasseur, de les tuer à terre, où chacun de mes coups de fusil en abattait une vingtaine.

J'avais plutôt l'air d'être aux prises avec quelqu'un des effroyables monstres de l'Afrique centrale qu'avec ces innocents oiseaux; car le Hadji, posté derrière moi, son coutelas sanglant à la main, attendait chaque décharge pour s'élancer sur les pauvres blessées et se hâter de leur couper le cou, avant que le dernier souffle fût exhalé, en criant *Bismillah!* (au nom de Dieu!) le visage tourné du côté de la Mecque. Quelle détresse aussi lorsque, ramassant quelques-uns des plus beaux oiseaux, il les trouvait déjà

morts ! C'était avec un soupir de regret qu'il les laissait retomber.

Afin de prévenir sans doute toute cruauté dans la manière d'égorger les animaux, une loi de Mahomet, ou plutôt de Moïse, interdit comme souillée la chair de ceux qui n'auraient pas été tués d'un seul coup et par une lame bien affilée. La bête morte naturellement est immonde et ne peut servir de nourriture ; nul animal ne doit être immolé qu'en sanctifiant par une prière l'acte de destruction, considéré comme une sorte d'holocauste. Quelques *Talebs* ou docteurs maintiennent cependant qu'on peut manger sans crime le gibier tombé mort à terre, pourvu qu'en chargeant son fusil, le chasseur ait consacré son coup en criant : *Bismillah!*

L'ardeur de la chasse nous entraîna si bien, que nous déviâmes de notre route; la direction que nous avions prise nous eût conduits à Alcassar, si un berger, avec la vive intelligence et la bienveillante courtoisie qui caractérise ses pareils dans ces contrées, n'eût deviné notre erreur et ne nous eût rappelés de fort loin pour nous remettre dans la bonne voie.

Les bergers de la Barbarie et de l'Orient ont une tout autre responsabilité que les nôtres. Ils doivent veiller sans cesse aux besoins et à la sûreté de leurs troupeaux; errants des mois entiers à travers des lieux presque déserts pour y chercher les meilleurs pâturages, ils ont de continuelles occasions d'exercer leur vigilance; aussi est-elle rarement en défaut. C'est une chose curieuse que de les voir porter les

petits agneaux dans leurs bras, sur leur sein; de les voir conduire les mères et les brebis pleines à part des autres avec un soin particulier. Ils s'identifient avec leurs troupeaux, qui reconnaissent leur voix et accourent au premier appel. De là ces images des saintes Écritures : « Il paîtra son troupeau comme un berger; il assemblera les agneaux entre ses bras; il les placera sur son sein; il conduira celles qui allaitent. Je suis le bon pasteur, je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent. »

Souvent aussi le berger arabe cueille une branche verte et la montre à ses moutons ou à ses chèvres pour s'en faire suivre plus joyeusement. Il leur donne des noms caractéristiques, la gaie, la sauteuse la stérile, la féconde, la courte, la longue, la rusée. Comme le berger David, il a pour arme une fronde, et s'en sert habilement contre l'ennemi. Il est payé en nature, d'ordinaire les béliers lui appartiennent.

Vers quatre heures du soir, nous étions arrivés au fond d'une belle et fraîche vallée qu'arrose un clair ruisseau nommé la rivière des Moulins. Ceux qu'elle faisait tourner naguère et dont le bruit uniforme et les rejaillissantes cascades animaient cette solitude, tombent aujourd'hui en ruine. Il en est ainsi, comme je n'ai eu que trop occasion de l'observer, de tous les restes d'une ancienne civilisation, que les mahométans, barbares du dix-neuvième siècle, dédaignent et repoussent. Nous fîmes boire et rafraîchir nos chevaux, heureux de se débattre dans ces ondes limpides, car nous approchions de

notre campement de nuit, et doutions fort d'y trouver une aussi favorable occasion d'étancher notre soif et celle des pauvres animaux.

Au sortir de la vallée, nous vîmes avec joie se déployer dans la plaine, à une heure de marche environ, les nombreuses tentes du riche Chéik Hadji-Cassem.

Avant d'arriver au camp du Chéik, qui, sous le pacha des provinces du nord, est lui-même Hakkem ou gouverneur d'un district de plus de dix lieues de large, il nous fallut traverser un grand village arabe nommé *Ammar*, mot qui signifie cultivé ou colonisé. Frappés de notre allure étrangère, des troupes d'enfants brûlés du soleil, nus pour la plupart, courant pêle-mêle avec des meutes de chiens de toute espèce, nous accueillirent à grands cris, et nous poursuivirent longtemps d'un concert de hurlements sauvages. Entre cinq et six heures nous fîmes halte, et notre garde d'honneur, courrier, pourvoyeur, ambassadeur, le Mallem enfin, fut dépêché en avant pour annoncer notre arrivée, présenter nos nombreux *Salams*, et demander au Hakkem la permission de dresser nos tentes près des siennes.

Hadji-Cassem était indisposé; mais à peine fut-il averti de notre approche, qu'il nous envoya son premier Saheb, son beau-frère, le Kaïd Alarby, pour nous souhaiter la bien-venue de sa part et nous exprimer ses regrets de ne le pouvoir faire en personne. Le Hakkem demandait poliment mes ordres, m'invitant à piquer ma tente à la droite de la sienne, ce

qui fut exécuté immédiatement, grâce à l'aide du Kaïd Alarby, jovial et bon compagnon d'ailleurs, et qui traitait assez lestement, comme nous le vîmes plus tard, les lois du prophète.

Nos tentes dressées, quatre hommes se présentèrent apportant la *Mona*, présent de viandes et de fruits, offert au voyageur et dont le nom vient, à ce que l'on assure, de ce don providentiel, la manne, qui rassassiait chaque jour, au milieu de l'aride désert, les tribus errantes d'Israël. On déposa à nos pieds de la part du Hakkem et comme provision pour la nuit, des quartiers de moutons, des volailles, de l'orge, etc. Il y avait de quoi nourrir une bande bien autrement nombreuse que la nôtre. L'un des porteurs, s'attribuant les fonctions oratoires, proclama de tous ses poumons : « que ce n'était là qu'un faible gage de la très-haute et particulière estime que son maître faisait des Anglais, les plus honnêtes, de tous les *Roums* (Européens), les plus dignes de la faveur des mahométans, qui voient en eux leurs meilleurs, leurs plus sûrs alliés ! »

Je pris à part le Saheb Kaïd Alarby après cette harangue, pour lui déclarer l'impossibilité où je me trouvais d'accepter, à titre de présent, la trop libérale *mona* du Chéik, quelque sensible que je fusse à son amitié, vu que je ne me trouvais muni d'aucun don à lui offrir en retour; aussi ne demandais-je qu'à rembourser la valeur de l'envoi.

« Appelez-vous ce repas un présent ? » s'écria aussitôt Alarby; « tout au plus pourriez-vous parler de

retour si le Hakkem vous eût prié d'accepter un cheval ou une couple de vaches. L'hôte est l'envoyé de Dieu, et doit être reçu comme tel. Si vous refusiez la *mona*, il n'est pas un homme du village qui osât vous vendre ou vous donner un morceau de pain. Ce n'est pas avec vous seul que nous agissons ainsi, c'est avec tous. Récemment encore un misérable infidèle, un chien de juif, est arrivé ici, et le chef ne lui a point refusé sa *mona* de volaille et de pain. »

Toute opposition se trouvant inutile, je me résignai de bonne grâce; je donnai une bagatelle à chaque porteur et envoyai mes remercîments au chef de son hospitalité sans bornes, dont la renommée, dis-je avec toute l'emphase orientale, s'étendait de l'est à l'ouest, du nord au sud, parmi les musulmans, les chrétiens, les juifs, et les idolâtres.

Après nous être raffraîchis par les ablutions ordinaires, nous endossâmes une robe de chambre, et glissâmes nos pieds fatigués dans de larges pantoufles, costume tout à fait de saison, et que complétait un chapeau de femme à voile de gaze; moustiquière des plus commodes dans l'étroite enceinte d'une tente. De belles mains nous avaient pourvus, à Tanger, de ce préservatif contre les mousquites, dont les cruelles attaques commencent vers le soir.

Le Saheb Alarby, ayant appris que j'étais à la recherche d'un cheval, vint alors m'annoncer que les meilleurs barbes du village allaient être soumis à mon inspection. Je m'élançai aussitôt hors de ma

tente, sans songer à mon étrange mascarade. Mais, affublé de la sorte, je parus infiniment moins ridicule aux assistants que dans mon costume ordinaire. Ma robe de chambre à vives et tranchantes couleurs eut du succès, et la seule observation que fit naître ma burlesque coiffure, vint d'un jeune drôle, arabe jusqu'au fond de l'âme, qui murmura après réflexion, que « *cet engin serait bien commode pour voler des essaims d'abeilles.* »

Plusieurs beaux étalons furent promenés devant moi. L'un d'entre eux, vigoureux poulain noir, après s'être cabré, avoir lutté, caracolé, rué, arracha tout à coup sa longe retenue par un esclave du Hakkem, et les oreilles couchées, la bouche ouverte, les nasaux fumants, la queue droite, il assaillit un autre cheval. En dépit de tous les efforts des Arabes, accoutumés à de pareilles boutades, un combat furieux s'ensuivit. Ruant, tournant l'un autour de l'autre avec la rapidité de l'éclair, debout sur leurs pieds de derrière, les deux barbes se servaient de ceux de devant avec la dextérité de boxeurs. Ardents à la lutte, ils galopèrent, échappant à ceux qui cherchaient à s'en emparer. On les entendait renifler, souffler, hennir d'une façon sauvage. C'était un beau spectacle pour les amateurs, que de voir chaque muscle se déployer, chaque nerf se tendre, la crinière voler au vent, et les narines dilatées, la bouche fumante, les yeux ardents s'allumer comme aux reflets d'une flamme rouge. C'était la description du prophète mise en action.

« Le son magnifique de ses narines fait tressaillir ;
» il bondit comme la sauterelle, creuse la terre de
» son pied, se réjouit en sa force, et vole au-devant
» de l'homme armé. Au son bruyant de la trom-
» pette il s'éveille, et crie ha! ha! Il flaire au loin la
» bataille : les flèches sifflent autour de ses flancs,
» et il ne se détourne point de l'épée nue (Job). »

Le poulain noir fut enfin happé au col par son plus puissant adversaire, qui, le pressant contre terre, l'y retint, jusqu'à ce que les hommes, accourant au secours, eussent de force séparé les combattants.

Avant de rentrer dans nos tentes, nous fîmes, escortés par le Saheb Alarby, une tournée dans le village. Nous y vîmes la résidence d'hiver du Hhakkem. C'est un bâtiment oblong, construit en larges briques cuites au soleil; il est sans fenêtres et surmonté d'un toit plat faisant terrasse. La plus grande partie de l'édifice est divisée par des cloisons basses, à la façon d'un parc de brebis.

Les tentes que le chef habite l'été, semblables à celles dont les officiers supérieurs se servent dans tout l'empire de Maroc, sont d'un aspect agréable et commode. Elles diffèrent beaucoup des nôtres. Faites d'un tissu très-fort, elles sont soutenues, quelque grandes qu'elles soient, par une seule perche très-solide, carrée et en deux pièces, placée au centre. Les cordes sont mieux disposées que chez nous pour tendre la toile avec promptitude, étant réunies à un long câble qu'on attache à une forte cheville fichée en terre, à quelques vingtaines de mètres

de distance. L'extérieur est orné de découpures en drap bleu figurant des arabesques. Un large globe, surmonté d'un fer de lance, en décore le sommet.

L'intérieur est garni, comme les maisons de ville, de nattes, tapis, coussins, en rapport avec la fortune du propriétaire. La tenture est quelquefois d'une magnifique étoffe de soie ou d'un riche damas. Il me souvient avoir vu un élégant pavillon de drap écarlate et bleu, dont le sultan avait fait présent à un important personnage, gouverneur d'une de ses provinces, et qui me rappela les belles tentes militaires de nos officiers européens de haut rang.

Les demeures ambulantes des Arabes ont un aspect tout autre. Faites d'étoffes noires ou brunes, tissées de fibres de lataniers et de poil de chèvre ou de chameau, elles sont soutenues par deux bâtons de cannes que réunit au sommet une traverse destinée à supporter le toit. Rarement ces tentes ont plus de deux mètres et demi de hauteur au centre, mais leur longueur dépasse vingt ou trente pieds, et quelques Chéiks opulents en ont même d'une étendue plus considérable. Leur forme, qui se rapproche de celle d'un bateau renversé, n'a pas varié depuis l'époque où Salluste comparait les habitations des Numides de Jugurtha à un vaisseau la carène en l'air. Dans les temps les plus froids de l'année, les côtés en sont fixés ras terre par des chevilles, mais l'été on laisse tout autour, pour la circulation de l'air, un intervalle de plus d'un pied, qui n'est défendu que par une haie légère de ronces desséchées ou des

tiges flétries de l'*onopordon macrocanthum*, magnifique chardon qui croît de toutes parts sur le sol si riche et si négligé des provinces barbaresques. Grâce à cette précaution, ces tentes sont plus fraîches durant la chaleur, plus closes durant les pluies du Liali, que les maisons de ville des Maures. Il ne faut donc pas s'étonner si les cités sont peu à peu abandonnées et si, de plus en plus dépourvues d'habitants, elles finissent par disparaître.

La toile des tentes est tissée avec un soin particulier, afin de pouvoir résister à l'humidité et être à l'épreuve des effroyables averses qui, surtout au commencement et à la fin de la mauvaise saison, tombent par torrents des nuages, avec la même abondance, la même violence, que sous les tropiques.

Sur la simple natte de roseau qui sert de plancher les riches étendent un tapis de poil de chèvre. Chaque famille a sa couvée de poulets, dont l'espèce est fort belle en Barbarie, et qui juchent dans le coin le plus reculé de la tente.

D'un autre côté, on peut voir le moulin à bras primitif, tout pareil à la simple et grossière machine dont se servaient nos ancêtres les Saxons, et qu'on retrouverait encore, en Écosse, sous son vieux nom de *Quern*. En voyant les femmes arabes ou mauresques occupées à moudre leur grain, on se rappelle involontairement la sentence prophétique de l'Évangile : « De deux femmes qui tournent la meule, l'une sera prise, l'autre laissée. » (Saint Matthieu, XXIV, verset 4.)

Les pierres meulières, employées dans la plus grande partie de la province d'Al-Gharb, se tirent d'une caverne située à une demi-lieue au sud du cap Spartel. L'étendue de cette excavation annonce sa haute antiquité, et je suis assez porté à croire que l'ancienne grotte consacrée à Hercule, dont parle Pomponius Méla, se trouvait dans les environs. Ces carrières s'étendent à une distance considérable en mer; et à marée basse, on en aperçoit clairement les traces à plusieurs pieds au-dessous des eaux.

Pour revenir aux tentes arabes, près du moulin à bras, sont placées deux tuiles, entre lesquelles se cuisent les gâteaux plats de farine de froment, d'orge, de dourah ou de maïs; tous fort bons, lorsqu'ils sont frais. Les gâteaux d'orge et de froment ressemblent beaucoup, de goût et d'aspect, aux *bannocks* et aux *skons* d'Écosse, espèce de crêpes et de gâteaux d'avoine et de sarrasin.

Dans une autre partie de la tente, près du fuseau et de la quenouille, se voit un métier à tisser, instruments tous d'une forme primitive et probablement pareils à ceux dont on se servait au temps d'Abraham. Un énorme bahut, d'une forme bizarre, orné d'arabesques assez élégantes, quoique grossièrement peintes en rouge, en blanc, en bleu, complète, avec quelques jarres de terre, une selle et un long fusil, le mobilier d'une famille arabe. Les étroites couchettes sont suspendues en façon de hamacs, durant le jour, à la perche qui soutient le toit, et laissent ainsi un libre espace au service domestique des femmes.

CHAPITRE VII.

La vierge Marie du Coran. — La matrone tatouée. — Les femmes. — Un sonnet arabe. — Introduction dans un harem. — La fille du kaïd. — Programme de beauté orientale.

Ce n'était pas incognito que nous pouvions traverser le Douar ; on n'a pas tous les jours, au pied de l'Atlas, l'occasion de dévisager un Franc. Pour voir le Nazaréen, femmes et enfants s'attroupèrent à l'entrée des tentes. Au milieu de cette foule je distinguai une vieille matrone, d'une haute taille, qui portait, tatouée à l'entour de son col, la représentation d'une chaîne soutenant une croix. Peut-être descendait-elle de quelque tribu, soumise au temps jadis, à l'une de ces colonies romaines, qui les premières, transplantèrent la foi chrétienne dans ces sauvages contrées. Les maîtres avaient changé, l'antique religion était oubliée, et, survivant au dogme, le signe restait. Ce n'est pas chez les Maures seulement que la forme a souvent survécu à l'idée, le corps à l'âme. Si j'étais philosophe, au rebours de beaucoup de mes confrères, je tirerais peut-être de cette persistance des signes extérieurs un énergique argument en faveur des symboles, des formes, qui fixent la pensée et nous y ramènent ; mais je ne

suis que voyageur; mon métier est de voir, non de conclure, et je ne veux pas m'écarter de mes fonctions.

Plusieurs autres coutumes rappellent en Barbarie le culte catholique. Si une accouchée court quelques dangers, la sage-femme et ses amies, agitant de blancs mouchoirs, implorent la Vierge-mère, et la supplient de venir au secours de celle qui souffre. « Oh, Mariah! Mariah! » crient-elles, « viens, accours sans tarder, viens! c'est une femme qui pleure! » Et quand l'accouchée est hors d'affaire, on procède à d'autres cérémonies pour reconduire la Vierge au ciel. Peut-être faudrait-il rattacher ces pratiques au Koran même, qui emprunta une partie de ses dogmes à la législation de Moïse, et l'autre à la religion du Christ. L'histoire de Marie et de l'Incarnation est répétée par Mahomet, presque dans les termes employés par saint Matthieu; seulement le prophète de la Mecque raconte qu'après l'annonce de l'Ange, la Vierge ayant conçu, se retira dans le désert sous un dattier; surprise là par les douleurs de l'enfantement, elle pleurait, lorsque l'Ange du Seigneur lui dit : « Ne t'afflige pas, Marie, secoue l'arbre, mange le fruit, bois et lave tes yeux. » La superstition arabe, d'accord avec le Koran, ajoute que Marie dans ses angoisses s'écriait : « Oh! si je pouvais seulement avoir une datte! » Aussitôt l'exclamation de cette bouche virginale alla se graver dans l'intérieur des fruits : tous, depuis lors, portent une marque circulaire semblable à la lettre O, qui se

retrouve en effet sur tous les noyaux de dattes (1).

La vieille dame tatouée s'avança franchement vers nous, et nous invita à visiter sa tente. Le Saheb n'y mettant nulle opposition, nous la suivîmes, tandis que le Kaïd Alarby se tenait à l'écart. Sa réputation de libertinage ne lui permettait pas d'approcher des femmes sans provoquer outre mesure la jalousie des maris.

Je ferai observer, à ce propos, que dans l'empire de Maroc les gens de la campagne sont infiniment moins jaloux de la vertu de leurs femmes que ceux des villes : ce qui viendrait en preuve de la salutaire influence d'une vie plus simple et de mœurs plus pures.

En pénétrant sous la tente nous fûmes entourés d'une armée de femmes; rien de plus amusant que l'étrange effet que nous produisions sur elles : les unes se sauvaient effrayées, d'autres nous maudissaient; celles-ci nous examinaient curieusement; nos bas, nos souliers, nos boutons excitaient leur surprise; elles admiraient surtout la blancheur de notre peau, singulièrement tannée cependant par le climat. Celles qui se hasardaient à nous toucher du bout du doigt, reculaient tout aussitôt en faisant un petit saut en arrière, et en éclatant de rire.

Elles ne pouvaient, à mon avis, avoir grande prétention à la beauté; des yeux d'épervier, bien fen-

(1) Jackson.

dus, noirs, adoucis par de longs cils soyeux, étaient le seul trait remarquable de leur figure.

Notre hôtesse arabe nous offrit un grand bol de lait que nous acceptâmes, et mes remercîments me gagnèrent les bonnes grâces de ses compagnes, auxquelles j'adressai une stance arabe dont voici à peu près le sens :

« Le trouble est dans mon sein, et je ne puis décrire
» Ces beautés ! Leur éclat tour à tour est pareil
» A la candide lune, au flamboyant soleil !
» Astres de ces déserts, sur vos traits que j'admire,
» Je vois la blanche neige unie au feu vermeil. »

C'étaient les premiers mots arabes que j'eusse prononcés, ils furent suivis de générales exclamations : « Il est Arby ! il est Arby ! (Arabe) » Un million de questions suivirent ; j'y mis fin tout d'un coup en ôtant par hasard mon gant. Il y eut un moment de silence plein d'effroi. Toutes ces femmes reculèrent avec horreur, persuadées que j'étais pour le moins sorcier, et regardant avec une inexprimable épouvante de quelle autre partie de moi-même j'allais me dépouiller. « O Dieu miséricordieux ! » s'écria la vieille, « protégez-nous contre les Djins, les mauvais esprits, et les hommes qui ont commerce avec eux. »

Ce ne fut pas sans peine que je parvins à en décider quelques-unes à toucher mon gant, et à se convaincre que ce n'était pas ma peau, qu'elle me supposait l'étrange privilége de pouvoir ôter et re-

mettre à volonté. Dès que je fus parvenu à ranimer la confiance, les questions recommençèrent de plus belle : l'on me demanda si les Nazaréennes étaient jolies? combien j'avais d'épouses? Élevant ses deux petites mains teintes d'*henna* (1), plante dont la décoction est employée par les Mauresques et les Arabes pour donner à leurs pieds et à leurs mains une belle couleur orange, et qui communique à la peau une douceur extrême et une agréable fraîcheur, une petite fille voulut savoir si les Européennes savaient se peindre aussi bien qu'elle?

« Non, en vérité, » répliquai-je, « et c'est en partie ce qui m'a empêché de me marier. Voilà longtemps que je suis à la recherche d'une jolie femme. Mais cette fois je crois que je me déciderai à épouser une, deux et même trois des gazelles qui m'entourent. » J'ajoutai que je donnerais une dot de chameaux, bœufs, moutons, et beaucoup d'autres richesses, montant à plus du triple de ce que pourrait leur offrir un prétendant de leur nation. Aussitôt chaque visage, jeune ou vieux, s'avança, et il ne me resta que l'embarras du choix.

« Vous êtes toutes belles, m'écriai-je, mais mon cœur ne m'appartient plus; l'hospitalité de mon hôtesse l'a gagné tout entier. »

Les plus jeunes de la troupe furent en partie amusées, en partie humiliées, de me voir leur préférer la vieille et décharnée maîtresse du logis.

(1) C'est le *Lawsonia inermis* de Linnée.

Cette scène me rappelle une visite que j'ai eu le rare bonheur de faire dans le harem d'un des grands personnages de ce singulier pays.

C'était à Tanger; j'étais alors tout à fait adolescent. Après avoir franchi la porte extérieure de la demeure du chef, voûte assez basse en forme de fer à cheval, on nous conduisit, moi et ceux que j'accompagnais, dans un petit jardin ou la *verbena louisa*, charmante verveine, le jasmin et la rose, fleurissaient à l'envi. Notre sentier était garanti des perçants rayons d'un soleil de septembre par l'épais feuillage des vignes, suspendues en berceau au-dessus de nos têtes, et arrangées sur de fantastiques treillages de cannes et de roseaux. De belles grappes, blanches et rouges, pendaient à notre portée; il y en avait d'une singulière couleur de cendres, et de celles aussi qui, allongées en forme de fuseau, portent, dans le poétique langage des anciens Arabes, le nom gracieux de *doigts de houris*.

Il nous fallut monter quelques marches conduisant à une estrade, devant laquelle bouillonnaient les eaux d'une limpide fontaine. Une brise légère, toute chargée du parfum des fleurs, arrivait à cette espèce d'alcôve, après s'être rafraîchie dans les jets étincelants des ondes rejaillissantes. C'est dans ce voluptueux réduit que nous trouvâmes notre hôte, assis à la façon des Orientaux, les jambes croisées sur un riche tapis de Rabath, entouré de coussins brodés, qui complétaient la parure de son divan somptueux.

Un peu en arrière du grand homme, placé cependant de façon à épier chaque souhait, à obéir à chaque signe du maître, siégeait un jeune esclave couleur de bronze, qui, tout surpris à la vue des visiteurs nazaréens, roulait dans leurs orbites ses noires et éclatantes prunelles.

Trois chaises, fort élégamment sculptées, avaient été placées là pour l'usage des chrétiens. C'était sans doute le reste de quelque présent offert à un des ancêtres du Kaïd, par la main amie d'un des gouverneurs de Tanger (1), au temps où cette ville appartenait encore à notre joyeux roi, Charles II.

« Soyez les bien-venus, » dit notre hôte au moment où nous mettions le pied sur l'estrade ; après ce salut il compta mécaniquement quelques grains de son rosaire en perles d'un ivoire vert. « Soyez les bien-venus! Dieu sait que depuis longtemps je désirais votre visite. »

Nous saluâmes profondément, la main sur la poitrine, après avoir ôté nos chapeaux, quoique cette dernière cérémonie, tout à fait étrangère aux musulmans habitués à se couvrir la tête en présence de ceux qu'ils respectent, leur fasse à peu près le même effet qu'à nous la vue d'un homme qui, par politesse, ôterait sa perruque. Plusieurs compliments orientaux s'ensuivirent, et quand nous les eûmes rendus avec usure, le jeune esclave, à un signe de tête du

(1) Tanger, *Tinjiah* des Arabes, donné à l'infante Catherine de Portugal, lors de son mariage avec Charles II, comme partie de sa dot, en 1662, fut abandonné en 1684 par les Anglais.

Kaïd, ouvrit une porte latérale : plusieurs hommes parurent, l'un chargé d'un plateau de cuivre poli, sur lequel étaient arrangés un vaste bol rempli d'un sucre des plus blancs, coupé en énormes morceaux, une théière et de très-délicates et mignonnes petites tasses d'une porcelaine fort belle; les autres serviteurs portaient des pyramides de gâteaux et de confitures. Ayant placé le tout devant nous, sur de petits guéridons en bois sculptés, ornés d'arabesques peints et dorés, ils saluèrent et disparurent.

Il s'agissait maintenant d'endurer la question du thé; il en est de ce breuvage, en Turquie, comme de la pipe : l'hôte doit se soumettre à en être régalé jusqu'à satiété, à toutes les heures du jour. Il nous fallut, hélas! par trois fois, vider nos tasses du sirop qu'elles contenaient. Les Maures ne croient jamais sucrer assez, et l'on sait que le moindre refus est considéré par eux, comme une marque de mépris.

Nous nous levions pour prendre congé, lorsque notre hôte nous pria de nous rasseoir, ajoutant qu'il ne voulait pas nous laisser partir, avant de nous avoir donné la marque la plus haute de sa considération pour nous. « J'ai réfléchi, » poursuivit-il, « à ce qui pouvait vous être le plus agréable, et je pense, » en parlant il tira de sa ceinture une clé massive, « je pense l'avoir découvert. Vous verrez mon harem, dans lequel nul homme n'est jamais entré; non, pas même mes fils depuis leur enfance.

» Quoique rien dans mon intérieur domestique ne puisse être comparé au luxe de vos demeures, il a de

quoi plaire encore à la curiosité d'un Européen, puisque vous cherchez en toutes choses le merveilleux et le nouveau. Du reste, votre industrieuse activité à vous autres *Roums* (Romains), a été justement récompensée ; vous avez pénétré les mystères de toute science et trouvé, grâce à votre infatigable persévérance, un remède à chacun des maux qui assiégent l'homme; à tous, hors un — *la mort*, sentence inévitable portée sur le musulman et sur tous! »

Il se leva, et fit entrer la clef dans une serrure ingénieusement fabriquée. « Voici, dit-il, l'appartement de ma nouvelle épouse, ma *lala* (ma dame) dont notre souverain seigneur, le sultan (Dieu protége sa vie et la rende fortunée!) m'a fait présent depuis peu. Comme les femmes sont sujettes à quereller avec leurs rivales, j'ai tout récemment fait construire ces chambres pour la recevoir. »

Des dons de ce genre sont assez fréquemment offert par le potentat à ses favoris. Ma foi, pensais-je en franchissant le seuil sacré, le cadeau n'est pas un bénéfice sans charges. La belle que l'on enlève aux soucis du sérail, pourrait fort bien se mal accommoder de sa nouvelle et plus humble demeure.

L'habitation de la favorite consistait en deux chambres, vis-à-vis l'une de l'autre, ouvrant sur une cour au milieu de laquelle jouait et murmurait une fontaine. D'un côté de cette cour, dont le pavé et les parois étaient recouverts de tuiles de couleur, bordées de préceptes tirés du Koran, était une salle destinée aux bains de vapeur. Les portes battantes de la prin-

cipale chambre à coucher, étaient ornées de figures géométriques formant de jolis dessins; de riches arabesques de stuc en décoraient les murailles. Des coussins de velours et de cuir brodé étaient rangés autour de la salle, et vis-à-vis de la porte, à un ratelier travaillé et peint avec soin, pendait un beau fusil algérien, dont le canon étaient curieusement damasquiné d'or, et la monture incrustée de corail et d'argent. Au-dessous on voyait une grossière épée maure avec son fourreau d'or et de velours; cette arme était encore un don de l'empereur.

Le plafond était décoré de délicates moulures, soigneusement peintes et dorées, et des mêmes ornements enlacés qui se voient encore dans l'Alhambra du califat de Grenade.

A l'une des extrémités de la chambre avait été déposée la cassette renfermant le trousseau de la favorite, coffre fait du fameux pin larix ou plutôt du cèdre du haut Atlas. Il était élégamment ciselé dans le goût sarrasin, et d'après le parfum du bois, l'on pouvait juger, avec certitude, que les riches étoffes de laine s'y conserveraient à merveille.

Je remarquai sur le couvercle de la cassette un luth à huit cordes et le *tamtam* bruyant.

De là nous fûmes introduits dans une large cour entourée de minces pilastres de marbre blanc. Nous eûmes à traverser des chambres tendues en damas et garnis de tapis des plus riches couleurs, beaucoup plus épais que les plus beaux tapis de Turquie.

Au lieu des tableaux que prohibe la loi de Mahomet,

d'antiques miroirs d'Allemagne garnissaient les grands cadres, fraîchements dorés. Je tressaillis en y rencontrant ma propre image, que ces ondoyantes glaces renvoyaient tellement défigurée et contorsionnée, que je faillis laisser échapper un éclat de rire, et perdre ainsi tout le crédit que m'avaient pu gagner mon air grave et mes politesses.

Une sorte de candelabre de cuivre, formé de deux carrés entrelacés l'un dans l'autre, était suspendu en guise de lustre, au plafond de chaque pièce. Ces chandeliers sont quelquefois faits de deux triangles équilatéraux entrant l'un dans l'autre, forme consacrée sous le nom de sceau de Salomon chez plusieurs peuples d'Orient.

Les seules ouvertures qui, dans ces appartements donnent passage à l'air et à la lumière, lorsque les portes se referment, sont de plâtre travaillé à jour, en découpures aussi élégantes que le filigrane. Elles occupent de petites niches gothiques, placées au nombre de trois ou quatre, au-dessus de chaque porte. Cependant une petite chambre à l'écart, cachée au second étage, était pourvue de deux croisées de grandeur raisonnable, soigneusement munies de jalousies; mais d'où les prisonnières du harem pouvaient, sans être vues, égarer au loin leurs regards le long de la vallée ombragée d'orangers et citronniers, qui borde une petite rivière aux riants contours, nommée *Bou sefa* ou *Ba segha* (le père de la pureté). Ces ondes limpides coulent rapidement de leur inépuisable source, située ans l'abrupte masse de mon-

tagnes et de rochers qui surplombe la ville interdite aux Européens, *Tétouan*, qui doit sans doute ce nom berbère à ses nombreuses et jaillissantes fontaines.

Tandis que notre hôte énumérait à mes compagnons les noms de tous les villages que l'on apercevait à travers les jalousies, et leur faisait admirer le lointain paysage, fatigué d'une nomenclature que je savais par cœur, je me glissai curieusement à travers un passage ouvert, jetant les yeux de côté et d'autre sur ces coins, ces recoins, ces détours, qui se retrouvent dans l'étrange distribution de tout palais mauresque. Enfin, m'effrayant moi-même de ma témérité, je revenais sur mes pas et j'allais rejoindre le maître du logis, lorsqu'une porte, dont les fentes avaient permis d'observer tous mes mouvements, s'ouvrit tout à coup, et il s'en échappa une cataracte de houris noires, blanches, métis, grasses, maigres, vieilles et jeunes. Impossible de m'échapper : le moindre mouvement irréfléchi, m'exposait à la pire des imputations. Je demeurai donc immobile, et me sentis presque aussitôt saisi dans les puissantes serres d'une dame d'un noir de jais : la revue générale et approfondie de toute ma personne commença immédiatement.

« Voyez plutôt, » cria l'une, « quand je vous disais qu'un Nazaréen avait une bouche, un nez, des oreilles, tout comme un mahométan ! »

« Tenez, » reprit l'autre, s'emparant de ma main dont elle comptait les doigts ! « Un deux, trois quatre, cinq ! juste le même nombre. »

« Mais cela, » s'écria une troisième, s'emparant des basques de mon habit, « qu'est-ce que c'est? est-ce qu'il cache sa queue là-dedans?

« Eh, le voilà qui rit! » s'écrièrent-elles?

De fait, je ne pouvais m'en empêcher, en dépit d'une crainte croissante : mon absence pouvait être remarquée par le grand homme. J'avais pénétré dans le jardin défendu, et ses fruits étaient loin de répondre aux rêves de mon imagination ; jamais je ne vis réunion de femmes moins attrayantes. La plupart étaient parvenues à un âge où toute la délicatesse des traits maures s'efface, et où les seuls attraits qui leur restent, et qu'elles ont en commun, à vrai dire, avec toutes les femmes blanches de la Barbarie occidentale, ce sont leurs grands yeux de gazelle. Quant à la fraîcheur, aux gracieuses rondeurs de la jeunesse, tout cela se perd et se fond dans le plus grossier embonpoint. Mais, d'après le goût turc, toute femme est parvenue à l'apogée de ses charmes, lorsque son poids est devenu trop lourd pour un chameau.

Il s'en trouva une, néanmoins, au milieu de cette foule bigarrée, qui, Vénus mauresque, emporta toute mon admiration. C'était une très-jeune fille, d'une extrême délicatesse de formes; elle pouvait à peine avoir quinze ans, primeur de l'adolescence, dans cette contrée précoce où la beauté se dessèche et se fane avant le vingtième printemps; son teint mat était éclatant de blancheur; ses yeux étaient châtains et une noire bordure de kohol (d'antimoine) leur

prêtait une douce langueur. Sa bouche, aux lèvres de corail, était ronde comme un anneau, selon l'expression du poëte maure. Ses cheveux d'ébène, tressés avec des gances d'argent, flottaient sur ses épaules; sa taille de sylphide était enveloppée d'un cafetan vert pâle, orné au bas et sur la poitrine d'une broderie de fil d'argent. Ce vêtement descendait un peu au-dessous du genou. Sa robe de dessus n'était qu'une gaze légère retenue autour de la taille par une ceinture de Fez en soie rouge. Les larges manches de son cafetan, ouvertes près du poignet, laissaient voir à chaque mouvement la délicate rondeur d'un bras d'albâtre, qu'entouraient des bracelets simples, mais massifs, en or du Soudan, et ses jambes nues étaient ceintes à la cheville d'anneaux d'argent ciselé. Ses pieds aussi étaient nus, car, pour accourir plus vite avec ses compagnes, elle avait oublié de les glisser dans ses babouches : ainsi que ses mains, ils étaient teints par l'*henna* d'une brillante couleur orange. Elle avait jeté à la hâte sur sa tête un mouchoir de mousseline; mais, dans ce soudain tumulte, la curiosité l'emportant sur la prudence, elle demeura devant moi sans voile.

Pendant tout le bruit et les caquets dont j'étais l'occasion, seule elle restait silencieuse. Puis, s'alarmant enfin du vacarme que faisaient ses compagnes, elle cacha à demi ses traits ravissants : « Chut! chut! » murmura-t-elle avec anxiété, « paix donc! si mon père entendait, que deviendrait ce pauvre jeune chrétien? »

« Que vous importe ? » cria une espèce de houri en forme de barrique, qu'à son embonpoint, à la façon dont elle faisait rouler ses noires prunelles dans ses gros yeux, à ses vêtements surtout, qui surpassaient en richesse ceux de toutes les femmes de ce troupeau bicolore, j'avais jugée être la sultane favorite, « tant pis pour ce hardi chrétien s'il a osé !... » Elle ne put achever ; la voix rauque du seigneur et maître, s'était fait entendre :

« Qu'est-ce que tout ce tapage ? Où est l'autre Nazaréen ? » Un pas lourd ébranla le plancher et se rapprocha de nous ; les esprits gris, noirs, blancs, dont j'étais entouré s'évanouirent comme par enchantement. Dernière à disparaître, la jeune fille, voila soigneusement ses traits, ne laissant plus apercevoir qu'un de ses beaux yeux, et elle chuchota rapidement ce peu de mots ; « N'aie pas peur, Nazaréen, mon père est bon, et tu es si jeune ! dis que c'est notre faute. » J'avais, par bonheur, une rose à ma boutonnière, je ne répondis qu'en la lui offrant, avec un sourire de reconnaissance, et elle s'éclipsa comme ses compagnes.

« *Elli Haramy !* Holà, mon jeune drôle ! » dit le gros homme en me saisissant au collet. Je ne sais quelle sensation m'avertit à ce moment, que ma tête n'était pas irrévocablement attachée à mes épaules. « Kah ! kah ! kah ! » Son bruyant rire, ébranlait ses larges flancs. « Eh bien, petit coquin (mon menton n'était encore ombragé d'aucun duvet), vous avez donc pénétré chez mes femmes ? Savez-vous

que c'est un crime digne de mort?» Joignant le geste aux paroles, il fit glisser le revers de sa main en travers de ma gorge. « Ainsi vous essayez d'enlever mes gazelles! vous, jeune Nazaréen? »

Effrayé à en perdre l'esprit, je ne trouvai que juste assez d'haleine pour murmurer : « Seigneur, si j'ai fait quelque chose qui vous déplaise, veuillez l'attribuer de grâce à l'ignorance où je suis de vos coutumes. Dans mon pays, il est d'usage de visiter les dames et de leur rendre tout d'abord ses respects. »

«Ah, fripon! » reprit-il, « vous autres Nazaréens devez alors mener joyeuse vie! Kah! kah! kah! Il faut que je goûte un peu de votre pays; ah! ah! on a ma foi raison de dire que vous faites votre paradis sur terre. Allons, allons, passez de ce côté, mon petit compère, je vous veux présenter à certaine beauté noire dans mes cuisines, à laquelle vous rendrez vos respects à l'européenne, si cela vous fait plaisir. Kah! kah! kah! »

Ce fut ainsi qu'il me reconduisit, et peu après nous prîmes congé. Le soir, un joli présent, envoi du grand homme, vint me prouver que je n'avais pas perdu ses bonnes grâces par ma visite dans son harem.

Je crois bien faire de donner ici à mes lecteurs l'appréciation barbaresque de la beauté d'une femme, quoique d'autres l'aient déjà fait connaître, et qu'elle soit la même pour tous les Arabes orientaux, dont les habitants d'Al-Gharb et de tout le littoral maure tiennent non-seulement leur ori-

gine, mais leurs idées les plus raffinées, et ce que leurs pensées et leur langage conservent encore de poétique.

« Quatre choses doivent être noires chez la femme : les cheveux, les sourcils, les cils et les prunelles ; quatre doivent être blanches : le teint, le blanc de l'œil, les dents et les jambes ; quatre rouges : la langue, les lèvres, le milieu des joues et les gencives ; quatre parties doivent être longues : le dos, les doigts, les bras, les jambes ; quatre rondes : la tête, le cou, les bras, les chevilles ; quatre larges : le front, les yeux, la poitrine, les hanches ; quatre délicates et minces : le nez, les sourcils, les lèvres, les doigts ; quatre amples : les reins, les cuisses, les mollets, les genoux ; quatre petites : les oreilles, les seins, les mains, les pieds. »

CHAPITRE VIII.

La visite. — Le télescope magique. — Le Kaïd Alarby.— Reprise de l'histoire d'Ali. — Le sultan. — Les champions. — Le combat. — La voix du Djin des bois.

Lorsque, de l'entrée de la tente érigée en mosquée au milieu du douar, le muezzin appela les fidèles aux prières d'*Al mogreb*, ou des vêpres, nous prîmes congé de notre hôtesse arabe, et ayant rejoint le kaïd Alarby, nous nous ouvrîmes un passage à travers les troupeaux de vaches, de moutons, de chevaux, de chèvres, qui, réunis instinctivement autour des tentes de leurs maîtres, s'étaient déjà arrangés pour y passer la nuit. En bons mahométans, tous les gens de ma suite priaient, le visage tourné vers la Mecque et prosternés contre terre, à l'exception cependant de mon honnête serviteur Sharky, qui, distrait par la vapeur savoureuse du couscoussou, tenait au moins un œil ouvert sur la marmite, objet aussi de mes plus vives préoccupations du moment.

Pendant le souper, le fils du Chéik, jeune garçon de douze ans, à la mine éveillée et intelligente, vint nous rendre visite, accompagné du Kaïd Alarby. J'avais encore le dernier morceau à la bouche, qu'il

me fallut leur exhiber nos fusils, nos pistolets, nos couteaux, nos selles, etc.; le tout ensemble et séparément fut examiné à plusieurs reprises. A mesure que les merveilles de la chrétienté frappaient ces imaginations mobiles, de ferventes prières étaient rapidement marmottées par tous les fidèles contre les ruses de Satan, qui, selon la croyance de ce peuple crédule et simple, est caché dans le mécanisme des plus ingénieuses machines européennes, et en règle les mouvements.

L'ignorance des arts de l'Europe dans toute la population de la Barbarie est telle, qu'il y a quelques années, un résident des puissances étrangères à Tanger se trouvant avoir un télescope astronomique qui retournait les objets, et l'ayant laissé voir à quelques Maures de ses voisins, le bruit courut aussitôt que le Nazaréen possédait une lunette, à travers laquelle il regardait les femmes mauresques sur leurs terrasses, et qui avait la miraculeuse propriété de les lui montrer la tête en bas. Une requête fut de suite envoyée au sultan, exposant l'inconvenance qu'il y avait à permettre aux chrétiens ces pratiques diaboliques; et, en réponse, un mandat, expédié au gouverneur de Tanger, lui enjoignit de proscrire désormais l'importation de pareils instruments, de sommer le Nazaréen à qui appartenait le télescope de le remettre aux autorités de la ville, afin qu'elles l'examinassent, et d'en faire comparaître le propriétaire pour expliquer une conduite aussi scandaleuse.

Le Hadji, le Mallem, Sharky et le maître du cheval à la queue pelée, avaient mis le temps à profit, et dépêché force chapons et couscoussou, pendant l'exhibition de nos armes et les explications qui s'ensuivirent. Le Kaïd Alarby nous laissa, sur l'annonce de l'arrivée de nouveaux hôtes, qui n'étaient autres que l'escorte d'un lion et d'une lionne, envoyés en cadeau par l'empereur du Maroc au *sultan* des États-Unis, et en route pour aller s'embarquer à Tanger. Notre brave ami, tant soit peu agité par ses fréquentes visites à une bouteille d'eau-de-vie qu'il avait découverte dans ma cantine, bronchait à chaque pas, et secouait rudement notre maison de toile en se prenant les pieds dans les cordes de la tente comme dans des rets, tandis qu'il saluait les voyageurs de son bruyant « *Salamou Ali Koum.* »

Son attachement pour moi ou plutôt pour ma bouteille, ne tarda pas à nous le ramener. Dès qu'il eut casé les arrivants et leurs lions, il revint nous demander un peu d'eau-de-vie.

« Le Hakkem m'a recommandé, » dit-il, « d'inspecter avec soin vos sentinelles, et si vous ne voulez que je gagne un rhume à ce service, donnez-moi encore de cette excellente médecine chrétienne. »

Je lui en promis, mais à condition qu'il veillerait sur nous du dehors et nous laisserait dormir en paix.

« Écoutez, vous autres gardes, » cria-t-il à tue-tête, « écoutez ce que moi, votre chef, Kaïd Alarby, ai à vous signifier. Si je m'aperçois qu'un seul pé-

cheur d'entre vous ait seulement cligné de l'œil cette nuit, je rase la maison de ses pères! »

Après avoir proféré cette menace, il alla broncher contre le piquet de notre mule et tomber à ses côtés, où nous le trouvâmes endormi au point du jour.

Une heure avant le lever du soleil, nous déjeunions avec du café et du couscoussou, et l'aurore éclairait à peine les cimes de Gibel-Habib, que nos tentes étaient déjà repliées, nos bagages chargés, et que nous nous remettions en route en appelant les bénédictions de Dieu sur le Hakkem et sur le jovial Kaïd Alarby, qui se plaignait d'un violent mal de tête, dû, disait-il, à la fatigue et à l'anxiété de sa veille de nuit.

Pour le voyageur qui visite ce pays, les premières heures du matin sont les plus belles de la journée. Rafraîchi par le repos, fortifié par les brises d'un air balsamique, il se sent renaître. Cette délicieuse sensation ne peut être bien appréciée que par ceux qui ont suivi longtemps une route aride et monotone sous ce ciel brûlant, à l'époque la plus chaude de l'année.

Pour donner carrière au besoin d'activité qu'éveillait en moi ce retour de mes forces, je me lançai au galop sur la piste d'un lièvre, débusqué d'une touffe de palmiers nains, sur l'un des côtés de la route. Avec la négligence habituelle aux Maures, mon compagnon avait oublié d'assurer la sangle de son cheval. Il demeura en arrière pour l'ajuster, et me rejoignit bientôt après avec l'allure fougueuse d'un

amateur de *Lab el Barode*, accourant ventre à terre, et me tirant son coup de fusil par-dessus la tête, en manière de compliment.

Je feignis d'être charmé d'une politesse qui m'avait à peu de chose près roussi les moustaches, et dans mon désir de couper court à ces chaleureuses démonstrations, je lui rappelai l'histoire d'Ali Boufrahi, et le priai de la reprendre où il l'avait laissée. il y consentit, ajoutant un préambule en l'honneur des Nazaréens et de leur juste appréciation des mérites d'un conteur.

« Ali dormit profondément après le souper du sultan, bien qu'il ne rêvât que plaies et bosses.

» — Dieu prolonge la vie de notre seigneur et maître! » criaient des milliers de têtes prosternées sur le passage du descendant du prophète, du champion de Dieu, au moment où l'empereur se plaça sous le grand parasol impérial, au milieu de la *M'shoar*, vaste cour du palais où le père de l'islamisme donne audience à ses sujets, reçoit leurs plaintes, et rend la justice. Le monarque montait un étalon d'un blanc de neige, qui, la tête haute et le pas cadencé, marchait majestueusement, fier de son auguste fardeau.

» — Tout va bénignement dans le monde, » murmurait la foule, interprétant la couleur pacifique de la monture du sultan, indice de la gracieuse humeur de Sa Hautesse. Car vous savez, ô Nazaréen, que le blanc est un symbole de paix et de bienveillance, comme le noir, de haine et de guerre, le brun, de déplaisir; et toutes les nuances intermédiaires, depuis

le gris jusqu'à l'alezan, sont autant de révélations des dispositions intérieures de l'âme impériale.

» Sur la bride et les harnais, en soie verte richement brodée d'or, était peint, visible aux yeux de tous, l'emblème sacré du sceau de Salomon : sous la courbure du cou du cheval, on apercevait, de temps à autre, à travers l'épaisse orinière argentée, un petit sac en maroquin rouge, contenant un peu de la terre du tombeau du santon Dris (1). — Que son âme repose en paix! — A côté pendait la défense polie de quelque énorme sanglier, dépouille d'un animal immonde, et pourtant remède infaillible contre *le mauvais œil*.

» La selle, posée sur une magnifique housse de damas orange, était de soie verte piquée; les sangles, les ornements du poitrail, étaient en forte soie tressée de fil d'or, et les larges étriers, en or massif admirablement ciselé.

» La simplicité du costume du sultan, contrastait avec cette richesse; il portait un cafetan de casimir blanc, serré autour de la taille par une ceinture mauresque en peau blanche brodée de soie d'un bleu pâle, et qu'attachait une boucle d'argent. Un turban de mousseline, d'où s'échappait la touffe de soie royale, couronnait la tête de l'empereur, et sur

(1) L'islamisme fut introduit dans la Barbarie occidentale par le célèbre Mouley-Dris-Zerone, auquel les Maures ont érigé un *zawiat* ou tombe sacrée, à l'est de Méquinez, près d'une ancienne et magnifique ruine, appelée par les Arabes *Kasser-Farawan*, mines de Pharaon. — JACKSON.

toute sa personne retombait, en larges et gracieux plis, un haïk transparent du plus fin tissu de Fez.

» Ses bottines, de maroquin blanc, étaient couvertes d'arabesques travaillées en fil de soie.

» Le héraut de la M'shoar proclama alors que Schacha (l'assommeur) et Ali aux six doigts allaient, de leur plein gré, faire assaut de force, et qu'un don royal de cinquante mitzakels (1) d'or serait la récompense du vainqueur.

» Dix mille voix, criant dix fois : « Dieu bénisse notre souverain ! » noyèrent la voix du héraut d'armes, si haute et si retentissante, que le peuple lui donnait le surnom du Tonnant. Les deux champions étaient déjà en présence, lorsqu'on agita la question de savoir qui frapperait le premier coup.

» Sur quoi, le robuste Ali prit la parole :

» — O puissant Schacha, esclave du défenseur des fidèles, du sultan de l'univers, il ne m'appartient pas de contester un avantage, même au dernier des serviteurs de Sa Hautesse. »

» L'assommeur répliqua :

» — Ta vie touche à sa fin ; tu es au terme de ta course. Où frapperai-je le coup fatal? »

» Ali désigna le sommet de sa tête (2). Le nègre leva son bras robuste, aux muscles tendus comme des cordes, et le balança dans l'air au-dessus du

(1) Le mitzakel vaut 3 francs de notre monnaie.

(2) Parmi les classes les plus pauvres du pays ; il est d'usage de

crâne d'Ali, qui, les genoux légèrement ployés, intrépide devant son antagoniste, attendait en souriant, sûr de pouvoir résister à toute force humaine.

» Le poing du noir descendit et résonna comme un marteau de forge sur l'enclume. Ali chancela : de grosses gouttes de sueur ruisselaient de son front ; ses yeux tournaient de douleur et semblaient prêts à sortir de leurs orbites. Mais il se remit, se secoua, frotta sa tête ronde, et, regardant à l'entour, s'écria : « Par Allah ! voilà ce qui s'appelle un coup ! Et quel coup ! Mais c'est maintenant mon tour, ô Bockhari ! Et s'il plaît au Dieu tout-puissant, Schacha, l'assommeur, ne m'en assènera pas un second. »

» Se tournant alors vers le sultan, il demanda qu'on lui permît de se placer au niveau de son assaillant, beaucoup plus grand que lui. La chose ac-

raser de très-près la tête des jeunes garçons, et de la leur laisser constamment exposée au soleil et à la pluie. Les crânes des Maures acquièrent ainsi une épaisseur aussi extraordinaire que celle qui, au dire des historiens, distinguait jadis les têtes des Cophtes.

Quand les petits garçons Maures se battent, ils donnent de la tête l'un contre l'autre comme des béliers, et celui qui tombe est sûr que la force de son crâne sera mise à l'épreuve avec des pierres ou tout autre corps dur.

J'ai souvent entendu résonner sur des crânes musulmans des coups qui auraient infailliblement fracturé la tête d'un porteur de chapeau ; et pour la bagatelle d'un *felou* (liard), il n'est pas de polisson à Tanger qui ne s'offre avec empressement à rompre sur son crâne nu une brique bien cuite, et qui n'en vienne à bout avec plus de facilité que je n'en aurais à casser un biscuit sur la mienne.

cordée, on envoya quatre soldats chercher un bloc de marbre proche de là, mais ils le trouvèrent trop lourd pour eux. Ali y courut, et avec leur aide le chargea sur ses épaules, l'apporta et le plaça en face du sultan.

» Il ôta ensuite son gelab, prit position sur le bloc, et, fermant son poing à six doigts, rejetant son corps un peu en arrière, il leva le bras et sembla chercher la posture qui pouvait le mieux seconder sa force. Il hésitait, et abaissa le bras comme pour réfléchir encore.

» Cependant le nègre tremblait; sa figure, d'un noir de suie, se couvrit d'une effrayante pâleur, quand Ali, d'un air décidé, prit sa posture d'attaque.

Rapide comme la foudre tomba le poing d'Ali, et avec lui tomba le nègre, pour ne plus se relever. Le crâne du Bockhari était horriblement fracassé; celui qui avait si souvent donné le coup de mort, gisait comme un de ceux qu'il avait terrassés.

» —Il n'y a de force et de pouvoir qu'en Dieu! » dit le sultan, en voyant le noir expirer à ses pieds, et montrant Ali: « Qu'on donne au montagnard cinquante mitzakels et un sauf-conduit. Schacha est, il est vrai, une grande perte pour ma maison; mais qui peut éviter les décrets de Dieu, inscrits au livre du destin? »

» Ali prit la bourse, et, sans attendre l'escorte que voulait lui donner le sultan, il se mêla à la foule et disparut. On disait le lendemain que des soldats de

la garde, camarades du noir, l'avaient assassiné dans la nuit. »

Nous applaudîmes tous à ce récit, fort goûté du Hadji et de Mallem Ahmed :

« Était-ce vrai, ô éloquent disciple du prophète ? » dis-je, « Votre héros au crâne épais fut-il réellement tué ? »

Notre compagnon de route secoua la tête d'un air mystérieux : « Noble Nazaréen, » reprit-il, « sachez que, peu de semaines après ce fameux coup, on ne parlait que de vols commis sur la grande route entre Tanger et Tétouan, près d'*Ain Idjida*, la nouvelle fontaine, lieu marqué comme champ du sang par plus d'un monceau de pierres blanches (1). On volait aussi sur la colline de Dar el Clow, que nous avons passée hier, dans les bois de Sahel, près de Larrache, et dans la grande forêt de Mamora (2). Impossible de se faire une idée de ce qu'était la bande, mais on la

(1) Ce site riant ombragé de beaux arbres, et couvert d'une fraîche verdure, est encore aujourd'hui tacheté de tertres funéraires, dont quelques uns recouvrent, au dire des Maures, plusieurs victimes du célèbre brigand Ali Boufrahi. A peu de distance de la source se trouvent les ruines d'un camp romain.

(2) Cette forêt, habitée par des lions et des sangliers, occupe une superficie d'environ 14 lieues carrées. Elle se rapproche de plus en plus de la petite ville de Mamora, que la plupart de ses habitants ont abandonnée. Les essaims de mousquites et de moucherons de toute espèce, qui, en juin, juillet et août sortent des lacs environnants, ayant rendu le pays inhabitable pour tout autre qu'un petit nombre de pêcheurs, qui prennent et salent des quantités d'anguilles, exportées par le commerce jusque dans le Soudan.

supposait nombreuse, car les kafilas (1), armés jusqu'aux dents, subissaient le même sort que les voyageurs isolés. Ce qu'il y avait de plus étonnant, c'est que personne n'avait jamais vu les voleurs; quelques-uns soupçonnaient que les empreintes de pieds fourchus (2), découvertes dans les contrées où se commettaient les brigandages, ne pouvaient appartenir qu'aux maraudeurs.

» Des défilés les plus étroits, des parties les plus épaisses et les plus sombres du bois, sortait une voix sépulcrale qui menaçait les passants: « Arrête ou tu es mort! » disait la voix à votre coude. Si l'on faisait mine de passer outre sans s'inquiéter de cet ordre, ou qu'on fît la moindre tentative pour découvrir d'où il venait, aussi sûr qu'il y a un monde à venir, un coup de fusil vous jetait bas, vous, ou quelqu'un des vôtres, si vous étiez plusieurs.

» Les recherches, les poursuites contre ces mystérieux bandits, n'avaient d'autres résultats que la mort des braves qui s'y risquaient. Les kafilas et les marchands isolés, voyant que tout échouait, se résignèrent, d'un commun accord, à obéir à la voix, et, s'arrêtant au premier appel, prirent l'habitude de déposer à terre, au pied d'un arbre ou d'un rocher, des provisions, des habits, de l'argent, tout ce que

(1) On nomme ainsi, dans le Maroc, une troupe de marchands voyageant avec leurs marchandises : ce qu'on appelle dans l'Orient une *karw'an* ou caravane.

(2) Les habitants de la Barbarie occidentale ont gardé une vague croyance aux Satyres de la fable.

leur demandait l'invisible, qui ne manquait jamais d'accompagner sa requête des plus terribles menaces si on tentait de le découvrir, ou si l'on tardait à s'éloigner après avoir déposé le tribut exigé.

» La terreur était grande dans le pays. Il y eut bien des plans de faits, bien des embûches dressées pour surprendre ces inconnus; mais le mauvais esprit, qui s'entendait avec les malfaiteurs, comme on le croyait fermement, déjouait toutes les mesures prises; il semblait que ces ennemis du repos public fussent toujours avertis par avance, de ce qui se tramait contre eux. On en vint à penser que c'était la voix du Djin des bois, qui s'amusait ainsi à tourmenter les hommes. »

CHAPITRE IX.

Les sauterelles. — Le sultan Jeraad. — Le jardin du consul. — La peste. — Les colporteurs juifs. — Le Taleb. — Rencontre d'Ali et de son maître d'école.

Mon ami l'Espagnol, peu versé dans la langue arabe, et qui gémissait en esprit de la longueur interminable de l'histoire, interrompit brusquement le narrateur, en appelant mon attention sur une masse épaisse de sauterelles (1), acharnées à l'œuvre de destruction, dans un champ de maïs voisin de la route. Don José me dit qu'il les croyait de la même espèce que les locustes, qui avaient récemment dévasté les plaines de la Manche, et que les Espagnols s'étaient en vain efforcés de détruire.

Nous avions déjà rencontré, mais en petit nombre, plusieurs de ces insectes, nommés par les Arabes *Jeraud* : il est rare que les provinces septentrionales du Maroc en soient infestées comme celles du midi, où elles font souvent disparaître toute trace de végétation.

(1) Il ne faut pas, malgré le nom, les confondre avec les sauterelles de France, dont elles diffèrent essentiellement par la grosseur, la couleur, et les dégâts qu'elles occasionnent.

Une fois cependant, je fus témoin de leurs ravages aux environs de Tanger, et je puis dire, avec vérité, dans le langage de l'Écriture, « qu'elles couvrirent la face de la terre, tellement que le sol en disparaissait; elles broutèrent toute l'herbe et tout le fruit des arbres que la grêle avait épargnés, et il ne demeura aucune verdure aux arbres, ni aux herbes des champs (1). »

A l'époque dont je parle, les sauterelles parurent d'abord à Tanger, sous la forme ailée, et ne causèrent pas grand dommage, mais s'abattant le long des bords de la mer, elles y déposèrent leurs œufs, et moururent. Quelques mois après, en juillet, si j'ai bonne mémoire, la larve parut; elle était à peu près de la grosseur du fourmi-lion. Plusieurs des résidents Européens à Tanger, s'engagèrent à payer chaque livre d'œufs que leur apporteraient les naturels. On en détruisit par ce moyen plusieurs milliers de livres, mais il n'y paraissait pas. C'était une goutte d'eau enlevée à l'Océan. Bientôt toute la surface du pays fut noircie par les colonnes de ces insectes voraces, marchant, selon les Maures, sous la conduite d'un roi (le sultan Jeraad) (2), avec la régularité d'une armée bien disciplinée. Rien ne les arrêtait, ni les hautes barrières, ni l'eau, ni le feu. Éteignant par leur nombre les plus ardents brasiers,

(1) Exode, chap. x, verset 15.

(2) « Un Arabe qui disait avoir vu le roi des sauterelles, m'assura qu'il était plus gros et d'une plus belle couleur que les autres. »

JACKSON.

l'arrière-garde passait outre sur les corps de celles qui l'avaient précédée. Il en était de même des fossés, des torrents, des rivières. Les cadavres des noyées servaient de radeaux à celles qui suivaient. Elles avançaient toujours ; là, où quelque obstacle s'opposait à leur passage, on les voyait affluer en innombrables essaims.

Le consul général de Suède à Tanger, qui avait hors de la ville un magnifique jardin, rempli des fleurs les plus rares, des plus beaux arbustes de l'Europe et de l'Afrique, leur fit pendant longtemps la guerre avec succès. Son vaste jardin était défendu par un mur très-élevé, en dehors duquel il posta des manœuvres, loués tout exprès pour détruire les colonnes envahissantes. Les musulmans secouaient la tête, et se récriaient contre la folle perversité du Nazaréen qui s'imaginait pouvoir changer les décrets du sort. « Le *Jeraad,* » disaient-ils, « est plus puissant que le consul, plus puissant que le sultan. L'empereur enverrait son armée tout entière contre les jeraads, qu'ils n'en feraient que rire ; ils savent bien qu'ils sont les plus forts. Le consul aura beau acheter les œufs au poids, et donner cinq réaux de la livre, il épuisera son trésor, et son jardin n'en périra pas moins. »

En dépit de ces sinistres prédictions, le consul persévérait à défendre son terrain ; et l'on commençait à espérer qu'il parviendrait à sauver ce lieu de délices, cher à tous les Européens, et leur rendez-vous habituel. En effet, les alentours étaient nus et

dévastés que le jardin conservait encore sa parure de feuilles et de fleurs.

Mais le jour fatal arriva : les larves rampantes se métamorphosèrent en insectes ailés, et prirent leur essor. Des myriades de sauterelles s'abattirent sur cet oasis, et en firent un désert. Au bout de quelques heures, toute verdure avait disparu; l'écorce même des arbres était rongée de manière à les rendre incapables de porter fruit l'année suivante. On entendait distinctement brouter les sauterelles comme un troupeau.

Enfin, un vent favorable se leva, et les balaya de la face du pays; le ciel fut obscurci de leurs épaisses nuées; la mer en engloutit un grand nombre, et les vagues en rejetèrent pendant plusieurs jours des monceaux à la côte.

L'odeur putride qu'exhalent les cadavres de ces insectes occasionne souvent des fièvres contagieuses, et quelquefois la peste. Aussi regarde-t-on l'apparition des sauterelles comme un avant-coureur de ce redoutable fléau. Ce fut après leur passage qu'éclata, au mois d'avril 1799, la terrible peste qui dépeupla les villes et les campagnes de la Barbarie. Dans le petit village du Diabet, à deux milles de Mogador, sur cent trente-trois habitants, trente-deux seulement survécurent. On cite une bourgade où de six cents personnes il n'en resta que quatre (1).

(1) Voir, dans l'ouvrage de Jackson, qui en fut témoin, les effrayants effets de cette peste.

Les *Saharawans* ou Arabes du désert, se réjouissent de voir les nuées de sauterelles se diriger vers le nord, dans la prévision de la mortalité qui doit s'ensuivre. Ils nomment la peste *El-khere*, le bien ou la bénédiction, car en décimant la population des riches plaines de la Barbarie, elle leur en livre le sol. Ils sortent alors de leur aride désert, et viennent dresser leurs tentes dans des lieux dépeuplés, mais fertiles. C'est ce que fit une tribu des Kabyles de Touât, au printemps de 1800; ces sauvages arabes remontant le cours de la rivière Draha, qui prend sa source dans la branche nord-est de l'Atlas, coule au sud, et disparaît dans les sables absorbants du Sahara, s'établirent le long de ses rives, où ils campent encore aujourd'hui.

Les sauterelles, avant qu'elles aient déposé leurs œufs, passent pour un mets fort délicat. Les Maures en font une grande consommation; après les avoir fait bouillir dans l'eau une demi-heure, ils les assaisonnent avec du sel, du poivre et un peu de vinaigre. On jette la tête, les ailes et les pattes : ce qui reste ressemble à la crevette, et en a le goût, mais il faut une certaine résolution pour se résoudre à en essayer. A la longue cette nourriture rend, dit-on, maigre et indolent : mais comme les pauvres en mangent avec excès surtout à l'époque où la présence de ces insectes et la dévastation qui en est la suite, suspendent forcément tout travail, peut-être a-t-on confondu l'effet avec la cause. Beaucoup de personnes en mangent de deux à trois cents à la fois

sans en être incommodées. Le sanglier, le chacal, le renard et une foule d'autres animaux, se régalent des larves ; les cigognes, les éperviers, et en général tous les oiseaux, font la chasse à l'insecte ailé, mais ils ne suffisent pas à le détruire.

Quoique le dégât auquel nous assistions fût peu de chose comparativement, nous fûmes frappés de l'aspect désolé du champ de maïs envahi. Don José me cita plusieurs exemples des ravages faits par les sauterelles en Espagne. Le sujet étant à peu près épuisé, je priai le vieux Maure de reprendre son récit, ce qu'il fit en ces termes :

« Vers le temps où couraient les bruits dont je t'ai parlé, ô Nazaréen, deux colporteurs juifs qui avaient amassé quelque argent en vendant aux femmes les colifichets dont elles raffolent, se virent assaillis au milieu d'un bois, non plus par une voix, mais par un robuste montagnard en chair et en os. Résister à un musulman est la dernière pensée qui vienne à un infidèle, surtout à un chien d'Hébreu. Ouvrant donc bien vite leur petit sac de boutquis (1), les juifs avalèrent ce qu'ils avaient d'or.

» Le voleur les fouilla ; ne trouvant rien, il soupçonna la ruse. Les pauvres chiens, tout tremblants, protestèrent de leur pauvreté, lui baisèrent les pieds, et le prièrent de les prendre en pitié ; mais le bandit, profitant de l'avantage que lui donnait leur

(1) Petite pièce d'or de la valeur de 10 francs. On la nomme aussi *bou-taka*, traduit en français par pataque.

posture, les poignarda, leur ouvrit le ventre, et en arracha l'or tout sanglant.

» Peu de jours après un vieux Taleb(1), qui revenait d'E'Mzòra (2) à son village natal, aux environs de Tanger, passa sur la colline de Dar-A'Clon. En approchant de la « vallée du meurtre », il éperonna sa mule, dans l'espoir de rejoindre une bande de muletiers qui cheminaient gaillardement à un mille devant lui, et qui avaient déjà gagné le sommet de la montagne. Le pauvre homme, la tête encore pleine des effrayantes histoires qu'il avait entendu conter la veille par d'autres voyageurs, dans la hutte-mosquée d'E'Mzòra, pressait le pas de sa monture, impatient de franchir la redoutable gorge, lorsque retentit à ses oreilles : « Arrête, ou je tire! » Il ne se le fît pas dire deux fois, et s'arrêta court, en gémissant : « Que Dieu aie pitié de moi! »

» — Ta prière a été entendue, ô Mustafa le lettré, » dit la même voix rauque; « laisse ta mule et viens ici. »

» Le Taleb obéit : mais ses dents claquaient terriblement comme il s'avançait vers l'endroit d'où partait la voix mystérieuse, qui commença, du ton chantant et nasillard que prennent les écoliers pour réciter

(1) Taleb est le nom donné par les Maures à un scribe public ou notaire; et comme chez les mahométans la loi religieuse et civile n'est qu'une seule et même loi, le Taleb est prêtre en même temps que scribe.

(2) Tout près du village d'E'Mzòra est le site d'un temple dédié au soleil, dont il reste de nombreux vestiges, entre autres une pierre gigantesque, encore debout, et que les Arabes appellent vulgairement *Al Outsed*, ou la cheville.

le Koran, à psalmodier le *fatha'*, ou premier chapitre du livre sacré.

» Louange à Dieu, Seigneur très-miséricordieux de toutes créatures, Roi du jugement dernier. Nous t'adorons, nous implorons ton aide, dirige-nous dans.... »

» — Je n'ai jamais pu aller au delà, » dit la voix, « et je me rappelle le temps, vénérable père, où le bâton qui te sert aujourd'hui de soutien frappait dru sur mes *six doigts* pour aider ma mémoire. »

» — Dieu est grand! » s'écria le Taleb. « Quoi? Est-ce bien Ali, l'écolier aux six doigts? ô Ali, Ali, tu n'en serais pas venu là si tu avais retenu la parole divine, » et levant son bâton, comme s'il eût été sain et sauf au milieu de sa classe, le maître souffla la suite à l'élève, sa passion d'enseigner l'emportant sur sa peur.

» ... Dirige-nous dans la droite voie, dans le sentier de ceux à qui tu montres ton gracieux visage, qui marchent dans le chemin de ta justice, et non dans les voies des méchants contre lesquels s'éveille ta colère. — Mais où es-tu, mon fils? Est-ce toi ou ton esprit qui me parle? Car, j'ai ouï affirmer que les Bockharis t'avaient tué au mois de Doulhedja dernier. »

» Ali, caché dans le tronc creux d'un vieux chêne-liége, en sortit tout à coup, et fit tressaillir le Taleb, mais prenant le bas de sa robe, il le baisa respectueusement.

» — O mon fils, » dit le maître d'école, « je crains fort

que tes péchés ne retombent sur ma tête! crois-moi, reviens à Bendiban où tu as des amis; toute espérance n'est pas perdue; le prophète n'a-t-il pas écrit : « Celui qui se détourne du péché sera purifié de ses fautes et nous lui donnerons accès dans le paradis? »

» Ali, qui s'était courbé devant le vieillard, releva fièrement la tête : — Est-ce à dire, reprit-il, que le lion, à qui Dieu a donné plus de force à lui seul qu'à tous les autres animaux ensemble, doive se contenter d'une brebis quand le troupeau entier est sous sa griffe! Pourquoi vivrais-je dans la misère et la servitude, moi, que le Régulateur de toutes choses a doué du courage et de l'activité du lion? De quel droit les sultans et leur soldatesque, » continua-t-il, d'un ton qui fit frissonner le vieux Taleb jusque dans la moelle des os, « font-ils leur proie des faibles? Crois-tu que ce soit de notre plein gré et par affection, que moi et bien d'autres avons baisé la poussière, l'autre jour, dans la M'shoar, devant celui qui prend le titre de Prince des croyants! Non, non, ce n'est pas par excès d'amour, non plus que toi et tes pareils versez dans ses coffres la meilleure part de vos modiques gains. Pourquoi renoncerais-je à voler, quand le défenseur de la foi du Prophète manque le premier à la loi qui défend la rapine? J'exerce en petit ce qu'il fait en grand. Mon édit, à moi, c'est : « Arrête ou je tue! » Mon premier bacha est mon bon fusil; et les exécuteurs de ma justice, un bras et un œil qui n'ont jamais manqué le but.

» — Paix ! j'entends le pas éloigné des chameaux; suis-moi, Mustapha. Pour cette nuit tu seras l'hôte du *Djin* des bois. » Et il rit comme un véritable démon. « Remonte sur ta mule, je te montrerai le chemin. »

» Le Taleb n'osa refuser et suivit le brigand; ils marchaient à travers les plus épais taillis, troublant dans leurs tanières les sangliers, les chacals, les lynx, et les hyènes, qui s'enfuyaient à leur approche, en poussant de sourds grognements. Le sentier qu'ils se frayaient semblait n'avoir jamais été foulé par un pied humain; en effet, Ali, pour éviter d'être découvert, ne passait pas deux fois dans le même endroit.

» Le vieux maître d'école, fort soucieux de ce qu'il adviendrait de lui et de sa mule, avançait derrière son guide, en murmurant sans cesse « Allah ! Allah ! » Enfin, ils atteignirent un fourré de ronces, en apparence impénétrable, et le Taleb Mustapha dit d'une voix chevrotante : « Il me semble, mon fils, que nous ne saurions aller plus loin. »

» Ali ne répondit pas, mais se courbant comme pour examiner le sol, il proféra un son pareil au bêlement d'un chevreau : un coup de sifflet aigu glaça le sang du vieillard dans ses veines. « Tout va bien ! » dit Ali. Il s'enfonça au plus fort du fourré, prêta l'oreille un moment, et ouvrit un treillis de ronces vivantes, si étroitement enlacées, que même l'œil exercé d'un chasseur n'eût pu en démêler l'artifice. Après l'avoir franchi avec son compagnon, il le

referma soigneusement, et remit les ronces en place. Suivant alors un étroit sentier taillé dans le roc et caché par les broussailles, ils arrivèrent, après plusieurs détours, dans un vallon où coulait un clair ruisseau ; c'était sur ses bords que le bandit avait construit sa hutte, si bien enfouie dans le bois qu'on l'en distinguait à peine.

» A leur entrée, une jeune femme accourut au devant d'Ali et se jeta dans ses bras.

» — Eh bien, Rahmana, dit-il, je n'ai pu tenir ma promesse de t'apporter des bracelets et des mouchoirs ; juste comme la kafila approchait, le vénérable lettré que voici a paru sur le grand chemin ; je ne pouvais laisser passer mon ancien maître d'école si près de chez moi sans l'engager à entrer. Apprête donc une savoureuse tranche de la vache sauvage (1) que j'ai tuée hier, car, si j'en juge par moi, notre hôte doit avoir bon appétit. »

» S'adressant ensuite au vieillard qui, en s'asseyant, avait eu soin de tourner le dos à la belle compagne de son terrible élève :

» — Sache, Sidi Mustapha, que le Djin des bois n'est point jaloux de sa houri. Pourquoi la femme a-t-elle été créée belle, si ce n'est pour être regardée ? et pourquoi le Tout-Puissant nous aurait-il donné des

(1) Les vaches et les taureaux sauvages étaient encore nombreux dans les bois de Boumar, il y a peu d'années ; de couleur fauve, armés de très-longues cornes, ils étaient plus maigres et plus agiles que les bestiaux apprivoisés. Ils passaient pour dangereux, une fois blessés. Le dernier de ces animaux fut tué il y a environ quatre ans.

yeux, sinon pour voir les belles choses qu'il a faites? Rahmanà, va demander au Taleb sa bénédiction, et prépare-nous le couscoussou. »

» Mustapha, levant le capuchon de son blanc gelab, regarda Rahmana et la bénit, tandis qu'elle lui baisait les mains.

» — Ta femme est vraiment belle, » dit-il, « Dieu soit loué! Elle semble heureuse d'habiter avec toi ce lieu sauvage. Comment y est-elle venue? »

» Ali prit une petite canne couverte d'arabesques sculptées, et, faisant jaillir du tuyau sur le creux formé entre son pouce et son index une énorme prise de tabac de Tétouan, il l'offrit au Taleb.

» — Je n'ai point payé de dot pour avoir ma femme, et cependant je l'estime haut, et beaucoup plus haut que le Kaïd d'Alcassar n'estime ses quatre épouses, quoiqu'une seule lui ait coûté un millier de *mitzakels*. Si tu veux le savoir je te conterai comment j'ai conquis la mienne. »

CHAPITRE X.

La jeune fille et le vieillard. — L'enlèvement.— Le *Djin* des bois. — Trahison.

« Ali et le Taleb s'assirent au bord du ruisseau, hors de la hutte, et le premier dit :

» Monté sur la cime d'un roc, d'où l'on découvre une immense étendue de pays, j'y étais perché un matin, comme l'aigle qui guette sa proie, lorsque je vis une troupe de voyageurs gravir lentement la colline. En tête, marchaient les bêtes de somme et leurs conducteurs; en arrière, venait, sur une mule, un vieillard, qu'à son costume, je reconnus pour quelque riche marchand de Fez : près de lui trottait, sur un robuste petit cheval, une femme voilée.

» Je descendis avec précaution de mon aire, et, posté derrière la fontaine, à peu de distance du chemin, j'attendis les passants le doigt sur la détente de mon fusil.

» J'avais déjà visé un des muletiers qui portait en bandouillère, par-dessus son gélab, une paire de pistolets, et qu'à cette précaution, je jugeais mon plus redoutable adversaire. Cependant je ne tirai point.

» Le groupe atteignit la fontaine : le vieillard mit pied à terre, et aida sa compagne à descendre de cheval. Je la supposais jeune ; je la vis alors pour la première fois ; son haïk s'accrocha à l'étrier, et comme elle se baissait pour le dégager, il tomba. Je jurai alors qu'elle serait ma femme, Dieu aidant, et qu'il n'y aurait pas de sang répandu.

» Le vieux, l'ayant conduite à l'ombre, sur la lisière du bois, donna ordre aux muletiers d'aller en avant avec les bêtes de somme ; il ajouta que lui et sa fille les rejoindraient, dès qu'il aurait fait ses ablutions. L'ardeur du soleil et le raccourcissement des ombres annonçaient, en effet, midi, heure de la prière. Ma capture ne pouvait m'échapper avec un protecteur si infirme et si faible ; mais j'avais résolu d'éviter toute résistance, et d'attendre un moment opportun.

» Après avoir fait plusieurs ablutions avec l'eau de la source, le vieillard tira d'un sac, suspendu à sa selle, une natte de Fez du tissu le plus fin, l'étendit dans la direction de l'est à l'ouest, et commença ses prières : mais trouvant, j'imagine, le sol trop rude et trop inégal pour ses membres cassés, il descendit à une centaine de pas au-dessous, à un endroit couvert de gazon, et s'y établissant, s'y prosterna à l'aise.

» — Dieu te garde, mon fils, de lui avoir fait tort en quoi que ce soit dans un pareil moment, » interrompit le vieux Mustapha.

» — Dis plutôt que ce fut la volonté de Dieu ! » continua le voleur.

» Laissant mon fusil appuyé contre un arbre, je me glissai au travers du taillis jusqu'à la limite du bois où était assise la belle Rahmana, enveloppée de son haïk. Je la touchais presque, lorsque le bruit des pas de chevaux qui montaient rapidement la colline, m'obligea à me rejeter dans les buissons. C'était un corps de cavalerie escortant des prisonniers enchaînés. Ils s'arrêtèrent un moment à la fontaine pour faire boire leurs montures; puis continuèrent leur route. Le vieillard était toujours en prière. A peine les cavaliers furent-ils hors de vue que je me rapprochai sans bruit de la jeune fille. Elle me tournait le dos. J'ôtai mes babouches, et me traînai sur les pieds et les mains. Je jetai un coup d'œil vers le vieillard : il était encore prosterné la face contre terre. D'un bond je m'élançai sur la gazelle; pressant le haïk de la jeune fille contre sa bouche, je l'enlevai dans mes bras et regagnai avec elle la forêt.

» La pauvre enfant essaya, dans son effroi, d'appeler son père au secours; mais il ne put entendre ses cris étouffés: je l'emportai dans ma hutte; là, je lui ôtai son voile et contemplai ses traits. Elle était d'une pâleur mortelle : ses yeux étaient fermés. J'eus peur un moment que l'ange Azraël, le voleur des âmes, ne me l'eût ravie. Enfin son sein se souleva. Je connus qu'elle respirait, et que son heure n'était pas venue. Elle paraissait si pâle, si abattue par la douleur que j'eus un instant la pensée de la rendre à son père. Mais je réfléchis que mieux lui valait devenir la femme d'un brave qui l'aimait ar-

demment, que de languir enfermée dans le harem de quelque riche et vieil idiot de Tanger ou de Tétouan : c'était justement le sort qui l'attendait.

» J'arrosai son front de l'eau froide du ruisseau; elle rouvrit les yeux, mais en m'apercevant, elle s'écria : « Père, père, sauvez-moi! » et s'évanouit de nouveau : il se passa bien du temps avant qu'elle pût être consolée. Toute la nuit et tout le jour qui suivit son enlèvement, elle ne voulut rien prendre. Le matin j'essayai en vain de la calmer. « Où est mon père? » répétait-elle sans cesse. Je lui jurai par ma barbe qu'il était en sûreté, que je ne lui avais fait aucun mal. Elle n'en persista pas moins à refuser toute nourriture. Je lui dis que j'étais son esclave, et continuai à la veiller comme une mère veille son enfant; je fis vœu de ne dormir, de ne manger, que lorsque je la verrais plus calme.

» La faim triompha de sa résistance : elle accepta quelques dattes, et trouva le courage de me dire que, malgré toutes ses prières, son père avait résolu de la marier au riche administrateur des taxes à Tanger, vieillard qui se rappelait avoir vu la première peste. —Maintenant, » poursuivit le voleur, « nous sommes mari et femme. Il ne nous manque que ta bénédiction et un contrat écrit pour être aussi heureux que les tourterelles qui proclament là haut le nom de Dieu (1) au-dessus de nos têtes. »

(1) Le mouvement que fait la tourterelle en roucoulant rappelle certaine génuflexion des musulmans en prière. De là vient cette image familière aux Maures.

» — Cette satisfaction ne te sera point refusée, ô mon fils, » dit le vieux Taleb. « Mais dis-moi, je te prie, qu'est devenu le père de la jeune femme? »

» — Par Allah! je l'ignore, » répliqua le voleur. « Une fois j'entendis une troupe de voyageurs assis au frais, précisément sous l'arbre où j'avais surpris Rahmana, causer entre eux d'une belle jeune fille de Fez, enlevée à son père par le Djin ou démon des bois, sans que le vieillard, prosterné à quelques pas d'elle, eût rien vu ni rien entendu. »

» Le lendemain avant le point du jour, Ali reconduisit son hôte à travers la forêt jusqu'au grand chemin, et prenant congé de lui, il lui offrit en don trente mitzakels, assez de drap fin pour en tailler un soulham qui eût fait honneur à un Kadi.—Mais, ô noble Chrétien, tu ne te doutes guère de quelle noire perfidie le Taleb se rendit coupable, justifiant le proverbe, qui dit que « l'homme qui a une langue dans la bouche, et une plume dans la main, a deux moyens de trahison. »

» Peu de jours après l'étrange rencontre du Taleb Mustapha avec le Djin des bois, le Kaïd de Tanger dépêcha à la cour de Maroc un message, dans lequel il donnait les informations les plus précises sur la personne du prétendu démon, sur sa retraite, déclarant que le ravisseur de la fille du marchand de Fez n'était autre qu'Ali, l'homme aux six doigts.

» Le jour même un gros de cavalerie fut envoyé

pour battre le bois de Dar-A'Clon (1) : mais sans succès. Ils pénétrèrent jusqu'à la retraite du brigand, qu'ils trouvèrent déserte : seulement des charbons fumants, et des traces récentes d'habitation, prouvaient qu'il avait été prévenu à temps.

» La forêt de Mancora, située à trois journées de marche du premier repaire d'Ali, devint alors le théâtre des vols les plus audacieux. Un parti d'Arabes se mit en embuscade pour surprendre le voleur, et réussit à le blesser, mais, comme de coutume, il leur échappa, après avoir envoyé trois d'entre eux réjouir les houris du paradis de Mahomet. Le sultan lança une proclamation, ordonnant à tous les gouverneurs de provinces et de villes, à tous les Chéiks et Kaïds de l'empire d'Occident, de faire diligence, et d'appréhender au corps, mort ou vif, le terrible Ali, peste et fléau de l'Univers. Tous s'empressèrent d'obéir à l'édit de l'empereur; le proscrit n'en continua pas moins à tenir le pays en alarme. Les opulents voyageurs, les kafilas richement chargées, redoublaient de vigilance pour se mettre à l'abri des attaques du formidable Ali, dont les mouvements rapides persuadaient à beaucoup de gens que, doué d'une puissance surnaturelle, il pouvait se trouver à la fois en vingt endroits différents.

» Le fait est qu'Ali s'était fait sagement beaucoup

(1) *Dar-A'Clon*, maison de *Clon*, nom d'un brigand jadis célèbre. Sa demeure n'existe plus, mais on voit encore sur la cime du coteau une caverne qui sert souvent de refuge aux voleurs.

d'amis parmi les habitants des campagnes, surtout parmi les pauvres, qu'il enrichissait aux dépens des riches. On soupçonnait fortement plusieurs douars et hameaux d'être de connivence avec lui, et de lui prêter main forte au besoin dans plus d'une expédition. »

CHAPITRE XI.

Continuation de l'histoire d'Ali. — La cavale du Chéik. — Le subterfuge. — La capture. — Le siége. — L'incendie. — La fuite.

« Tandis que le sultan travaillait de tout son pouvoir à la perte d'Ali, le fameux cheval qui avait tant de fois dérobé le coupable à la justice mourut d'épuisement, après avoir sauvé son maître, poursuivi par une troupe de cavaliers. Or, un Chéik arabe, gouverneur d'un camp dans le voisinage d'Alcassar, possédait, entre autres richesses, une merveilleuse jument. Sa vitesse était proverbiale : on la comparait au vent d'est, et j'en jure par le vrai Dieu, moi qui l'ai connue, elle était *assourdissante* (1) et de pure race. Sa mère, disait-on, avait surpassé en agilité et en beauté toutes les cavales du monde connu. On croyait qu'elle avait eu pour père le magnifique étalon de l'Océan, *Moha-al-Bahr* (2). Ali, veuf de son fidèle barbe, n'entendit pas plutôt parler de cette célèbre jument, qu'il la convoita de préférence à tous

(1) Les Maures donnent cette épithète à un cheval qui assourdit son cavalier par la vitesse avec laquelle il fend l'air.

(2) Il y a une légende mauresque sur cet étalon, sorti de la mer, et souche de la meilleure race des chevaux du désert.

les trésors du riche Chéik, et jura de l'avoir par ruse ou par force.

» Il arriva que, dans une de ses excursions de maraudage, un serviteur du Chéik tomba aux mains d'Ali. Il lui promit sa liberté à la condition qu'il porterait fidèlement un message à son maître. La missive était extrêmement polie, mais des plus péremptoires. Elle priait le Chéik de vouloir bien envoyer sa cavale à tel endroit, au jour et à l'heure fixés, afin de s'éviter beaucoup de tracas, et pour prévenir l'effusion du sang; car, si l'animal n'était expédié à Ali comme il le demandait, il viendrait le prendre de force, et aucune puissance humaine ne l'en empêcherait.

» Le pauvre messager partit, tout joyeux d'en être quitte à si bon marché, et de se sentir hors des griffes d'Ali; mais il portait sa sentence avec lui à son insu. A peine avait-il remis la missive au Chéik, que ce dernier lui fit donner cent coups du terrible *filaly* (1) pour le châtier de son impudence. Ce fut la seule réponse faite à la demande et aux menaces du voleur. Comment l'orgueilleux Chéik ne l'eût-il pas nargué, quand sa précieuse cavale était attachée chaque nuit aux piquets, devant la tente de son maître, au centre du douar, autour duquel rôdaient incessamment des meutes de chiens affamés, aboyant à la lune, et qui, sur la moindre provocation, auraient mis en

(1) Le fouet mauresque, ainsi nommé, parce qu'il est fait de courroies du cuir de Tafilel.

pièce tout étranger assez fou pour empiéter sur leur domaine?

» Par un jour tempestueux du mois de janvier, comme le vent déchaîné faisait rage et que la pluie tombait par torrents, un homme vêtu en courrier, son gélab à capuchon retroussé et serré autour des reins, les pieds chaussés de fortes sandales, une petite dague passée à sa ceinture et un panier de fibres de palmier nain jeté sur son épaule en guise de valise, cheminait à grands pas sur la route d'Alcassar. Entre deux et cinq heures du matin, il dévia du sentier battu et prit la direction d'un camp des *Oulad-Ensair* (fils de l'aigle), situé à une demi-heure de marche. La nuit était noire, et la pluie descendait en cascades de l'océan des nuées.

» Le courrier fit une halte aux approches du camp. Tout était tranquille : le silence n'était troublé que par les rares hurlements des chiens. Rampant à quatre pattes, il s'avance vers le parc où étaient renfermés les moutons, du côté opposé au point d'où soufflait le vent, de peur que les chiens affamés ne se lançassent sur sa piste. Il saisit un des gras pères de la laine (1), lui serra la gorge, retourna en arrière d'une centaine de pas, et, tirant sa dague, sacrifia le mouton au nom de Dieu, en faisant une prière pour le succès de son audacieuse entreprise; puis, il coupa le corps en cinquante parts qu'il mit dans les plis de son gélab.

(1) *Abou souf*, ou mouton.

» Il avança de nouveau et prêta l'oreille : tout était calme. Il imita alors le jappement plaintif du chacal. Les aboiements d'une partie de la meute répondirent à ce cri lugubre ; il le répéta : deux ou trois chiens furieux accoururent. Il leur jeta un os : une bataille et des grognements s'ensuivirent et attirèrent bientôt la bande, qui trouva de nouveaux appâts en assez grande quantité pour satisfaire l'appétit vorace de tout venant. Dès lors, Ali n'eut plus besoin de mot de passe pour pénétrer dans le douar. Tenant d'une main une bride dont il s'était muni, et de l'autre sa dague, il marcha droit à la tente du bienheureux Chéik.

» Là était le prix de son audace : l'agile cavale, noire comme la nuit, aux yeux étincelants comme deux étoiles, aux formes élégantes comme..... (Ici le narrateur s'arrêta, faute d'objet de comparaison). Peins-toi, ô Nazaréen, un animal encore plus beau, plus svelte, plus vif que mon cheval, et tu en approcheras. Elle hennit, se cabra, rua ; mais Ali fut encore plus preste que les talons de la cavale ; car de sa main de fer empoignant ses naseaux, il lui passa la bride au cou, coupa les entraves et sauta sur son dos.

» — Très-généreux Chéik, s'écria l'audacieux voleur aux six doigts, Ali te salue. » Personne ne répondit. « O amateur de beaux chevaux ! ô Chéik Hamon ! »

» — Qu'y a-t-il ? qui appelle ? » dit une voix enrouée, de l'intérieur de la tente.

» — Dieu t'accorde une heureuse matinée, ô Chéik Hamon, reprit le ravisseur. Ali a tenu parole ; il est

venu chercher sa cavale. Puisse le Très-Haut t'en envoyer une meilleure! » Et le voleur fendit la nuit au grand galop.

» Le Chéik Hamon arma son fusil, courut à la rescousse, et entrevit dans les ténèbres une ombre noire qui fuyait. « Diables et Djins! s'écria-t-il, que ma cavale meure plutôt que d'être à toi! » Il fit feu; l'ombre noire tomba; en même temps un sauvage éclat de rire lui fut apporté par le vent. Tout le douar était en armes; tous coururent vers le point où le Chéik avait tiré. « Saisissez-le, Mahomet... liez-le, Salem... Amenez-le mort ou vif, criait le Chéik frénétique. Si j'ai tué ma belle cavale j'ai fait une irréparable perte, mais j'ai du moins rendu service au sultan et au monde. »

» Les Arabes à demi-nus, brandissant des torches, des fusils, des épées, entourèrent le lieu du meurtre; mais ils poussèrent un cri d'étonnement, mêlé de joie, en découvrant que la fureur du chef s'en était pris à un de ses taureaux noirs, véritable fléau du village, et qui avait récemment terrassé plusieurs hommes. Ignorant l'apparition d'Ali, ils imaginèrent que l'animal avait eu le sort qu'il méritait, pour avoir assailli le chef au retour de matines; ils traînèrent la carcasse devant la tente du Chéik, qui, à la vue de sa victime, arracha les poils de sa barbe. Laissant retomber sa tête sur sa poitrine, il dit enfin d'une voix solennelle : « On ne peut lutter avec Satan; la volonté de Dieu soit faite!» Et il rentra dans sa tente.

» Le village ne sut que le lendemain la singulière

méprise du Chéik et l'enlèvement de la cavale. A dater de ce jour, Ali la monta jusqu'à sa mort. »

— Il est encore bien d'autres aventures dont le récit serait trop long, aussi ne vous parlerai-je que des principales.

« — Ali possédât-il le talisman d'Abd-Errachman, le Sousy (1), fût-il ligué avec le ténébreux (2) en personne, il rendra aujourd'hui même compte de ses crimes au Souverain Juge, j'en jure par Allah! » dit un matin un illustre Kaïd, armé jusqu'aux dents, monté sur un coursier plein de feu, et suivi de cinquante soldats, tous équipés en guerre.

» — Voyez, » dit le Kaïd à son klifa (lieutenant), comme ils atteignaient un noir et profond ravin du bois de Boumar, « voyez sur le roc ces gouttes de sang, aussi vermeilles que le jour où le pauvre Chéik Selim, à la longue barbe, fut ici traîtreusement assassiné. Elles crient vengeance à tous ceux qui marchent dans les voies du Prophète. Avant de nous hasarder plus loin, arrêtons notre plan d'attaque, et jurons de ne pas déserter notre tâche que le mandat du sultan ne soit rempli! Chaque homme aura soin d'ajouter à sa balle en chargeant son fusil une *okia* (3) d'argent : c'est le seul moyen de rompre le charme du malin esprit. »

» — Le *fatha*! récitons le fatha! » s'écrièrent les sol-

(1) Habitant de la province de Suze ou Sous.

(2) Surnom donné en arabe à Satan, le noir, le ténébreux.

(3) Petite pièce de huit à dix sous.

dats; et le moulah ou prêtre guerrier, le Taleb Abd-el-Kader, les mains levées, récita le premier chapitre du Koran.

» Le repaire du bandit était au fond d'un bois, d'environ deux milles de long et d'un demi-mille de large, rendu inaccessible sur plusieurs points par de véritables murs de ronces et de buissons épineux. Tenter l'attaque du lion dans son antre était chose trop périlleuse : on résolut donc de mettre le feu au bois dans la direction du vent, et de se poster en embuscade de l'autre côté pour attendre le fugitif; traqué ainsi entre le fer et le feu, impossible qu'il échappât. Le Kaïd Mohktar plaça alors sa troupe, par escouades de six hommes, à toutes les issues du bois. Accompagné de quelques soldats d'élite, il réunit des branches mortes et des feuilles sèches, y mit le feu, et l'incendie commença. D'abord, une mince colonne de fumée s'éleva, ondoyant sous le vent; puis surgirent les flammes, enveloppant les plus hauts arbres des racines à la cime, desséchant les herbes et les arbustes avant de les réduire en charbons, menaçant de ne faire du bois verdoyant qu'un amas de cendre et de fumée.

» Le Kaïd et sa suite s'occupaient de propager le feu partout où le vent en accélérait les progrès : le stratagème réussissait à souhait. Tous attendaient, non sans frayeur, que l'invincible Ali se montrât à l'une des issues si bien gardées.

» Soudain, du centre même du bois, à trois ou quatre cents verges du point embrasé, sortit une flamme

rivale; elle rugit, étincela, roula comme un torrent de feu liquide; les vieux et gigantesques arbres se tordaient et tombaient sous ses étreintes mortelles. Elle touchait déjà la lisière gardée par les soldats.

» — Quel autre que ce démon maudit a pu imaginer ce moyen de salut? s'écria le Kaïd en fureur. Il espère nous disperser, et c'est le feu qui lui ouvrira une route pour fuir! »

» Changeant de suite son plan, le Kaïd disposa ses hommes tout autour du bois. Ils avaient commencé le siége de grand matin; il était midi : le premier feu allumé avait presque atteint le centre, et le second, terrible précurseur d'Ali, débordait dans la plaine, la couvrant de fumée et de flammes. Un seul petit sentier restait vert au milieu de la dévastation générale. C'était le lit d'un ruisseau, profondément encaissé dans le roc, et que l'incendie n'avait pu tarir : le Kaïd s'y plaça avec trois hommes; des oiseaux, des animaux terrifiés s'abattaient auprès d'eux, paralysés par la frayeur. De temps en temps, un énorme sanglier, les soies roussies, l'œil sanglant, galopait le long du ravin, excitant les plaisanteries des soldats sur l'*Abou-Snau* (le père des défenses) qui pouvait bien cacher dans sa peau d'infidèle, le Djin des bois.

» Mais le Kaïd mit trêve à cette gaieté intempestive. « Chut! » murmura-t-il. « Il vient de ce côté. Par Allah, soyez fermes! »

» Un cavalier s'avançait au milieu des charbons

ardents. Il pressa le pas, en approchant de l'embuscade, une femme, les cheveux épars, les vêtements noirs de fumée et de feu, le tenait embrassé. Porté par un cheval noir comme la nuit, aux naseaux dilatés, à la bouche écumante, Ali bondissait comme un daim au milieu des rocs. Le Kaïd, poussant un cri pour rallier sa troupe, visa le voleur; il tira : au moment même, la balle d'Ali l'atteignait au cœur. Ses trois gardes tinrent bon, décidés à venger la mort de leur chef. Mais Ali, donnant son fusil à Rahmana, tira son sabre, et fondit sur eux comme la foudre. On eût dit que la noire cavale, connaissant le danger de son maître, redoublait d'ardeur et de vitesse. Un premier assaillant tomba mort, un second, un troisième. Ali échappait aux coups de ses ennemis, et tous les siens portaient. Cependant la troupe s'était rapprochée, lui envoyant une grêle de balles. Quelques-uns assurent, il est vrai, les avoir vues rebondir en arrière, et frapper ceux qui les avaient lancées.

» Toujours est-il qu'Ali continua sa course sans blessure. Quand il eut mis une bonne distance entre lui et les soldats, il rengaîna son sabre et rechargea son fusil. Un cavalier, plus hardi que les autres, s'acharnait encore à sa poursuite. Ali franchit un ravin escarpé, et, posté derrière un roc, il attendit; son adversaire n'était plus qu'à quelques centaines de pas, rugissant de joie et de triomphe, il se croyait sûr de sa proie. « Feu !... » s'écria Rahmana, » où nous sommes perdus! » — « Qu'il vienne » ! dit Ali. Il

l'avait reconnu pour un nègre Bockhari, qui avait fait vœu de le sacrifier à son camarade mort.

» — Va rejoindre l'assommeur ! » dit Ali, et sa balle cassa la tête du noir.

» — Alerte! », dit-il à sa femme, « Monte la noire cavale, moi, je prends le vigoureux cheval du Bockhari, et nous fuirons à toute bride ! on est sur nos traces. Fuyons! et que le point du jour nous retrouve dans le bois de Sahel. »

» Le lendemain, le fugitif et sa femme étaient de retour sous leur tente de poil de chameau dans les solitudes de Sahel; et la troupe battue rentrait avec ses morts à Tanger, pour y raconter l'incroyable histoire de sa défaite.

» Ali examina d'un œil perçant le sentier, les buissons, les approches de sa retraite, mais la fibre d'aloës dont il l'avait entourée n'était point brisée: et les provisions qu'il y avait laissées depuis sa dernière visite, étaient demeurées intactes. »

CHAPITRE XII.

Le bois de Sahel. — La hyène. — Alarby le silencieux. — Une reconnaissance. — Chevaux. — Le cheval du désert. — Le défi. — La course. — Une réparation. — Le faux toupet. — Le magicien Nazaréen.

Aucune partie de notre voyage ne nous avait offert d'aussi beaux aspects que celui de l'entrée du bois de Sahel, que nous venions d'atteindre. Les troncs pressés des liéges, des chênes, des yeuses, du cactus, de l'arbousier, du bouleau, du dattier, s'élevaient autour de nous avec une variété infinie de port et de feuillage. Au-dessous, croissaient les genêts, les lentisques, les tamaris d'Afrique, le palmier nain, le myrte; et plus bas, à un pied du sol, s'étalait une moisson de fleurs, de toutes nuances et de toutes formes. Garantis des ardeurs du soleil par l'ombrage des arbres, nous suivîmes plusieurs heures, à travers le taillis, l'étroit sentier dont nos bêtes de somme avaient quelque peine à se tirer, et que le Mallem nous avait fait prendre. De temps en temps il nous montrait des empreintes de pas d'animaux sauvages, dans lesquelles il assurait reconnaître le pied fourchu du sanglier, la large patte, armée de fortes griffes, de la hyène, et les ongles longs, durs

et pointus de la panthère. Il est certain que l'œil expérimenté d'un chasseur ne s'y trompe guère.

Je me suis souvent fort amusé en entendant les Arabes discourir des diverses bêtes de proie auxquelles ils font la chasse; ils prennent un ton et un accent particulier pour chacûne. S'agit-il du lion, ils en parlent avec toute la considération due à ce haut et puissant personnage. Ils traitent plus cavalièrement la panthère et le sanglier; mais leur mépris pour la poltronnerie et la stupidité de la hyène, n'a point de bornes. Son nom arabe, *dubbah*, ou *dbaa*, signifie hébété, stupide; on en a fait le verbe *m'dubbah*, être hébété ou *hyénisé* (1).

Le Hadji ne tarissait point sur leur sottise : « Figurez-vous, Chrétiens, » nous dit-il, « que dès que ce sot animal peut se cacher la tête dans un trou, il s'imagine que tout le reste de son corps est invisible; aussi les chasseurs arabes ne lui font-ils point de quartier. Je me rappelle, » continua-t-il, « avoir accompagné un de mes amis à une caverne où se tenait une de ces canailles. Nous n'avions pour toute arme que nos couteaux de chasse et une corde. A l'entrée de cet antre, située dans un hallier, mon compagnon se penche pour regarder l'intérieur; il voit distinctement la hyène accroupie au fond, la tête fourrée dans une cavité du roc. Se tournant de mon côté, il me dit, assez haut pour que la bête pût l'entendre : « Ne m'aviez-vous pas dit qu'il y

(1) Jackson.

avait ici une hyène! Eh bien? vous vous êtes trompé, il n'y en a point. Oh non! Elle passe pour sotte, mais elle est plus fine qu'on ne pense; elle se garderait bien d'être ici. » Entrant alors dans la caverne, l'œil toujours fixé sur le stupide animal qui ne bougeait, il continua : « Quelle folie de supposer que la hyène nous ait attendu! elle est bien loin maintenant. Il fait très-clair; je distingue chaque objet, il n'y a rien. » Et tout en parlant, il approchait peu à peu, sa dague d'une main, la corde de l'autre. « Si la hyène était ici, je ne m'y fierais pas; elle est brave, elle ne craint pas un homme, ni deux, ni trois, ni une douzaine. C'est une rusée, quoi qu'on en dise. »

» Passant lestement la corde autour des jambes de derrière de l'animal, il y fit un nœud coulant, et me cria : «Tirez! tirez à vous!... la voilà! Elle est ici, la sotte, la poltronne, la dupe!... » Je fis comme il me disait, et une fois hors de son antre, nous la dépêchâmes à coups de couteau (1). »

(1) « Il n'y faut pas même des hommes, des enfants y suffisent. Dans l'Atlas, j'ai vu deux jeunes garçons mener en laisse une hyène qu'ils avaient attrapée. Cet animal ne peut endurer la captivité; sa férocité s'en augmente. De jour, la hyène ne quitte point sa tannière; assise au fond, elle y demeure immobile, l'œil fixe et terne. Mais quand vient la nuit, elle rôde en quête de nourriture, attaque et dévore tout ce qu'elle trouve, mouton, chèvre, volaille, et jusqu'aux mules. Les Arabes prétendent qu'elle aime beaucoup l'herbe enivrante appelée *hashisha* ou chanvre d'Afrique. Durant la peste de 1799 et de 1800, les hyènes déterraient les cadavres et s'en nourrissaient. » JACKSON.

Le Hadji ajouta : « Alors même que la hyène est à l'abri des attaques, dans un creux de rocher, la tête tournée vers les chasseurs, s'ils s'avisent de lui tendre un os, elle le saisit stupidement, et plutôt que de le lâcher, se laisse traîner à la suite, et se livre ainsi à ses ennemis, qui l'assomment à coups de bâton ou de pierre. »

Pendant ces explications, nous nous étions de plus en plus enfoncés dans le fourré ; le genêt épineux déchirait nos habits ; les ronces s'enlaçaient autour de nos genoux, les longs bras du cactus nous barraient le passage, et je ne pouvais m'empêcher de grommeler contre le Mallem, qui nous avait fait quitter le chemin battu. Il ne trouva d'autre expédient pour me calmer que de doubler le pas, m'assurant que nous n'étions pas loin d'un grand village où passait la route. Au bout d'une demi-heure d'efforts et de lutte parmi les ronces, nous arrivâmes enfin à cette terre promise. C'était un assemblage de huttes, au fond d'une fertile vallée, arrosée de plusieurs cours d'eau.

« C'est ici, » me dit le Hadji, « qu'habite le vieil *Alarby Souktsie* (Alarby le silencieux), le même qui vous a vendu votre cheval favori, ô fils de l'Anglais. Ne vous en souvient-il plus ? »

« Jamais je n'oublierai le vieil Alarby, » répliquai-je, « et sans la crainte de m'arrêter trop longtemps, je renouvellerais volontiers connaissance avec ce roi des maquignons arabes. Que de fois ne m'a-

t-il pas demandé de lui rendre son précieux enfant, ainsi qu'il nomme mon barbe! »

Cependant nous avions mis pied à terre et attaché nos chevaux au piquet, pour nous reposer de nos fatigues et nous rafraîchir près d'une source, lorsque plusieurs Arabes venant à passer, l'un d'eux se détacha du groupe, et allant droit à mon cheval, se jeta littéralement à son cou, lui baisant le front et les yeux avec la plus vive tendresse. Le sagace animal hennit et dressa les oreilles : il avait évidemment reconnu son ancien maître.

« Dieu soit loué! » s'écria Alarby (car c'était lui), « il ne m'a pas oublié, le chéri, le bijou! Oh! je le distinguerais au milieu d'une centaine, ou plutôt d'un millier d'autres. Je l'ai reconnu sur-le-champ, à sa robe de soie, à ses gracieuses formes, à sa belle petite tête! »

Les yeux du vieil Arabe pétillaient de joie, et il répétait en riant aux éclats : « Oh! je l'ai reconnu! je l'ai reconnu! »

Alarby était un curieux échantillon des éleveurs maures; il avait pour ses chevaux un attachement fanatique, et quand il entamait leur éloge, il devenait si prolixe, que je n'ai jamais pu m'expliquer son surnom de *silencieux* que comme une épigramme.

Du reste, pour tout Arabe, le cheval est un animal sacré. Au lever du soleil, il le visite, lui pose la main droite sur la tête en prononçant *bismillah!* (au nom de Dieu!) Il baise ensuite sa main, qu'il suppose bénie par le contact de l'animal favori du

Prophète. Après avoir nettoyé et couvert de sable sec l'endroit où se tient le cheval, il place une brassée de paille foulée par les bœufs à une petite distance devant lui, afin que, lié au piquet et retenu par des cordes passées autour du fanon, il ne puisse y atteindre qu'en tendant fortement la tête. On cherche ainsi à fortifier les muscles du poitrail et à développer le col, dont la longueur fait partie essentielle de la beauté d'un cheval arabe. On le soumet le matin à des ablutions réitérées sur le train de devant et les reins, mais on ne le mène à l'eau qu'une fois par jour. A midi, il a une seconde ration de paille, et reste ensuite à jeûn jusqu'au coucher du soleil, heure à laquelle on lui alloue un sac d'orge, qu'il mange à même, comme nos chevaux de fiacre leur avoine. Les Maures n'approuvent pas l'usage des mangeoires, qui rendent, disent-ils, les chevaux mous et indolents. Ils attribuent diverses propriétés aux différentes couleurs du poil, et assurent qu'un cheval noir ou brun est dans toute sa vigueur à la tombée de la nuit; un bai, au soleil levant, etc.

La race par excellence est le *Sh'rubah Er'rih* (1), ou cheval du désert; rien n'égale sa douceur, sa légèreté, la rapidité de sa course : on l'emploie principalement à chasser l'autruche, avec laquelle il rivalise de vitesse. Malheureusement il s'acclimate

(1) Ce mot signifie littéralement *suçeur du vent*, nom qui lui vient de ce qu'une fois lancé, il laisse pendre sa langue de côté, hors de la bouche, comme pour sucer l'air. JACKSON.

peu hors du Sahara, sa seule nourriture étant le lait de chamelle. Il refuse l'orge, le foin, la paille. En Afrique, on ne donne jamais d'avoine aux chevaux.

Al Kaïd Omar Ben Daudy, Arabe de Rahamenah, avait dans ses écuries, lorsqu'il était gouverneur de Mogador, deux de ces étalons; trouvant incommode de les nourrir de lait de chamelle, il résolut de les soumettre au même régime que les chevaux de Barbarie. Ils refusèrent d'abord tout ce qu'on leur présenta; puis, vaincus par la faim, ils mangèrent de l'orge, du froment, et ne tardèrent pas à engraisser et à embellir. Les coursiers du Sahara ne sont nullement beaux; leur corps est petit, efflanqué, se rapprochant de la forme du lévrier. Ils ont le poitrail large et fort, les jambes grêles. Ceux du gouverneur de Mogador perdirent leur agilité, et moururent peu après. Il semble que cette race, si merveilleusement adaptée à d'immenses plaines de sable, et si utile à ceux qui les habitent, ne puisse vivre hors du Désert.

Mais, coupant court à cette longue digression, je reviens au vieil Alarby, que mon ami, charmé de ses démonstrations enthousiastes, ne se lassait pas d'interroger. Il l'amena sans peine à lui conter une longue histoire, toute pleine de rodomontades sur moi et mon cheval, ou plutôt sur mon cheval et moi. Quelque violence qu'il me faille faire à ma modestie, je la rapporterai sans y rien changer, parce qu'elle me paraît caractéristique des sensations de

l'Arabe en général, et d'Alarby le silencieux, en particulier.

« Écoutez, ô chrétien » dit le vieux Maure baissant la voix, comme s'il eût craint qu'on fût aux écoutes, puis la haussant à mesure qu'il augmentait de véhémence et d'énergie; « écoutez les prouesses de mon cheval, et apprenez comment, grâce à lui, le fils de l'Anglais a tenu tête aux tribus arabes.

» Lorsque le fakih Abd-Eslam-Eslowy vint pour la première fois à Tanger, son esclave favorite accoucha d'un fils; et les tribus d'Ibdowa et de Tleg-el-Kholot, au nombre de quelques mille cavaliers, descendirent vers la « ville protégée du Seigneur » pour féliciter Sidi (1), notre maître, et lui présenter leurs offrandes. Le soir de leur arrivée, les deux tribus, assemblées au bord de la mer, se donnèrent le divertissement du *Lab el barode* (2). Oh! quels chevaux! quelles gazelles! Loué soit Dieu de sa munificence envers les hommes, qui ne fut jamais plus manifeste que dans le don de ces incomparables animaux!

(1) Le titre de Sidi correspond à signor, ou monsieur, et revient de droit à tout homme portant le nom de Mahomet, nom qui se donne en général au premier enfant mâle né dans le mariage. L'empereur lui-même observe cet usage envers le dernier de ses sujets. Devant tout tout autre nom, l'on ajoute ou l'on retranche cette épithète à volonté, selon le rang de la personne; mais pour les Juifs, elle est obligatoire vis-à-vis d'un musulman, sous peine d'être battu.

(2) Sorte de petite guerre où les Arabes déploient à l'envie leur science en équitation. Leur principal tour de force consiste à arrêter court leurs chevaux lancés à toute bride, et à tirer force coups de fusil chargés à poudre.

Que ne firent-ils pas! Les collines étaient couvertes des habitants de Tanger et de tous ceux des environs : à travers chaque crevasse des vieux murs, les belles femmes des fidèles, écartant leur haïk, regardaient et encourageaient les cavaliers de leurs cris perçants et joyeux.

» Les hommes d'Ibdowa chassaient par bandes de cinquante à soixante : on vit Salem le basané se tenir sur la tête pendant toute la course ; puis vinrent les cavaliers de Tleg, debout sur leur selle, changeant de chevaux et tirant leurs coups de fusil au grand galop. C'était un spectacle à réjouir les élus du Prophète, les bienheureux du paradis!

» Eh bien, chrétien, sachez que, pendant les jeux, je vis un Franc se joindre aux spectateurs. Il montait un cheval gris de fer, qui, le col courbé, la tête haute, la queue relevée, semblait effleurer le sol. Je le regardai, et me dis au fond du cœur : « C'est là mon fils! Quel autre que moi eût pu dresser ce bel animal! » Le moment d'après je n'eus plus de doute. J'avais reconnu l'acheteur : le fils de l'Anglais avait tourné la tête de mon côté.

» En revenant de charger, les Arabes passaient devant le Nazaréen, auquel ils n'épargnaient point les railleries. Ils se moquaient de sa selle, de sa bride, lui criant de venir prendre place dans leurs rangs, s'il osait. Il refusa, disant qu'il n'avait point de fusil, et préférait rester parmi les regardants.

» Je me rapprochai de l'endroit où il se tenait, et 'entendis un Arabe de Tleg, qui avait arrêté brus-

quement son magnifique cheval noir, pour examiner de plus près la monture et l'accoutrement du jeune chrétien, dire à voix haute : « N'est-ce pas là l'orgueilleux Nazaréen qui, passant devant nos tentes le printemps dernier, se vanta de posséder un cheval qni n'avait jamais été vaincu à la course? aujourd'hui en véritable infidèle, il n'a pas le courage d'avouer le mensonge, ou de mettre sa chétive rosse à l'épreuve! »

» Sur quoi celui qui est près de vous répliqua : un Anglais ne renie jamais ce qu'il a dit. Mon cheval tiendra tête au vôtre, mais en temps plus opportun. Si je lui faisais montrer maintenant ses talons à votre tribu, je sais que je serais insulté. Nommez un autre jour, ou fixez une heure plus avancée, lorsque la multitude aura quitté le rivage, et vous verrez si le Nazaréen, avec sa selle et sa bride franque, ne s'en tire pas aussi bien que vous. »

» — Votre main, dit le Tleg; j'accepte le défi. »

» Vers la fin de la soirée, comme la cavalerie et la multitude se retiraient, le maître du cheval noir fit un signe au chrétien, qui, en un clin d'œil, fut à ses côtés. Quelques-uns de ceux qui étaient demeurés, s'aperçurent de cette manœuvre, et bientôt le bruit se répandit qu'un Franc allait lutter de vitesse avec un Arabe Tleg.

» Tout le corps de cavalerie et des milliers de spectateurs revinrent en masse sur leurs pas. Cependant le fils de l'Anglais s'était rendu au point de départ. Je vis le Chéik de la tribu expédier cinq de ses meil-

leurs cavaliers pour se mesurer avec lui ; je distinguais de loin mon cheval, mon petit élève favori, placé au milieu. Je tremblais d'anxiété ! moi, musulman, je souhaitais la victoire au chrétien ! mais aussi l'enfant de mes soins, l'objet de ma prédilection, faisait cause commune avec lui !

» La distance était d'environ six cents pas. Les chevaux partirent : ils furent quelque temps sur la même ligne, ne faisant qu'un corps et qu'une tête. La foule cria, puis il y eut un silence de mort. Mon favori avait l'avance, et le noir avec lui. Une nouvelle clameur s'éleva, le cheval noir dépassait tous les autres ! je me mordis les lèvres ; je me cachai le visage, maudissant en moi-même le Nazaréen de ne pas savoir tirer parti d'un tel coursier. Les cris cessèrent ; je m'aventurai à regarder de nouveau : le gris de fer était le premier ! je poussai à mon tour une acclamation de joie qui fit froncer les sourcils de tous ceux qui m'entouraient ; je brûlais de crier tout haut : Ce cheval est mon élève, mon favori ! mais je n'osais, car il y allait de ma vie.

» Mon enfant arriva le premier au but, et un murmure de colère gronda dans la foule. Mais le Chéik, croyant la victoire incertaine, vint droit au chrétien, et lui dit avec ironie : — Qui donc a remporté le prix de la course, ô infidèle ? »

» — Ne voyez-vous pas, ô Chéik des beaux chevaux, » répondit votre ami sur le même ton, « que j'ai été laissé en arrière ! ne voyez-vous pas que mon front est couvert de sable ! »

» Mais l'Arabe Tleg arriva, écumant de colère, bouillant de rage d'avoir perdu le pari, tandis que le sang découlait des flancs de son cheval, labourés par les étriers : « Ce Nazaréen, dit-il, ne l'emporte sur nous que par son arrogance! Puisse Dieu brûler le grand-père de l'homme qui lui a vendu un coursier arabe! »

Se tournant vers lui, le chrétien reprit : « N'avais-je pas averti vous et vos frères qui me raillaient que je vous jetterais de la poussière au visage? Dieu a voulu que mon cheval dépassât le vôtre. Pourquoi cette rancune? je ne suis point arrogant ; au contraire, mes compatriotes pourraient me reprocher à bon droit de m'être dégradé en me mêlant à vos jeux. »

» — Silence! » fit le Chéik. « Ne sais-tu pas que se mesurer avec le dernier des musulmans est un honneur pour un chrétien? T'imaginerais-tu, par hasard, ô infidèle, être de pair avec aucun de ces hommes?

» — Si je ne croyais pas en Dieu, répartit le Nazaréen, je pourrais reconnaître votre supériorité; mais, comme chrétien et comme Anglais, je ne le cède à personne.

» —Quoi! » s'écria le Chéik, un nuage noir passant sur sa face comme il approchait son cheval de celui du Nazaréen, « oses-tu bien, ô rebelle, me tenir un pareil langage? Tu te crois peut-être *mon* égal? »

» — Sans nul doute, » répliqua le chrétien; « et comme Anglais je suis votre supérieur. »

» Mettant la main sur la poignée de son sabre, le Chéik le défia de répéter ses paroles.

» — Je me ris de vos menaces, répondit le jeune homme, et je répéterai mot pour mot ce que j'ai dit. »

» En une seconde le sabre du Chéik fut hors du fourreau et brilla au-dessus de la tête de l'Anglais. Plusieurs hommes de la tribu de Tleg déchargèrent sur lui leurs fusils, qui heureusement n'étaient chargés qu'à poudre. Mais, sans les ruades que détachait son cheval à tous ceux qui approchaient, et sans un gros de Rifiens accourus à son aide, le Nazaréen n'eût pas facilement échappé à la vengeance des Tleg. »

« La bénédiction du Prophète descende donc sur le cheval gris de fer, ce roi des coursiers, mon chéri! et bénis soient tous ses aïeux! » s'écria le vieil Alarby en manière de péroraison. Son histoire, sauf l'exagération habituelle au conteur, était le récit à peu près fidèle d'une échauffourée qui eût pu me coûter cher, si beaucoup de mes anciens compagnons de chasse ne se fussent trouvés là, et n'eussent vaillamment défendu le chrétien, malgré son titre d'infidèle.

L'affaire ne sera pas de sitôt oubliée par la tribu Tleg; car, lorsque je me plaignis de cette insulte au pacha, il prit la chose beaucoup plus sérieusement que je ne l'aurais cru, et me demanda quelle réparation j'exigeais. Je répliquai que la faute venant en partie de moi, puisque je m'étais mêlé à une soldatesque grossière et indisciplinée, je me contenterais

des excuses du Chéik faites en présence de toute sa tribu.

« A ce compte, ils en seraient quittes à trop bon marché, » reprit le pacha. Voulez-vous que je brûle leurs habitations? il faut faire un exemple, sinon vous autres chrétiens, ne serez plus en sûreté. »

Je conjurai le fakih de ne point se porter à de telles extrémités.

« Eh bien! » me dit-il, « à votre recommandation j'userai d'indulgence. »

Et s'adressant à son lieutenant, il ajouta : « Que le Chéik et une douzaine des gens de sa suite soient jetés en prison ; qu'on ne les relâche que sur le payement d'une amende de deux cents mitzakels. Faites entrer dans Larrache tous les troupeaux du Chéik, tant bêtes à cornes que moutons, et avertissez la tribu que tel est le châtiment de ceux qui osent enfreindre la loi. »

Je réclamai en vain contre cette rigueur. L'ordre fut mis à exécution. Je soupçonne le pacha d'avoir nourri depuis longtemps l'envie de pressurer la riche tribu des Tleg, et d'avoir mis l'occasion à profit.

Un chameau, mené en laisse à travers certains comtés d'Angleterre, n'y aurait pas excité plus de curiosité et d'étonnement que n'en éveilla ma présence et celle de don José, dans le village reculé de notre ami Alarby le silencieux. Des familles entières, muettes de surprise, accouraient sur le seuil des huttes pour nous voir passer, tandis que les enfants poussaient des cris d'effroi à l'aspect de si étranges

apparitions. Un jeune garçon, plus osé que le reste, s'approcha et demanda au Hadji quelle espèce d'êtres nous étions?

« Ce sont des *Djins*, » répondit-il gravement, « de malins esprits que j'ai attrappés, et que je mène à Larrache où je les embarquerai pour la terre des Nazaréens. » Sur quoi le petit sauvage courut en hurlant se cacher dans sa chaumière.

Le pauvre Davidson me disait que, dans toutes les parties du Levant peu fréquentées des voyageurs, l'idée de l'alliance des Francs avec les diables, les sorcières, les démons, et autres agents surnaturels, était générale et profondément enracinée. Il en avait profité en plus d'une rencontre, où, s'étant aventuré au milieu de tribus féroces, il avait couru risque de la vie. Davidson était chauve et portait à cette époque un faux toupet. Surpris un jour par un gros d'Arabes qui commençaient à piller ses bagages, et à le menacer, il les somma tout à coup de le laisser en paix, sous peine de le forcer à user de son pouvoir. Arrachant alors sa perruque et la jetant à terre: « Vous voyez, dit-il, ma chevelure! vos barbes la suivront! » Les Arabes terrifiés s'enfuirent, abandonnant leur butin.

Une autre fois, il était en train de faire des observations astronomiques : une foule de turbulents Arabes amassés autour de lui, le pressaient de telle sorte, qu'il lui devenait impossible de continuer ses opérations. « Vous voulez donc votre perte, insensés! » leur dit-il, « sachez ce que peut le

Nazaréen! » Alors faisant signe à un des vieillards d'approcher, il lui ordonna de regarder à travers le sextant; et remuant lentement l'index, il avertit le barbare qu'il allait lui faire voir le soleil, arrêté dans son cours, tout proche de la terre. L'Arabe, pâle d'effroi, se jeta à ses pieds, implorant sa miséricorde, et le suppliant de quitter au plus tôt le pays, et d'avoir pitié de leurs troupeaux, de leurs récoltes, qu'il croyait fermement voir se dessécher au gré du Nazaréen.

CHAPITRE XIII.

Suite de l'histoire d'Ali. — Le mariage. — L'offrande. — Une perfidie. — Mutilation. — L'arrivée. — La hutte déserte. — Le Vœu. — Une interruption.

« Nous allons bientôt nous quitter, mon vénérable ami, » dis-je à notre compagnon de route, le vieux maure, que la prolixité d'Alarby le silencieux avait jeté dans l'ombre et condamné au silence, « continuez, je vous prie, votre récit, et apprenez-nous ce que devient votre héros, Ali aux six doigts. »

« O Chrétien, » reprit-il, « il me reste peu de chose à dire. C'est précisément ici, dans le bois de Sahel, que nous avons laissé Ali. C'est ici qu'il se réfugia après sa fuite : c'est sur cette même route que plus d'un voyageur attardé tressaillait au cri bien connu : « Arrête ou je tire ! »

» Comme je vous le disais, Ali ne molestait jamais le pauvre. Les riches caravanes, les trafiquants à la bourse bien garnie, étaient ses seuls débiteurs ; mais dans ses vols il s'abstenait de verser le sang, à moins qu'on ne l'y forçât par trop de résistance ou d'indocilité. Il vivait même en si bon accord avec les habitants voisins des lieux où se commettaient ses brigandages, qu'il en recevait, disait-on, une abondance

de *mona*, chaque village y contribuant pour sa part. En retour, s'il se célébrait un mariage, Ali manquait rarement d'apporter son offrande à la fiancée, et d'assister aux réjouissances.

» Or, le cheïk Bitioui avait fait annoncer par le crieur public, que son fils aîné Djilaly allait prendre pour femme Fatma, fille du Kaïd Etsiftsy.

» C'était une joyeuse nouvelle pour Ali aux six doigts, grand amateur de festins et par-dessus tout de *somets* (1). Ayant mis de côté les provisions nécessaires pour sa femme, il lui promit d'être de retour au bout de trois soirs; car Rahmana allait devenir mère, et attendait à chaque instant sa délivrance.

» Ali choisit parmi les dépouilles d'un riche israélite tombé récemment entre ses griffes, une magnifique pièce de brocard et une paire de bracelets d'or massif à enserrer les chevilles. Il enveloppa le tout dans un fin mouchoir de soie, fabriqué à Fez, et s'achemina à l'heure de la prière du soir vers le toit de chaume du Chéik.

» Il le trouva assis sous le porche d'entrée. A l'approche d'Ali, le chef lui souhaita la bienvenue et reçut gracieusement ses dons.

» Ali aimait passionnément le *somets*, et ne pouvait se résoudre à laisser passer devant lui le bol de bois sans y puiser largement. Il y puisa tant et tant ce

(1) Boisson enivrante, faite de jus de raisin bouilli, qu'on distribue aux convives dans les grandes occasions, et que les montagnards aiment beaucoup.

soir-là, qu'étourdi par les fumées enivrantes, il demeura couché à terre, tout à fait insensible à ce qui se passait autour de lui.

» — Quelle somme a-t-on donc offerte de cet ivrogne? » dit le vieux Kador, qui avait un œil de moins et qui, assis près d'Ali, lui avait fréquemment passé le bol. « On assure, poursuivit-il, que notre seigneur et maître, le sultan, donnerait la dot de la fille d'un pacha pour la tête ronde de ce brigand. Persisterons-nous dans notre désobéissance aux ordres de l'empereur? Admettrons-nous dans nos fêtes un homme dont la main est souillée du sang de nos proches? N'a-t-il pas tué le frère de l'oncle de ma femme, le Kaïd Mohktar, qui ne faisait qu'obéir au mandat de *Siyedouna* (1)? Recevrons-nous des présents achetés au prix du meurtre? Pouvons-nous, à la face de Dieu et des hommes, rester plus longtemps complices des brigandages d'Ali? Que les autres fassent ce qu'ils voudront; pour moi, dit-il en dégaînant son poignard, je ne veux pas être traître au sultan! » Échauffés par la liqueur, excités par l'appel de Kador, le borgne, plusieurs des hôtes, applaudissant à sa décision, se rangèrent de son parti. « Mais, dirent-ils, gardons-nous de lui ôter la vie, de crainte de porter malheur aux fiancés. Assurons-nous plutôt de sa personne, et envoyons-le enchaîné au prince des vrais croyants. »

» Connaissant bien la force extraordinaire d'Ali et son adresse à s'échapper des mains de la justice, ils

(1) Épithète pour désigner le sultan, qui signifie notre Seigneur.

convinrent que deux des leurs, leurs fusils chargés à la main, se tiendraient prêts à tirer sur lui au moindre signe de résistance.

» Il se passa quelques moments avant qu'Ali découvrît la trahison, tant les vapeurs du *somets* lui avaient offusqué et troublé le cerveau. Revenu à lui, il comprit sur-le-champ que toute résistance serait vaine, et se laissa garrotter.

» Après avoir pris cette précaution, les villageois tinrent conseil et décidèrent que la garde du prisonnier serait confiée pendant la nuit à trois hommes armés. Mais le vieux Kador intervint, disant « O insensés! vous ne savez pas à qui vous avez affaire. Ce n'est point ici un vulgaire voleur du Shloh! ni un *détourneur* de bestiaux de Beneinsonar. Non, non, c'est l'homme aux six doigts, le redoutable Ali, celui-là même dont la capture sera payée trois cents mitzakels d'or. Si vous voulez m'en croire, je vous dirai le moyen de nous assurer de lui. »

» — Parlez, parlez, ô Kador, » crièrent-ils.

» Le borgne reprit : « Arrachons-lui la peau de la plante des pieds; alors, quand bien même il briserait les cordes, il lui serait impossible d'aller loin. »

» Cette cruelle proposition fut accueillie et exécutée. La souffrance arracha des gémissements à Ali, et il demanda grâce à ceux qui le torturaient. Plusieurs avaient reçu de lui des services et des dons, mais ils s'étaient trop avancés pour reculer, et sa prière les trouva sourds.

» Le supplice terminé, on plaça trois gardes près

du prisonnier saignant, qui se tordait d'angoisse : l'excès de la douleur avait dissipé toute trace d'ivresse.

» La nuit s'écoulait, et les sentinelles, fatiguées de leur veille, alourdies par la viande et les boissons, et s'en fiant aux mutilations d'Ali, cédèrent enfin au sommeil. Jusqu'au vieux Kador, qui était un des trois et le plus vigilant, pensa qu'il pouvait se hasarder à prendre une heure de repos.

» En entendant ronfler ses gardes, l'espoir se réveilla au cœur d'Ali. Mais comment rompre ses liens? Un ou deux efforts désespérés l'avertirent que sa force gigantesque ne suffirait pas à briser l'épaisse corde de fibres de palmier qui l'attachait.

» Il se rappela avoir vu au centre de la hutte une large dalle de pierre, aux arêtes taillées et coupantes, sur laquelle était posé le bol de liqueur. Se traînant de ce côté, il frotta patiemment la corde contre le fil aiguisé de la pierre, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à la scier. Alors ses mains furent libres.

» Avec une petite dague qu'il tira doucement de la ceinture d'un des dormeurs, il coupa les liens de ses chevilles; puis, déchirant deux morceaux de son turban, il les trempa dans l'huile de la lampe encore allumée, et enveloppa ses pieds sanglants. « Maintenant » se dit-il, « m'échapper ou mourir! mais auparavant je me vengerai! » Rampant à quatre pattes vers Kador le borgne, cause de toutes ses souffrances, il mit son poing de fer sur la bouche du vieil-

lard, et de l'autre main plongea sa dague dans le cœur du traître.

» — Assez de sang! » murmura-t-il comme il essuyait la lame. Logeant ensuite quelques petits pains dans le capuchon de son gelab, car il pensait qu'infirme comme il l'était, il lui faudrait plus d'un jour pour atteindre sa demeure, il se traîna sans bruit hors de la hutte. Tout était calme au dehors : hommes et chiens, bêtes et gens, avaient eu leur part des largesses du Chéik, et dormaient sur leur digestion. Se glissant comme un serpent à travers le village, il descendit jusqu'à la rivière, qui, à un demi-mille plus loin, coulait rapidement vers la mer.

» — Par Allah! » s'écria Ali, « que j'atteigne seulement l'eau, et je pourrai revoir ma femme! Hélas! hélas! que deviendra Rahmana? Aujourd'hui je devais être de retour dans la forêt du Sahel. »

» Les teintes rouges du crépuscule se montraient à peine au levant, que déjà les aboiements des chiens et les cris des hommes retentissaient dans le village. Ali les entendit, et son cœur défaillit au dedans de lui. La rivière n'était plus éloignée que d'une cinquantaine de *draa* (1); il l'atteignit et y étancha sa soif, s'y plongea, et couché sur le dos, se laissa emporter par le courant rapide.

» Les voix de ses persécuteurs se rapprochaient, les

(1) Coudée, seule mesure linéaire connue dans le Maroc. Elle se divise en huit parties nommées *tomins*. En terme moyen, le *draa* ou coudée du Maroc équivaut à 0,55126 d'un mètre. ALI BEY.

aboiements des chiens se faisaient entendre de plus en plus près, des torches brillaient dans toutes les directions. Quelques-uns des paysans étaient à cheval, d'autres à pied, tous armés de ce qui leur était tombé sous la main à la nouvelle de l'évasion du prisonnier.

» — Il ne peut être loin, » dit celui qui marchait en tête, « voilà les traces de ses genoux! Il est heureux qu'il ne puisse se servir de ses pieds, sinon le diable ne l'attraperait pas. »

» — Voici du sang! » s'écria le fils du vieux Kador le borgne. Furieux du meurtre de son père, il avait juré d'égorger Ali de sa propre main, quoiqu'il fût du nombre des gardes endormis que le voleur avait épargnés dans sa miséricorde.

» — De ce côté! » dit un autre. « Il a dû gravir ce tertre, voyez plutôt ici l'empreinte de ses maudits six doigts! »

» — Il n'y a d'autre Dieu que Dieu! » reprit un troisième: « Je jurerais qu'il est caché sous les lauriers-roses. Cherche Zeitoun, cherche! » dit-il à son chien, qui aboyait en flairant la piste ensanglantée.

» Ils descendirent le tertre, et suivirent les traces du fugitif jusqu'au bord de l'eau.

» — Il a passé la rivière! » s'écria une voix, et hommes et chevaux, âpres à la poursuite, gagnèrent la rive opposée. Là, les indications cessèrent. Ils battirent tout le pays alentour, mais sans succès. Les chiens mêmes étaient en défaut. « Il a subi le châtiment dû à ses crimes; » s'écria un des anciens

obligés d'Ali, « il se sera noyé en essayant de passer la rivière. Que Dieu ait pitié de son âme! » et toute la bande retourna au village.

» Cependant Ali, emporté beaucoup plus bas par le courant, entendit s'éloigner le bruit et faiblir les voix; il gagna la rive, et y resta quelques heures gisant parmi les roseaux, affaibli par la perte du sang et exténué de fatigue.

» Là, il pansa ses blessures avec l'herbe appelée *Tserbil* (1), qui croît dans les terres marécageuses, et qu'heureusement il avait trouvée au bord de l'eau. Ce suc rafraîchissant soulagea et raffermit ses plaies vives. Quand vint le soir il reprit sa pénible marche, rampant sur ses genoux et sur ses mains, qui, au bout de quelques milles, étaient presque aussi malades et aussi écorchées que ses pieds. Force lui fut de s'arrêter encore une fois, et de chercher un refuge pour s'y cacher jusqu'à ce qu'il eût retrouvé assez de force.

» Il se traîna de la sorte durant cinq longues journées. Sans les bribes de pain qu'il avait ramassées dans la maison du Chéik, il serait infailliblement mort de faim. Le matin du sixième jour il arriva en vue de sa hutte. Il fit un effort, se releva à moitié, et tomba à quelques pas. Le silence était effrayant. Un frisson glacé le saisit, lorsque d'une voix tremblante il appela sa femme. Personne ne répondit. Où était celle qui l'avait toujours accueilli au retour

(1) Espèce de sauge.

avec des larmes de joie? il appela encore plus haut : « Rahmana! Rahmana! » L'écho du bois répéta seul le son. Pouvant à peine respirer il entra dans la hutte. Sa femme y était; mais morte, immobile, froide, et sur son sein glacé, son enfant expirait faute de nourriture.

» — Ta malédiction, ô Dieu, s'est appesantie sur moi, » s'écria Ali, « et je l'ai méritée! mais pourquoi le fatal destin ne m'a-t-il pas permis de revoir ma femme encore vivante et de lui demander pardon? et mon pauvre enfant aussi! Allah! Allah! »

» Ali passa une longue, longue nuit d'angoisse, se reprochant amèrement l'intempérance qui avait causé sa perte, et pleurant sur les cadavres de sa femme bien-aimée et de son fils.

» Le lendemain il enleva l'écorce du tronc d'un jeune liége, en fit un cercueil pour la mère et l'enfant, qu'il jura d'enterrer près de la tombe de son saint patron dans le bois de Sahel, aussitôt que ses pieds blessés lui permettraient d'entreprendre ce laborieux devoir. »

Malgré l'intérêt que nous prenions tous au sort du malheureux Ali, je ne pus m'empêcher d'interrompre ici le conteur pour lui démander quelle était l'occupation de gens, à demi-nus, de l'aspect le plus misérable, qui traversaient le bois, chargés de gros fardeaux. « Ils ramassent, me dit-il, les écorces du

(1) Les mahométans ont pour coutume d'enterrer leurs morts près du tombeau d'un des nombreux santons qu'ils vénèrent.

liége qui sont devenues depuis peu un objet de commerce dans le port de Larrache (1). »

Quand nous fûmes à proximité de ces espèces de sauvages, ils me saluèrent de la vieille malédiction rimée : « *Ensara fi senara; Lehoud fi Sefoud.* » Le Chrétien au croc! le Juif à la broche! » Sur quoi notre vaillant Mallem, prompt à prendre la mouche, mit sa rossinante au galop, et eût volontiers fustigé les pauvres diables avec la longue courroie de sa bride (qui, par parenthèse, est le fouet marocain), si je n'eusse arrêté sa généreuse rage, qui s'exhala en une série d'invectives. « O chiens nus et galeux! ô reptiles, sortis du limon de la terre! cachez votre honte et mettez un frein à vos langues perverses! Regardez ces Nazaréens, créatures aimées de Dieu, et dites qui d'eux ou de vous figureraient mieux au croc! »

Cette éloquente philippique ayant fermé la bouche aux trafiquants de liége, notre Maure continua son récit.

(1) Les Maures laissent périr sur pied les plus beaux chênes-liéges sans en utiliser l'écorce; dans certains districts cependant, ils en emploient une petite partie à faire des ruches. Ils creusent le liége en forme de tuyau cylindrique; fermé aux deux bouts, n'y laissant qu'une petite ouverture pour donner passage à l'essaim. Ces tuyaux sont étendus à plat par terre et environnés de broussailles : on en retire une quantité incroyable de miel et de cire.

L'Abbé Poiret, *Voyage en Barbarie.*

CHAPITRE XIV.

Ali, mendiant. — Violation du sanctuaire. — Adieu à sa cavale. — Emprisonnement. — Sentence. — Torture. — Mort d'Ali. — Exécutions à Tanger.

« Au bout de trois semaines les plaies d'Ali s'étant cicatrisées, il souleva la bière, la chargea sur ses épaules, se munit d'un agarzine (1), et s'achemina vers le sanctuaire situé à six grands milles de sa solitaire retraite ; il y enterra les restes de celle qu'il avait tant aimée, et fit vœu sur la fosse de renoncer à sa vie errante, et de visiter tous les jours jusqu'au dernier, la tombe de sa chère Rahmana. Sans amis pour lui apporter la mona, car tous le croyaient mort, et lié par serment à ne plus recourir à la violence, Ali fut réduit à se nourrir de glands, ou des racines que lui fournissait la forêt. Quelquefois, se traînant au bord de la route, la tête enveloppée de son haïk, il demandait aux passants un peu de pain pour l'amour d'Allah.

» Cependant le bruit se répandit qu'un mendiant, de la taille et de l'aspect du célèbre voleur, avait été vu assis près du sanctuaire du bois de Sahel. Le sul-

(1) Houe mauresque.

tan donna ordre au Kaïd de Larrache de rechercher l'origine de ce bruit, et si Ali aux six doigts était encore vivant, et fréquentait le sanctuaire, de l'y faire saisir, fallût-il pour cela violer le saint asile.

» C'était un vendredi ; Ali avait cueilli une branche de myrte, et assis sur le tombeau de sa femme, il lui parlait à la manière des Maures, comme si elle eût été vivante. Absorbé dans ses pensées, il n'aperçut les soldats qui sortaient par vingtaine du bois, que lorsqu'ils furent presque sur lui ; Ali était sans armes ; il n'en prenait jamais pour venir à ce lieu sacré. Il avait laissé sa jument à quelque distance dans les taillis, et ses pieds étaient encore trop endoloris pour le soutenir dans sa fuite ; d'ailleurs, il était las de la vie, et ne s'inquiétait plus de ce qui lui adviendrait : il marcha donc lentement vers le saint sépulcre et y entra.

» La troupe cerna le sanctuaire. C'est un petit édifice de forme conique : à l'intérieur, un treillage de bois sculpté recouvre l'endroit où reposent les ossements du saint.

» Il y avait ordre de prendre Ali vivant. Les soldats convinrent d'entourer le tombeau, mais de ne point user de violence, à moins qu'Ali n'essayât de s'évader. Ils discutèrent longuement ensuite qui d'entre eux se hasarderait à l'arrêter ; enfin trois des plus braves offrirent de tenter l'aventure.

» Ali, accroupi dans un coin, était roulé sur lui-même, sa tête sur ses genoux, ses mains dans les larges plis de son gelab.

» Craintifs et tremblants, les trois hommes s'avancèrent d'un pas furtif. Ali leva la tête, et fixant son œil d'aigle sur le premier, il saisit une des grosses pierres éparses autour de la tombe, et la lui lança à la poitrine. L'homme tomba; les deux autres s'enfuirent; mais en atteignant le seuil, l'un d'eux fut frappé par une seconde pierre partie de la toute-puissante main d'Ali.

» — Maintenant, » s'écria l'homme aux six doigts, comme il approchait, « je vous déclare que personne ne mettra la main sur moi dans le sanctuaire près duquel ma femme repose. Mais je suis las de vivre depuis que tout ce que j'aimais est couché là-bas dans cette fosse. Ne craignez donc pas, » dit-il au chef de la troupe, qui le couchait en joue; « je suis votre prisonnier, conduisez-moi où il vous plaira. »

» Il se laissa attacher sans faire de résistance, et suivit les soldats hors de la terre bénie des sépultures.

» — *Aj, Aj, Mesòda!* (ici, ici, Mesoda!) » s'écria le voleur à l'entrée du bois. Le moment d'après, une belle cavale noire, toute sellée et bridée, vint en hennissant. Les soldats essayèrent de la prendre; mais elle se cabra et rua avec tant de vigueur, que pas un n'osa la toucher. « Vous feriez mieux de me la laisser gouverner, » dit Ali aux six doigts. Les soldats se désistèrent alors de la poursuite, et, obéissante à la voix de son maître, la cavale approcha. Ali fit glisser la bride de dessus le cou du bel animal, et lui prenant la tête entre les mains, lui baisa le front et les

yeux, puis il lui donna un petit coup en criant : « *Awa! Awa!* » et, comme si elle eût compris son désir, la cavale s'éloigna au galop et disparut dans le bois.

» —Va! s'écria-t-il, ô prunelle de mon œil! aucun homme ne t'approchera que morte! Il en eût été de même de ton maître, s'il n'eût perdu sa compagne! »

» Ali fut emmené prisonnier à Larrache, où la population accourait de toute part pour voir le redoutable brigand, l'accablant à son passage de malédictions, tandis qu'un petit nombre des regardants reconnaissaient en lui leur ancien bienfaiteur, et le bénissaient tout bas. On lui riva des fers aux pieds et aux mains. Un collier massif fut passé autour de son cou, avec une chaîne assez pesante pour dompter un lion. En cet état, on le mena devant le gouverneur, qui le fit jeter dans un cachot.

» Aussitôt que le sultan apprit l'arrestation d'Ali, il écrivit une lettre royale, le déclarant proscrit, le condamnant à perdre la main droite et le pied droit, et à être ensuite relâché, pour végéter et servir d'exemple et de leçon à ses pareils.

» Le jour fixé pour l'exécution de la sentence, Ali fut conduit sur la place du marché, où se pressait la foule du peuple de la ville et de la campagne, avide du supplice de cet homme, terreur du monde occidental, dont le nom seul faisait trembler l'empire.

» Le bourreau tenait son coutelas, et proche de lui était un bol de poix chaude pour y tremper les mem-

bres mutilés et arrêter le sang. Un forgeron se disposait à limer les menottes du prisonnier, lorsque Ali s'écria : « Qu'est-il besoin d'un homme pour cette bagatelle? » et, imprimant une forte secousse à ses poignets, il brisa ses fers.

» Sa main droite fut saisie par l'exécuteur, qui, assisté de trois hommes, s'efforça de disloquer le poignet avant de le couper à la jointure. « Pourquoi tremblez-vous? » dit Ali au bourreau; « donnez-moi le coutelas, je ferai ce que vous n'osez faire. Ne craignez pas que je m'en serve contre vous. Ma sentence est portée. Si j'eusse encore voulu de la vie, je ne serais pas au milieu de vous. »

» Le coutelas lui fut remis, et tandis que les quatre hommes tiraient sa main droite, il la trancha avec la gauche d'un seul coup, et plongea le moignon saignant dans la poix bouillante sans pousser un gémissement. Le bourreau lui amputa ensuite le pied, et le malheureux fut abandonné à son triste sort.

» Deux jours après, Ali Boufrahi, le vaillant, l'homme aux six doigts, le redoutable, fut trouvé mort sur le tombeau de Rahmana; il expira, dit-on, fou de douleur; quelques personnes charitables l'enterrèrent auprès du corps de sa femme. »

« Allah! Dieu ait pitié de leurs âmes! » dit l'Arabe, en terminant son long récit.

Malgré les lois tyranniques du pays, et le despotisme du sultan, la peine capitale est rarement infligée dans l'empire de Maroc. Pendant les dix dernières années trois exécutions seulement eurent lieu

à Tanger; je me trouvai bien involontairement témoin de l'une d'elles.

Je m'étais levé au point du jour, et accompagné d'un ami, j'allais tirer quelques oiseaux hors de la ville, ignorant tout à fait ce qui se préparait. Arrivés à la principale porte nous la trouvâmes fermée, à notre grande surprise, le concierge, le vieux Ben Khajir, étant d'ordinaire très-matinal. Nous nous dirigeâmes alors vers la porte du château, *Bab Marshem*, qui était également close : Ben Khajir y tenait tête à une multitude de gens qui, comme nous, désiraient sortir.

« Pourquoi êtes-vous donc si fort en retard aujourd'hui? » demandai-je au vieux portier. Il me répondit d'une façon énigmatique; il avait reçu l'ordre de ne laisser aucun musulman franchir les portes, avant au moins une demi-heure.

« Assurément, » repris-je, « vos instructions ne s'étendent pas à nous. S'il s'est commis quelque vol dans la ville, et c'est le seul motif auquel je puisse attribuer cette mesure extraordinaire, cela ne nous regarde pas. »

« Eh bien, » dit le vieux concierge, à qui je venais de glisser dans la main le passe-partout universel, une pièce d'argent, « vous pouvez passer, vous et votre ami, mais pas un Maure ne sortira. »

Nous profitâmes de la permission, tout en nous étonnant de cet ordre étrange. A peine hors des portes, nos yeux furent tout d'abord attirés par une troupe de soldats qui descendaient lentement la route abou-

tissant aux vieux fossés du côté sud-ouest des murs.

En approchant davantage nous vîmes qu'ils escortaient deux prisonniers liés par des cordes passées autour de la taille et des bras. J'en reconnus un pour un montagnard de la province de Rif, qui avait servi en qualité de jardinier chez un de mes amis à Tanger. C'était un beau et grand jeune homme, dont la physionomie ouverte n'annonçait aucun mauvais penchant. Je demandai au chef des gardes en quoi ces malheureux avaient mérité leur sort?

« Le sultan — que Dieu prolonge ses jours! — a ordonné qu'on leur coupât la tête, » me répondit-il. « Ce sont des contrebandiers qui faisaient le commerce des bestiaux sur la côte de Rif, avec les infidèles Espagnols. »

« C'est un châtiment bien sévère pour un pareil crime, » répliquai-je, « et si l'on veut faire de leur supplice un avertissement et un exemple, pourquoi empêcher les habitants de Tanger d'en être témoins? »

« Ne raisonnez pas avec moi, Nazaréen, » me dit le chef, « j'ai mes ordres, je dois y obéir. »

L'abattoir juif avait été choisi pour le lieu de l'exécution. Un Maure, d'une figure basse et perverse, vêtu comme un boucher, y attendait les criminels. Il tenait à la main un petit couteau long d'environ six pouces. On nous apprit que c'était le bourreau. Étranger dans la ville, il s'était loué pour cette terrible besogne, car les bouchers mahométans de Tanger, qui sont ordinairement requis pour les exécutions en l'absence d'un exécuteur officiel

des hautes œuvres, s'étaient réfugiés dans le sanctuaire de Mesmoudy. Si ce Maure n'eût offert ses services, les autorités eussent eu grand' peine à se conformer au mandat du sultan, quoique le principal commandant des troupes, informé par le gouverneur de la difficulté qui était survenue, se fût écrié, en tirant son sabre : « Qu'on m'amène les coupables! on me trouvera toujours prêt à exécuter les ordres, quels qu'ils puissent être, de sa Hautesse le prince des croyants! »

Une curiosité morbide me tenait enchaîné là; et cependant je prévoyais que nous allions assister à quelque scène horrible.

Une altercation s'éleva entre les soldats du Kaïd et l'exécuteur, à propos de la récompense promise à ce dernier pour décapiter ces malheureux, qui debout à côté, étaient forcés d'entendre débattre le prix de leur sang. Le boucher insistait, disant qu'il était convenu de quatre dollars pour une seule tête, et qu'il lui en fallait quatre de plus pour l'autre. Le Kaïd consentit d'assez mauvaise grâce. Aussitôt, la première victime, déjà plus d'à demi-morte de terreur, fut jetée à terre par le bourreau, qui, à genoux sur sa poitrine, lui mit le coutelas à la gorge. Je me détournai : une lutte violente s'engagea; j'entendis l'exécuteur dire : « Donnez-moi un autre couteau, le mien ne veut pas couper! » Je regardai : le condamné gisait la gorge entr'ouverte, la poitrine haletante, et tous les membres tordus convulsivement. Mon compagnon reprocha avec véhémence

aux soldats d'assister de sang-froid à cette affreuse boucherie, et les somma de mettre fin aux tortures de ce malheureux. Enfin l'un d'eux passa un autre couteau à l'exécuteur, et la tête fut séparée du tronc.

La troupe cria faiblement : « Dieu prolonge la vie de notre seigneur et maître! » Je remarquai que plusieurs soldats étaient, comme nous, paralysés d'horreur.

Je restai rivé à l'endroit où attendait une autre victime. C'était le jeune et beau garçon dont j'ai parlé. Son sang devint l'occasion d'un nouveau débat. Le Kaïd, reniant sa parole, déclara qu'il ne payerait même les quatre dollars, dus pour la tête du premier supplicié, qu'après l'exécution du second. Le bourreau fut contraint d'accepter le marché. Le condamné demanda qu'on lui déliât les mains : dès qu'il les eut libres, il ôta son gélab, et le donnant au soldat qui venait de lui rendre ce dernier service, il dit : « Acceptez ceci! nous nous reverrons dans un meilleur monde! » il jeta son turban à un autre, qui, au lieu de se joindre aux clameurs insultantes de la soldatesque, lui avait montré de la pitié. Puis, marchant d'un pas ferme à la place où son compagnon était étendu tout sanglant, il prononça d'une voix distincte : « Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète! » se tournant ensuite vers le bourreau, il détacha sa ceinture, et la lui tendit, en disant : « Prenez! mais pour l'amour de Dieu, coupez-moi la tête plus vite que vous n'avez fait celle de mon frère! » il se coucha à plat

sur la terre, humide de sang : et l'assassin (il méritait bien ce nom) posa son genou sur la poitrine du jeune homme. A ce moment parut un cavalier galopant vers la troupe.

« Un sursis! arrêtez! » cria mon ami, « arrêtez! » L'exécuteur tint le couteau suspendu.

« Ce n'est que le fils du gouverneur, » dit un soldat. « Il vient voir l'exécution, attendez-le! »

Je m'enfuis épouvanté. Bientôt après, nous vîmes les deux têtes saignantes entre les mains des soldats. Guéris de l'envie de continuer la promenade, nous attendions, ainsi qu'eux, l'ouverture des portes. Ils se disputaient avec le bourreau, qui leur demandait de le protéger contre la populace, ce qu'ils ne voulaient entreprendre qu'au prix de deux dollars, moitié de son salaire. Le boucher refusa, et fut en conséquence abandonné à sa chance.

A peine les portes étaient-elles ouvertes, qu'une troupe d'enfants en sortit, et l'attaqua à coups de pierre. Il s'enfuit dans la campagne, poursuivi par les jeunes garçons, et tomba sans connaissance à trois milles plus loin, tout couvert de meurtrissures.

En rentrant à Tanger, les soldats saisirent le premier juif qui se trouva sur leur passage, et l'obligèrent à saler les têtes; elles furent ensuite accrochées au sommet d'une tour carrée sur le mur de la ville qui fait face à la grande place du marché.

Comme je revenais chez moi, je rencontrai sur le petit *sok* un Rifien, que je savais être cousin du malheureux jardinier : il marchait à grands pas,

tenant une paire de pistolets et une dague. Je lui demandai où il allait : « Je vais, me répondit-il, venger la mort de mon parent sur cet étranger maudit, qui, seul, s'est offert à verser notre sang! »

Le lendemain, on racontait que l'exécuteur avait été tué d'un coup de feu, et enterré sur le lieu même. Il paraît que les autorités de Tanger jugèrent à propos de ne faire aucune enquête, car le cousin revint et ne fut point inquiété.

Après trois jours d'exposition, les têtes furent envoyées au sultan pour convaincre sa majesté impériale de la promptitude qu'on avait mise à exécuter ses ordres. Elles se croisèrent en route avec le courrier qui apportait le sursis, et qu'avait retardé la crue d'un rivière grossie par les pluies.

Dans un autre cas la peine capitale fut accompagnée de circonstances encore plus singulières. Un Maure, du village de Charf, avait tué, d'un coup de pistolet, sur le marché à Tanger, un de ses compatriotes qu'il soupçonnait d'être trop intime avec sa femme. Le frère de l'homme assassiné partit de suite pour Méquinez, où résidait alors le sultan, et réclama la vie du meurtrier. Le sultan écouta l'exposé de l'affaire, reconnut la justice de la demande, et faisant venir le plaignant en sa présence, rendit ce bizarre jugement :

« Nous t'accordons la permission d'ôter la vie au meurtrier de ton frère avec le même instrument de mort qui a servi à l'assassiner, au même endroit, à la même heure du jour. Mais, ajouta le sultan,

pourquoi chercher, toi aussi, la mort d'un homme? Accepte le prix du sang, comme il est légitime de le faire entre de vrais fidèles; nous t'en garantissons le payement, qui te sera fait par nos mains, et la somme sera fixée à deux cents mitzakels. »

Sur quoi le plaignant répliqua : « Cet argent m'achètera-t-il un frère? »

« Marche dans ta voie, » reprit le sultan. « Nous t'avons entendu et compris. Une lettre, dans laquelle notre mandat sera écrit, te sera donnée par notre visir. »

L'homme revint à Tanger muni de la sentence de mort, et la présenta au gouverneur.

Le même jour de la semaine, à la même heure, le meurtrier fut conduit de la prison sur la place, et s'assit à l'endroit où il avait tué son compatriote, tandis que la multitude venait le voir mourir à son tour.

Le pistolet fut remis au frère de l'homme assassiné. Il le chargea, alla droit au criminel, et marcha lentement en cercle autour de lui, disant :

« En présence de Dieu et des hommes, je t'adjure de me répondre sincèrement : As-tu tué mon frère? »

« Je l'ai tué, » répliqua le coupable.

Un homme, sortant de la foule, s'avança, et s'adressant à l'offensé : « Accepte, dit-il, le prix du sang! Je te promets cent ducats de plus; ceux qui sont ici assemblés les donneront de bon cœur. »

« Ce sont de vaines paroles, » dit le villageois, et il fit encore une fois le tour de sa victime. Il lui

adressa de nouveau la même question, et en reçut la même réponse. Une seconde offre lui fut faite de deux cents ducats; mais, marchant toujours autour du criminel, il répéta pour la troisième fois sa question, ajoutant : « Proclame tout haut ce que tu crois, car je vais t'ôter la vie! »

« Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète! » répondit le condamné.

Ces mots étaient à peine sortis de sa bouche que le pistolet fit feu. Le canon touchait à l'épine du dos, à l'endroit même où avait été atteint celui dont la mort allait être expiée; mais le malheureux criminel, quoique grièvement blessé, languit encore deux à trois heures.

CHAPITRE XV.

Rivière de Louccos. — Escadre maure. — Les fous béatifiés. — Le bac. — Larrache. — Le palais du consul. — L'âne horloger.

Avant que le propriétaire du Bucéphale à queue de rat fût arrivé à la conclusion tragique de l'histoire d'Ali Boufrahi, notre petite troupe avait quitté le sombre bois de Sahel, et la ville de Larrache se déployait devant nous. Nous voyions se dérouler les contours gracieux de la rivière argentine, le Louccos, dont les replis, ondoyants comme ceux d'un serpent aux luisantes écailles, brillaient et disparaissaient dans les détours de la vallée.

Après avoir traversé environ une lieue d'un sol sablonneux et stérile, nous descendîmes vers la baie où l'escadre impériale séjourne d'ordinaire. Pauvre escadre, en vérité! Une seule corvette, deux bricks, anciens vaisseaux marchands achetés aux chrétiens ; un schooner, et quelques bateaux armés en guerre, incapables de tenir la mer, à ce qu'assuraient leurs matelots. Ancres, voiles, câbles, agrès, étaient épars le long du rivage dans un triste état de ruine : pitoyables débris des forces navales qui suffisaient jadis aux forbans de Salé pour tenir en alarme tout le commerce de la chrétienté.

Mais, bien que le courage et la puissance de ces pirates aient totalement disparu, on dirait que la terreur qu'ils inspiraient naguère n'a pu de même s'évanouir, puisque deux peuples renommés (1), souverains des mers du Nord, maîtres de bons et forts vaisseaux de guerre, n'en continuent pas moins, soit politique (ce qui serait assez étrange), soit pure vénération, ou encore vieille habitude, à payer annuellement un déshonorant tribut au despote de Maroc; comme s'il était toujours le formidable douanier, le terrible cerbère des colonnes d'Hercule.

Nous venions de passer devant l'arsenal du sultan, lorsque nous fûmes frappés de l'aspect dégoûtant, mais assez commun en Barbarie, d'un santon maniaque, nu comme au jour de sa naissance, à l'exception d'une haire de deux couleurs, qui lui couvrait les épaules et le dos; ses longs cheveux étaient nattés; sa barbe descendait jusqu'au milieu de sa poitrine; il agitait une courte lance ornée de plaques de cuivre, et de morceaux de drap rouge. A son approche, nos gens mirent pied à terre, et courbant la tête, s'emparèrent de sa main pour la baiser. Mon tour arrivait; peu jaloux de cet honneur, je jetai au sauvage une pièce de monnaie: là dessus le pauvre diable bredouille quelques mots de remerciements, et marche vers moi à larges enjambées, avec la dignité d'un pacha; puis, de l'air d'une condescendance protectrice, il m'empoigne

(1) La Suède et le Danemarck.

par le collet de mon habit, et me crache sur les yeux. Quoique je fusse assez au fait des coutumes de ces peuples pour ne pas ignorer que c'était là une marque de haute faveur, je fis une assez triste grimace, et je tirais mon mouchoir pour m'essuyer, quand notre Mallem s'écria : « Oh! bienheureux Nazaréen, ce que Dieu a donné que nul homme ne l'efface! tu es béni à jamais! Sidi Momoh, l'inspiré, a craché sur toi; le bonheur t'attend! » Respect aux superstitions! je savais qu'il serait moins dangereux d'insulter l'empereur au milieu de ses gardes, que de provoquer le courroux d'un de ces bienheureux idiots. Je laissai donc l'humide marque de tendresse de Sidi Momoh se sécher au grand air.

Les fous, les idiots, les crétins, sont vénérés dans toute la Barbarie occidentale: chaque Maure vous dira que, tandis que les corps des pauvres d'esprit errent ici-bas, Dieu retient là-haut leur raison prisonnière, et ne la lâche qu'au moment où ils vont proférer quelques mots. Leurs paroles doivent donc être respectueusement recueillies comme une révélation perpétuelle. En conséquence, ces malheureux se pavanent en toute liberté, et parcourent les rues, dans un état de nudité presque complet. Plus d'une fois leur rencontre est devenue funeste à des Européens, qui ne se tenaient point assez sur leurs gardes. Un consul général français (1) faillit être tué,

(1) M. Sourdeau fut, en effet, assailli, en 1820, par un de ces insensés. Étourdi et renversé d'un coup de bâton sur la tête, il en

il y a quelques années, par un bienheureux idiot : et il s'en fallut peu que moi-même je ne devinsse victime d'un autre en 1830.

J'étais à cette époque à Tanger, et je me promenais avec ma sœur au pied des murailles, sur le rivage de la mer, lorsque je découvris au-dessus de nous, un drôle à mine sauvage, qu'à l'épaisse chevelure dont se hérissait sa tête, je reconnus pour un de ces saints furieux. Il se tenait en embuscade à soixante-dix ou quatre-vingts mètres de distance, et de son long fusil appuyé sur le parapet, nous couchait en joue. Réfugiés derrière un rocher qui se trouvait par bonheur tout proche, nous y restâmes assez long-temps. J'espérais que la patience du fou se lasserait, mais il ne bougeait, et quelques passants, auxquels j'eus recours, les priant d'intervenir, se contentèrent de secouer la tête en murmurant quelques mots sur Sidi Tayeb (c'était le nom du saint) et poursuivirent leur route. En attendant, la marée montait; il ne nous restait plus que la triste alternative d'être noyés ou fusillés. Nous nous décidâmes pour le dernier parti. J'engageai ma sœur à fuir dans une direction, et m'avançant dans l'autre, je me présentai au feu. Le drôle visa, tira, et j'entendis la balle siffler sur les vagues derrière moi. Je courais droit au tireur, par un sentier qui monte

demanda réparation à Mouley-Soliman, qui régnait alors; le sultan lui répondit qu'il lui ferait justice, s'il l'exigeait, mais que le coupable étant privé de raison, il serait de la magnanimité d'un chrétien de lui pardonner. M. Sourdeau pardonna.

vers le rempart, lorsque m'apercevant que mon antagoniste rechargeait froidement son arme, je songeai que le second coup pourrait, de plus près, être visé plus juste, et j'en conclus que je n'avais rien de mieux à faire que d'imiter ma sœur et de jouer des talons.

Arrivé chez moi, je donnai le signalement de l'homme à mon garde, et nous allions nous emparer de lui, lorsqu'il s'élança en personne dans notre cour, riant à gorge déployée, et m'apportant un panier de melons. Il était aussi fou, par conséquent aussi saint que possible. Il y aurait eu conscience à le traiter rigoureusement. Je me contentai d'exiger du gouverneur de Tanger qu'on tînt le pauvre insensé sous les verroux, jusqu'à ce qu'on pût l'envoyer à l'intérieur.

Pour en revenir à mon voyage, nous eûmes bientôt gagné le bac, et je doute qu'à l'exception de celui dont Caron a le monopole, il soit possible d'en trouver un pire. Point de jetée, point de planches pour gagner le bateau; nulles précautions prises en faveur des bêtes ou des gens.

Alors commencèrent les coups de fouet, coups de pieds et ruades, enfin les scènes tumultueuses ordinaires sur cette berge, où la rupture d'un membre est le moindre accident qu'on ait à craindre avant qu'un cheval ombrageux se décide à faire le saut périlleux, ou à se laisser traîner de force vers la proue élevée d'une mauvaise barque. Mon barbe refusa tout d'abord de sauter; j'entrai alors le premier dans le

bac, après avoir flatté, et caressé l'intelligent animal, qui n'hésita plus à me suivre, et s'élança d'un bond par-dessus le bord! Plaçant ensuite son museau entre mes genoux, il semblait me dire : « Maintenant que j'ai été obéissant, c'est à toi de me protéger. »

Le bac, dont un Maure impudent, paresseux, forme tout l'équipage, appartient au gouvernement. Après avoir lutté contre le courant, nous prîmes terre avec autant de peine que nous en avions eu à la quitter, et descendîmes sous les murs de la ville au milieu d'une sale tourbe de portefaix juifs, qui se diputaient notre bagage, avec autant de clameurs et d'acharnement que leurs confrères d'Europe, jusqu'à ce que les plus vigoureux l'eussent emporté de vive force.

Des vaisseaux marchands, anglais, français et espagnols, amarrés à l'embouchure de la rivière, attendaient leurs cargaisons, composées principalement de laine, de peaux, d'écorces, de fèves, de haricots, et de grains de différentes espèces, que l'on exporte en échange de fer, de drap, de cotonnades, de mousselines, de sucre et de thé.

Nous franchîmes à cheval les portes de Larrache, poursuivis par une insolente canaille que nous laissions libres d'injurier et de maudire les Nazaréens, tant que les drôles se tenaient hors de notre portée. Mais dès qu'ils gagnaient pied sur nous, j'avais soin de les menacer de la colère du pacha, pour peu qu'ils s'avisassent de « brûler mon grand-père. » (Ma-

lédiction habituelle dans le pays). Et je voyais, au seul nom d'Eslowy, ces faces refrognées s'épanouir pour accorder un hideux sourire au *Kaffir*, à l'infidèle, favorisé de l'appui de leur redouté gouverneur.

Nous atteignîmes enfin la demeure de notre agent consulaire, le *palacio*. C'est ainsi que les Juifs, habitants de ces côtes, mais dont les ancêtres furent, il y a trois cents ans, exilés de la Péninsule espagnole, nomment encore aujourd'hui leurs chétives maisons. Le consul anglais, Juif de naissance, nous avait destiné deux de ses meilleures chambres, et, chose inouïe, dans l'une d'elles se trouvaient des fenêtres, sans vitres à la vérité. Deux chaises et un tapis en formaient l'ameublement, tout à fait splendide; ce qui ne nous empêcha pas de regretter fort notre tente et l'air frais des campagnes.

Mais c'eût été provoquer un tumulte dans la ville que de camper hors des murs, lorsqu'il ne tenait qu'à nous d'occuper un appartement dans le *Palacio del Consul Ingles*. De l'autre côté de la rue, vis-à-vis nos fenêtres, s'élevaient de beaux et vastes édifices, jadis habités par les représentants chrétiens, au temps où ils résidaient à Larrache, masures aujourd'hui tellement ruinées, qu'il n'est plus possible d'y chercher un abri.

Peu après mon arrivée, j'envoyai au pacha un message lui portant mes nombreux salems, et la demande d'une audience pour le jour suivant. Bientôt parut un soldat chargé de la bienvenue du grand homme, qui consentait à me recevoir le lendemain,

à dix heures. Avec l'effronterie habituelle aux Maures, dès qu'il m'eut fait part de la volonté du pacha, cet envoyé me demanda ses honoraires, qu'il ne taxait pas à moins d'un doublon (1). Il repoussa, comme trop modeste, une offrande moins splendide que je jetai alors au mendiant qui, pendant tout le dîner, nous avait étourdis de ses longues jérémiades, lui disant de rendre grâces de cette aumône à l'impudence du soldat. L'amusant contraste que m'offrirent les deux visages n'était assurément pas trop payé.

Avant la fin du jour, nous fîmes une tournée dans le marché, large et belle rue, bordée d'un côté par une colonnade, de l'autre par les ruines d'une église portugaise et de plusieurs maisons, évidemment d'architecture chrétienne. La principale mosquée est un bel édifice dont le minaret, comme il arrive presque toujours dans les constructions mauresques, paraît trop grêle et trop élevé pour sa base.

Nous eûmes soin de ne point exciter le déplaisir des habitants en faisant halte devant la mosquée, afin de jeter un coup d'œil dans l'intérieur.

Moins éclairés que ne le sont quelques-uns de leurs frères d'Orient, les Maures interdisent aux chrétiens et aux juifs l'entrée des mosquées et de tous les lieux consacrés par la loi du prophète, sous peine de mort; à moins que le coupable n'embrasse l'islamisme et ne se fasse circoncire. Un burlesque

(1) Pièce d'or qui vaut 16 dollars d'Espagne.

exemple de cette intolérance fut donné à Tanger il y a quelques années.

L'horloge de la *Jamah Kébir*, grande mosquée de cette ville, se trouvant dérangée, on eut besoin de quelque habile ouvrier pour la remettre en état. Mais aucun des *fidèles Croyants* n'était à la hauteur de la tâche, et n'avait même assez d'intelligence pour découvrir quelle partie du mécanisme demandait réparation. Ce n'était pas que plusieurs n'émissent leur avis avec grande pompe et solennité. Un docteur de la loi, entre autres, déclara gravement qu'un djin ou mauvais génie avait probablement élu domicile dans l'horloge. On eut donc recours à nombre d'exorcismes, suffisants selon tout vrai croyant, pour chasser une légion de diables : mais l'horloge demeura muette.

Un horloger chrétien, un « maudit Nazaréen, » devint l'unique ressource : heureusement il s'en trouvait un à Tanger; c'était un Génois et un pieux catholique; comment les fidèles serviteurs du prophète pourraient-ils se servir de lui? La malheureuse machine était fixée dans le mur de la tour, impossible, bien entendu, de permettre au Kaffir de souiller d'un pas sacrilége la maison de Dieu.

Le crieur de l'heure, Moakkid, fit part de la difficulté au cadi, et le trafiquant en justice, fut tellement embarrassé par les difficultés de l'affaire, qu'après plusieurs heures de réflexions profondes, la barbe grise confessa son incapacité à résoudre la question, et proposa de la soumettre au Kaïd. Celui-ci,

pénétré de la gravité du cas, réunit en conséquence toutes les autorités : plusieurs propositions furent faites par les illustres membres du conseil.

L'un proposa d'abandonner entièrement l'horloge, l'autre voulait étendre des planches sur lesquelles l'infidèle passerait sans toucher le sol sacré; mais la garantie ne paraissant pas suffisante, on décida finalement que la partie du pavé qu'aurait foulée le kaffir serait enlevée, et qu'on laverait de blanc les murailles que son ombre aurait pu souiller.

On fit venir alors le chrétien, auquel on déclara ce qu'on attendait de lui; il lui fut strictement enjoint d'ôter bas et souliers avant de pénétrer dans la sainte Jamaa. « Quant à cela, » répondit le brave petit horloger, « n'y comptez point. Je n'ai jamais ôté mes souliers ni mes bas pour entrer dans la chapelle de la Vierge immaculée (ici, il se signa dévotement), et je ne le ferai certes pas en l'honneur de votre prophète. »

Les musulmans, après avoir maudit en leur cœur l'horloger et toute sa race, n'en furent pas plus avancés. Les Oulémas s'étaient réunis le matin de fort bonne heure; il était déjà midi et rien n'était conclu, lorsqu'un sage à barbe grise, un muezzin, qui jusque-là avait gardé le silence, demanda la permission de parler : le Kaïd et le cadi la lui accordèrent d'un signe de tête.

« Si la mosquée avait besoin de réparations, » dit le vénérable iman, « et qu'il fallût aux maçons à l'intérieur du mortier et des briques, ne prendrait-

on pas des ânes pour les leur porter? et qui s'aviserait d'exiger d'un âne qu'il ôtât ses sabots? »

« Au fait, c'est vrai, » dirent les assistants.

« Eh bien, est-ce qu'à votre avis l'âne croit qu'il n'y a qu'un Dieu et que Mahomet est son prophète? » poursuivit le muezzin.

« Non certainement, » répondirent-ils.

» Alors, » conclut le sage, « le chrétien peut garder sa chaussure de même que l'âne, et entrer en la même qualité. »

Des applaudissements unanimes accueillirent cet argument vainqueur. Le chrétien pénétra dans le temple, répara l'horloge, en sa qualité d'âne, mais non comme un âne, car depuis lors elle n'a pas eu besoin d'autre réparation, et la grande mosquée de Tanger a été préservée de toute nouvelle souillure.

CHAPITRE XVI.

Charmeurs et mangeurs de serpents. — Le Leffah et le Buska. — Sidna. — Aïsa Eisowy. — Superstitions juives. — La fiancée israélite. — La mer et les moucherons, légende.

D'après la population de Larrache, que je porte à trois mille âmes environ, le marché nous parut mal approvisionné; nos domestiques se plaignaient d'avoir grand'peine à trouver de quoi nourrir nous et nos montures. Tandis que nous errions çà et là sur la place, nous y rencontrâmes une bande d'Eisowies ou charmeurs de serpents (1). C'étaient quatre Amazirgues, natifs de la province de Suse; trois d'entre eux étaient musiciens, et avaient pour instruments de longs roseaux en forme de flûtes, percés aux deux bouts, dans l'un desquels ils soufflaient, produisant des sons mélancoliques, qu'ils prolongent d'une façon assez harmonieuse.

Les Eisowies, invités à nous montrer leurs serpents, y consentirent de bonne grâce. D'abord ils élevèrent leurs mains comme s'ils soutenaient un

(1) Les Français nomment ces jongleurs *Sidi Nasirs*. La manière de transporter l'arabe en lettres franques, et de le prononcer, varie, non-seulement d'une nation à l'autre, mais d'un voyageur à l'autre.

livre, murmurant à l'unisson une prière adressée au patron des enchanteurs *Sidna Eïser*, qu'il ne faut pas confondre avec *Sidna Aïsa*. Par ce dernier nom les Arabes désignent le Christ qu'ils appellent aussi *Roh Allah* ou « le Souffle de Dieu. » Suivant eux, ce n'est pas Jésus-Christ que les Juifs crucifièrent, mais un homme fait à sa ressemblance, et miraculeusement substitué au Sauveur, tandis que celui-ci était ravi au ciel. J'ai ouï dire même, qu'à Maroc, une loi condamne à être brûlé tout mahométan convaincu d'avoir maudit *Sidna Aïsa*. Les Maures vénèrent l'Ancien et le Nouveau-Testament, mais ils regardent le Koran comme supérieur aux deux premiers livres saints, que d'ailleurs ils nous accusent de ne posséder que par fragments tronqués et falsifiés, puisqu'ils n'annoncent nullement la mission de Mahomet.

Pour revenir à nos sorciers, à peine finissaient-ils leur invocation, que la musique reprit : le principal enchanteur, dans une sorte de danse frénéique, se mit à tourbillonner avec vélocité autour d'un panier de joncs, contenant les reptiles, que recouvrait une peau de chèvre. Tout à coup, le jongleur s'arrête, plonge un bras nu dans le panier, et en retire un *cobra capello*, ou plutôt un *haje;* effrayant reptile qui peut gonfler sa tête en écartant les plaques qui la recouvrent, et qu'on croit être l'aspic de Cléopâtre, le serpent d'Égypte. On le nomme *buska* dans le pays.

L'enchanteur maure plie, replie, contourne

comme une souple mousseline ce corps verdâtre et noir; il l'enroule, en turban, autour de sa tête; continue de danser, et le serpent conserve sa position, paraissant obéir à tous les mouvements, à toutes les volontés du danseur.

Le buska fut ensuite posé à terre, et se dressant sur sa queue, posture qu'il prend dans le désert pour attaquer les voyageurs, il commença à se balancer de droite à gauche, en se conformant à la mesure de l'air.

Pirouettant alors en cercles, de plus en plus rapides, de plus en plus rapprochés, l'Eisowy plongea de nouveau sa main dans le panier pour en tirer successivement deux des plus venimeux reptiles des déserts de Suse, serpents plus gros que le bras d'un homme, longs de deux à trois pieds, dont la brillante et écailleuse robe est tachetée de noir et de jaune, et dont la morsure fait pénétrer dans les veines un feu qui brûle et qui consume; c'est probablement le *Torrida Dipsas* des anciens. Les Arabes nomment en Maugrebbin cette espèce *El Effah*, probablement parce que la posture qu'elle prend pour s'élancer sur sa proie rappelle la forme de la vingtième lettre de l'alphabet arabe. Les Francs ont fait de ce nom Leffah, comme d'*El Khoran* ils ont fait Alcoran, changeant l'article et le réunissant au nom.

Les deux leffahs, plus ardents et moins dociles que le buska, se tenant à demi-roulés, la tête penchée de biais, prêts à l'assaut, suivaient, d'un œil étincelant, les mouvements du danseur. Dès qu'il se

trouvait à portée, ils se jetaient sur lui, les mâchoires ouvertes, dardant leur corps en avant avec une incroyable vitesse, sans que leur queue eût l'air de bouger de place, et se rejetant aussitôt en arrière. L'Eisowy, à l'aide de son long haïk, parait les attaques dirigées contre ses jambes nues, et les leffahs semblaient imprégner le vêtement de leurs poisons.

L'homme saisit ensuite par la nuque un des deux serpents qu'il tint, toujours dansant en rond, et invoquant tout haut Sidna Eïser; puis il sépara les élastiques et puissantes mâchoires du reptile avec une baguette, et montra, aux spectateurs ébahis, les crochets qui laissaient suinter une substance blanche et huileuse. Il présenta aussitôt son bras au leffah qui le mordit immédiatement, tandis que le danseur multipliait de hideuses contorsions, comme dans une agonie de douleur, en appelant son saint patron. Le reptile continua de mordre jusqu'au moment où l'Eisowy, l'arrachant de son bras, nous montra le sang qui coulait de la blessure.

Replaçant à terre le leffah, il appliqua sa bouche sur la plaie, et, la serrant entre ses dents, il dansa encore quelques minutes, tandis que les musiciens pressaient de plus en plus la mesure: épuisé, enfin, il s'arrêta.

Persuadé que c'était une habile jonglerie, et que, d'avance, on avait enlevé au leffah son venin, en sorte que sa morsure n'était pas plus dangereuse que celle d'un rat, je demandai à manier le serpent à mon tour.

« Êtes-vous Eisowy ? » me demanda l'homme de Suse, « ou bien avez-vous une foi inébranlable dans le pouvoir de notre saint patron ? »

« Ni l'un, ni l'autre, » répliquai-je.

« Alors, si le serpent vous mord, votre heure est venue, » reprit-il. « Qu'on m'apporte un poulet ou tout autre animal, et je vous en donnerai la preuve évidente. »

On apporta une poule, on lui enleva quelques plumes; l'enchanteur reprit son serpent et le laissa mordre un instant l'oiseau; le pauvre volatile, remis à terre, tourna sur lui-même convulsivement l'espace d'une minute, chancela et tomba mort. Presque aussitôt sa chair prit une teinte bleuâtre. Il est inutile d'ajouter que je ne fus plus tenté de jouer avec le leffah.

La seule explication que je puisse donner de la singulière prérogative de l'Eisowy, c'est qu'il a quelque moyen d'empêcher le serpent, lorsqu'il lui fait mordre son bras, d'y appliquer ses crochets mobiles; le sang est probablement tiré par les autres dents du reptile, qui ne contiennent pas de poches à venin. Peut-être aussi ces charlatans possèdent-ils quelque puissant antidote qu'ils tiennent dans leur bouche, et que, tout en dansant, ils appliquent sur la morsure.

Replaçant les serpents dans son panier, l'Eisowy en tira des couleuvres plus communes, que l'on trouve dans le voisinage de Tanger, et dont la morsure n'est pas assez venimeuse pour mettre la vie en danger. Je remarquai, entre autres, un *Bou-menfakh*,

ou « père de l'enflure. » Après avoir manié quelque temps ces reptiles, s'être fait tellement mordre, qu'en continuant de danser le sang ruisselait de tout son corps demi-nu, le jongleur saisit entre ses dents la queue d'un des serpents qui s'enroulaient autour de lui, et commença à le manger, ou plutôt à le mâcher. L'animal, qui se tordait de douleur, mordit constamment avec rage les mains et le cou de l'homme, jusqu'à ce que l'Eisowy eût complétement achevé ce cruel et dégoûtant repas.

Dans mes expéditions de chasse, j'ai souvent rencontré des individus de la secte des Eisowys; je les ai tous vu toucher, sans crainte et sans accident, les scorpions et toute espèce de reptiles venimeux, dont pas un ne tentait de les piquer ou de les mordre, à moins qu'ils ne les y excitassent eux-mêmes. Pendant que j'habitais Tanger, un jeune Maure s'avisa de tourner en ridicule les prouesses d'un charmeur de serpents, et les traita de fourberies et d'illusions. Défié par l'Eisowy de toucher un des reptiles, l'imprudent se hasarda à pénétrer dans le cercle magique; mordu par un leffah, il expira en quelques secondes.

Sidna Eïser, patron des charmeurs, vivait dit-on il y a deux siècles: c'était un savant, un sage, qui prêchait l'unité de Dieu. On raconte que, voyageant dans le désert de Suse, il y fut suivi d'une grande multitude, ardente à recueillir les préceptes qui tombaient comme de précieux joyaux des lèvres du saint. Ces nombreux auditeurs avaient longtemps cheminé, ils venaient de loin, et ayant faim ils en

appelèrent à Sidna Eïser, lui demandant du pain (1). Le sage, perdant patience, se retourna vers la foule, et lui cria d'une voix irritée : « *Koul sim !* » malédiction arabe qui veut dire : *mangez du poison*. Prenant les paroles du saint à la lettre, et les recueillant dans leur cœur avec une foi sans bornes, les affamés qui le suivaient mangèrent les reptiles du désert, et échappèrent ainsi à la faim et à l'épuisement. Depuis lors eux, leurs descendants, et tous ceux qui croient à la puissance de Sidna Eïser, peuvent manier sans crainte, et sans courir le moindre risque, les plus dangereux reptiles.

Les individus de cette secte sont nombreux et disséminés dans toutes les villes de la Barbarie occidentale. Ils rappellent, sous quelques rapports, les derviches sauteurs de l'Orient. Comme eux ils s'assemblent à certains jours de fête, dans des maisons consacrées à la célébration de leurs rites. Leur danse furibonde, balancement violent qu'ils impriment à tout leur corps, les jette dans un état d'étourdissement et de folie, qu'ils attribuent à la vénération inspirée par leur saint patron. Lorsque leur vertige est poussé au dernier degré, ils s'imaginent être transformés en bêtes sauvages, lions, tigres, chiens,

(1) Il est difficile de ne pas voir ici, ce que l'on rencontre du reste fréquemment dans le Koran et les légendes orientales, une sorte de parodie d'un des passages de l'Évangile. Aussi, malgré la distinction que l'auteur prétend établir, entre *Sidna Aïsah* et *Sidna Eïser*, nous sommes tenté de croire, avec Jackson, que ce sont deux variantes des mêmes mots, *le Seigneur Jésus*, traduits en Arabe.

oiseaux, etc. En conséquence, ils se mettent à rugir, hurler, siffler, à imiter la voix et les actes de l'animal dans lequel ils se prétendent changés, et ils s'entre-déchirent les uns les autres. Cet état de folie furieuse est aussi provoqué par l'usage d'une espèce de chanvre, que l'on nomme *hachicha* ou *hashich*, qui croît ici dans tous les jardins, et que l'on cultive dans les plaines de Maroc pour en faire du fil. Mais ce qu'on en estime particulièrement c'est la qualité enivrante des feuilles, et surtout des fleurs et des graines. Celles-ci nommées *kief* ou *kik* sont plus fortes. Il suffit d'en fumer une pipe ordinaire pour être privé, avant une demi-heure, de toute raison, de toute intelligence; ces peuples barbares trouvent une volupté sans bornes dans l'usage de ces dangereux poisons.

Lorsque les Eisowys sont plongés dans l'ivresse que provoque cet excitant, plus violent que l'opium, ils parcourent les rues, enchaînés deux à deux et précédés de leur *Emkadem* ou chef, à cheval. Ils poussent les plus horribles hurlements, font les plus terribles sauts, et si les spectateurs leur jettent un mouton vivant, il est à l'instant même déchiré et dévoré cru, tête, chair, entrailles, tout.

Si ces malheureux parviennent à briser les chaînes qui les retiennent, ils se jettent sur les juifs, les chrétiens, attaquant de préférence ceux qui portent des vêtements bruns ou noirs (1); ils mordent, égrati-

(1) C'est la couleur imposée aux juifs. Les Maures ne la peuvent souffrir.

gnent, dévorent tout ce qui se trouve à leur portée. On raconte qu'il y a peu d'années, un enfant juif de Tanger fut saisi par eux et mis en pièces; mais je suis disposé à croire qu'une telle barbarie est impossible, même au Maroc.

Une fois je fus attaqué par un de ces furieux qui, détaché de sa bande, s'élança sur moi; j'étais heureusement muni d'un fort gourdin que j'appliquai assez vigoureusement sur son crâne nu pour réveiller ses facultés raisonnables, car, me laissant là tout à coup, il courut dévorer quelques choux dans une boutique voisine.

Les Maures regardent ces sectes de fanatiques d'un œil moins favorable que ne le font les Turcs: des hommes importants de cette dernière race se sont quelquefois enrôlés parmi les derviches.

Il m'a souvent passé par l'esprit que ces rites, qui me semblent en opposition directe avec les lois du Prophète, devaient être les débris de quelque religion antérieure. La danse circulaire des derviches, entre autres, pourrait bien remonter jusqu'au temps où florissait le culte du soleil, les mouvements des danseurs offrant une représentation constante des révolutions des corps célestes.

Nous revînmes dans notre soi-disant palais assez à temps pour jouir de la vue d'un magnifique coucher du soleil, prêt à disparaître sous les dernières vagues de l'océan Atlantique. On annonça le dîner, et notre hôte nous joignit à table. En sa qualité de rabbin, il ne nous fit grâce d'aucun cérémonial, d'au-

cune prière, en coupant le pain, en versant à boire, en se levant, en s'asseyant; toutes façons que nos esprits païens traitaient de simagrées. Nous étions à la veille du sabbat, où un juif ne peut toucher de feu ni tenir une chandelle allumée. Cette superstition est portée à tel point, chez ces aveugles enfants d'Israël, qu'une malheureuse fille, dont les vêtements s'étaient enflammés tandis qu'elle était au milieu de sa famille, obligée de courir dans la rue pour implorer de l'aide, aurait été brûlée vive sans le prompt secours d'un musulman qui passait.

Notre hôte, juif rusé et intelligent, était veuf; deux pauvres enfants, d'aspect misérable et souffreteux, seul gage de tendresse que lui eût laissé sa femme, étaient confiés aux soins de sa sœur, respectable matrone, qui avait pu être belle il y avait quelque vingt ans; car les juives de l'empire de Maroc sont d'une magnifique race, principalement celles de Tétouan. J'ai souvent pensé qu'elles pouvaient rivaliser de beauté et de finesse de traits, même avec les belles des belles, avec mes charmantes compatriotes. Mais un manque total d'expression désappointe vite leurs admirateurs chrétiens, et la belle et ignorante juive de la Barbarie n'est qu'un superbe animal.

Le dîner et la conversation furent interrompus par le bruit des cimbales et les hurlements aigus des femmes, accompagnés des nasales clameurs de la tribu hébraïque qui conduisait une fiancée à la maison de son époux. La procession s'arrêta po-

liment devant nos fenêtres, pour donner aux étrangers, s'ils le souhaitaient, l'occasion de voir la riche parure de la jeune fille. Elle était vraiment d'une beauté rare; aussi blanche que la cire la plus pure; ses longs yeux étaient hermétiquement fermés : mais quels sourcils! quels cils! Éclairée par les reflets rougeâtres des torches, elle s'appuyait sur ses plus proches parents. En obéissance aux rigides lois de son culte, chacun de ses muscles paraissait immobile, immuable; et, en poursuivant sa route, elle ressemblait plus à un automate qu'à une jeune mariée. Sa tête était chargée d'une riche tiare en perles et d'autres ornements. Ses habits étaient de drap écarlate et or; un collier, d'antiques bracelets de bras et de jambes (1), chargeaient son cou et ses membres élégants. Enfin, ses pieds nus étaient enchâssés dans des chaussures de cuir doré. Don José et moi fîmes tout haut des vœux pour son bonheur, et nous l'accompagnâmes jusqu'à la demeure de son seigneur et maître.

Quoique les juifs de cette contrée soient gouvernés par leurs despotes mahométans avec la dernière tyrannie et la plus criante injustice, l'on comprend bien de quelle importance ils sont pour la prospérité de l'État; aussi, dans l'intention de s'opposer à leur émigration, l'empereur a défendu la sortie des

(1) Les classes les plus pauvres de l'empire du Maroc se parent de riches joyaux dans les jours de fête ; leurs ornements, qui passent de mère en filles de temps immémorial, ont souvent des formes anciennes très-curieuses.

États de Maroc à toute femme professant la religion juive. Les ouvriers en argent, en or, en étain, sont presque tous Hébreux, et plus de moitié des principaux négociants, établis dans les ports de mer de l'empire, font partie de la nation juive.

Après dîner notre hôte et sa sœur se retirèrent; mon compagnon de voyage, enveloppé de sa cape, s'étendit sur le tapis où il ne tarda pas à ronfler; tandis qu'assis par terre, les jambes croisées à la mauresque, je griffonnais mon journal, jusqu'à ce que la flamme expirante de ma lampe mît fin à mon éloquence et m'envoyât dormir, ou du moins essayer de le faire le moins mal possible: mais je fus assailli par toutes les variétés de bruyants et insupportables insectes, parmi lesquels les cousins me semblaient les plus intolérables. Le sommeil ou tout ce qui y ressemble était hors de question, et lorsqu'au point du jour mon ami le Hadji entra dans la chambre, et s'informa comment s'était passée notre première nuit à Larrache, je me lançai dans une virulente philippique contre la ville et tous ses habitants, spécialement les cousins, et finis par exprimer ma surprise que d'aussi détestables insectes eussent fait partie de la création.

Mon impiété choqua le Hadji : « Masha-allah » (La volonté de Dieu soit faite!), s'écria-t-il révérencieusement; « c'est dans un but toujours bon, toujours utile, que Dieu a créé toutes choses; et maintenant, chrétien, apprenez de moi l'histoire des moucherons et de l'Océan.

» Au commencement Dieu créa la mer, et dans sa bonté il la fit d'eau douce, comme les eaux vives des fontaines et des sources. Dieu lui donna un vaste espace à remplir, et la doua d'un merveilleux pouvoir au-dessus de toutes les autres créatures. Alors, l'orgueilleuse mer, levant la tête jusqu'aux astres, poussa de terribles rugissements, fouetta ses rives de ses vagues, et terrifia tout l'univers. Son arrogance croissant chaque jour, elle blasphéma, et dépassant les limites que lui avait assignées son créateur, sourde à ses ordres, à ses censures, elle submergea la terre et détruisit tout être vivant sur la surface du globe. L'homme et toutes les créatures de Dieu, excepté les poissons, cherchèrent en vain un refuge, et furent noyés dans les tourbillons des eaux furieuses.

» Alors Dieu parla aux grandes eaux, et leur dit : Ecoute, ô mer! tu t'es ri de celui qui t'avait créée; tu t'es rendue sourde à ma voix, tu as renversé les bornes que j'avais posées devant toi, et maintenant voilà! je vais créer le plus insignifiant des insectes ailés; mais je vais le créer par essaims, par myriades innombrables, et tu connaîtras que je suis ton maître et ton Dieu! »

» Ainsi, Dieu créa le moucheron, et des nuées de moucherons couvrirent la terre, mais le Seigneur dit à leurs essaims bourdonnants : « Établissez-vous sur la face de la mer, et buvez ses eaux. » Les moucherons burent et la mer se dessécha. Oui, la vaste mer disparut, et s'anéantit dans l'estomac des chétifs moucherons. Alors Dieu parla encore à la

mer, contenue et cachée dans ces atomes, et lui dit :

» — Sais-tu, ô mer, connais-tu aujourd'hui que je suis ton Dieu et le maître de toutes choses ? » et la mer se repentit et reconnut le Seigneur tout-puissant. Alors, Dieu dit aux moucherons : « Vomissez les eaux que vous avez avalées ! » les insectes obéirent, et la mer retourna dans son lit. Mais les eaux depuis ont été salées, comme elles l'étaient devenues dans l'estomac des moucherons : Dieu ordonnant qu'il en fût ainsi, afin que la mer connût qu'il est le Seigneur, et qu'il n'y a pas d'autre dieu que Dieu (1). »

« Les voies du Seigneur sont admirables et miraculeuses, » m'écriai-je. « Le moucheron ou le cousin, comme il vous plaira l'appeler, est un rusé compère ! l'entendez-vous ? écoutez-le, je vous prie, accorder sa petite trompette ! le voilà bourdonnant doucement, *Bze Bze ! habibi ! habibi !* (Oh ! mon cher, mon très-cher !), et tandis qu'il nous fascine avec sa musique, il se pose tout à coup, et darde, le traître, son piquant aiguillon, dans notre peau. La, j'en ai tué un enfin ! O mer, je t'ai vengée ! »

(1) Cette légende est, je crois, particulière aux tribus Berbères, quoique évidemment tirée du récit du déluge dans la Genèse.
(*Note de l'auteur.*)

CHAPITRE XVII.

Visite au pacha. — Scène dans un douar. — Résignation d'un père. — Visite à la synagogue de Larrache. — Le rabbin. — Le cimetière chrétien. — La batterie. — Le canon miraculeux. — Murs de Larrache.

A l'heure indiquée, précédés du Mallem Ahmed et d'un soldat du pacha, nous nous acheminâmes, à pas comptés, vers la kassaba (citadelle) qui renferme le *Dar-al-Kebir* (la grande maison), résidence du gouverneur. Nous venions de passer sous une voûte mauresque, lorsqu'on nous fit faire halte à l'ombre d'une mosquée, afin de donner le temps de prévenir le maître de notre approche. Le messager revint presque aussitôt nous ordonner de poursuivre; puis il fallut nous arrêter de nouveau sous le porche, en face duquel toute la garde était assise, selon l'usage de Maroc, où les sentinelles ne se lèvent qu'à la venue du gouverneur ou de quelque personnage d'une haute importance.

L'huissier, ayant annoncé au pacha notre arrivée au seuil du palais, revint nous servir de guide. Il nous fit traverser un étroit passage, et nous entrâmes dans la *Mechoua* ou siége du conseil. Cette salle est divisée, par une suite d'arcades, en deux comparti-

ments, dont l'un est de trois marches plus haut que l'autre. Sur celui-ci s'élève une seconde estrade considérée comme place d'honneur. C'était là que Son Excellence attendait les chrétiens, pour lesquels on avait préparé deux chaises : notre introducteur salua alors profondément et se retira.

Le Cid Abd-Selam-E'Slowy nous fit un accueil cordial, nous serrant les mains à tour de rôle, et pressant la sienne sur son cœur en preuve de la sincérité de son affection. Notre hôte, l'agent consulaire, qui restait pieds nus à l'entrée de la *mechoua*, fut salué à son tour, et partit.

Entouré d'épais carreaux de velours brodé d'or, le pacha était couché sur un riche tapis; de nombreuses lettres, les unes ouvertes, les autres scellées, étaient éparses autour de lui; j'en remarquai une fort grande mise en évidence sur un coussin, et qui portait le sceau du sultan. Le gouverneur de Larrache était vêtu d'un cafetan vert pâle, recouvert d'une robe en belle mousseline; il portait de larges caleçons de drap d'un jaune-clair; sa ceinture de maroquin rouge, brodée en soie, se fermait par une agrafe d'argent; il était coiffé de la calotte de Fez, entourée d'un turban blanc. Un haïk, du tissu le plus fin, recouvrait le tout; il tenait en main un rosaire. Ses manières étaient gracieuses et distinguées; l'agréable sourire qui se jouait sur ses traits lui donnait une expression tout à fait prévenante.

Le père de ce grand dignitaire avait été pacha de la moitié de l'empire de Maroc, et dans cette haute posi-

tion s'était constamment montré ami des Anglais, durant la guerre de la Péninsule, lorsque nous étions dans la dépendance de la Barbarie occidentale pour l'approvisionnement de nos armées, et des flottes en station dans les mers environnantes. C'est Nelson lui-même qui l'a déclaré : *Si la Grande-Bretagne avait la guerre avec quelque puissance maritime, il lui faudrait la ferme alliance de l'empereur de Maroc, sinon, elle devrait s'emparer de la ville de Tanger.*

Pourvoyeur naturel de Gibraltar et de nos flottes en croisière dans ces parages, l'empire Barbaresque ne nous offre pas moins d'avantage, comme échange de commerce. Tout ce qui entre à Maroc consiste en marchandises manufacturées; tout ce qui en sort, en produits bruts. L'Angleterre trouve dans ce royaume un excellent débouché pour ses fabriques, et elle en tire en retour de l'huile d'olives, des peaux, des cuirs qui surpassent, en souplesse et en beauté, ceux de tout le reste du monde; des amandes, des gommes de toute espèce, la cire, l'argent, la poudre d'or apportée du Soudan, des limons, des fruits, enfin les plus belles et les meilleures oranges de l'univers; car ce n'est pas sans raison que les anciens avaient placé le jardin des Hespérides au pied du grand Atlas (1).

Après les premiers compliments, Abd-Selam-E'Slowy, aussi brave homme que son père, bien que je ne lui croie ni la même capacité, ni la même éner-

(1) Jackson.

gie, se montra du moins tout aussi dévoué aux Anglais, et m'exprima le désir de me rendre toute sorte de bons offices; ajoutant que si je consentais à le charger du choix, il n'aurait paix ni trêve qu'il ne m'eût découvert une « jument qui ferait briller la joie sur la face du vendeur et sur celle de l'acheteur. »

Je déclinai l'offre. J'avais peu de confiance en ses lumières, et craignais de l'offenser grièvement, s'il m'arrivait plus tard de désapprouver son choix; je me défendis donc de lui donner un si grand embarras, et me contentai de solliciter une lettre pour le Chéik d'Ibdona, dont la tribu possède, assure-t-on, la plus belle race chevaline de toutes les provinces du nord de Maroc. Le pacha m'accorda sur-le-champ ma requête, et pour donner plus d'importance et plus d'effet à sa recommandation, il chargea une personne de sa suite, un kaïd, chef de cent hommes, de nous escorter.

Au moment où nous prenions congé, Abd'Selam nous déclara qu'il ne se sentait pas bien depuis plusieurs jours, et, comme, aux yeux de tous les habitants du pays sans exception, un Nazaréen est nécessairement docteur en médecine, il insista pour obtenir de moi une consultation. Je protestai vainement de mon ignorance, contraint à faire le médecin *malgré moi*, il me fallut promettre d'envoyer une potion au pacha : après quoi nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde.

Il me souvient que, dans une autre occasion,

voyageant avec un compagnon qui avait, en effet, quelques connaissances médicales, l'opinion qu'entretiennent les Arabes de notre infaillibilité manqua nous devenir funeste. Nous nous disposions à dresser nos tentes près d'un douar, lorsque nous fûmes entourés d'une foule hostile qui maudissait les chiens de mécréants, révoltés contre Dieu. Mon ami parlait un peu l'arabe; il se tourna vers un homme âgé, qu'à son costume il jugea devoir être un iman, et lui dit : « De qui tenez-vous que nous soyons incrédules? Écoutez ma prière quotidienne, et jugez-en vous-même. » Alors il lui répéta le *Pater* en arabe. Tous demeurèrent immobiles et silencieux, jusqu'au moment où l'iman s'écria :

« Puisse le Seigneur me maudire si jamais j'élève la voix contre ceux qui prient ainsi; votre prière sera la mienne jusqu'à ce que mon heure soit venue! De grâce, oh Nazaréen! répète encore les mêmes paroles, pour que je les grave en ma mémoire, et qu'elles puissent être écrites en lettres d'or dans nos demeures. »

On nous laissa alors dresser nos tentes en paix, et bientôt nous reçûmes la visite du vieux prêtre qui vint, la tristesse peinte sur la figure, nous apprendre que son enfant était malade au lit, et nous supplier d'aller le voir et le guérir. Arrivés dans sa tente, nous trouvâmes le petit malade en proie à une ardente fièvre. Mon ami prescrivit quelques remèdes innocents, qui furent pris en notre présence, mais une heure après le pauvre garçon n'était plus qu'un

cadavre. Aussitôt le bruit se répandit dans le douar que les Nazaréens avaient empoisonné l'enfant. Nous nous hâtâmes donc, dès le lendemain, avant le lever de l'aurore, de plier bagage, et nous allions partir lorsque le malheureux père vint à nous, portant un bol de lait : « Acceptez-le, chrétiens, » dit-il, « et soyez bénis de vos tendres soins pour mon bien-aimé. Ne croyez pas que je me joigne aux ignorants qui vous accusent d'avoir accéléré ou désiré sa mort. Son heure était venue, il est heureux maintenant; et je puis répéter après vous : *Que la volonté de Dieu soit faite !* »

Contre l'ordinaire de la race maure, distinguée par ses beaux traits et ses formes athlétiques, celle de Larrache, assez laide, semble être altérée par un mélange de sang nègre. Presque tous les visages que l'on rencontre portent les stigmates d'une mauvaise santé, et en certaines saisons la ville entière est la proie des fièvres intermittentes causées par les exhalaisons des marécages et des terres submergées des environs.

Comme c'était le jour du sabbat, nous suivîmes notre hôte, le juif, à sa synagogue, misérable chambre où s'assemblent quelques vingtaines d'Hébreux de mauvaise mine et pauvrement vêtus. Leur grand prêtre, rabbin à la face luisante, se tenait debout devant un sale pupitre, chargé d'un livre plus crasseux encore. Assis sur des banquettes de bois, le long des murailles, les fils dégénérés d'Israël, marmottaient leurs oraisons en balançant leurs têtes, de çà,

de là, comme fait un ours en cage. Leur religion me semblait être toute de formes et de momeries ; car ils ne se faisaient pas plus de scrupule de froncer le sourcil, et de menacer de l'œil un ennemi, que de faire à un ami des signes affectueux, tout en chantant leurs saints psaumes! Un ou deux jeunes gens, appelés par le rabbin, lurent en psalmodiant sur un ton nasillard le chapitre du jour dans une grande Bible admirablement écrite. Tous ceux près de qui ces lecteurs passaient, en retournant à leurs places, leur baisaient la main et le bas de la robe.

Une lampe de verre, semblable à un gigantesque gobelet, soutenue par un double triangle de cuivre en forme de sceau de Salomon, pendait devant la niche dans laquelle les saints rouleaux avaient été déposées. On ouvrit le tabernacle sacré; la loi et les paroles des prophètes, inscrites sur des parchemins, furent exposées aux regards de la congrégation, puis portés, en procession, autour de la synagogue, et enfin respectueusement remis en place.

La vue de ce peuple avili nous était pénible. Nos yeux ne rencontraient dans cette assemblée que des figures dégradées. Il nous semblait voir peser sur ces épaules courbées, sur ces têtes baissées, le joug de ce lourd esclavage, supporté durant tant de siècles ; ce fut donc avec joie que nous respirâmes un air plus pur.

Nous n'étions d'ailleurs pas fâchés, mon ami et

moi de faire une petite visite à nos chevaux. Nous les trouvâmes attachés à des piquets dans une batterie qui domine le port, et dont l'entrée est habituellement interdite aux Francs. Les Maures craignent, à ce qu'ils prétendent, que nous n'apprenions à leurs dépens les arts du génie militaire. Je croirais plutôt qu'ils ont honte de nous laisser voir le misérable état de leurs moyens de défense. Fortifiée vers la fin du XVI[e] siècle par Mouley-Ben-Nassar, Larrache, abandonnée à l'Espagne en 1610, reprise par Mouley Ismaël en 1689, était encore florissante en 1809, lorsque Jackson écrivit son ouvrage sur un pays qu'il avait longtemps habité. Les batteries du bord de la rivière étaient bien servies, car c'est là qu'en 1765, les Français entraînés par une feinte des Maures à remonter le Louccos, furent entourés de forces supérieures et tombèrent victimes de leur impétuosité (1).

Mais tout ce que les voyageurs racontent de la ville et de ses fortifications, n'est plus vrai aujourd'hui. La décadence des États musulmans n'est que trop sensible dans ce coin de terre; les canons, si beaux, si bien montés jadis, sont aujourd'hui criblés de trous et placés sur des affûts pourris. Je n'ai pu découvrir dans le nombre qu'une seule pièce de douze qui fût vraiment jolie. Elle est de cuivre et porte une inscription arabe. Je la crois fondue en

(1) Voir, pour les détails de cette affaire, l'appendice, à la fin du volume.

Portugal, et présume que c'est un des trophées enlevés par les Maures à leurs anciens conquérants. Ceux-ci possédèrent assez longtemps la province d'*Al Garb* (1) pour que leur roi en ait pris le titre de roi de Portugal et des *Algarves*.

A Tanger, les Maures ont encore un autre canon, objet de l'admiration universelle, et qui, ayant fait sombrer un vaisseau chrétien, entré dans le port avec des projets hostiles, passe pour être doué de pouvoirs miraculeux. On voit souvent des femmes enceintes assises sur le fût de cette pièce d'artillerie : elles croient, par cette pratique superstitieuse, s'épargner une partie des douleurs de l'enfantement.

Grâce à notre escorte nous pouvions parcourir les environs de Larrache sans avoir à craindre d'insulte. Nous nous rendîmes donc au cimetière chrétien situé dans un vignoble voisin de la ville. Des halliers de ronces, de mauvaises herbes, cachaient le peu de tombes qui n'avaient pas été violées. Moyen-

(1) C'est la province la plus occidentale du royaume de Maroc, ainsi que l'indique son nom, *El garb*, l'Ouest. La tradition, d'accord avec les fables grecques, prétend qu'autrefois, Trafalgar, Gibraltar, et cette côte ne formaient qu'un continent. En ces temps reculés, les eaux de la Méditerranée ne communiquaient avec celles de l'Océan, suivant les Arabes, que par un passage souterrain. Les noms des lieux témoignent de cette croyance : Trafalgar, dans la langue Arabe, *Traf el-garb*, veut dire « partie de l'*El garb;* et Gibraltar, *Jibbel traf*, signifie « montagne de la partie de l'*El garb.* » Cette province d'El garb qui, du port de Larrache s'étend dans les terres jusqu'au pied de l'Atlas, est une belle e riche plaine, abondante en orge, en blé, en fruits et coupée de forêts de chênes et de lièges.

nant une faible somme l'agent consulaire se chargea de faire nettoyer le sol, et de faire élever de petits monticules de terre sur les fosses de quelques pauvres matelots, récemment enterrés dans ce triste recoin.

Les murailles de la place sont fort hautes et mieux construites que celles de la plupart des autres villes de l'empire. Le ciment mauresque, le *tabia*, mélange de chaux et de terre sablonneuse fortement battues ensemble et qui, séché à l'air, devient aussi dur que la roche, est cependant beaucoup moins apparent dans ces constructions que la maçonnerie portugaise, et je ne doute pas qu'il ne fût facile à un antiquaire d'y découvrir les traces de travaux antérieurs à ceux des Portugais et des Maures. Une chose à remarquer dans ces antiques fortifications, c'est l'angle saillant qu'elles forment sur la pointe de terre la plus avancée. Il n'a pas dix pieds de largeur, et me paraît adapté à la situation avec plus d'art, plus de savoir, que je n'aurais présumé en trouver à une époque aussi reculée. Tournant par les dehors le marché et les abattoirs, nous descendîmes vers la rivière d'où nous eûmes la vue complète du palais de Mouley Yezid, situé au-dessus de l'embouchure du Louccos. Ce fut à l'endroit même où nous jouissions de cette perspective, que l'histoire du sultan, demi-irlandais, demi-maure, nous fut racontée par un honnête et intelligent habitant du pays, telle qu'on la trouvera dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XVIII.

Récit d'un Maure. — Sidi Mohamed. — Son mariage avec une Irlandaise. — Prière d'*El Mogareb*. — Mouley-Yezid. — Le présage funeste. — Le chameau du désert, *El Herrie*. — Charrette du Maroc. — Carrosses du prince de Hesse-Darmstadt.

« Vers le milieu du dernier siècle, » me dit Belie Mouloud, « l'auguste parasol des shérifs jetait son ombre sur l'un de nos plus illustres monarques, Sidi-Mohamed, fils d'Ab-Dallah, fils d'Ismaël, de la dynastie d'Hassan; sultan de Fez et de Maroc, de Suse, de Draha, de Taffilet, de Touat, et de toutes les contrées de l'ouest.

» C'était un grand sultan que Sidi-Mohamed, et son peuple l'a regretté. Avant de devenir la voix de la justice, il en avait été le bras, car il exécutait lui-même les sentences que prononçait son père. A peine monté sur le trône, il prouva qu'à l'antique énergie des descendants du prophète, il joignait la prudence des imans et la sagesse des vieillards. L'or pèse plus que le fer, il le savait; il connaissait la maxime du Koran, qui prescrit de nourrir ceux qui ont faim ; aussi vendait-il l'orge et le blé aux Kafirs, et il rendit aux laboureurs les larges plaines d'Emcharrah-Rumellah, couvertes par son aïeul des cent mille visa-

ges noirs des Bockharis de Bembarrah, dont Mouley-Ismaël s'était composé une garde : armée presque aussi redoutable aux fidèles croyants qu'à leurs ennemis. Grâce à Sidi-Mohamed, les champs, qui, depuis près d'un siècle, n'étaient labourés que par les quatre cent mille pieds des chevaux du désert, voient aujourd'hui onduler les moissons. Cependant on a reproché à Mohamed de trop écouter les paroles emmiellées des filles des incirconcis. Parmi les cent soixante femmes qui peuplaient les douze cours et les innombrables chambres de son harem, il y en avait de tous les climats, de tous les pays, de toutes les couleurs, et il lui est arrivé de répudier l'une des quatre femmes légitimes que lui permettait la loi, pour la remplacer par quelque nouvelle beauté enlevée à l'Italie, à l'Espagne, ou même aux grandes îles du Nord.

» Au commencement de son règne, avant d'avoir fondé la riche ville de Mogador, nommée *Souera* (la Peinte), à cause de la beauté de ses constructions, si régulièrement dessinées, le sultan Mohamed avait voulu compléter les fortifications de l'opulente cité de Fez. Comme il n'ignorait pas que les *Djins*, amis des *agems* (des barbares), leur ont ouvert le livre de la science, il demanda au roi des Anglais un ingénieur. Le sous-officier Brown, du corps des sapeurs et des mines, lui ayant été envoyé, Sidi-Mohamed donna un traitement au Nazaréen, et assigna une maison pour logement à lui et à sa femme; car le chrétien s'était marié depuis peu à une belle

fille d'Irlande, qui l'avait suivi à Fez. Le kafir Brown fut content, et ses travaux terminés, continua de demeurer au lieu où la faveur du sultan l'avait placé, jusqu'au jour où ses destinées étant accomplies, l'étranger mourut sans laisser d'enfants.

» Les derniers devoirs lui furent rendus selon les coutumes de son pays, par sa jeune veuve. Elle pleura, elle cria, accompagnée dans ses lamentations par les dames mauresques, qu'elle avait connues au bain et qu'elle visitait parfois. Après avoir passé quelque temps dans la retraite et la douleur, la jeune Irlandaise songea à mettre ordre à ses affaires; et ayant sollicité une audience du sultan, elle réclama de la munificence de Sa Hautesse, une pension et les moyens de retourner en son pays. Sidi Mohamed la trouva belle. Elle était blanche, potelée, et l'abondance de cheveux d'un blond ardent, qui ornaient sa tête, apparut au monarque comme une auréole de feu. La requête fut accordée, mais le sultan ne se hâtait pas de congédier celle qui avait trouvé grâce devant ses yeux. Il voulut savoir si elle avait une maison dans la terre des Francs; si un père et une mère lui ouvriraient les bras à son retour.

» La jeune femme dit qu'elle était orpheline, et que personne ne la pleurait en son pays.

» — Dieu a l'œil sur toi, » reprit alors Sidi Mohamed. « Pourquoi, s'il en est ainsi, veux-tu quitter la terre fortunée où tu as trouvé des amis, où les cœurs se sont ouverts sous ton regard? Adore le seul Dieu, dont Mahomet est le Prophète, et entre

dans mon harem, séjour d'une félicité sans bornes. »

» — Dieu me préserve, » répliqua la jeune infidèle, « de renoncer à ma foi, et de devenir la maîtresse d'un homme. »

» Sidi Mohamed ne répondit à ce refus, nouveau pour lui, que par de royales offres et des paroles tendres et persuasives. Dans son sein brûlait déjà le véritable amour, tel que le dépeint le poëte : « Celui que la contemplation allume, que la méditation attise, qui s'exhale et jaillit en désirs, étincelles promptes à produire la flamme qui consumera l'orgueil et l'égoïsme. Dès lors la tête se trouble, le corps s'énerve, l'âme s'exalte, et l'homme ne s'appartient plus (1). »

» Le commandeur des Croyants n'était donc plus à lui, lorsqu'il dit à la faible fille de la terre étrangère : « Garde ta foi, charmante infidèle, et deviens ma légitime épouse ; toi seule, s'il plaît à Dieu, seras la souveraine de mon harem. »

» L'Irlandaise cessa de résister, et Sidi Mohamed, ayant répudié une de ses femmes demeurée stérile, épousa la chrétienne, selon les rites ordinaires de l'Islamisme. »

J'attendais la suite du long récit de Belie Mouloud, tout en regardant les lignes d'or et de pourpre que le soleil, prêt à disparaître, traçait sur le bord de la terrasse du toit, et sur les arêtes des murailles de l'ancien palais de Mouley Yezid, lorsque le Maure montra du doigt l'horizon, encore étincelant quoi-

(1) Poésies arabes.

que le disque radieux en eût disparu à demi. « C'est l'heure d'*El Mogareb!* » me dit-il, et je le vis descendre du tertre où nous étions assis et se diriger vers une petite baie que formait, non loin de nous, le cours sinueux du Louccos.

Chaque jour, un musulman doit faire cinq prières canoniques au moins ; c'était l'heure de la quatrième, et l'ablution précède toujours la prière. Je ne sais si Belie Mouloud, le croyant, trouva la rivière souillée par la marée qui montait à cette heure ; mais, après avoir goûté et rejeté l'eau en faisant la grimace, il quitta son haïk, l'étendit sur le sol, se plaça dessus, car il ne pouvait prier que dans un lieu pur, et se servit ensuite d'une poignée de sable pour frotter trois fois ses mains et ses bras jusqu'au coude ; sa tête, son visage, sa nuque, et ses pieds nus sortis de ses babouches, passèrent ensuite par cette étrange purification. Puis, debout, le corps droit, les mains élevées à la hauteur des oreilles, il cria tout haut : « *Allahou ak-bar!* (Dieu est grand!) » Laissant ensuite retomber ses bras et pendre ses mains, il récita le premier *Rikat*, qui se compose d'un chapitre du Koran nommé *El Fatha*. Les trois autres *Rikats* de rigueur suivirent, le Maure changeant de posture, par façon de point et de virgule ; tantôt prosterné, les genoux, les mains, le nez et le front à terre, tantôt accroupi sur ses talons, et les mains sur ses cuisses ; enfin Belie Mouloud s'assit sur son haïk, et le visage tourné tantôt à droite, tantôt à gauche, il salua, en répétant :

« *Assalamou aaleikoum*. (La paix soit avec vous.) » La prière finie, mon vrai croyant secoua légèrement son tapis, le remit, encore souillé du sable de ses ablutions, sur ses épaules purifiées, et se plaçant à mes côtés, les jambes croisées, reprit son récit en ces termes :

« L'année suivante, il y eut de grandes réjouissances; la sultane irlandaise avait mis au monde un fils qui fut nommé Yezid. Ce prince, qui avait hérité des cheveux de sa mère, et qui dut à leur couleur le surnom d'*El Zàar* (le roux), était libéral, prodigue même, ce palais en fait foi, et tour à tour capricieux, bon, cruel. Il tenait de son père, et montrait cet indomptable et fougueux caractère que vous autres, Francs, attribuez à notre vigoureuse nature, et que nous aimons, nous, à rencontrer dans le sauvage coursier du désert, dont jamais l'étrier n'a sillonné les flancs, dont jamais le mors n'a fait saigner la bouche. Cependant le sultan prit peu à peu de l'ombrage des qualités et des défauts de son fils, mais surtout des sentiments que le prince affichait pour la nation aimée de sa mère, pour ces Anglais fiers, dédaigneux, qui osent s'égaler aux fils de Mahomet, et dont le protecteur de la foi, le sultan des sultans, ne pouvait tolérer l'orgueil. D'ailleurs, de tous les infidèles, Sidi Mohamed ne supportait que les fils de l'Espagne, son premier ministre, renégat, appartenant à cette race.

» La mésintelligence alla si loin entre le sultan et son fils, que Mouley Yezid, accusé de conspirer avec les Anglais pour renverser le trône de son père,

crut prudent de prendre la fuite. Poursuivi de sanctuaire en sanctuaire, tandis qu'il se dirigeait sur Tétouan, où résidaient alors les représentants des cours européennes, il s'arrêta enfin sur les hauteurs de Beni-Hassen, chaîne du petit Atlas, dans un *zawiat*, (saint village), où sa libéralité lui gagna tous les cœurs.

» Lorsque le sultan apprit qu'Yezid avait un asile, il fit publier une proclamation qui déclarait le prince traître et rebelle, et annonçait l'envoi d'une invincible armée chargée *de dévorer* toute terre où le proscrit aurait trouvé refuge. Il menaçait les habitants de Beni-Hassen, accusés par la rumeur publique d'avoir accueilli Yezid, de voir leur sanctuaire brûlé; hommes, femmes, enfants, devaient passer par l'épée, si le traître n'était chassé à l'heure même du territoire.

» Effrayés de ces menaces, les pauvres gens supplièrent Mouley Yezid d'avoir pitié d'eux, et de quitter le pays. Le prince promit de s'éloigner. « La volonté de Dieu doit s'accomplir, » dit-il. Ordonnant alors à ses serviteurs, au nombre de quatre, de monter à cheval, il s'élance lui-même sur un bel étalon qu'on vient de détacher du piquet le plus proche du sépulcre du bienheureux santon; il enfonce l'éperon dans les flancs de l'animal, mais le noble coursier refuse de bouger. Les caresses, les coups, sont également inutiles. « Voyez ! » s'écrie le prince, s'adressant à la foule réunie pour assister à son départ, « voyez, gens de peu de foi! Vous craignez les menaces d'un homme, n'écouterez-vous pas

les avertissements de Dieu? ne craindrez-vous pas la colère de votre saint patron, Mouley-abd-Selam? serez-vous plus sourd qu'un animal qui ne connaît que le frein et l'éperon? »

» Alors *El Emkaddem*, l'Ancien (1), s'avança et dit au prince : « O favori de Dieu, et de notre bienheureux santon, nous avons péché contre toi et contre lui en violant la loi d'hospitalité qui nous ordonne de protéger celui qui demande asile, quelles que soient sa nation, sa religion, fût-il proscrit par le chef de la loi même, par la vivante épée de la foi. Demeure donc en sûreté au milieu de nous, Mouley Yezid, et sois certain que nul ne touchera à un poil de ta barbe, tant que le sanctuaire d'Abd Selam renfermera un homme capable de combattre dans la voie du Seigneur. »

» En apprenant la nouvelle de cette rébellion, l'empereur voulut marcher lui-même à la tête de ses troupes; mais, au moment du départ, le manche du parasol sacré se cassa, et l'ombrelle fut enlevée à une prodigieuse hauteur. Le sultan comprit alors que son règne était fini. L'armée fit halte; Sidi Mohamed tomba malade cette nuit-là, et trois jours après il n'était plus. »

J'interrompis Belie Mouloud qui continuait à raconter comment Yezid avait été proclamé commandeur des croyants, après cette mort miraculeuse, pour demander si ce prince était le seul des nombreux enfants de Mohamed qui eût encouru la disgrâce de

(1) Voyez l'appendice, II.

son père? Non; comme Yezid, la plupart de ses frères avaient fui en différentes circonstances la colère paternelle. L'aîné, qu'une ruse de Mohamed dépouillait de ses trésors, alla demander asile à la tribu arabe d'Ouara, et s'établit dans la province de Suse, sur les confins du désert de Sahara. Toutes les tentatives pour le ramener à la cour de Maroc furent inutiles. Décidé à ne se point exposer à quelque nouveau caprice du sultan, il gardait, en cas de surprise, jour et nuit, à la porte de sa tente, deux *heiries* caparaçonnés. L'un chargé de poudre d'or, l'autre, prêt à porter son maître.

Peu de voyageurs connaissent le chameau du désert, dont la course rapide aurait mis le prince disgracié à l'abri des émissaires du sultan. L'*El heirie* ou *Erragual* (1), plus élégant, plus léger en sa forme que le chameau de charge, franchit en peu de jours le grand désert d'Afrique. Il est au chameau ordinaire ce que le cheval de course est au cheval de trait. Une courroie passée dans l'anneau qui traverse sa lèvre supérieure lui sert de bride; sa selle est semblable à celle qu'emploient les montagnards de l'Andalousie; pour exprimer la vélocité de sa course, l'Arabe vous dira : « Quand tu rencontres *El heirie*, hâte-toi de crier à son cavalier *salem alick;* avant qu'il t'ait répondu *alick salem*, tes yeux auront cessé

(1) Il est de l'espèce des dromadaires; on le nomme à Alger *mehari*. Il y est fort rare, comme dans tout le nord de l'Afrique. Voyez l'appendice de la fin.

de le voir; car sa monture fuit comme le vent. »

On assure que le heirie fait aisément quatre-vingts lieues en vingt-quatre heures, marchant sans boire, manger ou s'arrêter. L'Arabe qui le monte doit ceindre ses reins, sa poitrine, ses oreilles, pour que dans son rapide passage l'air enflammé qu'il traverse comme une flèche ne le suffoque pas, ne l'étourdisse point. L'homme sobre et patient peut seul supporter la violente allure de ce dromadaire. Muni d'un *bakull* (peau de chèvre), d'une cruche d'eau en argile poreuse, de quelques dattes, d'une poignée d'orge moulue, ne nourrissant qu'une fois son heirie dans le désert, car au besoin l'animal peut pendant sept jours se passer de boire et de manger, l'Arabe va, en une semaine, de Tombouctou à Taffilet, tandis que pour franchir la même distance, il faut à une caravane cinquante jours de marche et deux mois et demi de repos. Un heirie s'est rendu en sept jours du fort Saint-Joseph, sur le Sénégal, à l'établissement français de MM. Cabane et Depras à Mogador.

Les moins rapides parmi les heiries, ceux qui ne font que trois journées en une, sont nommés *talatayie ;* le *sebayie* en fait sept ; le *tassayie*, plus rare, est un heirie de neuf jours. Ces noms expriment la mesure de leur marche. Si l'on en croit les récits des Arabes, le *sebayie* n'engendre pas toujours un sebayie, mais quelquefois un *talatayie*, et plus rarement un *tassayie*. On connaît tout d'abord l'espèce du jeune chameau par le nombre de jours qu'il laisse

écouler avant de prendre la mamelle de sa mère ; le *tassayie*, qui vaut le prix de deux cents chameaux communs, passe neuf jours à jeûn, et alors il y à grande réjouissance dans la maison où il est né (1).

Pour en revenir à Yezid, son histoire n'était pas sans intérêt, racontée, dans les lieux mêmes où il avait vécu, par un homme qui se rappelait avoir vu, en son enfance, les magnifiques habits de ce sultan lorsqu'il faisait caracoler son coursier noir, et que son cafetan broché d'or, son haïk, ses armes, étincelaient au soleil, laissant une trace plus profonde dans le souvenir du pauvre enfant qui courait derrière son cheval pour le voir encore, que son règne de deux ans n'en a laissé dans les fastes barbares du pays.

Plus cruel que son prédécesseur, un de ses premiers actes de souveraineté fut de faire décapiter le renégat espagnol, premier visir de son père. Les mains du malheureux effendi furent coupées quelques jours avant son supplice, et ce sanglant trophée, cloué aux portes du consulat d'Espagne, à Tétouan, provoqua une guerre, terminée par la mort d'Yezid, lorsque ce prince n'était encore âgé que de quarante-trois ans.

Il avait montré du courage durant la rébellion des tribus arabes de Tleg et de Kholot. Il commandait l'armée qui les allait soumettre : et dans une occasion où ses troupes étaient vigoureusement chargées par les rebelles, voyant, du haut d'un tertre, les siens se débander et fuir, Mouley Yezid se précipita

(1) Jackson.

comme un tourbillon à la tête de sa garde, ramena les fuyards contre l'ennemi, et chargeant avec impétuosité, combattant au plus épais de la mêlée, mit les Arabes en déroute à leur tour.

Cette révolte apaisée, un effroyable massacre s'ensuivit. L'axiome de Mouley Yezid était que, son empire ne serait bien gouverné que lorsque des torrents de sang reflueraient de son palais jusqu'aux portes de la ville. Il permit aux troupes qui demandaient à grands cris leur solde arriérée, de piller, pendant vingt-quatre heures, le quartier des juifs, à Fez. Les malheureux israélites furent complétement dépouillés, et aujourd'hui encore ils répondent au Maure qui leur demande de l'argent : « Vous n'étiez donc pas au pillage de *fas Jedide ?* » (le nouveau Fez) quartier habité par les juifs.

En retournant à Larrache, notre guide nous fit remarquer, avec beaucoup d'ostentation, sur un des côtés de la route, une misérable charrette qui, lentement traînée par des bœufs, transportait des boulets de canon déchargés sur le rivage. C'est, à la vérité, l'unique voiture à roues que j'aie rencontrée dans tout l'empire de Maroc. Elle me sembla plus grossière de forme et de construction qu'un antique char égyptien que j'avais eu occasion de voir, sur les bords du Nil, au moment où l'on venait d'en faire la découverte.

Lorsque le prince Frédéric de Hesse Darmstadt arriva à Tanger, où il lui convint de s'exiler pendant quelques mois, en 1839, son altesse s'était fait ac-

compagner de deux carrosses, qui rappelaient ceux où dormaient nos bisaïeules. Les autorités locales s'opposant à ce qu'il se servît de voitures à roues, il écrivit au sultan, pour offrir de paver à ses frais la principale rue de Tanger, s'il obtenait permission de la parcourir en équipage.

Le sultan y consentit gracieusement, sous condition, néanmoins, qu'il se promènerait, sans roues, le protecteur des fidèles ne pouvant exposer ses sujets à être écrasés par un chrétien. Chose étrange, le prince se conforma à la lettre à cette injonction : il se faisait porter dans un de ses pesants carrosses, dépourvu de roues, et balancé, en façon de litière, entre deux fortes mules.

C'est ainsi que le despote du Maroc s'oppose à toute innovation, même dans les moindres bagatelles. L'ignorance est, selon lui, sa meilleure sauvegarde. Persuadé que la civilisation et la réforme imparfaites, introduites chez ses coréligionnaires du Levant, poussent rapidement à sa ruine tout le système religieux et politique du prophète, le sultan de l'Ouest s'en fie, pour la durée de son empire, à la jalousie réciproque des monarchies chrétiennes, et à l'*Een-Shaalah* (la grâce de Dieu). Mais, qu'une réforme soit ou non introduite dans ce système vieilli et sans support, une chose reste certaine, c'est que le glaive échappe aux mains des musulmans, et que l'extinction de l'islamisme devient chaque jour plus imminente. Ainsi se vérifie la parole du Sauveur : « Celui qui tire l'épée, périra par l'épée. »

CHAPITRE XIX.

Le favori du Pacha. — Les *dévorées*. — Sacrifices humains. — Shemmies, restes curieux. — Superstitions des Maures. — Marché de Raisana. — Passage du Col du Chameau. — Ain el Khader. — Diner du Chéik. — Dispute au sujet du porc.

Le lendemain, de bonne heure, nous vîmes paraître le porteur de la lettre promise par le Chéik d'Ibdoua. Élégamment et richement vêtu, bien monté, armé du long fusil et du lourd cimeterre maure, le Kaïd, favori du pacha de Larrache, était prêt à nous accompagner. Il portait sur sa selle, outre un beau tapis, deux sacoches contenant l'orge pour nourrir son cheval, et les piquets pour l'attacher. Muni d'un pain et d'une longue corde pour tirer l'eau des puits, il ne craignait ni la faim, ni la soif. Il n'y avait pas longtemps qu'il était de retour des provinces rebelles que le sultan, suivant l'expression du pays, avait *dévorées;* manière de punir habituelle en Barbarie. Le monarque établit un camp de quelques milliers d'hommes et de chevaux dans le canton des rebelles; ces troupes détruisent, de gaieté de cœur, ce qu'elles et leurs montures ne peuvent consommer : elles pillent les habitants, s'emparent de leur bétail et de tout ce qu'ils possèdent,

enlèvent leurs femmes, et laissent la terre aussi nue, aussi désolée, aussi aride que si une armée de sauterelles s'était abattue sur le malheureux sol.

Dans une des dernières révoltes, une belle jeune fille, offerte en sacrifice propitiatoire, fut égorgée en présence du sultan, devant sa tente. Heureusement qu'aujourd'hui ces odieux sacrifices deviennent fort rares, mais les rebelles, repentants ou frappés de terreur, immolent encore des chevaux et des bœufs pour apaiser la colère du souverain et se le rendre propice.

Lorsqu'il nous fallut passer le Louccos avec notre nouveau compagnon, je lui demandai comment le sultan s'y prenait pour faire traverser une rivière à ses troupes. Le kaïd m'apprit que lorsqu'on ne pouvait établir un pont provisoire de joncs et de roseaux, on soufflait un grand nombre de peaux d'animaux, en manière d'outres, que l'on recouvrait ensuite de branchages et de terre pour le passage de l'armée, cette ingénieuse nation n'ayant pu acquérir encore assez de science pour réunir ensemble une douzaine de pontons.

Après avoir suivi, pendant près d'une lieue, le lit du Louccos, notre route tourna plus au sud ; arrivés dans le voisinage d'un puits en larges pierres raboteuses, qui me parut d'une haute antiquité, et qu'entouraient les débris d'un édifice de quelque importance, nous fîmes halte sous un vieux figuier dont l'ombre s'étendait au loin. Le kaïd nous informa qu'au-

dessus de nous, sur le sommet de la colline, s'élevaient les ruines d'une vieille cité des *Roums*, nommée *Shemmies*, lieu que l'on évitait avec soin parce qu'il était devenu la demeure des mauvais esprits.

Cette information suffisait pour éveiller notre curiosité. Résolu, ainsi que don José, de visiter la demeure des Djins, je pris mon fusil, tout en parlant de chasse afin de donner le change au kaïd, certain que j'étais, qu'en sa qualité de gardien des Francs, il ne nous laisserait sous aucun prétexte visiter les débris de l'antique cité. Accompagnés du Hadji nous partîmes, laissant le reste de la bande dans l'ignorance d'une excursion qui leur aurait paru aussi périlleuse que sacrilége.

Nous eûmes bientôt franchi la montée, et un étroit sentier nous conduisit, à travers d'épaisses broussailles, à une muraille construite de larges pierres brutes fortement cimentées, et noircies sans doute par le feu. Le terrain sonnait creux sous nos pieds, et les buissons devenaient plus serrés à mesure que nous avancions; souvent il nous fallait ramper sur les mains et sur les genoux pour pénétrer dans l'épaisseur du fourré.

Ce ne fut pas sans beaucoup de travail et de fatigues que nous arrivâmes à une longue rangée de murs, d'environ trente pieds de haut, qui me parurent descendre le long de la pente sud-est de la colline. Ayant passé à travers une brèche de la muraille je vis une longue voûte, de seize pieds de large, sur vingt de haut, qui s'étendait sous terre à

cinquante pieds et plus de distance. D'autres voûtes, de plus petite dimension, l'entouraient. A mesure que nous avancions sous d'épais halliers, les ronces interceptaient notre route, la chaleur devenait de plus en plus intense; mes compagnons mouraient de soif, et je crois que, sans ma boussole, nous nous perdions dans cette masse compacte de végétation.

Une autre majestueuse barrière de murs nous arrêta; plusieurs larges pierres brutes, et quelques colonnes tronquées en marbre enchâssées dans la maçonnerie, prouvaient que les bâtiments dont nous voyions les restes avaient été construits avec les matériaux arrachés à quelques beaux édifices d'une plus haute antiquité.

Nous longeâmes assez longtemps la base de ce mur; parvenus enfin à un terrain ouvert, au moment où je passais sous un olivier sauvage, un gros animal s'élança sur moi du haut d'une des branches, et rasant le collet de mon habit, disparut dans les buissons. Je présume que c'était un serpent, mais son mouvement avait été trop rapide pour qu'il me fût possible de distinguer sa forme.

De retour au puits, il nous fallut supporter l'humeur du kaïd, courroucé de notre longue absence. Lorsque je racontai nos aventures et parlai de l'animal qui s'était jeté sur moi de la cîme d'un arbre, Mallem-Ahmed s'écria : « O fortuné Nazaréen! le kaïd nous disait à l'instant même que peu de ceux qui ont osé visiter Shemmies en sont revenus. Les

Djins, sous la forme d'une séduisante jeune fille, attirent leur victime à sa perte, ou bien, sous la figure d'un serpent, d'un animal féroce, ils la déchirent. » Le kaïd, de l'air d'un solennel déplaisir, confirma ce récit, et ajouta que l'année d'avant un jeune berger, faisant paître son troupeau au pied de la colline, avait été mordu par un serpent qui s'élança sur lui pendant qu'il passait sous un arbre; le blessé mourut avant d'avoir regagné son logis.

La grande chaleur du milieu du jour passée, nous nous remîmes en route. A quatre heures, après avoir traversé les villages de Sadir et de Lokarisy, nous nous trouvions à l'entrée du bois de Sahel, à quatre lieues au sud de la route par laquelle nous nous étions rendus à Larrache. Ici, nous eûmes à franchir un charmant ruisseau nommé Bous-Affie, ou Père de la Pureté. Puis vint un large marais, fouillé en plus d'un endroit par le boutoir des sangliers, qui y avaient laissé de nombreuses traces.

« Ah! voilà juste l'endroit, » nous dit notre guide, « où Ali a fait un fameux coup. Il chassait; un sanglier que sa balle avait touché s'élance sur lui : l'homme aux six doigts frappe, et partage en deux la bête féroce au défaut des côtes. Lorsque les chasseurs furent rassemblés, plusieurs dirent qu'il était impossible qu'un seul coup eût divisé l'animal. Pour toute réponse Ali tira son sabre, qui mesurait cinq pieds de longueur, et le levant de ses deux mains, fit une entaille profonde au tronc d'un chêne-liége. Se tournant alors vers les chasseurs, il défia le plus fort

d'entre eux d'arracher l'arme de l'écorce. En effet, toutes les tentatives échouèrent. Cette même épée sert maintemant de lance à un pêcheur du Sebou, pour percer le *shebbel*, très-beau poisson que les Espagnols, corrompant le nom arabe, ont appelé *sebalo*. Ce genre de saumon, dont la chair est presque blanche, abonde dans le Louccos et dans plusieurs autres rivières de la côte occidentale du Maroc. On le trouve aussi, en Andalousie, dans le Guadalquivir, le *Wad al Kibir* des Arabes (la grande rivière). *Wad*, en arabe, signifie rivière.

Quittant le bois à cinq heures nous eûmes à traverser un grand village nommé Leblet ; chaque porte était garnie de spectateurs, les habitants s'étant élancés hors de leurs maisons pour voir l'*Ensara* (le chrétien). Les champs de Doura ou millet de l'Inde, cultivé dans tous les alentours, promettaient une abondante moisson. « Dieu soit loué de ses bienfaits ! » dit le Kaïd, « l'année dernière les apparences de la récolte étaient si mauvaises que, si mon maître Sidi Abd-Selam E'Slowy n'eût ordonné aux juifs — Dieu confonde leur race ! — de prier pour la pluie, je ne sais ce que seraient devenues les pauvres créatures de Dieu ! »

« Eh ! pourquoi les serviteurs du prophète ne faisaient-ils pas eux-mêmes leur besogne ? » demandai-je.

« Certes ce n'étaient pas leurs prières qui avaient manqué, » répliqua-t-il, « et cela pendant vingt jours et vingt nuits. Le fakih avait écrit de sa propre main des invocations sur les bannières de chaque mos-

quée, de sorte que, partout à la face du ciel, flottaient incessamment les prières des fidèles; le tout en vain, car celles-là montent au Seigneur dignes de toutes louanges, comme une divine harmonie, et il s'y complaît trop pour risquer de les faire cesser en accordant nos requêtes, tandis qu'il n'est pas plutôt assourdi des hurlements discordants des juifs et des infidèles qu'il se hâte de les exaucer pour ne les entendre plus. » Quelque absurde que semble cette réponse, c'est celle que feraient tous les Marocains, cette opinion étant générale dans le pays.

Vers six heures après midi, nous étions sur la place du marché de Raisana, qu'ombrage un magnifique palmier d'une grande hauteur ; arbre rare dans le sud de la province d'Al-Garb. Là, en certains jours de l'année, se réunit une grande affluence de gens, qui viennent échanger leurs marchandises et leurs bestiaux; c'est dans ces occasions que se déploient le mieux les particularités de mœurs et de coutumes mauresques. Par exemple, dans le district de Bemin Souar, contrée montueuse, principalement habitée par des tribus berbères, il se fait un genre de commerce tout à fait curieux; la chose a lieu à une foire tenue seulement une fois par an. Les garçons y cherchent femme, les hommes mariés vont y compléter leur harem, et filles et veuves y trouvent des épouseurs.

On pourrait dire que les femmes se vendent là publiquement elles-mêmes, si, pour éviter cette ignominie, on n'avait eu recours au procédé suivant :

Celle qui désire se marier à la foire, parée de ses plus beaux atours, et chargée d'une pièce de toile tissée de sa main, va s'asseoir sans voile sur la place du marché. Les acheteurs, jeunes et vieux, se promènent devant les dames, examinant les tissus qu'elles étalent, et scrutant avec plus d'attention encore, et leurs regards et leur maintien. Si la femme plaît au chaland, il s'enquiert du prix de la toile; elle en demande ce qu'elle désire obtenir en douaire, et, suivant que l'individu lui plaît ou non, abaisse ou élève ses prétentions, qui deviennent exorbitantes pour peu que l'acheteur lui soit antipathique. Durant ce débat, ce dernier peut juger jusqu'à un certain point du caractère et de l'esprit de celle qu'il marchande; dès que les parties sont d'accord, les parents de la fille sont appelés, et à leur tour ont le droit d'accorder ou de refuser. S'ils consentent, on se donne rendez-vous chez le magistrat, où le contrat est passé, et la fiancée ainsi achetée est transportée à son nouveau logis.

Si l'acquéreur a regret à l'emplette, il ne peut plus troquer la marchandise. La toile des veuves, et surtout celle des femmes divorcées est fort en baisse dans cette foire, instituée évidemment pour éluder la loi du prophète qui interdit toute communication entre l'homme et la femme avant le mariage.

Disant adieu à la place et au beau palmier qui l'abrite, nous traversâmes une large plaine dans laquelle, de distance en distance, des spirales de fumée nous indiquaient la position des campements arabes.

Arrivés à un passage, nommé *le Col du Chameau*, nous tombâmes à l'improviste sur une troupe de ces petites outardes (otis houbara), que les Maures nomment *bouzarat*, oiseaux de la grosseur de notre coq de bruyère, et dont la chair est d'une saveur exquise.

Au coucher du soleil, nous dressâmes nos tentes près de celles de la tribu d'Ibdor, au lieu appelé *Ain el Khader*, *la verte fontaine*. Nous reçûmes presque aussitôt la visite du fils du Chéik, qui venait, de la part de son père, nous inviter à partager un dîner, tout prêt, dit-il, et qui n'attendait plus que nous.

J'acceptai l'invitation ; nous trouvâmes notre hôte dans sa tente, assis sur un coussin couvert d'une peau de lynx caracal. Cette fourrure possède, assure-t-on, une propriété qui serait d'une inestimable valeur dans la Barbarie occidentale : jamais puce ne s'y attache. Autour du maître on avait placé de belles peaux de mouton pour nous servir de siéges.

« Soyez les bienvenus ! » dit le Chéik, et dès que nous fûmes assis, il ajouta : « Vos coussins sont-ils assez moelleux ? Avez-vous tout ce qu'il vous faut ? Êtes-vous contents ? »

En réponse j'accumulai les bénédictions sur l'hôte, sa famille, sa race, et spécialement son arrière-grand-père.

Abd-el-Habid, esclave du chef, coupa court à la conversation en apportant une table mauresque, fort élégamment sculptée et peinte en gracieuses arabesques ; elle était de forme circulaire, de deux pieds

de diamètre, et ne s'élevait pas à plus de six pouces de terre, hauteur tout à fait suffisante pour des gens accroupis autour, comme nous l'étions.

Un large bol de fabrique indigène, rempli d'une soupe épaisse de vermicelle, assaisonnée de poivre rouge, garnissait la table; quatre cuillers de bois d'une forme grotesque trempaient dans cette gamelle, et nous les mîmes à l'œuvre courageusement. On servit ensuite une étuvée de bœuf, flanquée de tranches de melon pour aiguiser l'appétit; enfin, parut l'habituelle pyramide de couscoussou. Pas un mot ne fut prononcé durant le repas, excepté quelques élans de ferveur, tels que : *Bismillah!* (au nom de Dieu) *Al handou Billah!* (grâces soient rendues à Dieu) ou peut-être quelque *Saffie Allah!* (Dieu ait pitié de nous!)

A la fin, mon ami don José et moi, fûmes forcés d'abandonner l'attaque de la montagne de couscoussou, à l'évidente surprise du Chéik qui continua, de concert avec le kaïd, à l'assaillir vigoureusement.

L'énorme plat enfin enlevé, le Chéik rompit le silence : « Vraiment, chrétiens, » dit-il, « vous avez eu un triste régal! Il vous faut du cochon, à vous autres infidèles! — C'est, dit-on, la seule nourriture qui vous convienne : sans cochon vous ne pouvez vivre. On m'assure aussi, » ajouta-t-il, « que vous avez coutume de traire vos laies. C'est prodigieux en vérité, que des créatures de Dieu puissent errer à ce point! »

« Bénis soient tous les poils de votre barbe! » m'écriai-je. « Quelles fausses idées, vous autres musulmans, vous faites-vous des serviteurs de Sidna-Aïsa (1)! Mais permettez-moi quelques mots d'observation sur la chair de cochon! »

« A Dieu ne plaise, » reprit l'Arabe; « c'est un péché seulement d'y penser. »

« Péché d'y penser! » répliquai-je vivement, essayant de prendre mon homme par surprise. « Vous appelez cela péché? Mais dites-moi un peu, ô fidèle serviteur du prophète, qui a créé le cochon? »

« Le seigneur Dieu! » répartit le Chéik.

« Alors, à votre compte, Dieu a donc créé le péché? »

Le vieux Chéik réfléchit un moment et se tournant vers le Mallem, il dit :

« En vérité, votre jeune Nazaréen m'a pris au piége, jamais on ne m'avait posé la question de la sorte. Cependant, dis-moi un peu, Nazaréen, pourquoi le prophète de Dieu — que son nom soit béni! — nous aurait-il interdit cette viande? »

« Apprends, ô Chéik, que la chair de cochon est une nourriture malsaine dans les pays chauds.

» En Italie même et en Espagne, celui qui tue un cochon dans les mois d'été est soumis à une forte amende. Sous le brûlant climat de l'Inde, ni chrétien, ni païen ne goûtent à cette chair que fort rarement. Le prophète Moïse l'avait interdite à son peuple,

(1) Le Seigneur Jésus.

comme l'a fait votre prophète, qui, sur ce point, s'est conformé aux prescriptions du grand législateur des Hébreux. Mais le messie, Jésus de Nazareth, notre sauveur, nous a donné, à nous, que vous appelez Nazaréens parce que nous sommes ses disciples, une loi divine qui remplace et anéantit les formes étroites de l'ancienne loi de Moïse. Il nous a enseigné que rien n'est en soi-même pur, ni impur. Sidna Aïsa a prévu que les générations de ses sectateurs s'éclairant de plus en plus, éviteraient les excès. »

Le vieillard écoutait, avec une attention sérieuse, ce discours que je débitais avec la gravité requise en pareil sujet. Lorsque je me tus il garda le silence, paraissant méditer mes paroles; et quoique je connusse assez le caractère arabe pour ne pas me flatter de l'espoir de convertir mon homme, je ne pus résister à la tentation de poursuivre.

« Environ six cents ans avant la naissance de votre législateur Mahomet de la Mecque, Sidna Aïsa, le messie, apparut sur la terre, et nous donna la loi qui nous a gouvernés depuis. Jugez de son excellence par la prospérité de tous les royaumes chrétiens, du moins de ceux dans lesquels l'influence divine de cette loi n'est pas entravée par les artifices et les superstitieuses trames de ceux qui prennent le nom de chrétiens sans faire de l'évangile du Christ la règle de leur conduite. Celui qui nous a permis d'user avec modération de la viande de porc, comme de toute autre nourriture, nous a dit : « Tu

ne mentiras point! » Voyez dans la ville que nous quittâmes hier, vous ne trouveriez pas un juif ou un musulman qui voulût goûter du porc, mais en revanche, peu d'entre eux, je le parie, refuseraient de rendre un faux témoignage pour l'appât de quelques mouzounats (1). Fidèles à suivre la loi dans tout ce qui est sans importance, ils la violent sans scrupule dans les choses les plus graves. Pardon, ô Chéik, mais vous savez si je dis la vérité! »

« Chose étrange! » répliqua-t-il, « il faut convenir qu'il y a du vrai dans vos paroles! » sur cela il devint de plus en plus sombre et méditatif. Je n'étais pourtant pas encore certain d'avoir fait un disciple. Si je m'en étais flatté, ses premiers mots eussent dissipé mes illusions; car, revenant toujours à son thème, il me dit, laissant échapper un soupir :

« J'ai bien ouï dire qu'il n'y avait qu'une partie du cochon qui fût défendue, malheureusement notre prophète a oublié de nous dire laquelle. Puisse le seigneur avoir pitié de nous ! »

« Amen, » répondis-je, et nous changeâmes de conversation.

(1) Le mouzounat, environ douze sous, se compose de six *felous*; le felou vaut un sou d'Angleterre et deux sous de France.

CHAPITRE XX.

Retour aux tentes. — Intrigue arabe. — Sanctuaire de Mouley-Abd-Selam. — La pierre du Saut. — Les Images gravées. — Ruines colossales de Tagsher. — Histoire d'un vase antique.

Il faisait un beau clair de lune à notre retour dans nos quartiers. Tout se taisait, le silence n'était interrompu, de temps à autre, que par le lointain hurlement du chacal. Le Hadji nous héla au moment où nous touchions à nos tentes, par ce seul mot : *Allie*? (qui)?

« Bénis soient ceux qui veillent et prient, se préparant pour le monde à venir ! » m'écriai-je.

Nous fûmes réveillés la nuit par de grands cris : un jeune Arabe amoureux s'était glissé à la dérobée dans la tente de sa belle, celle-ci lui ayant donné rendez-vous pendant que son père était à Larrache. Les amants croyaient la mère plongée dans un profond sommeil , mais elle ne dormait que d'un œil; prenant le jeune garçon pour un voleur, elle appela au secours. La jeune fille avait jugé prudent de crier à l'unisson, et de traiter de mensonge toute l'histoire du rendez-vous. Bref, elle joua si bien son rôle, que le Chéik ordonna de se saisir du cou-

pable, qui devait être conduit le lendemain à Larrache pour y être jugé suivant la loi du prophète.

Avant six heures du matin nous étions à cheval, et témoins de tout le trouble qu'excitait, parmi les Arabes, la disparition de l'amoureux : il s'était échappé la nuit, aidé sans doute par sa belle, et avait dû prendre la route du Zawiat de Mouley-Abd-Selam. Or, qui ne sait dans le pays qu'un édit extraordinaire du sultan suffirait à peine pour arracher du saint asile un réfugié, fût-il coupable de crimes autrement graves que celui du jeune Arabe?

Le *Zawiat* ou sanctuaire de Mouley-Abd-Selam est situé sur l'âpre sierra de Beni-Hassen, dont on voit, du détroit de Gibraltar, les cimes couronnées de neige dominer la chaîne plus humble des montagnes qui entourent la ville de Tétouan. C'est sur cette aire d'aigle que l'on a déposé ce qu'avait en lui de mortel l'inspiré santon. Hélas! dans la terre profane des mécréants, des Kafirs, Abd-Selam eût passé pour fou. Comme la sainte Kaaba, ce sanctuaire usurpe un site consacré au culte des idolâtres ancêtres du santon, avant que les cœurs se fussent ouverts à la connaissance d'un seul et vrai Dieu.

C'est aux premiers jours du printemps que les caravanes de pèlerins visitent les reliques sacrées. Moi, indigne, je ne pouvais prétendre à tant d'honneur. J'eus, pour m'en consoler, les récits détaillés que me fit du pèlerinage le frère de mon domestique, Hadji-Hamed-Asharky, sept fois pèlerin, et

dont la mère s'était dix-sept fois agenouillée devant le sépulcre du santon.

La kaffila, rassemblement de quelques centaines d'âmes, hommes, femmes, enfants, montés sur des bêtes de somme de toutes dimensions, depuis le gigantesque chameau jusqu'aux plus petits ânes, étant réunie, et chaque famille étant pourvue de sa petite tente, la procession triomphale s'achemine, bannières et banderoles déployées, à travers les rues de Tanger, tandis que le *ghaita* et le *tebel* (le fifre et le tambourin) marient leurs sons discordants pour faire une musique infernale.

La première nuit, on s'arrête au village de Mahoga, à peu de distance au sud de Tanger. Le jour suivant, on traverse une plaine ondulée, d'une vaste étendue, et, après avoir franchi une abrupte chaîne de collines, on campe au pied du Beni-Hassen, vers midi. Le lendemain, la tombe, toujours fraîchement badigeonnée, de Sidi-Abd-Selam frappe les regards charmés des pèlerins, qui voient le roc de *Sakht el Oualaden* (la Malédiction de la mère), surplomber le bienheureux sépulcre. Ici, les tentes sont de nouveau dressées pour une cérémonie qui consiste à franchir la *pierre du Saut* : c'est le nom d'une espèce de table ronde en marbre blanc, que l'on croirait poli de main d'homme. Cette pierre plate est l'objet d'une vénération religieuse. Le pèlerin qui peut la franchir d'un saut est considéré comme béni du ciel. Les méchants tombent dessus, ou la touchent du pied. Elle n'est élevée du sol que de quelques pouces, et

le Hadji prétendait la pouvoir aisément enjamber; mais jamais il n'avait essayé de la franchir en sautant. « Sur plusieurs centaines de pèlerins que j'ai vu en faire l'épreuve, » me disait-il, « il n'y en a pas une demi-douzaine qui aient réussi; et c'est un funeste signe de la perversité des hommes en ces jours dégénérés, » ajoutait-il d'un air profondément découragé.

Après avoir franchi, ou n'avoir pas franchi, la *pierre du Saut*, la kaffila passe devant la maison qu'habitait Mouley Yezid, lorsqu'il cherchait un refuge contre la vengeance de son père, le sultan Mohamed. Alors, tous mettent pied à terre, même les femmes et les enfants, car la sainte montagne de Mouley-Abd-Selam est des plus escarpées. Les piétons frayent leur route à travers un bois d'oliviers sauvages et d'autres arbres forestiers, qui, tous s'inclinent respectueusement du côté du saint sépulcre. Même dans les mois les plus chauds, l'air est froid sur cette cime sacrée, où le pèlerin ne monte que le cœur tremblant de vénération et de crainte.

A peine approche-t-on des confins du village, qu'on est assailli par une importune troupe de petits saints (la sainteté, héritage ici comme en d'autres lieux la noblesse, descend toujours de père en fils). Ces marmots sont les fils des chérifs, postérité du Santon, nés gardiens des restes de l'ancêtre commun. On a eu soin de se pourvoir d'avance de bis cuits et de petits gâteaux pour amadouer l'essaim ta-

pageur, et tandis que les bambins se disputent les friandises, la kaffila s'empresse de passer.

Le village, où elle fait halte, et dresse définitivement ses tentes, se compose de quelques huttes couvertes de chaume. Le soir, le camp est visité par les chérifs, à chacun desquels tout pèlerin est tenu d'offrir un présent en rapport avec ses moyens. Ici encore le vieil adage trouve sa confirmation : « Plus grand le saint, plus fripon le pèlerin! » Les arrivants doivent avoir l'œil sur leur propriété, et veiller soigneusement toute la nuit, car la filouterie paraît être un des caractères distinctifs de la race de Mouley-Abd-Selam.

Le matin suivant, levée avec le jour, la kaffila, accompagnée des chérifs, se rend en procession solennelle vers l'*Emkaddem* ou l'ancien. C'est le chef du sanctuaire, et il a droit, lui aussi, à une offrande. Les pèlerins peuvent ensuite continuer leur route et gravir, à l'aide de marches taillées dans le roc, jusqu'à une caverne, dont l'ouverture est tellement basse, que les enfants mêmes y pénètrent en rampant sur les mains et sur les genoux. Il n'est permis que d'entrevoir la vaste cavité, creusée dans le roc et surmontée d'une voûte qui se trouve au fond de la grotte, car les guides retiennent les fidèles à l'entrée, et leur font remarquer de loin les *images gravées*; c'est ainsi qu'on désigne les figures d'une femme et d'un homme nus, dont l'une tient à la main un tambourin ou, suivant le Hadji Ahmed, une sphère. Devant eux un serpent à demi roulé dresse la tête.

Ce bas-relief, très-profondément fouillé, est sculpté à environ cinq pieds de terre.

Les chérifs ont soin de persuader à la foule crédule que ce sont là des personnages pétrifiés, et retenus dans cet état par le pouvoir du santon.

En quittant la grotte, la procession se rend au fameux rocher de la Malédiction de la mère. C'est une étroite fente qui descend perpendiculairement et se termine, à ce qu'on assure, par un gouffre sans fond. Un rebord de quelques pouces de large a été taillé en dedans le long d'un des côtés de la fissure, et sert de point d'appui aux courageux pèlerins qui se hasardent à traverser ce dangereux passage.

Le hardi dévot, déterminé à l'effrayante épreuve, appuie son dos contre le roc opposé au rebord sur lequel il place ses pieds, et avance ainsi de côté avec la plus grande circonspection : durant tout le chemin, son corps se trouve suspendu sur le noir abîme. C'est à l'extrémité de la fente que l'on rencontre le plus d'obstacle. Les côtés de la crevasse se rapprochent tellement, qu'il est à peine possible de se glisser entre eux. Celui qui arrive au bout obtient pour grâce spéciale, le don de « n'avoir plus de haine au cœur contre sa famille; » mais, pour l'homme pervers qui tenterait l'épreuve, le roc se ferme, et le pécheur est retenu prisonnier jusqu'à ce que les chérifs, à l'aide de quelques versets mystiques, et de quelques invocations au nom d'Allah, aient rouvert la crevasse et permis au prisonnier de

se dégager, et de revenir au point d'où il était parti.

Le Hadji Ahmed affirme que le plus ou moins d'embonpoint ne fait rien à l'affaire, et qu'il arrive au plus mince individu, après s'être dépouillé jusqu'à la ceinture, pour diminuer son épaisseur, d'être fortement retenu et pressé entre les deux bords de la fente, tandis qu'un gros et gras compère, portant sur lui toute sa garde-robe, passera avec aisance. « Car tout dépend de la volonté de Dieu, et du pouvoir qu'il délègue au santon, » ajoute Ahmed d'un air béat, « Dieu seul connaît le cœur de l'homme! » Quant à lui, jamais, à l'en croire, il n'a éprouvé la moindre difficulté à passer. Je ferai observer cependant qu'il est fort maigre, et qu'il n'est nullement incommodé par l'ampleur et la richesse de ses vêtements.

Enfin au retour, les pèlerins, après avoir prié sur la tombe de Mouley-Abd-Selam, reprennent la route de Tanger.

En quittant les tentes d'Ibdor, nous vîmes des enfants de la tribu, occupés par troupes à chasser les tourterelles qui font de grands dégâts dans les blés; quelques-uns lançaient la fronde avec une rare dextérité.

Une demi-heure plus tard nous passâmes devant un petit bâtiment, situé sur le haut d'une montagne; c'est la tombe de Siyed Yamani. Le pic, en forme de cône, qui s'élève à six milles environ au sud, se nomme Tagsher, à ce que me dit le kaïd, qui

me parla de quelques ruines situées aux environs. Il les décrit comme les restes d'un vaste château, bâti de matériaux extraordinaires; les pierres sont d'une dimension tellement colossale, qu'il ne faudrait pas moins de cent hommes de notre temps pour remuer chacune d'elles. Le kaïd leur donne vingt pieds de large sur quinze de haut. L'entrée, bloquée par les décombres et le sable, ne laissait de passage qu'à un endroit, il s'y glissa un jour, et pénétra dans une espèce de souterrain, devenu bientôt si étroit qu'il lui fallut renoncer à pousser plus loin; la lumière entrevue à distance, lui prouva néanmoins que cette galerie était d'une grande étendue. Assez près du bâtiment, il souleva une pierre plate qui lui découvrit l'ouverture d'une citerne, faite en pain de sucre renversé, et qu'il trouva vide.

Sur la route que nous parcourions se voyaient les restes d'un aqueduc. L'année dernière on tira d'un puits voisin un cheval de bronze, de petits hommes de bronze (c'est ainsi que le kaïd appelle les statuettes), et quelques lampes du même métal. Malheureusement tout cela a été brisé, et secrètement vendu, comme vieux cuivre, à des brocanteurs juifs.

C'est à la rapacité bien connue du gouvernement qu'il faut attribuer la rareté des débris de quelque valeur, souvenirs des nations diverses qui ont conquis ou colonisé cette contrée. Les autorités, ayant droit, de par la loi, de s'emparer de tout objet trouvé, ont recours à des actes de la dernière bar-

barie, pour extorquer des aveux aux malheureux, soupçonnés d'avoir fait la découverte de quelque trésor.

J'ai ouï raconter, entre autres faits avérés, l'anecdote suivante. Il y a quelques années, lorsque Alarby E'Saïdy était gouverneur de Tanger, et vendait la justice au poids de l'or, il arriva qu'un bout de terrain, depuis longtemps en friche, fut donné à un pauvre paysan nommé Mohamed, en récompense de deux années de service actif, sous les bannières du sultan, lorsque Sa Hautesse guerroyait contre la rebelle tribu d'Oudaia. C'est une méthode assez ordinaire de payer les milices, qui constituent la principale force de l'empire. Cette jachère se trouvait à quelques milles de l'ancienne cité de Bouamar, qu'entourent de vieilles ruines.

Un jour que Mohamed labourait, tandis qu'un autre villageois, son camarade, était occupé de la même façon dans un champ voisin, le soc de la charrue du vétéran heurta contre un obstacle; c'était un grand vase de terre, de forme étrange, mais bon encore, point fêlé, et Mohamed, jugeant qu'il lui servirait à puiser de l'eau à la fontaine du village, le porta à l'endroit où il avait laissé ses habits, et le déposa sous son haïk.

Les mouvements du laboureur n'avaient point échappé à son voisin; celui-ci soupçonna qu'il ne s'agissait pas seulement d'un vieux pot vide, et le soir, de retour au village, il jasa, joignit ses conjectures au fait, affirma qu'il avait remarqué que le vase était pe-

sant, et conclut que c'était un trésor, puisque Mohamed l'avait caché sous ses habits sans souffler mot de sa découverte, bien qu'ils fussent seuls alors, et travaillassent non loin l'un de l'autre.

Le lendemain était jour de marché, où les villageois de Bouamar affluent à Tanger. L'histoire de la trouvaille de Mohamed circula parmi les habitants de la ville, et ne parvint que trop tôt aux oreilles des espions du vieux Alarby E'Saidy, qui la lui transmirent, embellie de leurs propres exagérations.

Songeant peu aux calamités qui le menaçaient, le pauvre Mohamed était tranquillement occupé à vendre sa petite récolte, lorsqu'il fut saisi par les rudes mains de deux soldats, et traîné, comme c'est l'usage du pays, sans qu'on lui en dît le motif, par devant le Hakkem à barbe grise.

« Je vous tiens donc à la fin, drôle! Ainsi vous déterrez un trésor et vous ne le déclarez pas! Allons, vite, qu'on m'en dise le montant, et prenez garde à vos paroles! »

Mohamed raconta le fait, qui était des plus simples, et implorant la miséricorde du gouverneur, demanda, en preuve de la vérité de sa déclaration, qu'un soldat fût envoyé pour fouiller sa hutte, et rapporter le vase qui lui serait sur-le-champ livré par sa famille. Le kaïd y consentit, et en attendant, Mohamed fut conduit en prison.

Le soldat fit la visite domiciliaire, ne trouva rien que le vase vide, et le kaïd Alarby, à cette nouvelle,

fit comparaître de nouveau devant lui le pauvre Mohamed.

« Ce n'est pas moi qui serai dupe de pareilles ruses; » dit l'impitoyable magistrat. « Renversez-moi cet homme, donnez-lui cinq cents coups sur la plante des pieds pour lui rafraîchir la mémoire, et nous verrons après où il a caché son bien mal acquis. »

« Entendre est obéir. » L'infortuné paysan reçut les cinq cents coups du fouet redouté de Taffilet, et persista jusqu'au dernier à affirmer qu'il n'avait point trouvé de trésor.

« Reconduisez-le au cachot, » dit le kaïd; Mohamed y fut porté sans connaissance.

Un mois se passa, pendant lequel sa malheureuse femme se traînait chaque jour en ville pour lui apporter sa maigre pitance, car les autorités mauresques accordent rarement quelque nourriture à leurs prisonniers, les laissant à la charge de leurs familles, qui peuvent les abandonner, ou les entourer, si elles en ont le moyen, de toutes les délicatesses du luxe.

Le peu que possédait le laboureur fut bientôt épuisé; sa femme avait des enfants en bas âge, et ne pouvait soutenir à la fois eux et son mari. Bientôt elle devint la proie de la misère et de la faim. L'épuisement du corps, les angoisses de l'âme provoquèrent une violente fièvre, qui la confina dans sa hutte.

Les jours succédaient aux jours, et personne n'ap-

portait à Mohamed son repas ordinaire, personne ne venait le consoler en sa détresse. Sans la charité de ses compagnons de captivité, l'honnête laboureur serait mort de faim. Le geôlier, plus humain que la plupart de ses confrères, touché du misérable sort de son prisonnier, se hasarda à intercéder en sa faveur auprès du kaïd. Alarby E'Saïdy fut inflexible. « Dieu m'est témoin et garant, » dit-il, « que je ne le lâcherai point qu'il ne m'ait livré le trésor. »

Informé de cette réponse, Mohamed se roula sur la terre en arrachant sa barbe, et jurant le nom de Dieu et celui du Prophète, il cria qu'il n'y avait pas de justice sur la terre, et que la religion et la loi étaient de vains mots.

« Écoutez cependant, » reprit-il tout à coup, s'adressant au geôlier. « Allez trouver le gouverneur, dites-lui que je me soumets à sa volonté, et qu'il possédera le trésor. Seulement qu'il me fasse accompagner de ses gardes; je leur livrerai mes richesses. » Les yeux de Mohamed brillaient d'un feu sauvage, tandis qu'il parlait ainsi, et le geôlier ne savait s'il était en délire, ou dans son bon sens.

« Ah, ah! » dit Saïdy, « je savais bien que nous le mettrions à la raison. Envoyez avec lui une couple de bons compagnons; surtout qu'ils ne le perdent pas de vue, et ne lui laissent soustraire aucune partie du trésor. »

Mohamed fut conduit à Bouamar les fers aux pieds. En entrant dans le village il apprit que sa femme

était morte de maladie, de chagrin et de misère, et que ses enfants avaient été recueillis par le misérable délateur, désespéré trop tard de l'indiscret bavardage qui avait entassé tant de souffrances sur la tête de son honnête voisin. Il avait même offert, mais en vain, un présent pour obtenir la délivrance du pauvre prisonnier.

En arrivant à la hutte du laboureur, les soldats voulurent y pénétrer. « Arrêtez! » cria Mohamed, « la maison d'un homme est sacrée. Attendez un instant, je vous montrerai tout. »

Les gardes ne se seraient point rendus à la demande de Mohamed, sans le murmure qui agita la foule entière des villageois ameutés autour d'eux, à la menace de cette infraction de leurs coutumes.

Quelques minutes s'écoulèrent : Mohamed reparut sur le seuil, armé cette fois de son fusil et suivi de ses deux petits enfants qui, s'accrochant aux habits de leur père, sollicitaient une caresse.

Les soldats reculèrent; mais il était loin de la pensée de l'infortuné de se venger sur eux. Il avait attaché une corde à la détente de son fusil, et la passant derrière la batterie, il appuya sa tête sur la bouche du canon. Devinant son projet, les gardes s'élancèrent pour le saisir ; « Dites au kaïd, » leur cria-t-il, « que tout ce qu'il me reste à donner c'est mon sang: puisse-t-il retomber sur sa tête! » Il tira la corde et tomba mort.

Lorsque les soldats de retour rendirent compte de leur mission au gouverneur, « *Awa?* (est-ce tout)? » répliqua le kaïd. « Ainsi le drôle avait menti. Eh bien, que Dieu ait pitié de son âme! »

CHAPITRE XXI.

Le Chéik de la tribu d'Ibdoua. — Lettre d'un santon. — Confidence du Chéik. — Ses griefs. — Dégénération des chevaux barbes. — Projet d'un chef arabe sur la reine Victoria. — Visite à la tribu des Oulad-Sebaita. — Mécompte. — La fontaine. — Les femmes arabes.

De bonne heure dans la matinée, nous traversâmes la rivière Ayasha, qui coule du nord au sud. Le pays environnant est d'une fertilité admirable, quoique la surface en soit couverte de cailloux.

A neuf heures, nous étions en vue de l'habitation du Chéik de la tribu d'Ibdoua, bâtie sur une éminence, au-dessus d'un campement arabe. La lettre du pacha, adressée à ce chef, l'engageait à nous seconder de tout son pouvoir dans le choix et l'achat d'une cavale pur sang, de la plus belle race.

J'aperçus bientôt le Chéik. C'était un homme âgé; il portait un cafetan de belle étoffe et un haïk de laine d'une blancheur éblouissante. Assis à l'ombre de son toit de chaume, qui dépassait les murailles de quelques pieds, il nous regardait approcher avec le sang-froid habituel aux musulmans, sans s'émouvoir ni s'étonner de notre visite. J'arrêtai mon cheval à une petite distance, et le kaïd de notre

escorte prit les devants. Après avoir respectueusement salué le chef, il tira de son sein la dépêche, la baisa et la lui remit.

Le Chéik en examina le sceau, y colla de même ses lèvres avec un bruit sonore, et porta la lettre à son front. A mesure qu'il en lisait le contenu, il jetait de mon côté des regards scrutateurs, et restait quelques instants plongé dans ses réflexions comme s'il se fût demandé quelle secrète interprétation il pouvait donner à la missive du pacha, et quelles affaires d'État importantes cachait une si simple requête.

Je ne sais pas au juste ce que disait la lettre, mais, comme échantillon du style marocain, je joins ici la traduction fidèle d'une missive qui me fut adressée par un des principaux personnages du pays, un Santon, renommé parmi les Santons.

« Louange au seul Dieu !

» Les bénédictions du Dieu tout-puissant sur notre Seigneur Mahomet, et paix à ses amis et à ses disciples !

» Louange à Dieu, qui a envoyé ses prophètes comme médiateurs entre lui et ses créatures, qui a racheté ses serviteurs des ténèbres de l'ignorance, et qui les a conduits à la lumière des voies d'équité. Loué soit Dieu, seul digne de tout honneur ; aucune créature sur la terre n'est semblable à lui ; il ne rend compte à personne de ses œuvres, mais l'homme lui doit compte des siennes. Il a mis le sceau aux missions des prophètes, par le très-excel-

lent Seigneur de la création — Mahomet — élevé au-dessus de tous. Que Dieu le bénisse, lui, ses disciples et ses amis, qui sont les élus parmi les nations. Paix à celui qui suit le vrai sentier et qui se soumet à la volonté de Dieu! »

Après ce préambule religieux vient la litanie des titres et qualités de l'écrivain, qui d'ordinaire ne se les épargne pas.

« Du très-excellent chérif, de très-noble origine, descendu d'une souche des plus illustres, fils de notre seigneur Geloul, petit-fils de la grande bénédiction accordée à ce monde en la personne de notre seigneur Ali Ben Geloul Alkadiri Al Hasairy, arrière-petit-fils du Santon, pôle éclatant de l'univers, renommé dans toutes les contrées de la terre pour avoir étendu sa puissante protection à tous les affligés, à tous les hommes en détresse sur terre, ou sur mer, le Chéik Mouley Ali Alkadiri.

» Nous t'adressons un de nos amis également habile à manier le sabre et la plume, et supérieur en jugement. Nous te bénissons de cœur, prions Dieu qu'il te protége et te garde, te préserve de tout mal, te faisant connaître la vraie religion, et écartant de toi ses ennemis, afin que le ciel puisse être un jour ta demeure.

» Si tu t'informes de nous, sache que nous sommes bien portants et heureux, dans l'espérance de te voir jouir des mêmes avantages. Loué soit Dieu! nous le prions de hâter notre réunion, et il est prompt à exaucer nos prières.

» Sache, ô bien-aimé Nazaréen! que j'ai fait connaissance d'un intelligent fakih, savant astronome, régulateur du temps et professeur de sciences : son nom est Sidi Mohamed Ben al Fadal Esousy. Je l'ai examiné et l'ai jugé digne de ton estime et approbation par la connaissance qu'il a des arts et des sciences; il m'a supplié de te le présenter.

» S'il plaît à Dieu, tu pourras, par son entremise, te procurer le grand ouvrage d'Ibn Batouta (1), qui existe dans la bibliothèque chérifienne de Wazan; car les chérifs de cette ville estiment autant Sidi Esousy que les prunelles de leurs yeux.

» Je te prie donc de lui être favorable, et pardessus tout de ne point mépriser sa soif de savoir. Puisse Dieu, à qui revient toute louange et tout honneur, t'inspirer sa sagesse!

» Ne suppose pas que j'aie oublié le cheval; par le Dieu vivant, je n'en ai point trouvé qui te convînt, mais *Emshaallah!* ton désir sera accompli, et ton esprit en repos. Écris-nous sans retard.

» La paix soit avec toi!

» 17e jouniad, 1re année, 1252 (septembre 1836). »

Pour en revenir au Chéik d'Ibdoua, présumant qu'il avait fini ses délibérations, je mis pied à terre et m'avançai vers lui avec force salems; il se leva et

(1) J'obtins en effet plus tard par l'entremise du savant horloger, professeur de sciences, le rare et curieux ouvrage de l'ancien géographe africain. Peu après, j'en adressai une copie manuscrite à la Société de Londres.

vint à ma rencontre. « Sois le bien-venu, ô Nazaréen, » me dit-il, « je jure sur ma tête de te servir, tant pour obéir aux ordres du pacha mon maître, que parce que les Anglais sont des hommes honorables, amis des musulmans. Mais, jeune homme, » ajouta le Chéik, « je crains fort que tu ne puisses trouver dans tout le district l'animal qu'il te faut. »

« Où chercherais-je donc un cheval si ce n'est à Ibdoua, ô le meilleur de mes amis? » répliquai-je.

« Écoute et comprends, » dit-il, « il y a peu d'années, ma tribu se vantait de posséder le plus pur sang de tout le pays. Les soins d'un Bédouin pour sa cavale égalaient ceux d'une mère pour son enfant : jamais il ne la perdait de vue, et s'il entendait parler d'un célèbre étalon, fût-il aux confins des déserts de Suse, il la lui conduisait, et payait à prix d'or la propagation d'une si belle race. Tant que la jument était pleine, pas un cheval mal fait, ou au-dessous de la taille prescrite, ne pouvait passer en vue du haras. Mais le jour de douleur est venu, pour nous, comme pour tous les mortels. Les traces de notre ancienne gloire se retrouvent encore dans quelques maigres cavales, que je te montrerai là-bas au pré : mais l'âge et le manque de soins les rendent indignes de ton choix. Vois plutôt, » ajouta-t-il, « leur progéniture dégénérée, ces poulains que mon esclave chasse devant lui : regarde leurs formes, leur taille au-dessous de la moyenne; ce ne sont plus que des bêtes de somme! »

« C'est étrange, et d'où vient cet abandon de vos propres intérêts ? » lui demandai-je.

Le vieillard regarda notre Kaïd; tous deux soupirèrent et secouèrent la tête à l'unisson.

« La cause de cet abandon, » dit le Chéik, en baissant la voix, « c'est qu'il n'y a plus de garantie pour la propriété : si par hasard un Bédouin possède un beau cheval, et que le bruit en vienne aux oreilles du Sultan, l'animal est saisi, et le maître ne reçoit ni payement ni indemnité; aussi, pour échapper à ce malheur, il livre sa jument au premier cheval venu, et ne s'inquiète plus de l'honneur ni de la conservation de la race. »

« C'est en effet une condition bien dure! » répliquai-je.

« Dure! » dit le Bédouin, « vois ces cicatrices à mes jambes, à mes chevilles! vois à quelle profondeur le fer est entré dans les chairs! J'ai été tenu en prison sept longues années, et pourquoi? demande-le à celui qui m'y a mis, il te dira que je traitais avec hospitalité tous ceux qui visitaient Ibdoua, que je faisais des présents considérables au Kaïd, au Pacha, au Sultan. Bref, j'étais riche, et dans cette terre de tyrannie, la richesse est un crime. Bien d'autres, hélas! en ont souffert comme moi (1).

(1) Pour arracher l'aveu de richesses cachées, on a recours aux plus horribles tortures. La victime est mise dans un four lentement chauffé, ou tenue debout, des semaines entières, dans un étui de bois : on lui enfonce des chevilles pointues entre la chair et les ongles. Des chats furieux sont enfermés dans les larges caleçons

» Sache, ô Nazaréen, » poursuivit-il, « que notre tribu est dispensée de suivre le Sultan dans ses guerres et dans sa tournée annuelle, à travers le pays, en temps de paix : et cela, parce que nous avons le privilége d'escorter tous les ans la caravane des pèlerins qui se rend à la sainte Kaaba à la Mecque. Mais aujourd'hui, hélas, nos services pour ce devoir divin ne sont réclamés que bien rarement. Vous autres Anglais avez remplacé les Bédouins; c'est maintenant dans vos vaisseaux, sous votre protection, que les fidèles traversent la redoutable mer et se dirigent vers l'Orient. Vous êtes les Bédouins du jour, et vous méritez bien votre richesse et votre pouvoir. Je me rappelle qu'il y a environ cent lunes, » continua le Chéik, « j'étais campé avec un gros d'amis, sur la côte de Rif. Nous vîmes un bateau se détacher d'un navire qui avait jeté l'ancre à peu de distance du rivage. La barque contenait plusieurs Francs, sept, je crois : ils se dirigèrent vers la terre, et ayant débarqué, errèrent quelque temps sur la plage. Mes compagnons prirent leurs fusils et me crièrent de les

des hommes, et leur déchirent la peau. Aux femmes, on tord les mamelles avec des tenailles. Jusqu'à des enfants qui, serrés entre les bras de quelques puissants athlètes, sont étouffés sous les yeux de leurs parents.

Un riche marchand de Tanger, que l'amour de l'or avait soutenu au milieu des plus cruelles tortures, ne put résister à une dernière épreuve. On l'enferma dans une chambre avec un lion affamé, enchaîné de manière à pouvoir atteindre l'homme de ses griffes, à moins que, réfugié dans un coin et roulé sur lui-même, il ne quittât pas la posture la plus pénible, et la plus contrainte.

suivre, car ils avaient résolu de tuer les infidèles. Dès que les matelots les aperçurent, ils regagnèrent leur barque et s'enfuirent tous, hors un seul, un jeune garçon. Il ne put arriver assez tôt, et tomba entre les mains de mes amis qui voulaient le tuer, ou tout au moins le garder comme esclave. Je m'approchai, et demandai à l'enfant de quelle nation il était? il me comprit sur-le-champ, et répliqua « *English;* » d'un air si fier, si intrépide, que je décidai à part moi que personne ne lui ferait tort. Je parlai donc en sa faveur à ceux qui l'avaient pris; et les bonnes paroles ayant échoué, je jurai par la barbe du Prophète, que s'il le fallait je mourrais pour sa défense. Ma cause gagnée, je le conduisis sain et sauf au bord de l'eau, où nous fîmes des signaux à ses compagnons. Ils revinrent le prendre avec le canot, et il retourna en sûreté au vaisseau. Je t'assure, chrétien, que de ma vie je ne me suis senti plus heureux qu'après avoir sauvé ce pauvre garçon! »

« O vertueux Chéik! » lui dis-je, « Dieu t'en récompensera dans le monde à venir! »

Tandis que nous causions ainsi, l'agneau gras que le chef arabe avait fait tuer, métamorphosé rapidement en une espèce de ragoût, fut placé devant nous dans un immense plat de terre, auprès duquel s'élevait une pile de pains plats, assez semblables, de goût et de forme, aux gâteaux d'avoine écossais.

Pendant le déjeuner, j'entretins mon hôte des merveilles de mon pays : je lui appris, à sa grande surprise, que l'Angleterre comptait plusieurs mil-

lions de sujets mahométans, que notre sultan était une jeune *demoiselle*, qui tenait sous ses ordres tout le vaste empire britannique. Le vieux Chéik rit de bon cœur à l'idée d'une jeune fille souveraine : il me demanda si elle était jolie, si elle paraissait devant des hommes. Je lui fis en réponse la description de la reine. Je lui dis que sa majesté avait des yeux de gazelle, des lèvres de corail, et qu'elle pouvait épouser qui bon lui semblerait (1).

« Eh bien, » me dit l'Arabe, « pourquoi le sultan de Maroc, Mouley-Abderrahman, ne la demanderait-il pas en mariage? »

L'arrivée d'une troupe de Bédouins au galop interrompit notre conversation, et me dispensa de répondre à cette question épineuse.

Les cavaliers n'étaient autres que le fils du Chéik et sa suite, allant, à une demi-journée de marche du douar d'Ibdoua, assister à un mariage. Tous étaient magnifiquement habillés, et leurs vêtements de fête formaient le contraste le plus frappant avec leur costume habituel, qui est en général d'un aspect misérable.

Le Chéik me dit, en me montrant son fils, jeune homme remarquablement beau : « J'ai bonne envie d'envoyer Abdallah en Angleterre. Il est chérif d'origine. Qui sait si votre sultane ne lui ordonnerait pas de l'épouser! »

Accompagné du Chéik, j'allai visiter les juments

(1) A cette époque, la reine Victoria n'était pas encore mariée.

de race; mais elles étaient toutes vieilles, et pas un des poulains n'avait la taille voulue. Le chef arabe m'assura qu'à cinq journées de marche à la ronde, il ne connaissait pas un seul cheval qui remplît les conditions exigées. Il ajouta qu'il ferait volontiers le voyage de l'Ouad-noun à la recherche de la bête qu'il me fallait, si je pouvais lui obtenir du sultan la permission de s'absenter de sa tribu.

Le temps ayant fraîchi, nous prîmes congé de notre hôte, qui fit de vains efforts pour nous retenir toute la nuit. Il fit charger sur nos bêtes de somme des vivres pour trois jours, volailles et autres provisions: et, après un adieu très-affectueux, nous nous dirigeâmes vers Oulad Sebaita.

A trois heures de l'après midi, nous avions atteint Hed-al-Garbéa, où nous entrâmes dans un courant brûlant du vent de nord-est, qui faillit nous suffoquer. Cette extrême chaleur, comme nous l'avons su plus tard, était causée par l'incendie d'un vaste taillis, à quelques lieues de nous. Pour fumer les terres et combattre la végétation d'herbes et de broussailles qui, d'une année à l'autre, rendrait les champs inaccessibles et effacerait toute trace de chemin, les Maures ont coutume, après la moisson, de mettre ainsi le feu aux campagnes.

Ayant changé de direction, nous fûmes subitement délivrés de cet air étouffant; et, peu après, la rencontre d'un puits nous permit d'étancher notre soif et celle de nos montures, qui avaient souffert encore plus que nous de la chaleur.

Vers cinq heures nous piquâmes nos tentes à côté du campement des fils de Sebaita. Le Chéik me reconnut pour Anglais, et en conséquence me fit un accueil tout à fait cordial. Dès qu'il me sut en quête d'une merveille de cheval, il fit défiler devant moi des troupeaux de coursiers, de cavales, de poulains; mais quoique de bonne race, aucun n'était irréprochable comme taille et comme beauté : et je me vis obligé de les rejeter tous.

Ce fut pour moi un grand mécompte; car un échec de ce genre dans la tribu des Oulad Sebaita, me laissait peu d'espoir de trouver ailleurs ce que je cherchais. J'y renonçai donc, me contentant de laisser mes instructions au Chéik de Sebaita; il me promit de faire tous ses efforts pour se procurer un cheval conforme au signalement que je lui donnais; mais en même temps, il ne me cacha pas, ainsi que l'avaient fait, du reste, tous ceux à qui j'avais donné pareille commission, qu'un animal aussi parfait était à peu près introuvable (1).

Je pris mon fusil et sortis vers le soir, accompagné

(1) Par suite de cette promesse, une belle cavale pur sang me fut adressée à Tanger. Sous plusieurs rapports, elle remplissait les conditions exigées, mais elle n'avait jamais été montée, et lorsque j'entrepris de la dresser, elle mit mon cou en si grand péril, et se montra si fougueuse et si indomptable, que je jugeai prudent de ne point l'expédier à la reine, et de chercher encore. Plus tard, mon père, envoyé en mission par le gouvernement de Sa Majesté à la cour du sultan, alors à Fez, parvint à se procurer un cheval barbe d'une grande beauté, et tel qu'on le désirait. Voyez l'*Appendice* à la fin du volume.

du Hadji, pour tirer quelques perdrix; j'en fis lever plusieurs, et les Arabes, qui n'avaient jamais vu tuer ces oiseaux au vol, poussaient des cris de joie chaque fois que j'en abattais un.

Suivant un ravin profond, j'arrivai à un vieille fontaine, probablement de construction portugaise, car un demi-mille plus loin, je trouvai la partie supérieure d'une grande croix de pierre mutilée et couchée sur le côté du chemin dans un carrefour où deux routes se croisaient. Une jeune fille remplissait sa cruche à la source; le Hadji s'éloigna; moins scrupuleux je m'adressai à elle et lui dis en style arabe : « O fleur de beauté, donne-moi un peu d'eau pour étancher ma soif, puisque mes ancêtres, les *Roums* (1), ont jadis orné et abrité la limpide fontaine qui est aujourd'hui la bénédiction de ton Douar. »

Elle tournait le dos; au son d'une voix étrangère elle leva la tête et me regarda : puis, à l'aspect d'un inconnu armé, elle abandonna sa cruche et gravit la colline en courant avec l'agilité de l'antilope. Au bout d'un moment elle s'arrêta pour reprendre haleine et considérer à distance l'objet de ses terreurs : « Ne crains point, ô jeune fille, » lui criai-je, « je pars si je t'effraye. »

Déposant mon fusil à terre afin de la rassurer,

(1) C'est-à-dire *Romains*. Les Maures appliquent plus spécialement ce nom aux premiers chrétiens : et comme ils n'ont pas l'idée qu'une race plus ancienne ait jamais occupé leur pays, toutes les vieilles ruines qui ne sont pas de construction mahométane sont attribuées par eux aux *Roums* ou Romains.

j'examinai la source; l'eau en était aussi claire que le cristal. Comme je me baissais, deux grosses tortues montèrent à la surface, et s'approchant du bord semblaient me demander du pain qu'elles aiment beaucoup. Les Maures croient que ces animaux purifient l'eau; on en trouve assez souvent dans les citernes où elles s'apprivoisent et se nourrissent des bribes qu'on leur jette en passant.

La jeune Arabe voyant que j'étais aussi un animal fort innocent, reprit courage et revint; je lui demandai si elle savait l'histoire de cette fontaine, mais tout ce qu'elle put m'en apprendre c'est qu'elle avait été bâtie autrefois par les Roums.

Entre autres nouvelles du pays, elle m'annonça qu'il y avait une grande fête dans son village, le soir même, une certaine madame Kador-Abdel-Malek étant accouchée d'un beau garçon. La mère et les sœurs de la jeune fille devaient aller aux réjouissances, et la laisser seule au logis. En effet, lorsque je retournais à notre tente, je rencontrai une troupe de femmes qui se rendaient chez l'accouchée, en hurlant et poussant, selon la coutume, des cris aigus en signe de joie.

Les femmes arabes ne sont pas aussi réservées que les habitantes mauresques des villes, et se contraignent moins encore en présence d'un Nazaréen que devant un de leurs compatriotes. Ces dames s'arrêtèrent donc pour me dévisager à l'aise, et je me prêtai à leur fantaisie, résigné d'avance à leurs sarcasmes. Il y avait parmi elles beaucoup de jolies filles à grands yeux noirs étincelants, à longs cils,

à taille svelte, avec de très-petits pieds et des chevilles minces et délicates. Ce sont les principaux charmes des femmes arabes; quelques-unes portaient des cafetans de laine brodés d'or sur lesquels était jeté un par-dessus de mousseline claire. Elles avaient au cou de longs colliers de perles et des branches de corail brut. Leurs bras et le bas de leurs jambes étaient surchargés de bracelets d'argent massif rappelant, par la forme et le poids, les menottes et les fers des criminels. Des foulards tissus à Fez, teints des couleurs les plus éclatantes, auxquelles se mêlaient des fils d'or, s'élevaient en pyramides sur leurs têtes. Une riche écharpe de soie ceignait leur taille au-dessus des hanches. Les plus pauvres étaient décemment vêtues d'un simple surtout blanc, descendant jusqu'aux genoux, et serré par une petite bande verte; les manches étaient larges et flottantes. Leurs cheveux, parsemés de curieux ornements d'argent, tombaient en liberté sur leurs épaules. Toutes avaient du rouge, ou plutôt s'étaient peint les joues couleur de rose, et tatoué le menton. Je remarquai que l'une d'elles avait rehaussé sa parure d'une mouche de maroquin rouge. Une préparation appelée *al kohol*, et faite avec du sulfure d'antimoine, noircissait encore leurs yeux déjà si noirs. Les ongles de leurs pieds et de leurs mains ainsi que le bout de leurs doigts, étaient teints de couleur orangée avec le henna. Je les mis de belle humeur en déclarant l'admiration sans bornes que m'inspirait leur beauté. Une de ces dames, qui était

enceinte, me rendit le compliment avec usure, en s'écriant : « Plaise à Dieu que mon enfant soit aussi blanc que vous, ô chrétien ! » Ce qui n'est pas, pensai-je à part moi, un vœu trop ambitieux, vu que le soleil m'avait hâlé, brûlé et bruni, de la façon la plus complète : mais tout est relatif, et j'ai la satisfaction de croire qu'aux yeux de ces dames basanées, je pouvais passer pour avoir un assez beau teint.

CHAPITRE XXII.

Les bohémiennes. — Mohamed Bitioui. — Son héritage. — Son pèlerinage. — Son pourparler avec un lion. — Comment il fut élu Chéik des tireurs.

De retour à ma tente, j'y trouvai une belle Mona que m'avait envoyée le Chéik, tout en grommelant de la dépense que nous lui causions, tandis qu'au contraire nous l'avions enrichi. Le pillard avait levé, sous prétexte de notre présence, une forte taxe sur tout le douar, montant à trois fois la valeur du cadeau : il avait empoché le surplus. Ce n'était pas sans raison que ses voisins l'avaient surnommé *haffer* ou le précipice. Ses impitoyables extorsions en faisaient un véritable gouffre dans lequel s'allaient perdre les sueurs et les richesses de toute la tribu.

Durant notre absence, il s'était plaint à mon compagnon don José, mais s'apercevant qu'il n'en était pas compris, il m'exprima sa surprise qu'un homme à qui la barbe était toute venue, ne fût pas en état de parler l'arabe. Nous montrant du doigt son garçon: « Fi, Nazaréen! honte à toi! » dit-il. « Vois cet enfant: il n'a que six ans, et il comprend tout ce que je dis. »

Avant de nous coucher, nous eûmes la visite de quelques bohémiennes; race errante que l'on trouve jusque dans ces contrées lointaines, pratiquant les mêmes industries, et vivant de la même façon que les bohémiens d'Europe. Elles me dirent la bonne aventure, et parlèrent du passé et de l'avenir; du premier un peu vaguement, il est vrai, quoique l'une d'elles rencontrât étonnamment juste quelquefois, et me dît des choses qui me surprirent. Quant à ma destinée future, elles me la montrèrent aussi brillante pour le moins que la brillante pièce d'argent que je leur mis dans la main. Mais j'ai grand'-peur que mon incrédulité ne nuise à l'accomplissement des prophéties; la foi étant une condition indispensable, à ce que m'assura la sibylle aux yeux noirs et perçants.

Nous partîmes de fort bonne heure le lendemain matin, et après avoir franchi le défilé de *Had-el-Gharbéa*, nous découvrîmes *Dar-el-Clou* et le pays environnant, Sharf-el-Akaab, notre rendez-vous de chasse favori. A cet aspect, Sharky poussa un joyeux allah! auquel le Hadji se joignit de toute la force de ses poumons : éperonnant sa mule jusqu'à ce qu'il fût à mes côtés, il s'écria : « Le *bien-nourri* (1) a pris du bon temps en notre absence, mais que ses arrière-grands-pères soient brûlés, si nous n'envoyons lui et ses frères les rejoindre. Qu'en dis-tu, ô Nazaréen ? dressons nos tentes près de ce lac

(1) L'un des innombrables surnoms donnés au sanglier par les Arabes.

que tu vois là-bas, et envoyons chercher le vieil Irbigo et toute la meute! »

« En vérité, » répliquai-je, « ce serait avec grand plaisir, mais je ne puis m'arrêter sur la route, car je suis attendu à Tanger ce soir même, et j'y arriverai, s'il plaît au Très-Haut. »

« Ne te rappelles-tu pas ce jour des jours que nous passâmes près des collines de Schrioua, où nous tuâmes dix sangliers et six chacals? Le Chéik Mohamed Bitioui mènait la chasse, et toi et moi n'étions pas des plus lents à le suivre. Par la parole du Dieu vivant, ni la ruse de Taleb-Youssouf (1), ni la fougue du père des défenses ne les sauva ce jour-là. Les batteurs du fourré tinrent bon, et malheur aux fauves qui se montrèrent aux chasseurs dans le taillis, ou aux *slokies* (2) dans la plaine!

» Quels yeux ouvraient les musulmans en voyant nos chameaux, chargés de dépouilles, défiler à travers les murs de la « ville protégée du Seigneur. » Oh! que de savoureux péchés les Nazaréens ne dévorèrent-ils pas à la suite de cette chasse; et à qui le durent-ils, sinon au Chéik Mohamed Bitioui, dont l'œil n'a jamais manqué le but. Oui, c'est le Chéik des Chéiks! »

« Combien de temps y a-t-il, » demandai-je, « que Bitioui a été nommé Chéik des tireurs? »

(1) Surnom du chacal, comme on l'a vu plus haut.

(2) Le *Slokie* ou chien de marécage, ressemble de forme au *Sleugh hound* écossais; la similitude du nom donné à cette race dans les deux langues, est bizarre.

« Il y a un demi-siècle », répliqua-t-il ; « oui, c'est après la grande famine qu'il fut créé Chéik, et personne ne sait mieux que moi ce qui lui valut cet honneur. Si tu le désires, Nazaréen, je puis, avec l'aide de Dieu, t'en dire l'histoire, comme je l'ai souvent entendu conter à ses frères les chasseurs. »

Je fis un signe d'assentiment, et le Hadji commença : « Le Chéik Mohamed est né à Tanger-Balia (1), d'un charbonnier ; Dieu trancha la vie du père alors que la barbe du fils ne faisait que de poindre. A son lit de mort, il appela Mohamed, et lui dit : « Mon fils, je n'ai rien à te donner que ma bénédiction et le fusil de tes pères ; il est à toi maintenant, et ne te fera jamais défaut dans une bonne cause. Je te recommande, mon enfant, au Dieu éternel, à Mahomet son prophète, et à Sidi Boaza, qui a toujours été le saint patron de notre famille ; je t'ordonne, par-dessus toutes choses, de visiter sans retard son tombeau dans la forêt de Manura. Que ni homme, ni bête, ne t'épouvante ; et Sidi Boaza continuera à protéger un descendant des Bitioui. »

» Le père avait à peine cessé de parler que son heure vint ; Mohamed lui ferma les yeux et l'enterra avant le coucher du soleil.

» Le lendemain, de bonne heure, Mohamed se leva,

(1) Ou vieux Tanger. Les Maures désignent ainsi un village opposé à la ville du même nom, et bâti près du site d'un ancien arsenal romain, dont on voit des restes considérables à l'embouchure de la rivière. Ils croient que Tanger Balia est d'une antiquité beaucoup plus grande que la ville actuelle.

et prenant son fusil, son unique héritage, il l'examina et le trouva en bon état : il réfléchit ensuite, comme un fils soumis qu'il était, aux paroles de son père mourant, et il jura, par l'âme de ses ancêtres, de faire ce qui lui avait été ordonné. Il se prépara donc au voyage, remplit sa valise de pain et de raisin, ceignit ses vêtements autour de ses reins et partit pour le sanctuaire de Sidi Boaza, dans la vaste forêt de Manura, à cinq jours de marche au sud de Tanger.

» Quand il alla prendre congé de ses amis, ceux-ci l'avertirent des dangers qu'il aurait à courir en traversant des contrées infestées de voleurs et d'animaux sauvages, surtout des lion, qui hantent par troupes la forêt de Manura.

» Mohamed les remercia de leurs avis, mais n'en persista pas moins dans son projet, disant qu'il s'en remettait à la protection du saint.

» Dieu favorisa Mohamed dans sa marche, il atteignit la lisière de la forêt le soir du quatrième jour ; comme la nuit approchait, le jeune pèlerin chercha un refuge dans un arbre.

» Terribles étaient les hurlements des hôtes des bois ; les rugissements des lions ébranlaient le sol ; et c'est un son, ô chrétien, qui fait défaillir le cœur de l'homme, quelque hardi qu'il soit.

» Le jour se leva, Mohamed descendit de sa cachette, examina soigneusement l'amorce de son fusil, qu'il avait chargé d'une balle, et après s'être assuré que

sa longue dague etait passée dans sa ceinture, il poursuivit sa route.

» Il marcha jusqu'à ce que le soleil, arrivé au milieu de sa course, annonça l'heure de la prière : alors, il s'arrêta et s'étant prosterné près d'un ruisseau, il fit ses ablutions, pria pour sa propre sûreté, et continua son périlleux voyage. Tout en marchant, il réfléchissait à ce qu'on lui avait dit des lions et d'autres bêtes sauvages, et aux terribles preuves qu'il avait eues de leur présence pendant la nuit ; comme son esprit se préoccupait de ces choses, il sentit une sueur glacée découler de son corps, ses cheveux se hérissèrent, et le jaune de son foie colora sa peau.

» — O Sidi Boaza, » s'écria-t-il, « n'ai-je pas mis ma confiance en toi ? ne serait-ce pas un pressentiment que tu m'envoies ? Oui ; je sens que ton serviteur est proche d'un ennemi. »

» Il parlait encore lorsqu'il entendit un bruissement dans le bois, comme de quelque gros animal écartant les branches. A cent pas, en avant, dans le sentier, parut un lion énorme, qui fixait sur lui un œil de colère. Mohamed s'arrêta court : il tremblait de la tête aux pieds ; mais il reprit bientôt courage, et s'adressa ainsi au monstre :

» — O redoutable sultan de la forêt, je ne suis qu'un pauvre homme, et je vais en pèlerinage à Sidi Boaza. — Que Dieu ait pitié de mon âme ! — Je te prie, laisse-moi passer ! on dit que les lions sont généreux

et braves. Je le crois : d'ailleurs, je suis un innocent qui ne te veut aucun mal. »

» Le lion l'écouta, secoua sa crinière, comme s'il était convaincu, et quittant le sentier s'éloigna du voyageur.

» —Dieu soit loué ! » dit Mohamed. « Il est bien vrai que le lion est un noble et sagace animal ! » Mais il avait à peine lâché ces paroles que le lion fit une halte : se retournant, il regarda Mohamed en face, et commença à se battre les flancs de sa queue. Le pauvre pèlerin s'adressa à lui de nouveau :

» — O chérif au poil fauve, ne crois pas que j'aie rien dit contre toi ; au contraire, je te louais d'avoir eu pitié de la créature de Dieu. Je n'ai jamais dit ou pensé que tu voulusses fuir. Je te connais pour brave : je sais que tu ne crains rien de ce qui a vie. »

» Sur quoi le lion, cessant d'agiter sa queue, se détourna encore une fois, mais continua à suivre le même sentier que Mohamed. Le jeune homme, marchant avec précaution et aussi lentement que possible, fit une prière ou deux, mais à voix basse, de peur d'irriter son terrible compagnon de route.

» Cependant, ses oraisons furent brusquement interrompues : le lion s'arrêta pour la troisième fois, appuyant sa tête sur ses pattes de devant, les yeux en feu, et se fouettant les flancs à grands coups de queue.

» — Quoi ! » dit Mohamed, armant son fusil, et couchant l'animal en joue ; « veux-tu donc la guerre ? Sache, ô lion, que je t'ai parlé avec douceur, mais

sache que je suis homme, et comme tel, au-dessus de tous les animaux de la terre. »

» Pour toute réponse le lion rugit, et prit son élan. Mohamed visa, tira : le sultan au poil fauve roula à ses pieds. La balle, entrée au milieu du front, avait traversé la cervelle.

» — Mon père m'avait bien dit, » s'écria Mohamed, « que dans une bonne cause, ce fusil ne me ferait pas défaut. Sidi Boaza m'a mis à une rude épreuve, mais il n'a pas oublié la famille des Bitioui. »

» Le pèlerin continua son voyage. A chaque frôlement du feuillage, il s'attendait à une nouvelle rencontre avec quelque terrible animal; mais Dieu le protégeait, et il arriva sans autre accident au sanctuaire de son saint patron. Il ôta ses babouches pour ne pas souiller le lieu saint. Comme il en approchait, il aperçut un nombreux parti de chasseurs, dont les longs fusils hérissaient les alentours du tombeau. Le plus vieux de la troupe vint à sa rencontre, et lui dit : « O étranger, je vois que tu viens de loin ! où est ta suite ? »

» Mohamed montra son fusil.

» — Quoi ! » reprit le vieux chasseur. « Prétends-tu être venu seul jusqu'ici ? impossible ! Les lions infestent la forêt : de continuels dangers y menacent la vie de l'homme. Nous sommes en nombre, et il nous a fallu tuer des lions avant d'arriver à la tombe de Sidi Boaza. Parle donc et dis la vérité, ô étranger, que nous puissions t'entendre et te comprendre. »

» — Je suis de Tanger, » répliqua Mohamed; « je

suis seul, j'ai rencontré un lion ; je l'ai tué. Je viens adorer et prier à ce sanctuaire ; et demain je retournerai à la maison de mes pères. »

» — Si tu dis vrai, » reprit un des chasseurs, « conduis-nous au lion que tu as tué. »

» Mohamed ne répliqua rien, mais les conduisit à l'endroit ou gisait le sultan de la forêt. Les chasseurs examinèrent longtemps la tête du lion ; puis, ils se jetèrent au cou de Mohamed, et le proclamèrent Chéik. Chaque homme se dépouilla d'une partie de ses vêtements et la lui donna ; quelques-uns y joignirent de l'argent. Ils exigèrent du jeune pèlerin, qu'il les accompagnât jusqu'à leur village, distant de deux journées de marche du tombeau du saint.

» De ce moment, Mohamed fut Chéik, et parcourut le pays, enseignant aux jeunes gens à bien tirer. Sa renommée s'étendit au large et au loin, et sa bourse s'emplit d'or. Il revint enfin dans la terre de ses pères, et s'y maria. Depuis lors Mohamed a toujours vécu heureux, méditant sur les paroles de son père, et sur la puissance de Sidi Boaza, son saint patron. »

CHAPITRE XXIII.

João l'armurier. — Son succès. — Sa disgrâce. — Les illustres tireurs. — Une halte. — Histoire d'un homme du Rif. — La vendette. — Le retour à Tanger.

A mesure que nous approchions de Dar-el-Clou, des troupes d'oiseaux sauvages passaient au-dessus de nos têtes. Nous vîmes un chasseur du pays tirer sur une compagnie de canards qui venait de s'abattre; il en tua trois d'un coup, et offrit de nous les vendre. Il avait visé à une distance de cent cinquante mètres; quoique très-gros son plomb s'était singulièrement écarté.

En examinant son fusil, je découvris sur le canon le nom de João presque effacé, avec une date illisible. Ce João était un Portugais, qui fut fait prisonnier par les Maures, lors de leur dernière bataille contre les chrétiens, non loin d'Alcassar-Kebir, l'année où le roi de Portugal Sébastien fut tué en combattant, quoique parmi les descendants de ses fidèles sujets, quelques-uns persistent à le croire toujours errant et fugitif dans les déserts de la Barbarie.

João fut conduit avec plusieurs de ses compagnons d'infortune à Méquinez, alors résidence impériale. D'horribles cruautés furent infligées aux chrétiens :

Entre autres tortures, on en mura plusieurs vivants dans l'épaisseur des murailles qu'on était en train de réparer. On voit encore aujourd'hui, dans les murs d'enceinte de Méquinez, et aussi dans ceux de la ville de Salé ou Rabath, les os blanchis de ces malheureux et d'autres captifs chrétiens. Quand vint le tour de João, il demanda grâce, et dit à ses persécuteurs qu'il était armurier, et que s'ils voulaient le sauver, il leur ferait une arme, digne de l'empereur de Maroc lui-même. On informa de suite le sultan de l'habileté du Portugais et de sa requête. Sur quoi l'empereur ordonna que la vie du Nazaréen fût épargnée, si toutefois il était en état de remplir sa promesse.

João stipula qu'on lui fournirait l'atelier et les outils d'un forgeron, et qu'il ne serait permis à personne de le voir travailler. L'artisan dépassa l'attente de l'empereur; le canon du fusil était en fer tordu, mode de fabrication inconnu jusque-là à Maroc. En récompense de ses services, João fut nommé armurier de Sa Majesté. Sa renommée grandit rapidement dans tout le pays, et comme l'exprimait le Hadji, son biographe, les cœurs de tous ses confrères du métier, « noircirent d'envie; » ils cherchaient tous les moyens de perdre le favori chrétien; mais celui-ci redoublait de précautions, et continuait à travailler seul pour ne pas divulguer les secrets de son art.

Cependant, après un laps de temps considérable, l'ancien armurier du sultan demanda qu'on le ré-

tablit dans son poste, et déclara qu'il pouvait faire un fusil égal, sinon supérieur, à celui du Nazaréen. Le sultan consentit à le mettre à l'épreuve, à condition que s'il échouait il serait sévèrement puni.

Or il paraît que João, recevant quelquefois la visite de l'empereur, tandis qu'il était à l'ouvrage, tenait fort à la propreté de son atelier, et le faisait souvent blanchir à la chaux. Son prédécesseur, après avoir épuisé toutes les ruses pour pénétrer chez lui, parvint enfin à gagner le badigeonneur, qui était juif, et qui prêta à l'armurier disgracié ses vêtements et ses ustensiles.

Le stratagème réussit : le Maure, introduit à l'aide de ce déguisement, dans la maison du Nazaréen, l'épia, et le vit forger et façonner le fer. Joyeux de son succès, l'ouvrier regagna sa boutique, et présenta bientôt après au sultan un fusil à canon tordu, qui fut trouvé supérieur à celui de João. En conséquence Sa Hautesse le réinstalla dans son poste, et congédia le chrétien.

João fut fort affligé de sa disgrâce, mais quand il sut par quel bas subterfuge le Maure l'avait supplanté, il en conçut tant de dépit et de rage, qu'il se brûla la cervelle, du moins à ce que dit l'histoire. Quoi qu'il en soit, son renom lui survit : tous les chasseurs maures estiment par-dessus tous les autres un fusil signé de lui, et donnent à leurs meilleurs chiens de chasse le nom du célèbre armurier.

Sidi Tayeb et Ben-Geloun, deux illustres tireurs, passent pour avoir dû une partie de leur

gloire aux excellentes armes de João, avec lesquelles ils firent d'incroyables prouesses.

On raconte que revenant tous deux d'une partie de chasse, et s'étant assis pour se reposer, comme ils devisaient ensemble des différents coups dont ils avaient été témoins, Sidi Tayeb défia Geloun de mieux viser que lui. Geloun ne répondit rien; mais appela un jeune garçon qui jouait à la paume, à cent cinquante pas de là. Le jeune homme rejeta en arrière le capuchon de son gelab, pour l'aborder avec le respect convenable, car Geloun était chérif. Le tireur prit son fusil, visa le jeune garçon et fit feu. L'enfant porta aussitôt la main à sa tête.

« Quoi ! » dit Geloun, « quelqu'un t'a-t-il fait mal ? »

L'enfant approcha; la balle avait effleuré le crâne sans le toucher.

« Que penses-tu de ce coup ? » dit Geloun à Sidi Tayeb. « Tires-en, si tu peux, un pareil. Vise à une créature de Dieu, et atteins-la sans la blesser. »

Tayeb prit son fusil, et tira sur l'enfant comme il retournait joindre ses camarades. Cette fois le jeune garçon poussa un léger cri et mit sa main à son oreille.

« Qu'y a-t-il ? » s'écria Tayeb.

« Oh ! » dit l'enfant, « quelqu'un en passant m'a déchiré l'oreille. »

La balle avait emporté sa grande boucle d'oreille mauresque.

Nous suivîmes la route que nous avions déjà par-

courue en allant, jusqu'à Ain Dahlia, où nous fûmes forcés de chercher un abri dans une caverne voisine, contre l'ardeur des rayons du soleil. Nous y eûmes bientôt pour compagnons des voyageurs se rendant à Arzyla. L'un d'eux, d'une belle et mâle figure, et d'une grande taille, attira particulièrement notre attention. Le Hadji le reconnut pour un habitant de la province de Rif, qui, depuis peu, et par suite d'une vengeance, avait été obligé de laisser le pays. J'abordai l'étranger, et lui ayant offert une part de pain et de fruits, je l'amenai, après avoir causé avec lui quelque temps, à me faire le récit de ses aventures,[1] à peu près en ces termes :

« Je sais, ô fils de l'Anglais, que ta tribu est digne de confiance, et que je puis m'aventurer à parler devant toi. Mais, je t'en supplie, retiens ta langue en présence des gens de la ville, et garde dans le secret de ton cœur ce que je dirai.

» Je n'étais qu'un enfant, lorsque mon père mourut laissant ma mère avec deux fils; mon frère avait dix ans de plus que moi, et jamais tu ne vis plus beau garçon, ni plus franc montagnard. Il était le *raïs* (commandant) d'un grand bateau à vingt rames, pouvant contenir cinquante hommes armés, et attaquer sans peur tout navire de commerce des Nazaréens, échoué sur la côte, ou retenu sur la plage. Que de fois, à peine sorti de l'enfance, n'ai-je pas accompagné mon brave frère — que Dieu ait pitié de son âme! — dans ces expéditions, et quelle terrible

bataille s'il arrivait que les Nazaréens fussent armés ! Cependant, nous l'emportions presque toujours par le nombre; une fois la victoire gagnée, nous massacrions les passagers et l'équipage, ensuite nous jetions les cadavres à la mer, après avoir eu soin de leur raser la tête, de leur mutiler le visage, et de les dépouiller, afin qu'il fût impossible de les reconnaître.

» Il y avait dans notre village une belle jeune fille, dont le père passait pour le plus riche de la tribu. Sa beauté n'était un secret pour personne, car dans nos montagnes nous avons plus de confiance en la vertu de nos femmes que les gens de la plaine et des villes; aussi leur permettons-nous de se montrer sans voile.

» Mon frère vit la jeune fille; et quoiqu'elle l'aimât, il en perdit le repos : le père ne voulait pas la lui donner, il l'avait promise à un plus opulent. Le jour des noces arriva. Les hôtes se rassemblèrent pour se réjouir et célébrer la fête. Mon frère était invité; il ne vint qu'à la fin du repas; hagard, pâle, il entra dans le cercle où était assis le fiancé, et marchant droit à lui : « Sache, lui dit-il, qu'aujourd'hui même Dieu décidera entre toi et moi. Celle que tu as choisie sera ma femme, et non celle d'un autre : cède-la-moi ? ou que ton sang retombe sur ta tête! » Le fiancé cria aux hôtes de lui venir en aide. La lutte s'engagea : il reçut un coup de poignard dans le cœur, mais près de lui tomba mon frère tué par un des deux frères du fiancé.

» J'étais présent à cette scène; je n'avais pas douze ans, et n'étais pas mûr pour la vengeance.

» Peut-être ne sais-tu pas, ô chrétien, que dans le Rif, un homme n'a d'autre loi que son fusil. Nous ne reconnaissons ni kaïds, ni magistrat. Le sultan lui-même n'est accepté que comme chef de notre religion.

» Ma mère, qui adorait son fils aîné, le pleura jusqu'à son dernier jour. A l'heure des repas, matin et soir, elle ne cessait de me reprocher mon manque de cœur : elle m'accusait d'avoir laissé sécher le sang de mon frère. Je grandissais, et elle me raillait par des paroles amères, se lamentant de ce que Dieu lui eût donné une fille au lieu d'un fils.

« J'amassais ces dires dans le secret de mon cœur; j'avais arrêté ma vengeance : trop jeune pour attaquer de front les deux frères du mort, j'étais sûr, si je ne les pouvais tuer tous deux en un jour, de ne pas leur échapper.

» A seize ans, j'épousai une fille que j'aimais; Dieu merci elle est vivante et m'a donné plusieurs fils, prêts à venger le meurtre de leur père, si après tout je dois succomber.

» Je confiai mon projet à ma femme. Elle me supplia vainement d'y renoncer : vainement les deux frères me firent offrir, pour prix du sang, deux cents mitzakels : je refusai tout. Il fallait bien que la volonté de Dieu s'accomplît dans l'avenir comme par le passé.

» Un jour, je fus informé qu'un des frères devait

aller à un marché voisin, tandis que l'autre restait au village. Cette séparation était tout ce que je souhaitais.

» Au repas de midi, je dis à ma mère : « Rassemblez tout ce que nous avons de précieux, et préparez-vous à fuir au sanctuaire de Mouley-Abd-Selam. Après-demain, nous ne pourrons plus rester ici. »

» Ma mère me comprit; elle se jeta à mon cou et pour la première fois m'appela son cher fils. Elle prit le fusil de mon frère, qui était resté depuis des années suspendu à la muraille, le bénit, et pria tout haut pour mon succès. Ma pauvre femme, au contraire, redoutant les suites de ma résolution, ne cessait de pleurer.

» Le lendemain matin, j'allai avec elle sur la place où les villageois avaient coutume de s'assembler. J'avais mon fusil, qui, comme tu le sais, chrétien, est le fidèle compagnon d'un homme du Rif. Là je sus qu'en effet un des frères était absent : à peu de distance de moi, l'autre était assis près d'une *matamore* (1) ouverte, dont il examinait le contenu. Il n'y avait que deux personnes présentes; presque toute la population étant allée au marché qui se tenait à trois lieues de là.

» De temps en temps, l'homme tournait la tête pour épier mes mouvements, car lui et son frère se dé-

(1) Fosse à blé, d'un usage général dans toute la Barbarie, de même forme et de même nom que celles qu'introduisirent dans l'Europe occidentale les Sarrasins, et qui donnèrent lieu à tant de conjectures parmi les antiquaires et les étymologistes.

fiaient de moi. Je ne le perdais pas de vue : profitant d'un moment où il avait le dos tourné, j'ôtai mon gelab, et en revêtis ma femme, la suppliant de se calmer, car ses dents claquaient de frayeur, et de rester tranquille si elle faisait cas de ma vie. Je m'approchai alors sur la pointe des pieds, faisant un détour pour éluder les soupçons de l'homme. Il se retourna plus d'une fois, mais voyant à la place où j'étais assis, le moment d'avant, une personne habillée de même et immobile, il se tranquillisa. Cependant j'étais à quinze pas de lui : je visai et tirai mon coup de fusil; il fut frappé dans les reins. Plusieurs personnes accoururent au bruit; mais voyant la cause, elles ne dirent mot : elles savaient que j'avais accompli mon devoir en vrai Rifien.

» De retour près de ma femme, je repris mon gelab et l'envoyai dire à ma mère ce que j'avais fait. Je lui recommandai de seller la mule et l'âne, de rassembler nos effets et de partir sans retard pour le tombeau de Mouley-Abd-Selam. J'avais promis de les rejoindre avant la nuit. Rechargeant alors mon fusil, je m'acheminai dans la direction du marché. Je ne tardai pas à rencontrer le frère de ma victime, qui revenait avec d'autres habitants du Rif. Ils me demandèrent où j'allais si vite; je répondis que nous manquions de sel au logis, et que j'allais en acheter. Un homme m'offrit de m'en céder, alléguant que je serais en retard. Je ne désirais qu'un prétexte pour marcher avec eux; j'acceptai. Quelques minutes après, resté un peu en arrière, j'ajustai *l'autre* dans le dos.

Il tomba : ses compagnons, qui ne lui étaient point alliés par le sang, déchargèrent leurs fusils sans viser; car un Rifien a trop de prudence pour entamer légèrement une querelle.

» La nuit je rejoignis ma femme et ma mère; nous demeurâmes quelques jours dans le sanctuaire de Mouley-Abd-Selam, puis nous vînmes nous fixer dans le voisinage de Tanger, où nous avons toujours habité depuis, fidèles observateurs de la loi du prophète, et sujets soumis du Prince des croyants.

» Une fois ma vie a été mise en péril par un cousin de mes anciens ennemis, qui, trop lâche pour venir lui-même, soudoya un de mes compatriotes, un ancien ami. Cet homme convint de me venir chercher dans ma maison, de manger mon pain, et de m'assassiner quand l'occasion s'en présenterait. Le jour même de l'arrivée de ce misérable ma femme m'avertit de m'en défier : elle n'aimait ni son air ni ses regards, disait-elle. Je dédaignai l'avis, et continuai à traiter mon hôte avec cordialité. Un jour, elle m'apporta un papier écrit trouvé dans sa valise. C'était le contrat par lequel on lui promettait cent cinquante mitzakels pour prix de mon sang. Frappé d'horreur à cette trahison, j'allai trouver le drôle, et lui montrant la preuve de son crime, j'arrachai son fusil de sa main, sa dague de sa ceinture, et les brisai en mille pièces. Avoir rompu le pain de paix avec moi était sa seule sauvegarde, le seul obstacle qui m'empêchât de le livrer à la justice.

» Depuis lors j'ai vécu en paix, et maintenant,

grâce à Dieu, j'ai sous mon toit plus d'un cœur ferme, plus d'une main robuste pour défendre ma cause. »

Le Rifien ayant terminé son histoire, nous remontâmes à cheval, et reprîmes la route de Tanger, que nous atteignîmes vers l'*asa*, ou heure de la prière du soir.

C'était jour de marché; le grand *sok* était couvert de villageois, descendus des collines voisines, et d'Arabes venant des plaines avec leurs chameaux : Comme nous traversions la foule pour regagner nos demeures, nous fûmes salués des acclamations affectueuses de plusieurs amis, qui nous criaient gaîment : « *Haudoulillah Salamah!* Nous remercions Dieu de vous voir de retour sains et saufs! »

CHAPITRE XXIV.

Voyageurs à l'intérieur de l'Afrique.— John Davidson. — Ses qualités.— Soupçons des Maures. — Réception du Sultan.— Arrivée à Oued-Noun. — Assassinat de Swekeya. — Lettres.— Conseils aux futurs voyageurs. — Poésie des Akkabaahs et des chefs de l'intérieur.

La curiosité, l'amour de la science, l'activité commerciale, cet esprit remuant, aventureux, ambitieux que l'on est quelquefois convenu d'appeler un louable désir d'étendre la civilisation, ont poussé vers le centre de l'Afrique plusieurs Européens distingués. La plupart ont péri victimes d'un climat meurtrier, ou de l'esprit cupide, intolérant, soupçonneux des hordes indisciplinées qui, de concert avec le simoun et le grand désert, *el bahar billa maa* (la mer sans eau), défendent l'intérieur du continent.

Parmi les députés de l'Angleterre à ce sanglant pèlerinage, on cite Mungo-Park, le major Denham, Clapperton, Oudney, Laing, les frères Lander (1); mais dans la liste de ces courageux voyageurs, John

(1) Le voyage des frères Lander, publié par Paulin en 1833, est une des dernières et des plus curieuses relations sur l'intérieur de l'Afrique.

Davidson ne doit pas être oublié. C'est en 1835 qu'il forma le hardi projet de pénétrer jusqu'à Tembouctou par la route directe de Oued-Noun, chemin des caravanes, qu'aucun Européen n'avait encore tenté, et où de si grands dangers les attendent.

Peu d'hommes auraient pu réunir, pour cette téméraire entreprise, plus de qualités, plus d'avantages que Davidson. Son courage moral et physique, son sang-froid, l'affabilité de ses manières, la généralité de ses connaissances, sa belle figure, sa physionomie intelligente, une expression de franchise et de loyauté que même le sauvage Africain ne pouvait méconnaître, tout devait faire présager un heureux succès à sa tentative hasardeuse. D'ailleurs il était excellent chimiste, bon médecin, qualités essentielles au Nazaréen, forcé, en ces contrées, de passer pour docteur, que cela lui convienne ou non. A la vérité, son teint blond et frais, ses cheveux roux, pouvaient lui nuire. Bien que les Goths aient laissé, à Fez et dans les provinces du nord de l'Afrique occidentale, plusieurs descendants à l'ardente chevelure, le sobriquet de *zaar* (roux) est toujours pris comme injure, et le proverbe affirme : « Qu'il ne se faut jamais fier à un roux. »

Assez versé dans la connaissance des langues, Davidson ne savait cependant pas assez l'arabe, et surtout le dialecte maugrebbin, pour se passer d'interprète. Il lui fallut engager un juif de Tétouan pour s'en faire suivre à la cour de Maroc. En outre, le voyageur avait eu le tort de se charger d'un compa-

gnon, qui ne pouvait que ralentir sa marche, que multiplier les dangers de son entreprise. Il emmenait avec lui, de Londres, un nègre du Soudan, délivré de captivité, et sur lequel il comptait pour établir des relations avec les Noirs des tropiques. Aboubèkre, c'était son nom, homme éclairé, estimable, manquait malheureusement d'énergie et de force morale et physique; sa parenté avec les familles régnantes du Soudan, sur laquelle le voyageur anglais avait fondé tant d'espérances, était plutôt un inconvénient qu'un avantage. Les rapports d'amitié et de reconnaissance établis entre le chrétien et le musulman devaient attirer l'attention des co-religionnaires de ce dernier, exciter leur défiance et signaler les deux amis à la haine mahométane.

Dès l'origine Davidson avait trop éventé ses projets : ses plans étaient devenus publics à Gibraltar, ce foyer de commérage pour tout le Maroc. Le bon accueil qu'il avait reçu d'un côté du détroit devait lui nuire sur l'autre plage, et l'y faire considérer comme un agent des Anglais chargé, sous un prétexte plus ou moins plausible (la chose n'est pas sans exemple), de quelque mission commerciale et politique. Jamais Maure ne croira que la simple curiosité, que l'amour de la science, puissent faire courir des dangers tels que ceux qui menacent l'Européen au milieu des déserts. Un sultan attribuera toujours le voyage à quelque plan de future conquête; un négociant à l'âpre soif du gain, au désir de lui susciter quelque concurrence commerciale redoutable.

Davidson était chargé d'une lettre de recommandation du roi Guillaume IV pour le sultan de Maroc. Porteur d'une mission royale, il fut salué de onze coups de canon en descendant du brick *le Jaseur*, sur lequel il avait fait la traversée de Gibraltar à Tanger. Élever ainsi son importance, c'était provoquer encore à la cour de Maroc la jalousie et la défiance. Habitués à profiter seuls du riche commerce des caravanes du désert, à tenir entre leurs mains le monopole de l'ivoire, des plumes d'autruche, des gommes du cap Blanc, des bijoux de Jinnie et de l'or du Soudan, les marchands de Fez et de Taffilet devaient regarder de mauvais œil l'émissaire d'une grande nation commerciale, et pour eux qu'aucun scrupule n'arrête, craindre c'est frapper.

Arrivé à Tanger le 13 novembre 1835, Davidson attendit plusieurs semaines la permission de poursuivre ; enfin le sultan, en réponse à sa demande, le pourvut d'une escorte de dix cavaliers, et l'appela dans la ville de Maroc. Le consul suédois, Crusenstolpe et moi, nous l'accompagnâmes. Partis le 20 décembre, le 29 nous quittions Larrache ; le 1er janvier 1836 nous étions à Mehedia, petit port de mer, et le 2 nous arrivions à celui de Rabath, à quarante lieues au sud de Tanger.

Un vif désir m'entraînait à suivre l'aventureux voyageur ; et si les instantes prières de ma famille ne m'eussent contraint de le quitter, je partageais son funeste sort. Ce fut le 5 janvier que nous primes congé de lui, pour revenir à Tanger. En le quit-

tant, je lui donnai un pistolet d'arçon qu'il avait remarqué; je le portais en bandouillère suivant la mode du pays, et il lui avait plu. Cette arme, que je lui laissai en souvenir, était, sans que j'y eusse songé, de funeste présage; elle avait appartenu à un naturel de Tunis soupçonné d'avoir pris part au meurtre du major Laing, le voyageur africain.

De Rabath Davidson devait se rendre à Dar-el-Beida. La contrée intermédiaire était alors soulevée; pour la sûreté des voyageurs une escorte de quatre cents hommes de cavalerie, faisant, à jours marqués, la police des routes, protégeait l'aller et le retour. L'Anglais crut cette nombreuse suite spécialement destinée à lui faire honneur; et cette imaginaire marque de considération ne contribua pas peu à l'abuser sur les dispositions des Maures à son égard.

Ayant traversé Azamor, le voyageur arriva à Maroc le 13 janvier. Le sultan lui accorda une audience publique et le reçut plusieurs fois en particulier. Il lui fit don d'un cheval, y ajouta les présents qu'il est d'usage d'offrir à ceux qui visitent les Cours musulmanes. Enfin, pendant la durée de son séjour, le Nazaréen et sa suite furent abondamment pourvus de vivres.

Les connaissances médicales de Davidson répandirent bientôt sa renommée dans toute la ville. Les courtisans, les femmes du harem du Sultan, tout ce qu'il y avait de considérable à Maroc voulut le voir, et sa charité étendit les visites à toutes les classes de la société.

L'Empereur, charmé des manières affables et des connaissances variées du voyageur, voulait le retenir à sa cour et se l'attacher. Sans doute, comme médecin en titre le chrétien eût été bien traité. Le Sultan lui conseillait de ne pas s'aventurer au delà des contrées soumises à son empire, précaution bienveillante qui dut paraître à Davidson la suite naturelle d'un plan intéressé pour le retenir à Maroc, où sa science était estimée, son mérite apprécié. L'ordre de ne pas dépasser Tarodant lui fut intimé: l'espérance donnée en même temps que plus tard on lui faciliterait les moyens d'atteindre Tombouctou n'était qu'un leurre, un moyen d'adoucir un refus, qu'il n'est pas dans la politique maure de prononcer nettement.

Le voyageur persista : il obtint son audience de congé le 17 février et poursuivit sa route. Il traversa les montagnes de l'Atlas, visita une tribu fort singulière de Juifs guerriers qui vivent presque indépendants du sultan, et n'arriva à Mogador que le 25 février. Il en repartit le 23 mars; et, passant par Agadir, arriva à Oued-Noun le 22 avril, déjà épuisé, ayant grandement souffert de la route.

Dans l'ouvrage intitulé : *John Davidson's African Journal*, imprimé par les soins du frère du malheureux voyageur, ce dernier parle avec beaucoup de véhémence de l'effroyable fléau que déjà il avait dû braver :

« Décrire l'ouragan du désert, » dit-il, « c'est plus que je ne puis faire; je ne sache point de mot, de

comparaison, de couleur pour le peindre. Ailé par le tourbillon, emporté par la foudre, le simoun poursuit son effroyable course, flétrissant la nature entière d'une haleine mortelle. La lueur vibrante qui l'accompagne, comme le reflet d'un vaste incendie dont la fumée remplit l'espace immense, raye l'horizon de clartés rougeâtres. Elles rendent visible et plus effrayant encore le bouleversement du désert. Les regards effarés des hommes, les mugissements, les cris des animaux sont en vain lancés vers le ciel; ils retombent, repoussés par la tempête de sable, contre laquelle l'énergie, le courage, la science de l'homme ne peuvent rien. Le tourbillon nous renversa, passa sur nos têtes enterrant un de nos chameaux, et quand nous nous levâmes du sol embrasé, ce fut pour découvrir un autre désastre. La langue de feu du fléau avait bu jusqu'à la dernière goutte liquide conservée au fond de nos outres; à peine échappés à ses atteintes brûlantes, nous étions menacés d'être consumés par la soif. »

Dans un style plus simple, les descriptions que Jackson et Ali-Bey font du simoun ou *shoume* ne sont pas moins effrayantes. « Tant qu'il dure, » dit le premier, « il est impossible de respirer dans les villes de toute la province de Suze. Obligés de quitter les appartements élevés au-dessus du sol, les habitants se réfugient dans des caves souterraines, dans des magasins cachés sous terre. Là, ils ne vivent que de fruits, de melons d'eau, de figues, de cactus; toute viande, durant cette époque, est

malsaine, dégoûtante ; à peine refroidie, elle se charge de vers. Pour rendre les chambres habitables la nuit, on arrose, à grands baquets d'eau froide, leurs murs de pierres, tellement brûlants, qu'il semble que l'on inonde du fer rouge au feu.

« Le shoume se fait sentir jusqu'à vingt lieues en mer, et couvre d'un sable impalpable le pont des navires ; il convertit le désert en tourbillonnantes vagues, plus dangereuses que celles de l'Océan. Point de salut à espérer que de la cessation de la tourmente, qui peut durer 3, 5, 7 et jusqu'à vingt et un jours. Les Akkabaahs (réunion de caravanes) sont forcées de lever les tentes à la hâte, et de poursuivre leur route dès que le simoun s'élève, chassant devant lui des flots d'un sable rougeâtre, qui s'attache à tout objet fixe pour le recouvrir en peu d'instants. Comme la houle des tempêtes, les vagues desséchantes du désert arrivent en ondulant, retombent sur tout ce qui s'oppose à leur marche et l'ensevelissent. Des caravanes entières ont été enterrées sous ces mouvantes montagnes, qui s'accumulent en peu d'heures sur la plaine auparavant nivelée et sans bornes. Puis, soudain, le vent tourne, balaye les masses qu'il a soulevées, et creuse un chaos d'effroyables golfes et de béants abîmes, au milieu des fugitives Alpes qu'il vient de créer. Constamment déçu par d'instables et changeantes formes, le voyageur ne peut régler sa course que sur la position des étoiles. Le souffle altéré de l'ouragan consume, tarit jusqu'à la dernière goutte que ren-

ferment les outres, portées à dos de chameau. C'est alors que, comme l'affirment les Arabes et les hordes du Soudan, on a payé une gorgée d'eau jusqu'à 500 dollars: 10 et 20 ne sont que le prix ordinaire, avant que le fléau ait atteint toute son intensité.

En 1805, une akkabaah se rendant de Tembouctou à Taffilet, trouva taries les sources d'un des Oasis où l'on s'approvisionne habituellement; chose effroyable à dire, la caravane entière périt de soif. De deux mille personnes, de dix-huit cents chameaux qui la composaient, pas un animal, pas un homme n'échappèrent. C'est ainsi que s'expliquent ces montagnes d'os calcinés, épouvantables cimetières auxquels, de distance en distance, les kaffilas se heurtent dans le désert.

La maladie, qui longtemps arrêta Davidson à Oued-Noun, doit être attribuée à cette brûlante haleine chargée de particules de sable. Il ne l'avait respirée cependant que dans les *petits Saharas*, ces déserts partiels que la mer, en se retirant, laisse autour de Rabath, de Mogador, et entre Agadir et Oued-Noun. D'abord les yeux du voyageur furent frappés: à l'ophthalmie se joignirent bientôt les maux de gorge. Selon sa propre expression: « son palais tombait », et après avoir vainement employé les différents remèdes que lui indiquait la science, il lui fallut recourir à celui que l'expérience a fait adopter dans le pays. Il consiste à enfoncer dans le gosier du malade une baguette enduite de goudron, dont il doit aspirer la fumée. Les souffrances infligées par

ce topique sont telles, que, d'après ce qu'écrivait Davidson, « la mort lui eût semblé préférable. »

Loin de tout secours, en proie à des angoisses physiques, ayant de justes motifs de se méfier des habitants du pays, recevant de ses amis européens établis dans les ports barbaresques, des consuls, et en particulier de mon père, des lettres remplies de prudents avis, compris trop tard, sur les dangers qu'il n'avait pas prévus à temps, pour les conjurer, Davidson sentit chanceler son courage.

L'élasticité de ses esprits était grande, sa détermination inébranlable; mais il apprenait à voir, et ses illusions se dissipaient une à une. Naguère il espérait tant de l'influence de l'Africain qui l'avait suivi! Il écrivait au duc de Suffolk : « Je puis compter sur Aboubèkre : connu de toutes les populations de l'intérieur, c'est comme un passeport vivant. Il est cousin d'Hamed-Libou, d'Ali, surnommé Kotoribou (le guerrier), devenu roi de Kong; enfin, il est parent de tout ce qu'il y a de riche et de puissant dans ce royaume. » Eh bien, maintenant, abattu par la maladie, à demi aveugle, première victime du découragement, ce nègre, faible et bon, regrettait l'Angleterre, et pliait sous les fatigues d'un voyage à peine commencé. Avant même d'arriver à Rabath, Aboubèkre ne pouvait s'empêcher de me dire en confidence que jamais il n'aurait consenti à partir s'il ne s'était cru obligé de le faire par reconnaissance pour Davidson; qu'il n'avait nul désir de revoir son pays natal; que son unique espoir était

de retourner bientôt en Europe, pour y finir en paix ses jours au milieu d'un peuple éclairé et d'une civilisation de laquelle il ne se pouvait plus passer. Très-érudit dans la langue arabe écrite, il entendait peu l'idiome parlé, et méprisait souverainement les Maures, dont l'ignorance et le caractère perfide lui étaient adverses. Bref, loin d'être un appui, il était devenu une entrave.

A l'époque de l'arrivée de Davidson à Oued-Noun, ses lettres perdent l'ardeur d'espérance et de vie qui les avait animées jusqu'alors. Des craintes superstitieuses commencent à l'assaillir. Déjà, de Mogador, il m'avait renvoyé le souvenir reçu de moi en me quittant : « L'esprit de Laing lui était apparu, » m'écrivait-il, « lui reprochant de se servir d'une » arme qui avait appartenu à un de ses assassins. » La prédiction qu'il prétendait lui avoir été faite en Russie, longtemps avant qu'il songeât à visiter l'intérieur de l'Afrique, et qui lui annonçait que c'était là qu'il devait mourir, assiégeait cette âme affaiblie. Néanmoins, le voyageur persistait à écrire à mon père : « Quelque destin qui me soit réservé, je ne retour- » nerai point sur mes pas pour être montré au doigt, » comme un homme qui s'est vanté d'accomplir ce » qu'il n'a pas même eu le courage d'entreprendre. »

Après une longue et fatigante station à Oued-Noun, las des promesses sans résultat de la cour de Maroc, Davidson se décida à entrer en arrangement avec le Chéik. Celui-ci, dans le petit État indépendant fondé en 1810 au midi de Suze par Sidi Hesham, pouvait

agir sans ordres et même contre la volonté du sultan. Il s'engagea à fournir au voyageur les moyens d'atteindre Tembouctou. Mais, de ce moment, l'empereur de Maroc se trouvait affranchi de toute responsabilité, et devenait étranger aux mesures prises pour la sûreté de l'Anglais.

M. Davidson et sa suite furent d'abord rencontrés par un petit nombre d'Arabes de la tribu d'Aoubett et d'Aït-atta qui prélevèrent sur eux quelque argent et les laissèrent poursuivre leur route. Arrivé à Souékéya, lieu que je crois situé près des frontières méridionales d'Égadie, à seize journées de Tatta, à dix de Toadaguy, Davidson s'arrêta pour se reposer, lui et les siens, en attendant la kaffila, dont son compagnon Aboubèkre faisait partie. Il y était depuis plus de trois jours, avec douze Arabes Tajacauths, lorsqu'ils furent atteints par une troupe de seize hommes de la tribu d'El-Harib. Après le salut ordinaire, les nouveaux venus s'assirent, et l'un d'eux proposa à Mohamed-el-Abd, chef de l'escorte, d'aller ensemble à la découverte d'une source. Mohamed suivit l'homme laissant son mousquet à terre à l'endroit qu'il venait de quitter. A peine le Tajacauth s'était-il levé, qu'un des Arabes d'Harib ramasse l'arme, comme pour l'examiner, et presque aussitôt, couchant en joue Davidson assis à peu de distance, il tire, et l'Anglais tombe mort.

Mohamed, hors de vue derrière une colline de sable, entendit le coup et demanda ce que c'était?

« Rien, seulement le chrétien qu'on expédie, » répondit audacieusement El-Harib.

Mohamed se plaignit alors amèrement : il dit qu'il eût mieux valu le tuer, lui, car le Nazaréen était confié à sa foi. Mais ses plaintes ne l'empêchèrent pas d'accepter des assassins la restitution de ses propres effets. Après avoir déchiré tous les papiers et pillé ce qui appartenait au docteur, les meurtriers rendirent aux Arabes qui escortaient le chrétien, tout ce qui était à ceux-ci, leur faisant jurer sur le Coran, à chaque objet restitué, qu'ils en étaient bien et dûment propriétaires. En transigeant ainsi, et ne vengeant pas sur l'heure la mort du Nazaréen les Tajacauths, à leur éternelle honte, encoururent le reproche, fondé ou non, d'avoir trahi celui qu'ils avaient juré de défendre et de protéger contre tous.

Tels sont les détails rassemblés par le vice-consul anglais à Mogador, M. Wilshire, dont les efforts pour tirer vengeance de cet assassinat sont demeurés infructueux.

Le Chéik Berushe affirma n'avoir ni bu ni mangé de quatre jours à la nouvelle du meurtre. Plus tard il vint à bout de faire restituer la plupart des effets du Nazaréen. Il n'est pas jusqu'à un petit pédomètre d'argent prêté au malheureux Davidson, qui ne m'ait été rendu par les soins du frère de celui-ci. Mais quant aux papiers, aux journaux, aux livres, ils étaient anéantis. Il semblerait même que leur destruction fut le but principal des assassins. Pour moi, je ne doute nullement que, payés pour

commettre le crime, ils n'eussent reçu l'instruction spéciale de détruire tous les papiers qui pourraient contenir quelques informations sur le pays et son commerce, en même temps qu'ils faisaient disparaître le voyageur.

Dans sa première lettre à M. Wilshire, bien que plus tard il ait jugé prudent de le nier, le Chéik accuse les marchands du Taffilet d'être les promoteurs de cet acte sanglant.

« Les Arabes d'El-Harib, » écrivait-il, « n'ont fait la route que pour aller tuer le tibib (le docteur). La vie du Nazaréen leur avait été payée par les marchands du Taffilet, qui habitent proche la place où campe d'ordinaire cette tribu. »

Les soupçons qui s'attachèrent aussi au Chéik me semblent injustes, et il s'en montra vivement irrité :

« Les paroles que vous rapportez, » s'écrie-t-il, « d'après lesquelles nous sommes accusés d'avoir » comploté avec les Harib la mort du chrétien, ne » valent pas la peine qu'on les répète. De tels actes » n'entrent pas dans nos voies, dieu merci. Mais » c'est à lui de rendre à chacun selon ses paroles » et ses œuvres.

» Partout où nous trouverons les Harib, dans » les tentes ou sur les routes, notre tribu les » pillera et les tuera. Car nous avons juré, par tout ce » qu'il y a de sacré, de tirer vengeance des meurtriers.

» Quant aux propriétés du tibib, s'il en reste » quelques articles entre les mains des Tajacauths,

» ils vous seront renvoyés. Allah sait combien nous
» avons regretté notre ami. Et, le Seigneur soit loué
» à tout jamais! il sait aussi que nous n'avions rien
» négligé pour la sûreté du chrétien. Nous ne pou-
» vions penser que Harib trahirait l'homme que nous
» avions pris sous notre sauvegarde. Tout est venu
» des marchands du Taffilet. C'est leur or qui a armé
» la main des Arabes pour tuer le Nazaréen. La vo-
» lonté de Dieu soit faite. La vérité sera connue
» lorsque les deux cavaliers que nous avons dépê-
» chés vers la tribu des Tajacauth seront revenus,
» et que nous vous les aurons envoyés. La paix soit
» avec vous. »

Si le Chéik rétracta ensuite ses assertions; s'il chercha à disculper les négociants du Taffilet; si, malgré ces menaces, il laissa en paix la tribu de Harib, cela rentre encore dans le cours ordinaire des choses en ce pays. Le mal était fait, il n'y avait plus de remède; sur réflexion l'Arabe aura craint de s'attirer de riches et puissants ennemis, et sera revenu à la politique de sa nation, qui consiste à donner toujours de bonnes paroles, sans s'inquiéter de les contredire par des actes.

La destinée d'Aboubèkre n'a pas été connue, il est à croire qu'il a succombé à des fatigues qu'il n'était pas en état de supporter.

Les sages avis, donnés malheureusement trop tard à Davidson, sont ceux que devrait prendre tout voyageur pressé du désir de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique à travers les possessions des Maures,

Le premier tort de notre compatriote, je l'ai dit, était d'avoir ébruité son plan de voyage. Il aurait donc fallu retourner en Angleterre pour accréditer l'opinion qu'il renonçait entièrement à son premier projet.

Avant de se rembarquer, il devait attendre qu'il ne fût plus question du voyageur africain, et employer le temps à se perfectionner dans la connaissance de l'arabe. Ensuite, en quittant l'Angleterre, Davidson aurait dû changer un nom trop répété déjà dans le Maroc; éviter Gibraltar et Tanger où il courait risque d'être reconnu, et prendre terre à Mogador. Plusieurs navires font annuellement la traversée de Londres à cette ville. Arrivé là, le plus sage était de prendre les allures d'un petit marchand, assez heureux pour avoir quelques légères connaissances en médecine; science qu'il ne fallait pas non plus trop faire valoir, de peur d'attirer l'attention, soit des habitants, soit des marchands et des consuls des nations rivales.

Après avoir passé à Mogador quelque temps employé à se rendre familier le dialecte maugrebbin; à saisir, tant bien que mal, ce qu'il aurait pu du langage des tribus africaines entre lesquelles il se proposait de voyager ; à étudier les habitudes et le caractère des hordes de l'intérieur, le prétendu marchand aurait tâché de se former des connaissances, de se faire des amis parmi les Arabes qui escortent les Kaffilas. Le tout en continuant de vaquer aux affaires de son petit négoce.

Les conseils de M. Willshire, le vice-consul de Mogador, auquel le voyageur pouvait confier ses plans, lui eussent été d'une grande utilité. Je ne sache personne dans l'empire de Maroc, plus en état de donner un excellent avis, et qui apporte un zèle plus éclairé à tout ce qui peut servir la science, à tout ce qui peut accroître nos connaissances géographiques. M. Willshire est très-estimé des natifs, et je ne doute pas que les relations les meilleures qu'ait eues M. Davidson, ne lui vinssent de ce côté.

Préparé ainsi, et s'étant ménagé des rapports de commerce avec l'intérieur, l'Européen pouvait se joindre à une Kaffila, sous le prétexte plausible de faire ses propres emplettes, et de surveiller lui-même ses intérêts. Vêtu du costume du pays pour ne pas être remarqué, muni de quelques provisions frugales qui ne pussent exciter, ni la curiosité ni l'avidité des Arabes, le faux marchand aurait dû surtout chercher à s'assurer pour compagnon, quelque habitant du pays, d'un caractère sûr, considéré des siens. Il aurait fallu s'efforcer de lier amitié avec lui, de se l'attacher par des liens de reconnaissance et des services réciproques. Quelque perfides que soient les hordes semi-barbares du nord de l'Afrique, quelque aveugle que soit leur haine du nom chrétien, il est des hommes parmi elles qui se sont montrés dignes d'amitié et de confiance. J'en ai fait moi-même l'épreuve lorsqu'il s'agissait de vie ou de mort; celui qui avait rompu le pain avec moi, celui dont j'avais partagé la tasse de lait, a souvent

pris ma défense, et contre ses propres frères.

C'est faute d'avoir eu recours à toutes ces mesures de prudence que tant de voyageurs ont échoué en Afrique (1). En s'y conformant, Davidson non-seulement atteignait Tembouctou, mais aurait pu pénétrer plus avant dans l'intérieur. Sa qualité de chrétien était le plus grand obstacle; ce voyage serait plus facile à entreprendre pour un juif. Celui-ci du moins, malgré son abjection et sa misère, est encore sujet du sultan, tandis qu'il n'existe pas de rayas chrétiens dans les États Barbaresques. Le préjugé contre notre religion y est enraciné, violent; les Nazaréens sont considérés comme idolâtres.

La haine que les descendants des Maures, chassés d'Espagne (ceux qui gardent encore les titres de propriétés des terres et des maisons de Grenade et de l'Andalousie), ont vouée à ceux qui les chassèrent, les sanglants souvenirs des Croisades, la différence de mœurs, de coutumes, tout vient nourrir l'antipathie religieuse qui sépare le mahométan du chrétien. Tuer un européen est enfin un acte

(1) M. Drummond Hay oublie que c'est là justement la marche qu'a suivie notre compatriote Caillé, et qui lui a si bien réussi. Il ne parle du voyageur français que pour élever des doutes sur ses récits. M. Hay s'étonne qu'une vue de Tembouctou, dessinée par Caillé, n'ait point été reconnue par un naturel du pays, auquel l'Anglais l'a présentée. Je crois que beaucoup d'Européens, bien qu'ils aient plus d'habitude de juger la peinture que les naturels de Tembouctou, pourraient méconnaître la vue de la ville qu'ils habitent, fût-elle dessinée par des mains plus habiles que ne l'étaient celles de M. Caillé, voyageur et non artiste.

méritoire par lequel on gagne d'emblée le paradis.

Si Davidson avait adopté dans une Kaffila ce rôle de petit marchand, il lui aurait fallu, sans nul doute, user de beaucoup de précautions en prenant ses notes. Le meilleur parti eût été de s'en fier à sa mémoire jusqu'à son arrivée à Tembcuctou. A moins, qu'ayant recours à un stratagème que favorise la superstition des Maures, le commerçant docteur n'eût prétendu écrire des recettes et des talismans contre la maladie.

Le long cours du voyage lui donnait plus d'une occasion de traiter les indispositions, réelles ou imaginaires, de ses compagnons. Lorsqu'il voulait faire des observations astronomiques sans éveiller de soupçons, il pouvait appuyer sur la nécessité de consulter les astres et d'enregistrer leurs décrets. Un Arabe, un Maure sont toujours ravis d'être traités et médicamentés. Des pilules de mie de pain et quelques paroles incompréhensibles prononcées gravement sur les soi-disant malades, suffisent pour colorer beaucoup d'actes suspects aux mahométans, et pour s'attirer leur vénération et leur bienveillance.

D'ailleurs le fanatisme diminue à mesure qu'on avance dans l'intérieur. Les mœurs y sont plus douces, les connaissances moins bornées. L'arabe que parlent quelques tribus est aussi pur que celui du Koran.

Un voyageur anglais, Jackson, traçant la route des Akkabaahs s'étend avec plaisir sur le caractère simple et poétique des habitants nomades du désert, de ces

tribus qui servent d'étapes dans les immenses traversées du Sahara et qui, à tour de rôle, donnent aux caravanes agglomérées un sauf-conduit, et deux *sebagis*, deux chefs qui suffisent pour les faire respecter.

«Les tentes, le costume, le régime de ceux qui composent les caravanes» dit-il, «sont simples et primitifs. L'usage du vin et des liqueurs fermentées est interdit par la religion; exhortés à la tempérance par ses préceptes, ces hommes se contentent, à leurs sobres repas, de quelques dattes et d'un verre d'eau. Ils voyageront des semaines entières sans autre nourriture, et quelquefois, pour des traversées de plusieurs semaines, un peu d'orge et de l'eau froide leur suffit. Vivant de cette façon frugale, loin de se plaindre, ils se réjouissent doucement de l'espérance d'atteindre leur contrée natale.

»Ils chantent de temps en temps, lorsqu'ils approchent de quelques habitations, ou lorsque les chameaux paraissent fatigués. Leurs chants sont habituellement à trois parties; et tous ceux des conducteurs de chameaux qui ont de la voix se joignent au chœur. C'est chose surprenante à quel point ces sons raniment le courage des bêtes de somme; l'ensemble, la mesure et l'harmonie de ce chœur dans ces grandes solitudes ne se peuvent décrire. En traversant le désert, la caravane s'arrange constamment pour terminer la journée à l'heure de l'*Assaou* (prière de quatre heures) : si bien qu'au coucher du soleil, les tentes sont dressées, les prières dites en commun, et le

Lashaou (souper) préparé. Après quoi tous s'assoient en cercle et causent jusqu'à ce que le sommeil les ait vaincus. Le lendemain, au point du jour, de nouveau ils se mettent en marche.

» La langue arabe, telle que la parlent ces chameliers, est particulièrement agréable et douce; les lettres gutturales et les aspirées s'adoucissent, et, malgré toute leur énergie et leur netteté, viennent se fondre dans la bouche, en un idiome plus sonore, plus harmonieux que l'italien. C'est presque l'arabe du Koran que douze cents ans ont à peine altéré. Les Arabes de Mogaffra et ceux de Aoulâd-Aby-Sebâ ont, fréquemment, entre eux des conversations improvisées en vers, auxquelles les femmes prennent part, montrant une attention particulière à ceux des jeunes Arabes qui excellent le plus dans cet amusement raffiné.

» Durant une visite au vice-roi de Suze Mohamed-Ben-Delemy, il me fit entendre quatre Arabes de la tribu Aoulâd-Aby-Sebâ qui conversèrent en ma présence sur divers sujets, d'une façon poétique, avec une exactitude, une précision de rhythme et d'expression qu'une grande habitude pouvait seule donner. Le vieil empereur, Sidi-Mohamed, encourageait ces exercices littéraires et les récompensait avec magnificence. »

Ce qui aurait pu arriver de plus heureux à Davidson, c'eût été de faire connaissance, pendant son séjour à Mogador, avec quelques-uns de ces chefs des tribus de l'intérieur. Il y a plusieurs années, à une

époque où j'étais encore trop jeune pour entreprendre, avec quelque chance de me rendre utile, la traversée du désert, l'opportunité de faire ce voyage me fut offerte. Je m'étais lié avec quelques-uns des chefs des tribus du Soudan, entreautres avec le frère du prince régnant de Singhitti. Ces Hadgis revenaient de la Mecque, et, en m'emmenant à Tembouctou, ils voulaient reconnaître les marques de bonté des officiers anglais, l'aide que ceux-ci leur avaient prêtée, les services qu'ils en avaient reçus dans le cours de leur pèlerinage. Ils prétendaient me rendre, en leur pays, les politesses qu'ils devaient à mes compatriotes. Ne pouvant me décider à faire ce voyage comme course d'agrément, ils essayèrent de tenter mon ambition en m'assurant que chaque bête de somme prise pour porter mon bagage, ne reviendrait qu'avec sa charge d'or, à moins que je ne préférasse quelque autre production de leur riche pays; et lorsque je mis en avant les dangers de la route :

« Quatre cents hommes de mon sang et de ma » tribu portent mon nom, » me dit l'un des chefs, « tous mourraient avant qu'un cheveu de ta tête » tombât. Et quand tu porterais une couronne de » diamant sur le front, tant que tu seras sous ma » garde, nul n'oserait y jeter un coup d'œil d'envie. »

Voilà de quels hommes les voyageurs au désert se devraient faire des auxiliaires et des amis.

APPENDICE.

I.

Traité de paix et d'amitié conclu entre Sidi Mohamet et Louis XV, le 28 mai 1767.

« Art. Ier. Le présent traité a pour base et fondement celui qui fut fait et conclu entre le très-haut et très-puissant empereur Sidi Ismaël (que Dieu ait béni !), et Louis XIV, empereur de France, de glorieuse mémoire.

» Art. II. Les sujets respectifs des deux empires pourront voyager, trafiquer et naviguer en toute assurance et partout où bon leur semblera, par terre et par mer, dans la domination des deux empires, sous quelque prétexte que ce soit.

» Art. III. Quand les armements de l'empereur de Maroc rencontreront en mer des navires marchands portant pavillon de l'empereur de France et ayant

passe-port de l'amiral, dans la forme transcrite au bas du présent traité, ils ne pourront les arrêter ni les visiter, ni prétendre absolument autre chose que de présenter les passe-ports; et ayant besoin l'un de l'autre ils se rendront réciproquement de bons offices; et quand les vaisseaux de l'empereur de France rencontreront ceux de l'empereur de Maroc, ils en useront de même et ils n'exigeront autre chose que le certificat du consul français établi dans les États dudit empereur, dans la forme transcrite au bas du présent traité.

» Il ne sera exigé aucun passe-port des vaisseaux de guerre français grands ou petits, attendu qu'ils ne sont pas en usage d'en porter, et il sera pris des mesures, dans l'espace de six mois, pour donner aux petits bâtiments qui sont au service du roi des signes de reconnaissance, dont il sera remis copie par le consul aux corsaires de l'empereur de Maroc. Il a été convenu, de plus, que l'on se conformera à ce qui se pratique avec les corsaires de la régence d'Alger, à l'égard de la chaloupe que les gens de mer sont en usage d'envoyer pour se reconnaître.

» Art. IV. Si les vaisseaux de l'empereur de Maroc entrent dans quelque port de la domination de l'empereur de France, ou si, respectivement, les vaisseaux français entrent dans quelques-uns des ports de l'empereur de Maroc, ils ne seront empêchés, ni les uns ni les autres, de prendre à leur bord toutes les provisions de bouche dont ils peuvent avoir besoin, et il en sera de même pour tous les

agrès et autres choses nécessaires à l'avitaillement de leurs vaisseaux, en les payant au prix courant, sans autre prétention. Ils recevront d'ailleurs tous les bons traitements qu'exigent l'amitié et la bonne correspondance.

» Art. V. Les deux nations respectives pourront librement entrer et sortir, à leur gré et en tout temps, des ports de la domination des deux empires et y trafiquer avec toute assurance; et si, par hasard, il arrivait que leurs marchands ne vendissent qu'une partie de leurs marchandises et qu'ils voulussent remporter le restant, ils ne seront soumis à aucun droit pour la sortie des effets invendus. Les marchands français pourront vendre et acheter, dans toute l'étendue de l'empire de Maroc, comme ceux des autres nations, sans payer aucun droit de plus; et si jamais il arrivait que l'empereur de Maroc vînt à favoriser quelques autres nations sur les droits d'entrée et de sortie, dès lors les Français jouiront du même privilége.

» Art. VI. Si la paix qui est entre l'empereur de France et les régences d'Alger, Tunis, Tripoli et autres, venait à se rompre, et qu'il arrivât qu'un navire français, poursuivi par son ennemi, vînt se réfugier dans les ports de l'empereur de Maroc, les gouverneurs desdits ports sont tenus de le garantir et de faire éloigner l'ennemi, ou bien de le retenir dans le port un temps suffisant pour que le vaisseau poursuivi puisse lui-même s'éloigner, ainsi que cela est généralement usité; de plus, les vaisseaux de

l'empereur de Maroc ne pourront croiser sur les côtes de France qu'à trente milles loin des côtes.

» Art. VII. Si un bâtiment, ennemi de la France, venait à entrer dans quelque port de la domination de l'empereur de Maroc, et qu'il se trouve des prisonniers français qui soient mis à terre, ils seront dès l'instant libres et ôtés du pouvoir de l'ennemi (1). Il en sera usé de même si quelque vaisseau ennemi de l'empereur de Maroc entre dans quelque port de France et qu'il mette à terre des sujets dudit empereur. Si les ennemis de la France, quels qu'ils soient, entrent avec des prises françaises dans les ports de l'empereur de Maroc, ou qu'alternativement les ennemis de l'empire de Maroc entrent avec des prises dans quelques ports de France, les uns et les autres ne pourront vendre les prises dans les deux empires; et les passagers, fussent-ils même ennemis, qui se trouveront réciproquement embarqués sous les pavillons des deux empires, seront de part et d'autre respectés, et l'on ne pourra, sous aucun prétexte, toucher à leurs personnes et à leurs biens; et si par hasard il se trouvait des Français passagers sur des prises faites par des vaisseaux de l'empereur de Maroc, ces Français, eux et leurs biens, seront aussitôt mis en liberté; et il en sera de même des sujets

(1) Le texte arabe porte : « Si les captifs français demeurent à bord du vaisseau, sans qu'aucun d'eux descende à terre, on n'aura rien à dire aux gens du bâtiment à leur sujet; mais s'ils descendent à terre, ils seront libres et soustraits au pouvoir de celui qui les retenait prisonniers. »

de l'empereur de Maroc, quand ilsse trouveront passagers sur des vaisseaux pris par les Français; mais, si les uns et les autres sont matelots, ils ne jouiront plus de ce même privilége.

» Art. VIII. Les vaisseaux marchands français ne seront pas contraints de charger dans leur bord, contre leur gré, ce qu'ils ne voudront pas, ni d'entreprendre aucun voyage forcément et contre leur volonté.

» Art. IX. En cas de rupture entre l'empereur de France et les régences d'Alger, Tunis et Tripoli, l'empereur de Maroc ne donnera aucune aide ni assistance auxdites régences, en aucune façon, et il ne permettra à aucun de ses sujets de sortir, ni d'armer sous aucun pavillon desdites régences, pour courir sur les Français; et si quelqu'un desdits sujets venait à y manquer, il sera puni et responsable dudit dommage (1). L'empereur de France, de son côté, en usera de même avec les ennemis de l'empereur de Maroc; il ne les aidera ni ne permettra à aucun de ses sujets de les aider.

» Art. X. Les Français ne seront tenus ni obligés de fournir aucune munition de guerre, poudre, canons, ou autres choses généralement quelconques servant à l'usage de la guerre.

» Art. XI. L'empereur de France peut établir dans l'empire de Maroc la quantité de consuls qu'il

(1) Le texte signifie à la lettre : « Il (l'empereur) le châtiera, et répondra du dommage causé par son sujet. » L'exactitude de la traduction est ici d'une grande importance, ajoute M. de Sacy.

voudra, pour y représenter sa personne dans les ports dudit empire, y assister les négociants, les capitaines et les matelots, en tout ce dont ils pourront avoir besoin, entendre leurs différents et décider des cas qui pourront survenir entre eux, sans qu'aucun gouverneur des places où ils se trouveront puisse les en empêcher.

» Lesdits consuls pourront avoir leurs églises dans leur maison pour y faire l'office divin; et si quelqu'un des autres nations chrétiennes voulait y assister, on ne pourra y mettre obstacle ni empêchement; et il en sera usé de même à l'égard des sujets de l'empereur de Maroc quand ils seront en France; ils pourront librement faire leurs prières dans leurs maisons (1). Ceux qui seront au service des consuls, secrétaires, interprètes et courtiers ou autres, tant au service des consuls que des marchands, ne seront point empêchés dans leurs fonctions, et ceux du pays seront libres de toutes imposition et charge personnelle (2).

» Il ne sera perçu aucun droit sur les provisions que les consuls achèteront pour leur propre usage, et ils ne payeront aucun droit sur les provisions et autres

(1) Il y a dans l'arabe : *se faire une mosquée.*

(2) On lit à la lettre dans l'arabe : « Les personnes que lesdits consuls auront à leur service, comme écrivains, truchements, courriers et autres, n'éprouveront aucun obstacle à leur service, et on ne leur imposera aucune charge quelconque, soit quant à leurs personnes, soit quant à leurs maisons ; on ne les empêchera pas non plus de faire les affaires dont elles seront chargées par les consuls ou les marchands, en quelque lieu que ce soit. »

effets à leur usage qu'ils recevront d'Europe, de quelque espèce qu'ils soient ; de plus les consuls français auront le pas et préséance sur les consuls des autres nations, et leur maison sera respectée et jouira des mêmes immunités qui sont accordées aux autres (1).

» Art. XII. S'il arrive un différend entre un Maure et un Français, l'empereur en décidera ou bien celui qui représente sa personne dans la ville où l'accident sera arrivé, sans que le kadhi ou le juge ordinaire puisse en prendre connaissance; il en sera usé de même en France, s'il arrive un différend entre un Français et un Maure.

» Art. XIII. Si un Français frappe un Maure, il ne sera jugé qu'en la présence du consul qui défendra sa cause, et elle sera décidée avec justice et impartialité; et, au cas que le Français vînt à s'échapper, le consul n'en sera pas responsable; et si par contre un Maure frappe un Français, il sera châtié suivant la justice et l'exigence du cas.

» Art. XIV. Si un Français doit à un sujet de l'empereur de Maroc, le consul ne sera responsable du payement que dans le cas où il aurait donné son cautionnement par écrit : alors il sera contraint

(1) On lit dans l'arabe : « Ils auront aussi la liberté d'aller partout où ils voudront dans les États de notre seigneur, tant par terre que par mer, sans que personne y mette aucun obstacle ; ils jouiront pareillement du droit de se rendre, s'ils le jugent à propos, sur des bâtiments de leur nation, sans que personne s'y oppose. Leur maison sera respectée, et personne n'y exercera aucune voie de fait contre un autre. » (Voir la *Chrestomathie arabe* de M. de Sacy, 2ᵉ édit., t. III, p. 341.)

de payer; et par la même raison, quand un Maure devra à un Français, celui-ci ne pourra attaquer un autre Maure, à moins qu'il ne soit caution du débiteur.

» Si un Français venait à mourir dans quelque place de l'empereur de Maroc, ses biens et ses effets seront à la disposition du consul, qui pourra y faire mettre le scellé, faire l'inventaire, et procéder enfin à son gré, sans que la justice du pays ni le gouvernement puissent y mettre le moindre obstacle.

» Art. XV. Si le mauvais temps ou la poursuite d'un ennemi force un vaisseau français à échouer sur les côtes de l'empereur de Maroc, tous les habitants des côtes où le cas peut arriver, seront tenus de donner assistance pour remettre ledit navire en mer, si cela est possible; et si cela ne se peut, ils l'aideront à retirer les marchandises et effets du chargement, dont le consul le plus voisin du lieu (ou son procureur) disposera suivant leur usage, et l'on ne pourra exiger que le salaire des journaliers qui auront travaillé au sauvetage; de plus il ne sera perçu aucun droit de douane ou autre sur les marchandises qui auront été déposées à terre, excepté celles que l'on aura vendues.

» Art. XVI. Les vaisseaux de guerre français entrant dans les ports et rades de l'empereur de Maroc, y seront reçus et salués avec les honneurs dus à leur pavillon, vu la paix qui règne entre les deux empires, et il ne sera perçu aucun droit sur les provisions et autres choses que les commandants et offi-

ciers pourront acheter pour leur usage ou pour le service du vaisseau; et il en sera usé de même envers les vaisseaux de l'empereur de Maroc quand ils seront dans les ports de France.

» Art. XVII. A l'arrivée d'un vaisseau de l'empereur de France en quelque port ou rade de l'empire de Maroc, le consul du lieu en avisera le gouverneur de la place, pour prendre les précautions et garder les esclaves pour qu'ils ne s'évadent pas dans ledit vaisseau; et, au cas que quelque esclave vînt à y prendre asile, il ne pourra être fait aucune recherche à cause de l'immunité et des égards dus au pavillon; de plus le consul ni personne autre ne pourra être recherché à cet effet; et il en sera usé de même dans les ports de France, si quelque esclave venait à s'échapper et à passer dans quelque vaisseau de guerre de l'empereur de Maroc.

» Art. XVIII. Tous les articles qui pourraient avoir été omis seront entendus et appliqués de la manière la plus favorable pour le bien et l'avantage réciproque des sujets des empires, et pour le maintient et la conservation de la paix et de la meilleure intelligence.

» Art. XIX. S'il venait à arriver quelque contravention aux articles et conditions sous lesquels la paix a été faite, cela ne causera aucune altération à ladite paix; mais le cas sera mûrement examiné et la justice sera faite de part et d'autre. Les sujets des deux empires qui n'y auront aucune part n'en seront point inquiétés, et il ne sera fait aucun acte

d'hostilité, que dans le cas d'un déni formel de justice.

» Art. XX. Si le présent traité de paix venait à être rompu, tous les Français qui se trouveront dans l'étendue de l'empire de Maroc auront la permission de se retirer dans leur pays avec leurs biens et leurs familles, et ils auront pour cela le temps et terme de six mois. »

II.

Hadji Edris Rami, envoyé comme ambassadeur à Napoléon en 1807, était chef de la puissante famille des chérifs de ce nom, et comme tel il prenait le titre d'*Emkaddem* ou l'Ancien. Or l'Emkaddem a l'administration des fonds qui sont placés dans les coffres à côté du sépulcre de Mouley-Edris, le fondateur de Fez, et l'un des plus grands saints de l'Islamisme; il reçoit aussi les aumônes en grains, des bestiaux ou autres effets qu'à titre de tribut les habitants mettent à sa disposition; lui-même en fait la distribution parmi les chérifs, qui la plupart vivent de cette charité, quoiqu'il y en ait de très-riches par les biens immeubles qu'ils possèdent, ou par le grand commerce qu'ils font, à l'exemple de l'Emkaddem. La grande vénération des habitants pour Mouley-Edris, qu'ils invoquent dans toutes les situations de la vie, et par un mouvement spontané, avant même de songer au Tout-Puissant, se reporte sur les héritiers de son nom.

Voici la lettre que cet ambassadeur remit à l'Empereur.

« La louange est à Dieu.

» Au Sultan des Sultans, au plus glorieux des souverains, le magnifique Empereur Napoléon.

» Nous offrons à Votre Majesté un nombre de salutations infinies et proportionnées à l'étendue de no-

tre amitié pour elle. Notre seigneur et maître Suleyman, empereur de Maroc, (que Dieu fortifie et éternise la durée de son empire!), nous a envoyé auprès de votre Majesté pour la féliciter sur son heureux avénement au trône de la puissance. Il est, à votre égard, ce que ses prédécesseurs ont été constamment à l'égard des vôtres, fidèle aux traités. Vous êtes à ses yeux le plus grand, le plus distingué parmi tous les souverains de l'Europe, et l'amitié de votre Majesté lui est extrêmement précieuse. Il m'a envoyé auprès d'elle avec des présents. Qu'elle daigne les accepter. Nous prions le Tout-Puissant qu'il continue à accorder à votre Majesté un bonheur et une satisfaction inaltérables (1). »

(1) Relations de la France avec le Maroc. *Nouvelles annales des voyages.*

III.

Le journal des *Débats* a donné le récit le plus intéressant, en même temps que le plus complet, des événements qui ont précédé et amené la question de guerre entre la France et le Maroc. Nous le citons ici en entier :

« M. Victor Darmon, israélite, né à Marseille d'un père tunisien, était commissionné en qualité d'agent consulaire d'Espagne et de Sardaigne à Mazagan, sur la côte de l'Océan. Ce sont presque toujours des juifs qui remplissent ces fonctions dans les villes où les puissances européennes n'ont point de vice-consuls. Darmon, étant à la chasse dans le mois de septembre de l'année dernière, eut une querelle avec des Maures qui voulaient lui interdire le passage d'un champ, et qui, le connaissant pour juif, ameutèrent les habitants contre lui. Darmon, assailli d'une grêle de pierres, se crut en danger, fit feu, et tua un homme. Ce meurtre d'un musulman par un juif excita dans tout le pays la plus furieuse indignation. Darmon fut arrêté, jugé et condamné à mort par le kaïd de Mazagan. Mais aucune sentence capitale n'est exécutée au Maroc sans la confirmation du sultan. Dans l'intervalle, Darmon parvient à se sauver; il est repris, il se défend et blesse un garde. Nouveau jugement, qui, pour ce nouveau fait, le condamne une seconde fois à mort, et enfin le malheureux est

exécuté le 25 janvier. Cette affaire qui avait duré quatre mois, ne fut connue des consuls d'Espagne et de Sardaigne à Tanger, que le 6 février, tant les autorités et le gouvernement du Maroc eurent soin de la tenir secrète, pour ne pas risquer de perdre leur vengeance.

» Dans toutes les questions relatives à la sûreté et à la propriété des Européens, l'usage est que tout le corps consulaire résidant à Tanger se joigne au consul de la nation lésée pour appuyer ses réclamations, ce qui eut lieu à l'occasion de l'agent espagnol supplicié. Quoique né à Marseille, Darmon n'a pas été considéré comme Français, et il ne pouvait l'être. Il n'avait pas accompli les formalités du Code civil, il avait même refusé de se faire immatriculer au consulat de France, enfin il avait perdu ses droits par l'acceptation de fonctions auprès d'un gouvernement étranger. Le consul de France n'a donc pas eu de plainte directe à porter en cette circonstance, et il ne fit que se joindre à ses collègues pour soutenir la demande de satisfaction présentée par les consuls d'Espagne et de Sardaigne. Les griefs des consuls étaient fondés sur ce que, d'après les traités, leur agent, fût-il coupable, ne pouvait être jugé ni exécuté sans que le gouvernement marocain en eût référé au consulat de sa nation.

» La réponse du ministre Mohammed Bendriz, arrivée de Fez sur la fin de février, fut hautaine et peu conciliante. Le gouvernement ignorait, prétendait-il, que ce juif fût un agent consulaire, et dans tous

les cas on devait se tenir pour averti que tout juif qui vient demeurer dans les États du sultan est soumis aux mêmes lois que les autres juifs de l'Empire, la porte leur étant ouverte si la condition ne leur convient pas. Cette réponse mécontenta fort le corps consulaire, qui avait droit d'espérer que le gouvernement marocain essayerait au moins de se disculper en exposant les détails de l'affaire de Darmon, et ceux de la procédure instruite contre cet infortuné. Ce différend entre l'Espagne et le Maroc fut bientôt suivi de quelques hostilités partielles exercées par les Marocains contre les places que l'Espagne possède sur la côte. Un bateau de pêche de Ceuta s'étant approché du cap Negrette, sous le vent de Tétouan, reçut tout à coup une volée de coups de fusil qui lui tua un homme. Le 11 mars, à Melilla, autre préside espagnole, un engagement eut lieu entre une felouque de ce port et une embarcation marocaine, qui fut prise après un combat très-vif où il y eut huit hommes tués et douze blessés. Le rapport du capitaine D. Juan Manrique, sur cette affaire, a été publié dans les journaux de Madrid du 15 avril.

» Ces incidents et quelques autres de la même nature causèrent en Espagne une sensation qui n'éclata pas tout d'abord, paree que l'attention publique était alors absorbée par les insurrections d'Alicante et de Carthagène. Mais dès que ces villes eurent été reprises, l'opinion se prononça hautement sur la nécessité de punir les outrages du Maroc. La vieille haine contre les conquérants de l'Espagne se réveil-

lait tout à coup. Pendant trois mois, les journaux de toutes les opinions discutèrent chaudement la question du Maroc et pressèrent le gouvernement d'y envoyer une expédition. Nous avons vu dans ces journaux des plans de campagne très-détaillés indiquant la marche à suivre par une armée de 20,000 hommes pour pénétrer dans le pays, en commençant par occuper la presqu'île de Tanger depuis Tétouan jusqu'à Larache, Ceuta devant être le point de débarquement et la base des opérations. On alla jusqu'à publier qu'un corps expéditionnaire composé de deux brigades se rassemblait avec de l'artillerie de campagne à Puerto Santa-Maria, dans la baie de Cadix, et que le général Prim devait en prendre le commandement. Les projets ainsi publiés n'avaient rien de réel. Si l'influence européenne doit quelque jour dominer tout le nord de l'Afrique, c'est naturellement à l'Espagne que l'avenir réserve la noble tâche de continuer dans le Maroc l'œuvre de civilisation que la France accomplit en Algérie. Mais cet avenir est loin encore.

» Au moment où l'on parlait tant d'une expédition, le ministère Gonzalez Bravo, aux prises avec des révoltes à peine domptées et avec toutes les difficultés de la politique intérieure, ne pouvait guère songer à envahir le Maroc; il se bornait à préparer l'équipement d'une division navale, laissant volontiers s'accréditer des bruits de conquêtes qui flattaient l'esprit chevaleresque de la nation et faisaient quelque diversion aux fureurs politiques. Sous le ministère

Narvaez, les bruits d'expédition sont tombés peu à peu; les journaux ont cessé d'y exciter le gouvernement et de produire des plans d'invasion. L'annonce de la médiation anglaise a tout calmé. Le général Wilson, gouverneur de Gibraltar, avait tant à cœur de la faire réussir que, sans aucun ordre de son gouvernement, comme l'a dit sir R. Peel, il s'est transporté à Ceuta et s'est rendu lui-même au camp marocain établi à l'extrémité de la petite presqu'île, pour conférer avec les chefs berbères de ces montagnes et les assurer qu'ils n'avaient aucune hostilité à craindre de la part de l'Espagne. Cette démarche extraordinaire a quelque peu choqué la fierté castillane. « Les Maures vont nous mépriser, disaient le commandant et les officiers de Ceuta; ils croiront que nous avons sollicité l'appui de l'Angleterre par faiblesse, et que nous avons supplié ce gouverneur de Gibraltar de venir en notre nom fléchir leur orgueil.» Quoi qu'il en soit de ces susceptibilités, toujours est-il que depuis près de deux mois, il n'est plus question en Espagne de conflit sérieux avec le Maroc. Quant au royaume de Sardaigne, on ne le voit pas figurer dans l'affaire, quoique Darmon fût son agent consulaire, comme il l'était de l'Espagne.

» Mais les bruits de guerre et les plans d'invasion répandus par les journaux espagnols pendant les mois de mars et d'avril, avaient eu le plus grand retentissement dans les quatre royaumes du Maugreb. Nous devions en ressentir le contre-coup sur notre frontière de l'Algérie, et c'est nous qui allions

subir les conséquences du conflit espagnol, au moment même où il se trouvait apaisé. Le gouvernement marocain entretient un résident à Gibraltar, où Abd-el-Kader a lui-même aussi des agents ; il y a en outre dans cette ville beaucoup de traficants du Maroc, qui, pour la plupart, savent la langue espagnole. Par eux les négociants et les autorités de l'empire ont été bientôt informés de ces projets d'expédition et de conquête qu'on pouvait attribuer au gouvernement espagnol, en les voyant discutés par les journaux ministériels eux-mêmes.

» Peu après le bruit se répand dans tout le Maugreb que les infidèles conjurés contre l'Islam, vont attaquer l'empire, les Français par Tlemcen, et les Espagnols par Ceuta. Dans les villes et à la cour de Fez on délibère, on observe, et on fait demander à Gibraltar des renseignements plus certains. Mais la population sauvage et fanatique des campagnes se lève en masse sur plusieurs points et provoque la proclamation du *djehad* ou guerre sainte. Nous dirons tout à l'heure la part que prit Abd-el-Kader à ce mouvement.

» Muley Abd-el-Rhaman, souverain éminemment fiscal et plus avare que belliqueux, tremblait que cette levée désordonnée ne se transformât en révolte contre lui-même. Pour régulariser le mouvement, il annonce que le *djehad* sera proclamé dès que les infidèles mettront le pied sur la terre des croyants, et il expédie à ses pachas et à ses kaïds l'ordre de passer la revue des contingents de leurs provinces. Ces

revues ont été pour toutes les villes une cause de trouble et d'effroi; on craignait le massacre des chrétiens et des juifs; on craignait le pillage des maisons même des musulmans. Aussi fermait-on les portes des cités, lorsque se déployaient sous leurs murailles ces tribus farouches d'Amazirgues, de Schellous, de Bédouins et de Berbères, qui sont la plupart du temps en guerre les unes contre les autres, ou contre les troupes régulières du sultan. A Tanger, que les musulmans du dehors nomment la ville des Infidèles, à cause des consuls et du grand nombre de chrétiens qu'elle renferme, et à cause des priviléges que les juifs y possèdent, à Tanger il fallut que le pacha employât presque la force pour éloigner, après la revue, les Berbères d'El-Rif et d'El-Hasbat, qui tenaient la ville bloquée depuis dix jours. Une partie d'entre eux avaient été reçus dans l'intérieur; ils y ont commis beaucoup d'excès; ils ont démoli la maison d'une dame anglaise, dévasté les jardins des consulats et tiré un coup de fusil au consul d'Espagne qu'ils aperçurent à sa fenêtre.

» Le pacha de Larache, Sidi-Busil-Ben-Ali, qui avait à passer en revue les milices de la province d'El-Gharb, exigea des otages de la part des chefs pour les recevoir dans la ville avec leur suite. On peut juger par là du degré de confiance qu'ils inspirent à leurs propres coreligionnaires et du peu d'action exercé sur ces populations par les dignitaires du sultan. Malgré les otages qu'ils avaient

livrés, ces barbares tiraient des coups de fusil dans les rues et contre les portes des maisons, ils en tiraient sur les vaisseaux à l'ancre dans le port; on cite le mistik portugais *Fortuna*, et le sloop anglais *Little-Viper*, comme ayant été criblés de balles. Ils tirèrent un coup de fusil au cadi de police, qui leur reprochait leur conduite. Les juifs, les chrétiens, les consuls et leurs agents ont dû se tenir, pendant plusieurs jours, renfermés et barricadés dans leurs maisons, sous peine d'être tués comme des chiens s'ils avaient mis le pied dehors. Les pachas se déclaraient impuissants à réprimer ces violences. Les mêmes terreurs et les mêmes excès avaient lieu à Mogador, où se réunissaient les contingents d'El-Schedma et d'El-Haha. Mais la revue faillit devenir une occasion de guerre entre les tribus de ces provinces, qui se haïssent mortellement. Il fallut que le pacha les fît venir chacune séparément et les renvoyât à mesure pour éviter une collision sanglante. Le consul de France à Mogador, M. Jorelle, s'est plaint avec fermeté au pacha des allocutions qu'il avait adressées aux tribus contre les chrétiens, contre les Français, lorsque la paix règne entre la France et le Maroc. Le pacha n'a su que lui alléguer les bruits de guerre répandus par tout le pays.

» Au moment où ces bruits de conflit avec l'Espagne commençaient à percer dans le Maroc, Abd-el-Kader était réduit à une situation peu redoutable. Il campait à un lieu nommé Messiounen, dans l'Angad, à

une certaine distance d'Ouschda, avec quatre à cinq cents fantassins et deux à trois cents cavaliers réguliers. Sa *smala*, bien peu nombreuse à présent, composée de sa famille et de celle des chefs restés encore auprès de lui, était retirée, avec une compagnie de fantassins, à quelques journées de marche dans le sud du désert d'Angad, à la source de Gaoun, entre Chelala et Figuig, la dernière bourgade du Sahara algérien, sur la route d'El-Aghouat à Tafilet. Le gouvernement de Maroc ne le considérait que comme un hôte embarrassant, et ne lui prêtait aucun secours effectif; les Bédouins de l'Angad pillaient les troupeaux de sa smala; enfin l'expédition lointaine et pacifique des Français à El-Aghouat, à Aïn-Madhi et dans les oasis, en ralliant ces peuples à nous, lui fermait définitivement l'accès du pays qui avait été sa dernière base d'opérations contre les provinces de l'intérieur. Les armes et les munitions de guerre dont on a souvent parlé, il se les procure pour son argent comme toutes les tribus; ces achats et la solde de sa troupe épuisent peu à peu les restes de son trésor.

» Dans cette situation précaire, Abd-el-Kader apprend le conflit qui s'élève entre l'Espagne et le Maroc. On conçoit tout le parti qu'il a su tirer de cet événement. Bientôt ses émissaires sont en campagne; il fait publier les lettres et les extraits qui lui parviennent sur les projets des Espagnols; il ne manque pas d'ajouter que les Français sont d'accord avec eux pour exécuter une croisade contre les musul-

mans : il devient l'âme de cette grande levée opérée tout à coup sans l'ordre du gouvernement, qu'elle inquiète, et qui se voit entraîné par l'impulsion belliqueuse imprimée à tout le Maugreb par le banni d'Alger. Autant pour se défendre contre l'invasion française annoncée, que pour empêcher Abd-el-Kader d'usurper plus longtemps le premier rôle sur la frontière, Abd-el-Rhaman finit par y envoyer, vers la fin du mois de mai, des troupes régulières, ses oulaïas et ses bokharis, sous les ordres d'Ali-ben-Taïb-El-Guenaoui. A l'arrivée de ce personnage, il y avait déjà aux environs d'Ouschda un rassemblement de 8,000 cavaliers irréguliers et autant de fantassins, dont le principal chef était El-Kebibi, kaïd de la puissante tribu des Alof-Andoum.

» La France s'attendait si peu à la guerre de la part du Maroc, que le maréchal Bugeaud opérait alors à cent trente lieues de là contre les Kabyles du mont Jurjura, et que le général Lamoricière, pour couvrir la province de Tlemcen, était obligé de se fortifier dans la position de Lalla-Magrania, d'où il observait l'ennemi. D'un autre côté, la conduite d'El-Guenaoui démontre que ses instructions étaient purement défensives, et que la cour de Fez le chargeait de vérifier la réalité des projets d'invasion attribués aux Français par le cri public. El-Guenaoui, en effet, malgré les insistances d'Abd-el-Kader, refusa d'abord de pénétrer sur notre territoire, et renvoya même une partie des contingents jusqu'après la moisson. Abd-el-Kader voyait avec rage échapper

l'occasion d'une guerre entre la France et le Maroc, seul espoir qui restât désormais à son ambition, lorsqu'arriva Sidi-el-Mamoun-ben-Chérif, de la famille des chérifs qui règne au Maroc, envoyé de Fez à Ouschda par le fils du sultan, avec un corps d'oudaïas de la garde. Ce personnage, plus fanatique ou moins subordonné qu'El-Guenaoui, et voulant se populariser par un coup d'éclat, mène au combat les troupes marocaines, et se fait mettre en déroute par le général de Lamoricière, le 30 mai. Abd-el-Kader ne prit point part à cette affaire; il se tenait à l'écart, comme par modestie et pour laisser toute la gloire au chérif; mais sa politique triomphait: la guerre était engagée.

» Après ce premier combat, où les Marocains n'avaient perdu qu'une cinquantaine d'hommes, nous les voyons rester tranquilles à Ouschda pendant quinze jours, ce qui prouve de nouveau que le sultan avait défendu les hostilités, et que l'acte de Sidi-el-Mamoun n'avait été qu'un coup de tête. Abd-el-Kader met en avant une question de limites, et parvient à passionner les Marocains sur ce sujet. On était alors au 15 juin; le maréchal Bugeaud venait d'arriver au camp, et une entrevue était convenue entre El-Guenaoui et le général Bedeau. On sait quel en fut le résultat. C'est encore Abd-el-Kader qui la fit rompre à coups de fusil par ses agents disséminés dans l'armée marocaine. Les Oudaïas et les Aribs-Bokharis, renommés comme invincibles dans le Maugreb, ont été si rudement châtiés en cette occasion, qu'ils

n'ont plus reparu, que le grand rassemblement d'Ouschda s'est dissous de lui-même, et que le maréchal Bugeaud a pu se porter sur cette ville sans rencontrer d'ennemis.

» Mais la cour de Maroc n'en reste pas moins responsable à l'égard de la France, de la conduite de ses troupes, de la double agression que nous avons eu à subir, et du séjour d'Abd-el-Kader avec un corps de soldats sur son territoire. Telle est maintenant la nouvelle phase de la question marocaine, et tels sont les griefs pour lesquels la France exige une complète satisfaction, avec des garanties certaines pour l'avenir.

» Telle était en effet la situation apparente des événements après l'engagement du 15 juin; mais des escarmouches se renouvellent le 3 et le 15 juillet. Abd-el-Kader se montre audacieusement et marche avec le kaïd Hamida, son ami dévoué, et depuis longtemps ennemi des Français. Les troupes marocaines ont pour commandant en chef le chérif Sidi-el-Mamoun, de la famille royale, qui deux fois déjà a attaqué nos troupes. L'empereur temporise, promet des réparations, fait emprisonner d'une part le kaïd El-Guenaoui, de l'autre, envoie des renforts et une partie de sa garde noire à la frontière. La France a signifié son ultimatum, retiré ses consuls, recueilli ses sujets commerçants établis dans les ports du Maroc : Son escadre bloque Tanger; elle attend, mais fière et menaçante, prête à prendre l'offensive

sur terre et sur mer, si on ne lui donne pleine satisfaction. Cependant l'Europe s'est émue de ce conflit. La Suède et le Danemark en voudraient profiter pour s'affranchir du honteux tribut que ces deux puissances payent encore à l'empereur de Maroc. L'Espagne, que lient à cette contrée ses souvenirs, ses possessions sur les côtes mauresques, et plus directement l'assassinat de son consul, semble, en dépit de ses troubles politiques, vouloir prendre une part active à la querelle : la Hollande, le royaume de Naples, ont leurs griefs contre Abd-el-Rhaman, et envoient des escadrilles croiser en vue du littoral barbaresque. L'Angleterre, restée en dehors de cette coalition, à laquelle elle ne peut prendre part sans léser ses intérêts de commerce et compromettre l'approvisionnement de Gibraltar, est intervenue comme médiatrice: son plus habile consul, M. Drummond-Hay, père de l'auteur de l'ouvrage anglais dont nous donnons la traduction, a suivi l'empereur du Maroc, de proche en proche, et a eu enfin avec lui l'entrevue désirée. Abd-el-Rhaman était à Alcassar, à une journée et demie de Tanger. Il a autorisé le pacha de Larrache à traiter. Il était temps; le délai accordé par la France expirait le 2 août.

Que vaudront maintenant la parole et les promesses de cet empereur, impuissant à contenir la tumultueuse soldatesque qui s'est armée au nom du Prophète, et pour la défense de l'islamisme? C'est ce que le temps peut seul nous apprendre. Il sortira

certainement un nouvel ordre de choses de ce conflit. Nos rapports avec le Maroc vont changer de nature, probablement à notre avantage. L'Angleterre, qui ne veut pas la guerre, fera des concessions, et Abd-el-Rhaman lui-même sera peut-être trop heureux un jour de s'appuyer sur l'alliance française, pour réprimer les ambitieuses tentatives du fougueux marabout Abd-el-Kader.

En attendant, cinq des puissances de l'Europe ont leurs représentants dans les rades de Tanger et de Larache. L'Espagne y a une frégate, une corvette, deux bricks, deux goëlettes, un cutter et un bateau à vapeur. L'Angleterre, un vaisseau de ligne, une frégate, et un bateau à vapeur.

La Sardaigne, une corvette de 36.

La Suède, une corvette de même force.

Enfin, la division navale de France se compose de 3 vaisseaux de ligne, *le Suffren*, monté par Mgr. le contre-amiral, prince de Joinville : *le Jemmapes*, *le Triton*, une frégate, *la Belle-Poule*, trois bricks et neuf navires à vapeur, représentant ensemble une force de 450 canons et de 1,600 chevaux. Plusieurs autres vaisseaux étaient attendus.

Au moment de mettre sous presse, nous lisons dans le *Moniteur* la dépêche suivante de Mgr. le prince de Joinville.

« Devant Tanger, le 7 août 1844.

» Le 4 est arrivée une réponse inacceptable à l'ul-

timatum de M. de Nyon. Le 5 j'ai su M. Hay en sûreté. Le 6 au matin, j'ai attaqué les fortifications de Tanger. Quatre-vingts pièces nous ont répondu. Au bout d'une heure leur feu était éteint et leurs batteries démantelées.

» Notre perte en hommes est minime, nos avaries peu graves. Le quartier habité par les consuls européens a été respecté. »

Voilà donc la guerre allumée. L'issue n'en saurait être douteuse, si le Maroc est laissé à lui-même.

IV.

Liste chronologique d'ouvrages français et étrangers, à consulter sur la Barbarie et le Maroc :

1° Ambassade de la reine Élisabeth d'Angleterre à Mouley Abd-el-Melk, empereur de Maroc, en 1577. — *Gentleman's Magazine* de septembre 1810, p. 219.

Relation intéressante, et, selon toute apparence, fidèle.

2° *Relation manuscrite de la seconde et dernière bataille livrée à Taguate, près de Fez*, le 12 mai 1596, entre le Chérif Mouley-Cheik, fils aîné du puissant Mouley-Hamed-Al-Mansor, et le prétendant à l'empire Mouley-Nacer. Relation annexée à un manuscrit de la Bibliothèque du Roi à Paris, coté n° 9092.

3° *Consulats du Levant.* Manuscrit de la Bibliothèque du Roi, n° 116, F. Harlay.

4° *Voyages d'Afrique, faits par le commandement du roi* et dédiés au cardinal duc de Richelieu, par Jean Armand, dit Mustapha, Turc de nation; Paris, 1631.

5° *Relation du voyage de Roland Fréjus, en Mauritanie,* fait par ordre du Roi, en 1666. Paris, 1670.

6° *A Discourse touching Tanger.* Londres, 1680, in-12. Sur l'importance de cette place, les services qu'elle peut rendre et le danger qu'il y aurait à ce qu'elle tombât entre les mains d'une autre puissance que l'Angleterre.

7° *Relation d'une ambassade au Maroc*, par Pidou de St-Olon, ambassadeur de Louis XIV, auprès de Mouley-Ismaël, empereur de Maroc, en 1693, publiée en 1695, Paris.

8° *Relation des trois voyages dans le Maroc*, entrepris en

1604-1708 et 1712, pour la rédemption des captifs, par les pères de la Merci; Paris, 1724.

9° *Historia de Tangere*, por Don Fernando de Menazès; Lisboa, 1732.

10° *Correspondance des affaires étrangères*, *manuscrit intitulé Maroc*, 1575 à 1733, au ministère des affaires étrangères.

11° *Relation de ce qui s'est passé dans le royaume de Maroc*, depuis 1727 jusqu'en 1737; Paris, 1742.

12° *Voyage fait par ordre du Roi en* 1771 *et* 1772, *en diverses parties de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique*, par MM. de Verdun et de Borda, lieutenants de vaisseau; Paris, 1778. Voir pour le *Maroc* le tome 2.

13° *Mémoire adressé par le consul général de France à Maroc*, M. Chénier, en 1777. A consulter au dépôt de la marine.

14° *Voyage dans les États Barbaresques*, ou lettre d'un des captifs rachetés par les chanoines de la Trinité, en 1785, Paris.

15° *Voyage à travers la Barbarie*, suite de lettres écrites de l'ancienne Numidie, en 1785-1786, par l'abbé Poiret. Paris. 1789.

16° *Voyage dans l'empire de Maroc*, *et le royaume de Fez*, en 1790 et 1791; par Lemprière, traduit de l'anglais, par M. de Sainte Suzanne; Paris, 1801.

17° *Travels through the Marocco*, by John Buffa, London, 1810.

18° *An Account of the empire of Marocco*, *and the Districts of Suse and Taffilet*, *etc.*; by *Jackson*. London, 1811. 2° édition.

19° *Voyages d'Ali Bey-el-Abassi en Afrique*, *en Asie*, pendant 1803-4-5-6 et 7; Paris, 1819, 3 vol. Voir le 1er vol. pour le Maroc et la carte de ce pays.

20° *Naufrage du brick français la Sophie*, *sur la côte occidentale d'Afrique*, le 30 mai 1819, par M. Charles Cochelet; Paris.

21° *Aperçu statistique*, en 1833, *sur l'empire de Maroc*, par Gräberg de hemsö, consul suédois.

22° *De la pêche sur la côte occidentale de l'Afrique*, par M. S. Berthelot; Paris, Arthus Bertrand.

23° *Des relations de la France avec le Maroc*, par M. R. Thomassy*. Cinq articles. *Nouvelles Annales des Voyages*. Mai 1840. — Août 1840. — Janvier 1841. — Juillet 1842. — Octobre 1842; Paris, Arthus Bertrand.

24° *Guide de l'officier dans le Maroc*, ouvrage espagnol de *Don Séraphin Calderon*. Madrid, 1844.

* Ces articles très-remarquables, et enrichis de documents tout à fait inédits tirés des archives des affaires étrangères, jettent un grand jour sur les questions commerciales agitées entre le Maroc et la France, sur les divers traités passés entre ces deux puissances, et sur l'avenir de notre commerce et de nos rapports avec ce pays.

V.

Page 213.

En 1765, les négociations de la paix avaient été reprises dans la ville de Maroc par un commerçant français nommé Salva. Comme elles traînaient en longueur, M. de Choiseul, voulant en hâter la conclusion, essaya d'un coup de vigueur dont le succès aurait eu infailliblement ce résultat, mais dont la funeste issue, au lieu de nous rendre redoutables à Sidi-Mohamed, ne fit que l'irriter contre nous.

Une escadre française vint bombarder Larrache et la canonna pendant trois jours. Le 27 juin, après midi, les Français détachèrent dix-huit chaloupes armées pour aller brûler trois corsaires réfugiés dans le port. Le premier fut incendié, mais la défense des deux autres entraîna une fatale perte de temps; et quand le reflux força les agresseurs à la retraite, la plupart des chaloupes se trouvèrent à sec. Les quatre cent cinquante Français qu'elles contenaient soutinrent alors un combat désespéré, et après avoir tué un millier de Maures, succombèrent bravement, à l'exception de quarante-huit blessés qui furent faits esclaves (1).

(1) *Relations de la France avec le Maroc.*

VI.

Page 224.

On lit dans un rapport récent sur les ressources de nos troupes à Alger :

« Trois cents chameaux ont fait l'expédition du désert, pas un n'est mort en route; un seul a été égaré; la somme qu'ils ont économisée au trésor pour dépenses de convoi s'élève à plus de 50,000 francs.

» Plusieurs expériences annoncées publiquement et suivies de près soit par le sous-intendant militaire, soit par d'autres officiers, ont démontré que nos soldats ont enfin acquis l'expérience nécessaire pour conduire, soigner et entretenir ces bêtes. Ils s'y sont attachés comme les cavaliers à leurs chevaux et les soldats du train à leurs mulets.

» Le chameau coûte six fois moins qu'un mulet et porte encore plus que lui. Il peut voyager avec la pluie, monter des côtes rapides, et marcher sur des terrains rocailleux, malgré la conformation de ses pieds. Il ne boit presque jamais, qualité si utile dans un pays où les bivouacs les plus fréquentés contiennent à peine assez d'eau pour les hommes. Il se nourrit toujours sur place et n'a jamais besoin d'orge. Il transporte les hommes malingres, les éclo-

pés aussi bien que le mulet. Il marche aussi vite, au pas, que l'infanterie, à l'allure de 120 pas à la minute.

» S'il est un peu pressé, il la dépasse bientôt. S'il est pressé de manière à ne pas avoir le moyen de manger en route, il fait une lieue et demie par heure. Dans tous les cas, il arrive bien longtemps avant l'infanterie au bivouac, attendu que celle-ci a besoin de faire de petites haltes et une grande halte, tandis que le chameau ne doit jamais s'arrêter avant d'être déchargé. Il peut aller au trot et au galop, s'il n'est pas chargé, et s'il est poursuivi par de la cavalerie : dans ce cas, il pourrait transporter rapidement des troupes à de grandes distances, soit pour une razzia, soit pour toute autre circonstance urgente.

» Enfin, un équipage de chameaux est le complément indispensable de la soumission du Sahara à la domination française; le mulet ne pouvant, sans folie, être employé soit aux convois, soit aux ambulances des colonnes qui, chaque année, opéreront dans ces régions.

» Bientôt on admirera, à Alger, un animal extraordinairement curieux et que le général n'a pu se procurer qu'avec une difficulté dont on ne peut se faire l'idée; je veux parler du *mehari*.

» Il paraît prouvé que cet animal n'est autre que le chameau, ou plutôt que le dromadaire. Le mehari

mange de l'orge ou des dattes. Son trot est moins allongé que celui d'un bon cheval; mais comme il peut marcher à cette allure pendant quinze heures, il s'ensuit que sa marche d'un jour est de 40 à 60 lieues. La colonne a vu courir un de ces animaux qui venait de près de Tembouctou, et qu'en peu d'instants, on a perdu de vue. Shaw parle de cet animal, à propos de son voyage au mont Sinaï. Le général a pu s'en procurer trois, qu'il se propose, dit-on, de présenter au gouverneur.

VII.

Page 266.

Ce cheval arriva en Angleterre en 1841, conduit par un Arabe, qui, après avoir assisté à son installation dans les écuries de la Reine, et avoir laissé les instructions nécessaires aux gens de service, partit pour Liverpool où il devait se rembarquer. Mais du moment que le barbe ne le vit plus, il refusa la nourriture, tint la tête baissée, et donna tous les signes d'une grande tristesse. On soupçonna que le départ de son guide pouvait bien être la cause de cet abattement. On envoya chercher l'Arabe à Liverpool; dès qu'il parut, le pauvre animal hennit de joie, lui lécha les mains, le visage, et consentit à manger.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

PARIS.—IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
Rue Racine, 28, près de l'Odéon.